Georges Planelles

500 expressions populaires sous la loupe

Guy Saint-Jean Editeur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Guy Saint-Jean Éditeur est membre de l’Association nationale des éditeurs de livres (ANEL).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Georges Planelles

500 expressions populaires sous la loupe

Guy Saint-Jean ÉDITEUR

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Avant-propos

Vous connaissez et employez régulièrement la plupart des expressions présentées dans cet ouvrage. Mais êtes-vous certain de les employer toujours à bon escient[1] et en connaissez-vous l'origine ?

Le but de cet ouvrage est de vous proposer la signification commune de quelques-unes de nos expressions et de vous en donner l'origine ou l'histoire, lorsqu'elle est connue avec certitude ou lorsque des hypothèses acceptables ont été formulées par des linguistes anciens ou contemporains.

Je ne suis nullement linguiste, mais informaticien de formation et de métier. Et si j'aime la logique et les bits qui se promènent au cœur des circuits électroniques, cela ne m'empêche pas d'aimer aussi avec passion notre langue, les mots qui peuplent nos livres, leur musique et leurs mystères. C'est ce qui m'a poussé, au début de l'année 2005, à imaginer le site Web Expressio (www.expressio.fr) dédié à l'origine de ces très nombreuses expressions que nous employons tous les jours, souvent sans nous en rendre compte, parfois à mauvais escient et, généralement, sans même en connaître l'origine. Ouvert le 1er août de la même année, ce site a vu son nombre de visiteurs journaliers et d'abonnés au courriel de l'expression quotidienne croître régulièrement, preuve que le sujet intéresse. Au moment où j'écris ces lignes, le site, qui propose environ 1500 expressions, est visité chaque jour par près de 15 000 personnes différentes issues des quatre coins du monde (avec, bien entendu, une très forte dominante issue de France et des pays à communautés francophones importantes que sont le Canada, la Belgique et la Suisse).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

De plus, j’envoie chaque vendredi plus de 35 000 courriels à destination des abonnés à la lettre quotidienne ou hebdomadaire. Si la forme des textes n’est généralement pas aussi concise et factuelle qu’elle pourrait l’être dans un ouvrage de référence, le fond, dans la mesure du possible et des connaissances, reprend et reformule les informations sérieuses qu’on peut trouver dans des dictionnaires et des ouvrages écrits par des linguistes et autres lexicographes réputés.

Cela dit, les informations ainsi fournies sur l’origine des expressions sont parfois sujettes à caution. En effet, le manque régulier d’écrits anciens expliquant avec précision ces origines conduit parfois les auteurs des ouvrages de ma bibliographie à de simples formulations d’hypothèses qui tiennent la route, mais qui ne sont pas obligatoirement la réalité.

J’espère, si vous êtes sensible à mon style d’écriture et à mon humour, que vous prendrez autant de plaisir à parcourir cet ouvrage que j’en ai eu à écrire les textes, après avoir fait les recherches nécessaires.

---

1 Oui, cette expression est présente dans cet ouvrage !

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Remerciements

Je dis un grand merci aux piliers de mon site expressio.fr, ceux qui participent très régulièrement au forum qui suit chaque expression. Sans leurs délires et leurs plus rares apports sérieux, le contenu de ce livre ne serait pas ce qu'il est puisque je me suis permis d'emprunter certaines de leurs contributions pour améliorer ou étoffer mes textes initiaux tels que parus sur le site.

Et, honneur aux absents, j'adresse un petit coucou ému aux deux habitués de mon site qui, au cours de ces dernières années, sont, très involontairement, allés voir là-haut ce qu'il s'y passe. Lorsqu'on les rejoindra, ce sera avec un grand plaisir qu'on fera la fête, car ils nous manquent.

Et, cela peut paraître banal, mais elle le mérite pourtant amplement, j'adresse d'énormes remerciements à mon épouse pour la patience qu'elle a eue lorsque, pendant de nombreuses semaines, je l'ai abandonnée et me suis enfermé le soir face à mon ordinateur pour faire avancer le manuscrit de ce livre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Faire ses ablutions

Faire sa toilette.

« Les ablutions », qui signifie « faire sa toilette », est une expression dérivée de pratiques religieuses, mais elle va permettre à quelques-uns d'apprendre une chose intéressante sur un objet à usage quotidien (enfin pour certains...). « Ablution » vient du latin ablutio issu du verbe abluere qui voulait dire « laver »[1].

Dans de nombreuses religions, les ablutions sont un acte rituel de purification par l'eau. Chez les musulmans, par exemple, l'ablution avant la prière est obligatoire. Elle doit être faite avec de l'eau (ou de la terre propre si l'on est en voyage). Dans chaque mosquée, il doit y avoir une salle des ablutions qui isole la salle de prière du monde profane.

Chez les catholiques, les ablutions se pratiquent au cours d'une messe, avant la communion, lorsque le prêtre fait verser un peu d'eau sur ses doigts pour les laver. À l'époque des messes en latin, le prêtre récitait un psaume commençant par : Lavabo inter innocentes manus meas (« Je laverai mes mains parmi les innocents »).

Vous avez reconnu là un mot familier qui a fini par désigner le lavage des mains lui-même. « Lavabo » a ensuite été transposé aux ablutions profanes et a d'abord servi à désigner le meuble de toilette portant la cuvette et le pot à eau (à l'époque où l'eau courante n'existait pas encore) puis, avec la modernisation, la cuvette en faïence que vous connaissez bien et dans laquelle vous faites vos ablutions.

Après s'être détendue pendant une quinzaine de minutes et une fois ses ablutions terminées, Blanche a revêtu la belle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

robe de nuit offerte par Justine.

Claudine Cabay Chatel – L'éternité... c'est pour quand ? – Éditions La Semaine – 2014

2. Accuser réception

Signaler avoir reçu (un message, un courrier...).

Bien sûr, dans un hôtel, si la réception ne fait pas correctement son travail, il est toujours possible de l'accuser de négligence ou d'incompétence, puis de réclamer réparation en lui envoyant une lettre recommandée avec accusé de réception.

Mais ce n'est pas cette première accusation (au sens de « mise en cause ») que nous allons évoquer ici, mais une seule parmi les autres significations du verbe « accuser ». C'est en effet au début du XVII^{e} siècle qu'on trouve pour la première fois trace d'une autre accusation, celle qui consiste à « reconnaître » ou à « signaler », acception qu'on va trouver entre autres dans la locution « accuser la réception » qui deviendra deux siècles plus tard « accuser réception ».

Si vous pouvez envoyer à un débiteur une lettre assortie d'une demande d'accusé de réception, c'est parce que le bout de papier qui vous est retourné signé par le destinataire accuse la bonne réception de votre courrier par celui-ci.

Un « non » sec et brutal pourrait vous coûter cher. Je vous suggère de répondre avec plus de finesse. Commencez par : « Oui, je comprends ce que vous me dites. » Attention, il ne s'agit pas là d'un « oui » d'acquiescement, mais d'un « oui » « accusé de réception » (« Je vous reçois 5 sur 5 »).

Catherine Berliet – Et si je prenais mon temps – Guy Saint-Jean Éditeur – 2014

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3. Par acquit de conscience

1. Pour être sûr de n'avoir rien à se reprocher.

2. Pour éliminer d'éventuels scrupules.

Le terme « acquit » est dérivé d'« acquitter ». Et si depuis le début du XIXe siècle, on sait que ce verbe désigne le fait de reconnaître une personne non coupable des charges qui pesaient contre elle, on l'utilise aussi depuis le XIe siècle en d'autres circonstances : lorsqu'on acquitte, ou libère, quelqu'un d'une dette ou d'une obligation.

Mais on peut aussi acquitter quelque chose. Ainsi, acquitter une dette, c'est la payer, acquitter sa parole, c'est la respecter, acquitter une promesse, c'est la remplir, et – c'est ce qui nous intéresse ici – acquitter sa conscience, c'est effectuer ce qu'on croit devoir faire, selon ce que dicte sa conscience. Ce faisant, on la libère du poids qui aurait pu peser dessus si on n'avait pas fait le nécessaire.

Si l'expression « par acquit de conscience » est apparue au milieu du XVIe siècle, elle a été peu utilisée jusqu'au XIXe siècle, puisqu'on lui préférait la variante « à/pour l'acquit de sa conscience », aujourd'hui disparue. On peut noter que l'utilisation de cette expression sous-entend le plus souvent un manque de conviction : « Je l'ai fait par acquit de conscience, pour m'éviter d'éventuels scrupules, mais sans être vraiment convaincu que c'était indispensable. »

Cela voulait dire que la vie allait reprendre son cours normal d'ici peu, tant dans la cuisine que dans la chambre à coucher. N'empêche qu'il ajouta, par acquit de conscience : – Le docteur avait parlé de la fin de la semaine pour te lever.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Louise Tremblay-D'Essiambre – Les héritiers du fleuve, Tome I – Guy Saint-Jean Éditeur – 2013

4. Chercher une aiguille dans une botte/meule de foin

1. Chercher une chose presque introuvable.
2. Vouloir réaliser une chose extrêmement difficile.

La date d'apparition de cette expression est inconnue. Madame de Sévigné l'emploie en 1652, mais elle est probablement plus ancienne.

Quant au sens, l'expression contient une image suffisamment limpide. Quiconque a déjà tenté de :

– retrouver une personne dans une foule ;

– chercher un verre de contact sur une plage ;

– trouver l'origine de l'expression « chercher une aiguille dans une meule de foin » pour l'ajouter à son ouvrage ; s'est vite rendu compte qu'il a entrepris une tâche aussi difficile que de tenter de retrouver une véritable aiguille de couture tombée au milieu d'une véritable botte de foin (sans être muni d'un détecteur de métaux très sensible, bien sûr).

Notez qu'il est tout aussi difficile de trouver un brin de paille dans une botte d'aiguilles.

Retracer celui des capsules d'antimatière, dans un collège aussi grand, c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

Evelyne Gauthier – Ariel à l'école des espions, Tome I : Mathématique et bombes – Guy Saint-Jean Éditeur – 2013

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5. Alea jacta est/les dés sont jetés

1. Le sort en est jeté.

2. La décision est prise, l'action est lancée, advienne que pourra.

Pourquoi alea l'est plutôt qu'à l'ouest, me direz-vous ?

Eh bien, cette question, Jules César ne se l'est pas posée lorsqu'il a prononcé cette phrase. À la tête de son armée venant de Gaule, il a franchi le Rubicon, prêt à affronter le consul Pompée qui dirigeait Rome, alors que la loi romaine interdisait pourtant à tout général de franchir ce fleuve avec ses troupes. Ce jour-là, au début de l'an 49 avant notre ère, César a pris un double risque, celui de transgresser une loi et de perdre sa guerre contre Pompée. Il a pourtant dû ressentir le frisson du joueur qui lance les dés et qui, d'un seul coup, peut tout perdre. D'où ces mots devenus célèbres[2] qui rappellent qu'une fois que les dés sont jetés (que l'action est lancée), il n'y a plus qu'à attendre qu'ils tombent et s'arrêtent pour constater ce que le sort aura bien voulu décider. Ils marquent aussi une décision prise irrévocablement, quelles qu'en soient les conséquences.

Alea, en latin, signifiait « jeu de dés » ou « dé » et, par extension, il a désigné le sort ou le hasard.

Dans une loge exigüe et blafarde du théâtre Telus, où ses proches se marchent sur les pieds, Louise Harel concède officiellement la victoire en téléphonant au maire fraîchement réélu. « Bonjour Gérald. Alea jacta est. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Katia Gagnon – « La dernière bataille de l'impératrice de l'Est » – La Presse, 7 novembre 2009

6. Allô

Formule d'accueil au début d'une conversation téléphonique.

Ceci est bien plus une interjection qu'une expression, mais comme son histoire est intéressante...

Officiellement[3], c'est en mars 1876 qu'Alexander Graham Bell fait fonctionner son téléphone. Pour marquer ce moment, il prononce une première phrase d'une intensité insoutenable : « Monsieur Watson, veuillez venir dans mon bureau, je vous prie[4]. »

Dès 1880, la mise en relation entre personnes se fait par des « hallo » venus de halloo, salutation prononcée au début des conversations dans le pays d'origine du téléphone. Ce « hallo » perdit ensuite son h pour devenir « allô » ou « allo ». Quant au halloo anglais, il remonterait au XI^{e} siècle, lorsque les bergers normands installés en Angleterre après l'invasion de Guillaume le Conquérant s'appelaient ou rassemblaient leurs troupeaux en criant halloo (l'anglo-normand hallœr signifiait « poursuivre en criant »).

Plus tard, cette même interjection a été utilisée dans différentes situations : pour exciter les chiens.

Allô, fit-elle en arrachant le téléphone des mains de sa tante. Allô, oui, c'est Léa... Je l'ai rencontré par hasard, il y a quelques jours, il était dans la Résistance depuis un an avec les communistes.

Régine Deforges – La bicyclette bleue – Le livre de poche – 1984

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

7. Tirer sur l’ambulance

S’acharner sur quelqu’un qui est dans une situation pénible.

L’image de cette expression est très explicite : une ambulance transporte généralement un malade ou un blessé. Alors, vouloir tirer sur l’ambulance, ce n’est certainement pas pour accélérer la guérison du passager, mais plutôt avec l’intention de l’achever[5].

Cette métaphore, très employée dans les milieux politiques, date du xx^{e} siècle puisqu’on la doit à Françoise Giroud, écrivaine et femme politique.

En effet, au cours de la campagne présidentielle de 1974, elle avait écrit un article assassin à propos d’un des candidats, Jacques Chaban-Delmas, article qu’elle terminait ainsi : « Voilà. Il faut lui donner une ambassade. Il sera parfait. L’Élysée ? Mais en voilà assez à ce sujet. Si Monsieur Chaban-Delmas retrouve soudain la faveur du sort, il sera bien temps d’en parler sérieusement. En attendant, on ne tire pas sur une ambulance. »

On le constate, cette expression s’emploie aussi à la forme négative pour dire quelque chose comme « vous voyez bien qu’il est déjà dans une situation difficile, ce n’est pas la peine de l’enfoncer encore plus ».

D’abord, le Premier ministre était déjà usé politiquement quand Le Canard enchaîné révéla le scandale. Comme Françoise Giroud l’a appris à la gent journalistique, on ne tire pas sur une ambulance. La presse ne tira pas.

Franz-Olivier Giesbert – François Mitterrand : une vie – Seuil – 1996

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

8. Vendre/donner son âme au diable

1. Promettre son âme au diable en échange d'avantages terrestres.

2. Perdre sa dignité, sa liberté en cédant à des tentations.

Le premier sens de cette expression nous vient du Moyen Âge. La version avec « vendre » date du XVII^{e} siècle, celle avec « donner », du XIX^{e} siècle.

À cette époque, la religion jouait un rôle très important. Les hommes croyaient qu'il était possible de faire un pacte avec le diable et de lui abandonner son âme en échange d'avantages terrestres divers (alors que, normalement, l'âme de tous ceux qui, comme vous et moi, n'ont que des péchés véniels à se reprocher est destinée à rejoindre le paradis). C'est ainsi qu'on accusait les sorciers et sorcières d'avoir vendu leur âme au diable en échange de leurs pouvoirs surnaturels.

Au figuré, cette expression s'applique maintenant à toute personne qui n'hésite pas à se renier, à perdre sa dignité ou sa liberté d'action, de réflexion ou de décision, en échange de choses qui, au moins temporairement, lui semblent extrêmement désirables ou avantageuses.

On vend toujours son âme au diable. Depuis que la philosophie a chassé les ténèbres, on s'imagine que le diable n'est plus là. On ne voit plus le preneur d'âmes, comme dans les visions du Moyen Âge, mais le diable est toujours là.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais enfin, la véritable tragédie de Faust, ce n'est pas qu'il ait vendu son âme au diable. La véritable tragédie, c'est qu'il n'y a pas de diable pour vous acheter votre âme.

Romain Gary – La promesse de l'aube – Gallimard – 1960

9. Faire amende honorable

1. Reconnaître qu'on a tort.

2. Demander publiquement pardon.

C'est au XVI^e^ siècle que cette expression apparaît, d'abord selon la seconde signification proposée, avec un sens bien plus fort qu'aujourd'hui puisqu'il est carrément question de pénitence publique alors que, depuis le XVIII^e^ siècle, on l'utilise pour désigner de simples excuses.

Le mot « amende » vient du verbe « amender ». Dès le XIII^e^ siècle, il désignait une peine correspondant à la réparation d'un tort, souvent grave. Par la suite, il se spécialisa dans la réparation pécuniaire, comme l'amende que nous versons aujourd'hui pour peu qu'un policier bien dissimulé nous ait pris en faute sur l'autoroute.

L'amende honorable, qui imposait une demande de pardon en public, était une peine infamante qui se traduisait entre autres par une privation d'honneur (« honorable » = relative à l'honneur) et était opposée à l'amende profitable, qui consistait à payer une somme d'argent. Cette dernière amende est la seule qui nous est restée.

Elle s'abaissa jusqu'a lui faire, en ma présence, amende honorable.

François Mauriac – La Pharisienne – Grasset – 1941

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10. Bon an, mal an

1. Selon les années (ou d'autres périodes de temps, maintenant).

2. En moyenne (avec une notion de durée).

Employée au moins depuis le XVII^{e} siècle, cette expression se comprend aisément. Elle a d'abord été associée à des activités répétitives sur une longue durée ; la « moyenne » tient compte des bonnes et des mauvaises années qui se succèdent.

Ainsi en est-il dans un vignoble, par exemple, de la production de vin dont la qualité et le volume varient au fil des ans, mais qui, « bon an, mal an », demeurent stables si les techniques et les surfaces cultivées n'évoluent pas, les bonnes années compensant les mauvaises. Elle s'utilise maintenant beaucoup plus largement, même si la durée n'est plus un multiple d'années.

Il ne faut pas oublier qu'« an » vient du latin annus qui désignait l'année, mais aussi la récolte. La variabilité de la qualité et de la quantité des récoltes dans le temps a un très probable lien avec la naissance de l'expression.

Il faisait des prospectus, traduisait des journaux, annotait des éditions, compilait des biographies, etc., produit net, bon an mal an, sept cents francs. Il en vivait.

Victor Hugo – Les misérables – 1862

11. Être aux anges

1. Être très heureux, être ravi.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Être dans l’extase.

En voilà une facile à comprendre.

Dans beaucoup de religions, s’il y a un endroit où on ne peut qu’être extrêmement heureux, c’est bien le paradis, cet endroit merveilleux où nous allons tous nous retrouver après notre mort (enfin moi, parce que pour ce qui est de vous, j’en suis moins sûr).

Et que trouve-t-on dans cet endroit de béatitude éternelle, virevoltant autour de nous ou assis sur les nuages ? Des anges ! De là, il est facile de comprendre qu’être parmi les anges ou être aux anges est une image de bonheur incommensurable.

[La soubrette] plongea le regard dans la salle et découvrit le marquis de Bruyères tout rouge de satisfaction et dont les yeux pétillants de désir flambaient comme des escarboucles. Il avait retrouvé la Lisette, la Marton, la Sméraldine de son rêve !
Il était aux anges.

Théophile Gautier – Le capitaine Fracasse – 1863

12. Un ange passe !

S’utilise lorsqu’il y a un silence prolongé dans une assemblée.

Si traditionnellement le silence est d’or, il est plutôt parfois de plomb lorsqu’un silence pesant et un peu trop long s’établit soudain dans un groupe de personnes plus ou moins volubiles quelques secondes auparavant.

Dans ces cas-là, et à condition qu’on ne soit pas au sein d’une assemblée un peu trop guindée, certains ne se privent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pas de dire : « Un ange passe ! », histoire de détendre un peu l'atmosphère.

Pour quelle raison ? Eh bien malheureusement, il semble qu'il n'existe aucune certitude sur l'origine de cette expression. Alors je vous propose ici l'explication qu'évoquent Alain Rey et Sophie Chantreau dans leur Dictionnaire des expressions et locutions figurées :

« Selon la mythologie gréco-latine, il était interdit de parler en la présence d'Hermès et de Mercure (son équivalent latin), dieux de la parole et de l'éloquence. Quand, dans une société, quelqu'un se tait, il se fait donc le silence qui était demandé autrefois par les habitudes religieuses de l'Antiquité au moment de l'apparition supposée d'Hermès parmi les humains. Mais Hermès était aussi le messager des dieux. Comme, dans la religion chrétienne, les messagers de Dieu sont les anges, il est logique que, dans la locution, le nom d'Hermès ait été remplacé dans les langues européennes par le mot « ange » qui, lui-même d'ailleurs, signifiait en grec "messager" (angelos). »

L'ange plane, l'ange attend que nous cessions de bavarder pour dire l'essentiel. Et au moment où il se dit : « Ça y est, je peux parler, moi, l'ange », eh bien on s'empresse de lui clouer le bec en disant « Tiens, un ange passe », avant que de tenter de relancer la conversation en faisant mine de s'intéresser à ce qui n'intéresse pas : « Et il va mieux, votre beau-frère ? » ; et c'est reparti...

François Pommier – Figures ordinaires de l'extrême – Publications de l'Université de Rouen et du Havre – 2009

13. Il y a anguille sous roche

1. Il y a quelque chose de caché, une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fourberie qui se prépare.

2. L’affaire n’est pas claire.

Que les Guillaume qui sont dans la salle lèvent le doigt ! Ah, il y en a quand même pas mal. Eh bien, savez-vous que votre prénom a été un temps symbole de ruse et de tromperie ?

Si vous vous demandez pourquoi votre principal défaut est ainsi connu, peut-être aurez-vous remarqué que dans « anguille » tout comme dans « Guillaume », on trouve « guille » ? L’anguille est un charognard qui vit surtout la nuit, car elle n’aime pas la lumière. Dans la journée, elle a donc plutôt tendance à se cacher et le dessous des rochers est incontestablement une bonne adresse. C’est pourquoi, à l’époque où ces animaux pullulaient et faisaient le bonheur des gastronomes, il n’était pas rare, en soulevant une pierre sous l’eau, de déloger une anguille. L’expression correspond donc bien à une réalité.

Mais c’est aussi une métaphore qui s’explique par d’autres voies, nettement plus pénétrables que celles du Seigneur. Et c’est là que les Guillaume vont comprendre. Le sens de « tromperie cachée » viendrait, selon Pierre Guiraud, dans Les Locutions françaises, du lien plus ou moins conscient ou d’un jeu de mots entre « anguille » et le verbe « guiller » de l’ancien français.

Selon un premier sens, venu du néerlandais et signifiant « fermenter » (à propos de la bière), « guiller » signifiait aussi « éviter le combat, se faufiler », un peu comme l’anguille qui tente de s’échapper lorsque quelqu’un cherche à l’attraper. Le second sens de « guiller » vient du francique wigila (ruse, astuce) et signifiait « tromper ». Voilà donc suffisamment d’ingrédients pour que notre pauvre anguille qui ne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

demandait rien à personne devienne ainsi le symbole de la perfidie, de la tromperie, de la fourberie.

Faites tant de miracles qu'il vous plaira, pourvu que je vive libre et heureux. Je crains toujours ce prêtre papiste qui est ici ; il cabale sûrement contre notre liberté, et il y a là anguille sous roche.

Voltaire – Questions sur les miracles – 1765

14. Dans le plus simple appareil

Nu (ou très peu vêtu).

Aujourd'hui, quand vous entendez « appareil », vous pensez tout de suite au mélangeur qui trône dans la cuisine, à l'avion qui vous a emmené à Cuba ou au dentier qui va bientôt remplacer les quelques dents qui vous restent. En bref, un machin technique un peu complexe fabriqué par la main de l'homme[6].

Mais le sens initial du mot est bien différent.

Pour nous en approcher, nous devons songer au verbe « appareiller », dont le sens évident pour presque tout le monde correspond au navire qui quitte le port. Or, au XVIe siècle, l'appareillage d'un navire, c'était sa préparation au départ, et non le départ lui-même.

« Appareiller » et « appareil » ont la même origine.

Cela a commencé au XIe siècle avec le verbe issu du latin apparere qui signifiait « préparer ». Le mot qui en est dérivé avait, à la fin du XIIe, le sens initial de « préparatif ». C'est pourquoi, par extension, au XVIe siècle, il a également eu la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

signification de « déroulement d'un cérémonial » ou de « magnificence », comme dans le mot « apparat » dérivé également du latin apparere. Et qui dit « apparat » dit « costume d'apparat ». C'est ainsi que « appareil » a désigné l'apparence, souvent fastueuse, des personnes se rendant « en grand appareil » à une cérémonie importante. L'expression qui nous intéresse est donc un bel oxymore[7]. Car qui disait appareil, pour désigner l'apparence, supposait une longue préparation en habillement, maquillage et autres bricoles destinées à tenter de se faire plus beau que les autres invités. Alors quand Racine, dans Britannicus, écrit « Belle, sans ornement, dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil », il pratique joyeusement l'oxymore puisqu'un appareil était à l'opposé de la simplicité et de la nudité qu'évoque le simple appareil. Sauf que dans ce texte, bien entendu, il voulait signifier que la nudité de la personne lui donnait une apparence au moins tout aussi belle que si elle avait porté une superbe tenue.

Laure et M^{me} Adrien qui étaient encore dans le plus simple appareil du matin se sont enfuies dans leurs chambres, pour procéder à leur toilette.

Claude Mauriac – Le temps immobile – Grasset – 1974

15. Le libre arbitre

1. La pleine liberté de décider, de faire selon sa volonté.

2. L'absence de contrainte.

Quand on parle d'arbitre, de nos jours, on pense souvent d'abord à ce type vêtu d'un maillot à rayures et armé d'un sifflet et qui, sur la patinoire, surveille 12 autres types qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

essaient pendant une heure et demie de s'arracher une rondelle.

En fait, il existe deux versions du mot « arbitre », dont l'étymologie diffère.

L'arbitre qui a pour rôle de juger, de trancher ou de régler un litige, ou de faire respecter des décisions ou des règles trouve sa source au XIIIe siècle du latin arbiter. Alors que l'autre trouve la sienne au même siècle, du latin arbitrium et a eu le sens de « volonté », ce dernier mot l'ayant rapidement supplanté, permettant d'éviter une homonymie pénible.

C'est bien entendu dans ce dernier sens que le mot « arbitre » de notre locution doit être compris, sachant qu'on a d'abord parlé de « franc arbitre » au XIIIe siècle, puis de « libéral arbitre » au XVIe avant que la forme « libre arbitre », répandue par Pascal au XVIIe siècle, ne devienne la formule usuelle.

L'étranger, grandi sous la loi monarchique, nous trouvera sans roi avec la Royauté, sans lois avec la Légalité, sans propriétaires avec la Propriété, sans gouvernement avec l'Élection, sans force avec le Libre Arbitre, sans bonheur avec l'Égalité.

Honoré de Balzac – Le curé de village – 1841

16. L'arbre qui cache la forêt

Le détail qui empêche de voir l'ensemble.

Voilà une belle métaphore sylvestre dont l'origine semble dater du XXe siècle. Pour la comprendre, il vous suffit de vous livrer chez vous à une expérience très simple : prenez un étui de trombone à coulisse et posez-le à une extrémité de votre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

table de salle à manger ; prenez ensuite un éléphant et placez-le à l'autre extrémité ;[8] maintenant, approchez-vous très près de l'étui et ouvrez grand les yeux ; vous ne verrez que la surface de l'étui, et pas l'éléphant situé derrière malgré sa taille imposante.

Dans la forêt, l'expérience est la même : mettez-vous trop près d'un arbre quelconque (le détail) et vous ne verrez plus les autres arbres de la forêt (l'ensemble).

Notre expression est donc une métaphore qui rappelle que, dans la vie, il arrive parfois qu'un détail capte notre attention et nous empêche de voir quelque chose de plus grand, de plus global (ce détail ayant pu être volontairement mis en avant par quelqu'un ayant intérêt à ce qu'on n'en perçoive pas plus).

Et souvent la créatine est l'arbre qui cache la forêt. Car derrière la créatine, on se charge en testostérone ou autre hormone de croissance.

Jean-Pierre de Mondenard – Dictionnaire du dopage – Masson – 2004

17. L'argent n'a pas d'odeur

1. L'argent malhonnêtement gagné ne trahit pas son origine.

2. Peu importe d'où provient l'argent, l'essentiel est d'en avoir.

Cette expression s'emploie en général pour parler d'un bien mal acquis dont on préfère oublier l'origine douteuse. Elle viendrait de l'empereur Vespasien qui régna sur Rome de l'an 69 à l'an 79.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En effet, les caisses de l'empire étant vides, Vespasien institua nombre de taxes diverses afin de renflouer le trésor de l'État. L'une d'elles marqua plus particulièrement les esprits, soit celle sur les urines destinées à être collectées par les teinturiers (qui s'en servaient pour dégraisser les peaux). Elle était payable une fois tous les quatre ans par tous les chefs de famille, en fonction du nombre de personnes (et d'animaux) vivant sous leur toit.

Bien entendu, le peuple se moqua de cette taxe et Titus, le fils de Vespasien, lui en fit la remarque. L'empereur lui mit alors une pièce de monnaie sous le nez et lui dit, en lui demandant de la sentir : « L'argent n'a pas d'odeur » (pecunia non olet), sous-entendant ainsi que peu importait la provenance de l'argent tant qu'il remplissait les caisses. Et si les urinoirs publics installés à Paris à partir de 1834 s'appelaient des vespasiennes, c'est en mémoire de Vespasien, resté célèbre en raison de sa taxe sur les urines. Notez que l'argent malhonnêtement gagné est ce qu'on appelle maintenant de l'argent sale. Et pour « le laver », il n'y a qu'à le blanchir*.

L'argent n'a pas d'odeur, mais Dieu ! c'qu'il sent bon.

Yasmina Khadra – Ce que le jour doit à la nuit – Pocket – 2009

18. Passer l'arme à gauche

Mourir.

Cette expression du début du XIX^{e} siècle est d'origine militaire, mais on n'a pas de certitude quant à son origine exacte. La plupart des commentateurs s'accordent sur les connotations de maladresse et de valeur maléfique qu'on attribuait à cette époque à la gauche. Une première explication lie l'origine de l'expression à la pratique de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'escrime : la main qui tient le fleuret étant en général la droite, faire passer l'arme de l'adversaire à gauche, c'était la lui arracher de la main droite, donc pouvoir ensuite le tuer facilement.

Une autre explication vient de la position au repos (par opposition à celle du garde-à-vous) qui est celle où le soldat pose son fusil au pied gauche. Et du repos au repos éternel, il n'y a parfois qu'un pas...

Une troisième explication vient des soldats de l'époque napoléonienne qui, lorsqu'ils devaient recharger leur fusil, devaient déchirer une cartouche (un cylindre de carton contenant la charge de poudre et la balle du fusil), ce qui leur imposait de placer leur arme à gauche et de se redresser en partie, les rendant ainsi plus vulnérables aux tirs ennemis. Celui qui mourait d'une balle ennemie bien placée venait donc probablement de passer son arme à gauche.

La dernière proposée ici (mais il en existe encore quelques autres) date du Moyen Âge où, après une union, les écus des deux familles pouvaient être accolés pour former un nouveau blason. Les armes (au sens de « armoiries ») de l'époux étaient à droite, ceux de l'épouse, à gauche. En cas de mort de l'époux, ses armes étaient transférées à gauche du blason. Passer l'arme (ou les armes) à gauche signifiait donc qu'on venait de rendre l'âme.

Ces gens-là sont comme les chiens qui abandonnent la maison quand ils sentent que quelqu'un va passer l'arme à gauche.

Jean Prieur – Les visiteurs de l'autre monde – Fernand Lanore – 1995

19. D'arrache-pied

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Sans relâche, sans interruption.
2. En fournissant un effort intense.

Il est vrai que certains travaux dangereux peuvent, en cas de maladresse d'un des intervenants, aboutir à un arrachage de pied. Et dans ce cas, il est rare que la victime prenne son pied*... Mais cette histoire de pied arraché ne doit pas être prise au pied de la lettre* : il ne s'agit que d'une image.

Voilà une expression, ou plutôt une locution adverbiale, qui nous vient de 1515 et qui a changé trois fois de sens depuis son apparition.

À cette époque, elle signifiait « tout de suite » et elle vient probablement du fait que la personne à qui on demandait d'agir immédiatement devait quitter sa position et très vite bouger et « arracher » ses pieds du sol, comme si la position immobile correspondait à des pieds plantés en terre.

Ensuite, elle a signifié « sans interruption » ou « sans relâche », sans explication claire sur le glissement du sens. Cette seconde signification apparaît et vit parallèlement à la première à partir du XVIII^{e} siècle, probablement parce que celui qui travaille sans relâche est tenu de fournir un effort intense.

Malade depuis plusieurs mois, il travaillait d'arrache-pied sur une traduction de la Bible.

Libération – Article du 3 février 1995

20. Signer son arrêt de mort

Faire ou dire quelque chose, commettre un acte qui va conduire inéluctablement à la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mort.

Prise au sens propre, cette expression peut laisser perplexe. En effet, si on signe de quoi « arrêter » sa mort, c'est qu'on va l'empêcher et donc ne pas mourir. Dans ce cas, le sens paraît complètement opposé à ce qu'il est réellement.

Mais c'est oublier qu'un « arrêt » ou un « arrêté », c'est une décision prise par une autorité administrative ou judiciaire. Un « arrêt de mort » entraîne alors la peine capitale. Signer son arrêt de mort, c'est donc signer l'arrêt qui va nous être fatal, celui qui décide qu'on va mourir.

Autrement dit, au figuré, c'est faire de son propre chef ce qu'il faut pour provoquer sa propre disparition (comme prendre un bain dans une rivière infestée de crocodiles ou bien traverser lentement une autoroute un jour de grande circulation).

Lise Thibault estime qu'elle a signé son propre « arrêt de mort » avec le décret autorisant une enquête sur son administration.

Patrice Bergeron – « Thibault dit avoir signé son "arrêt de mort" » – La Presse canadienne, 31 juillet 2014

21. À l'article de la mort

À l'agonie, près de mourir.

En général, on ne trouve dans le journal un article sur un mort que postérieurement à son décès. Or, « l'article de la mort » se situe en général juste avant le décès. Comment est-ce possible ? Eh bien ce l'est parce que cet article-là ne désigne ni celui d'un journal, ni celui qui précède un nom. Cette expression qui date du XV^{e} siècle vient du latin in articulo mortis, où articulo vient de articulus qui, dans cette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

locution, désigne une division du temps, donc un « moment ». In articulo mortis peut ainsi se traduire par « au moment de la mort ».

Pour ceux qui aiment le latin, il est intéressant de savoir que in extremis voulait dire littéralement « dans les derniers moments » ce qui peut aussi se dire « à l'article de la mort ». Son utilisation a depuis été détournée pour devenir quelque chose comme « au tout dernier moment », mais avec le sens « de justesse ». Ainsi, on peut dire « il a pris le train in extremis » ; sauf que s'il a pris le train en pleine face, sur la voie, on retrouve plutôt le sens d'origine...

On faisait tous les jours prendre des nouvelles de tant de gens à l'article de la mort, et dont les uns s'étaient rétablis tandis que d'autres avaient « succombé ».

Marcel Proust – Le temps retrouvé – 1927

22. Être un as

Être le meilleur dans son genre, dans l'activité qu'on exerce.

Au XII^{e} siècle, le mot « as » a initialement désigné la face d'un dé qui ne comporte qu'un point. De cette faible valeur, le mot a d'abord été associé à des choses de peu de valeur (ne pas valoir un as voulait dire « ne rien valoir du tout »).

Puis sont arrivés les jeux de cartes où l'as avait au contraire le rang le plus élevé, au-dessus des rois, sans que ce revirement de position soit expliqué.

Selon le Dictionnaire historique de la langue française, c'est vers 1868 que le terme « as », sorti des jeux, désigne le premier aviron d'une yole (canot de compétition contenant 2, 4 ou 8 rameurs). Dans les courses hippiques également et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un peu plus tard, c'est le premier cavalier du peloton de tête qui se voit affublé de cette appellation. Dans les deux cas, c'est le premier qui est un « as ».

Je regrette d'avoir dit de toi que tu ne valais pas grand-chose au lit. Je ne m'y connais pas. Tu dois être un as, j'imagine.

Hernest Hemingway – En avoir ou pas – 1937

23. Ne pas être dans son assiette

Ne pas être dans son état normal, physiquement ou moralement.

De nos jours, à moins de faire du cheval ou de l'aviation, par exemple, quand on pense à l'assiette, on pense généralement au plat individuel dans lequel on mange. Alors il semble assez normal de « ne pas être dans son assiette », car qui aurait l'idée saugrenue de s'y vautrer ? C'est oublier que l'assiette individuelle n'est entrée dans les mœurs qu'après le XVI^{e} siècle, l'habitude étant auparavant de manger avec les doigts dans le plat commun placé au centre de la table.

En effet, le mot « assiette » a la même origine que le verbe « asseoir ». De ce fait, l'assiette désigne, depuis 1580 chez Montaigne, « la manière d'être assis » et, pour les amoureux des chevaux, la « position du cavalier sur sa monture ». Cette association du mot à une position a donné, au figuré et chez le même auteur, le sens de « état de l'esprit » ou « façon d'être ». C'est ce dernier sens qui s'applique à notre expression.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Certains esprits curieux se demanderont pourquoi le mot « assiette » a ensuite désigné ce plat individuel. À ceux-là (les autres, vous pouvez tourner la page), je répondrai que c'est parce que, toujours dans le sens de « position » et dès la fin du XIV^{e} siècle, le mot a désigné la situation d'un convive à une table. Par extension, le service déposé à chaque place a également été appelé assiette avant que le mot ne désigne finalement plus que le contenant. En tout cas, ce qu'on peut constater, c'est que lorsqu'on n'est pas dans son assiette, on s'intéresse généralement peu à ce qu'il y a dedans.

Des signes avant-coureurs. Déjà, sur la rampe de lancement, Christophe Moreau ne paraissait pas dans son assiette. Le visage inexpressif, le regard dans le vague, l'absence de lunettes, aussi bénigne soit-elle, témoignaient d'une motivation sur le déclin.

Le Figaro – Article du 27 avril 2009

24. Ne pas être sorti de l'auberge

Ne pas en avoir fini avec les difficultés ou les ennuis.

Voilà une expression du XIX^{e} siècle en apparence étrange, car il semble difficile d'associer les ennuis avec une auberge, généralement destinée à être accueillante.

Il faut nous tourner vers l'argot, plus précisément celui des voleurs, pour comprendre le sens de cette expression. En effet, dans ce monde-là, le terme « auberge » désigne la prison, ce lieu où le voleur trouve gîte et couvert, comme dans une auberge, une fois qu'il a été capturé et condamné.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Autant dire qu'une fois qu'il y est enfermé, non seulement il est loin d'en avoir fini avec les ennuis de la captivité, de la promiscuité et des sévices divers, entre autres, mais il aura beaucoup de mal à en sortir de son propre chef.

Le pays n'est pas non plus sorti de l'auberge en ce qui a trait à la situation sanitaire : l'épidémie de choléra fait toujours des ravages, et l'ONU estime à 2,2 milliards $ le montant nécessaire à son éradication.

Mélanie Marquis – « Haïti : l'aide du Canada manque de transparence » – La Presse canadienne – 9 janvier 2014

25. De bon/mauvais augure

Qui annonce quelque chose de positif ou de négatif.

Le mot « augure », attesté au XII^{e} siècle, vient du latin augur, qui désignait un devin, et augurium, qui signifie « présage ». Dans l'Antiquité, un augure était une sorte de prêtre considéré comme l'interprète de la volonté des dieux : il observait des signes naturels comme l'évolution du ciel, le tonnerre ou le vol des oiseaux pour deviner ce qui allait se passer.

Seul le second sens, « présage », a survécu aujourd'hui. C'est ainsi que, pour certains, un chat noir qui passe devant eux sous une échelle et fait tomber et se casser un miroir est considéré comme un signe très, très défavorable.

Défiez-vous de ceux qui vous disent en vous parlant d'une personne qui vous est chère : – Je crains que un tel, ou une telle, ne soit bien malade. On n'est pas oiseau de mauvais augure sans s'y plaire un peu.

Victor Hugo – Faits et croyances – 1840

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

26. L’avocat du diable

1. Celui qui défend une personne ou une cause difficile à défendre.

2. Celui qui attaque volontairement les arguments d’un autre pour le forcer à les renforcer.

Si un avocat est chargé de défendre des accusés, il y a parfois des supposés coupables ou des causes qu’il semble très difficile de défendre tellement la culpabilité est certaine, l’atrocité des crimes choquante ou la cause immorale.

Et pourtant, tout le monde doit pouvoir être défendu, même ce satané diable, considéré par certains comme responsable de tant d’infâmes vilenies.

De nos jours, et depuis le début du XIX^{e} siècle, celui qui se fait « l’avocat du diable » est celui qui défend une cause choquante ou perdue d’avance, que ce soit par jeu (le plaisir de choquer ceux qui n’admettent pas qu’on puisse aller dans ce sens) ou, de manière plus rusée, pour obtenir quelque chose qui n’aurait pas été accordé sans la belle démonstration qu’impose une défense efficace.

De manière plus générale, un « avocat du diable » est aussi celui qui, volontairement, dénonce la thèse de celui avec lequel il discute dans le but de lui faire renforcer ses arguments.

Cette locution du XVIII^{e} siècle vient de l’Église. En effet, l’advocatus diaboli était un religieux qui, au cours de l’étude préalable à la canonisation d’une personne, devait rechercher tout ce qui, dans le comportement de cette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dernière, pouvait trahir l'influence du diable. Ce rôle a été supprimé par le pape Jean-Paul II en 1983.

Nous causions de tout, parfois âprement, si nous n'étions pas du même avis... Je me faisais souvent l'avocat du diable...

Juliette Lalonde-Rémillard – Lionel Groulx, l'homme que j'ai connu – Fides – 2000

27. Dans tous les azimuts/tous azimuts

Dans toutes les directions, de tous les côtés, par tous les moyens.

Évacuons tout de suite une éventuelle interrogation : la seconde expression proposée n'est jamais qu'une version abrégée de la première, apparue au début du xx^{e} siècle.

Maintenant, penchons-nous sur l'élément principal : l'azimut, qui s'écrivait aussi avec un h à la fin, mais il a tellement été aspiré qu'il a maintenant quasiment disparu.

Le mot « azimut », attesté au xv^{e} siècle, vient de l'espagnol acimut, lui-même issu de l'arabe az-samt. Il signifie aussi bien « chemin » que « point de l'horizon ». À l'origine un terme d'astronomie, l'azimut désigne l'angle compris entre le plan vertical d'un astre et le plan méridien du point d'observation. Partant de cette définition, une « arme tous azimuts » (terme employé dans le milieu militaire) est une arme capable de tirer dans toutes les directions, et une « défense tous azimuts » peut intervenir contre les attaques venues de tous les côtés. Par extension et au figuré, les azimuts désignent aussi les moyens dans des expressions

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comme « répression tous azimuts » ou bien « vendre tous azimuts ».

Non satisfaits de faire du bon pain, les deux frères qui mènent la maison s'attaquent maintenant au rayon pâtisserie qu'ils développent tous azimuts. Avis aux gourmands...

Guide Michelin – Idées de promenades à Paris – Michelin Édition des voyages – 2008

28. Être/rester baba

Être stupéfait.

Ce baba-là n'a rien à voir avec le succulent gâteau généralement imprégné de rhum. Il vient plutôt du bas latin, ou latin médiéval, de batare qui voulait dire « ouvrir la bouche ». C'est ce mot qui est d'ailleurs à l'origine de nos verbes « ébahir », « bâiller » et « béer », entre autres.

Et c'est justement du verbe « ébahir » que vient notre expression, « baba » étant d'abord une onomatopée obtenue par redoublement du radical ba- de ce verbe. Elle fut créée à la fin du XVIII^{e} siècle (imaginez quelqu'un de complètement stupéfait qui ne saurait que dire d'un air forcément étonné « ba... ba...! »).

À cette époque, on l'utilisait aussi comme un nom propre dans l'expression « rester comme Baba » ou « rester comme Baba, la bouche ouverte ». Ce n'est qu'un siècle plus tard que notre version raccourcie a pris le dessus.

J'ai envie de me rincer la bouche, non pas de chai le soir, mais il me propose un masala milk. Une saveur à en rester baba, un nectar ! Les deux serveurs et le préparateur sont là à guetter mon expression : « Good ? » « Good, excellent ! »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vingt-quatre roupies le tout, environ cinquante centimes d'euros, pourquoi se priver ?

Isabelle Soucher-Frappier – Au fil des jours en Inde du Sud, sac au dos – Sol Air – 2008

29. Plier bagage

1. Partir, décamper.

2. S'enfuir hâtivement. 3. Mourir.

Si aujourd'hui, le bagage désigne bien plus le contenant (la valise ou le sac) que le contenu, il désignait autrefois ce qu'on emportait avec soi lorsqu'on partait. Les objets et vêtements étaient mis dans quelque chose destiné à les transporter, roulé derrière la selle du cheval, dans une sacoche ou dans une malle.

Alors si on imagine mal, de nos jours, plier une valise bien rigide, plier autrefois les vêtements qu'on emportait avec soi ne posait aucun problème.

Au XVI^e^ siècle, on a commencé par dire « trousser bagage » parce que le sens initial de trousser était « charger », « attacher » ou « mettre en paquet ». On comprend bien alors que le fait de plier bagage corresponde à un départ, d'où découle logiquement le premier sens de l'expression.

Au sens de s'enfuir, l'ajout de la notion de rapidité ou de fuite n'est pas vraiment explicité, mais la signification « abandonner un lieu en hâte et sans bruit » a bien été signalée.

Le dernier sens, « mourir », n'est qu'un euphémisme familier, la mort étant bien une forme de départ.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Rabobank a toujours su où j'étais », a aussi souligné le coureur, qui avait été prié de plier bagage sous la pression de son équipe.

L'Équipe – Article du 8 novembre 2007

30. Ça fait un bail !

Ça fait très longtemps !

Ceux qui louent un logement ou un garage, par exemple, savent parfaitement ce qu'est un bail.

Selon Le Grand Robert, le bail est un « contrat par lequel l'une des parties, la bailleresse, s'oblige à faire jouir l'autre, le locataire, d'une chose pendant un certain temps, moyennant un certain prix, le loyer, que celle-ci s'oblige de lui payer ».

C'est le « certain temps » qui nous intéresse ici.

Si les baux de logement sont de relativement courte durée, certains peuvent être très longs, comme les baux emphytéotiques qui peuvent durer entre 18 et 99 ans. Autant dire qu'ils durent un bail !

C'est simplement de cette notion de durée parfois très longue que vient notre expression, qui semble dater d'après la Seconde Guerre mondiale.

À notre époque, où on ne laisse plus de temps au temps, où tout s'accélère, on dit aussi « ça fait une paye ! » Sauf que le temps qui s'écoule d'une paye à l'autre est largement inférieur à la durée d'un bail.

Ce matin, c'est le réveil qui m'a sorti du sommeil. Ça me ressemble pas, ça, mais ça fait un bail que ça m'était pas arrivé... j'ai oublié depuis quand ! Et toi tu dormais. C'est la première fois que ça m'arrive depuis longtemps.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Douglas Harper – Les vagabonds du Nord-Ouest américain – Éditions L'Harmattan – 1998

31. La balle est dans votre camp !

Pour faire avancer les choses, c'est à vous d'intervenir maintenant.

Il y a longtemps que la balle est, au figuré, un mot désignant la parole, une action ou une occasion. En effet, ce mot se retrouve avec cette acception dans plusieurs expressions comme « renvoyer la balle » ou « rattraper la balle », par exemple. Dans beaucoup de jeux de balle, le but est d'envoyer celle-ci dans le camp (la zone de jeu) de l'adversaire, son défi étant de nous la renvoyer, tout comme dans un dialogue chacun prend la balle à tour de rôle.

C'était une habile façon de lancer la balle dans le camp de Lecavalier, qui touchera 85 millions d'ici les 11 prochaines années.

Mathias Brunet – « Vincent Lecavalier terminera-t-il la saison à Tampa ? » – La Presse, 10 décembre 2009

32. Une république de bananes

État, gouvernement corrompu, où le réel pouvoir est aux mains de firmes multinationales et de puissances étrangères.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La United Fruit Company, fondée en 1899 et devenue près d'un siècle plus tard la Chiquita Brands International, est à l'origine de cette expression.

Pendant 50 ans, cette société dont le siège social se trouvait aux États-Unis a financé et manipulé la majorité des dictatures d'Amérique latine (dans des pays producteurs de bananes) et elle a tenté de tuer dans l'œuf toutes les réformes tentant de redistribuer les terres aux paysans pauvres pour pouvoir continuer à exploiter librement les plantations de bananes et sous-payer les ouvriers qui y travaillaient.

C'est de cet exemple représentatif de la corruption à grande échelle de gouvernements par des intérêts privés qu'est née notre expression.

Face à certaines pratiques scandaleuses, on se demande aujourd'hui si le terme « république bananière » ne s'applique pas aussi à certains États développés où des lois sont votées spécialement pour défendre des intérêts partisans.

Mokhtar Lakehal – Dictionnaire de science politique, 3e édition – Éditions L'Harmattan – 2007

33. Être mal barré

1. Être mal engagée (à propos d'une action ou d'une affaire).

2. Aller à l'échec, au-devant de gros ennuis (à propos d'une personne).

Il fait nuit. Vous êtes à bord d'un petit bateau pris dans la tempête, à proximité immédiate de la côte rocheuse battue

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

par les vagues. Le drame commence. Votre compagnon d'infortune, le propriétaire et pilote de votre coquille de noix, tombe dans l'eau glaciale et coule immédiatement. Vous restez seul à bord sans la moindre expérience de la conduite de ce machin qui flotte encore.

N'écoutant que votre instinct de survie, vous prenez la barre (oui, vous savez, ce truc qui permet de diriger le bateau) et tentez de mener votre embarcation dans la passe qui mène à la crique abritée que vous avez aperçue à la lueur d'un éclair (qui par chance, ne s'est pas abattu sur votre frêle esquif).

Considérant que, barrer un navire, c'est « en tenir la barre » pour le diriger, il apparaît évident que si, dans une telle situation, vous pilotez ou barrez mal votre bateau, vous « êtes mal barré » ! Vous en faut-il vraiment plus pour comprendre l'origine de cette expression datant du milieu du xx^{e} siècle et incontestablement issue de la marine ?

Jeanne ignorait si les malades sélectionnés étaient ceux qui avaient le plus de chances de s'en sortir ou, au contraire, les plus mal barrés, ceux sur qui les autres traitements avaient échoué.

Ania Francos – Sauve-toi, Lola – Le grand livre du mois – 1993

34. Lâcher les baskets/la grappe

1. Arrêter d'importuner.
2. Laisser tranquille.

On sait que coller ou se pendre aux basques de quelqu'un, c'est le suivre de très près, ne pas le lâcher d'une semelle, la plupart du temps au point de l'importuner parfois fortement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais, le temps a passé et les basques ont disparu. En revanche, les importuns se manifestent toujours.

Depuis les années 1970, dans la langue populaire, « coller aux basques » a assez logiquement été remplacé par « coller aux baskets » de même sonorité, mais plus conforme à la mode de nos jours.

Or lorsque quelqu'un nous importune, nous suit de trop près, comme s'il était férocement agrippé à nos baskets, quoi de plus naturel, quand on veut s'en débarrasser, que de lui dire : « Lâche-moi les baskets ! »

Maintenant, pourquoi dit-on aussi « lâcher la grappe » pour exprimer la même chose ?

En y regardant de près, mais à condition d'avoir la vue un peu trouble, on peut facilement assimiler ce que l'homme a entre les jambes à un magnifique cep sous lequel est accrochée une superbe grappe. Certes, elle ne comporte que deux raisins, mais ce ne sont généralement pas ceux de la colère et, de plus, ils sont sans pépins.

C'est bien de cette grappe argotique qu'il s'agit ici, avec un probable jeu de mots sur « grappin », évoquant cet objet qui fait que l'emmerdeur reste collé à vous, ne vous lâche plus.

Souriez ! La bête du Gévaudan est de retour... Et gare où vous mettez les pieds car elle n'est pas près de vous lâcher les baskets !

L'Express – Article du 29 août 2005

Je ferai le tour du monde
Pour voir à chaque étape
Si tous les gars du monde
Veulent bien m'lâcher la grappe.

Renaud – Dès que le vent soufflera – 1983

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

35. C’est là que le bât blesse

Point sensible d’une personne, la cause d’un souci.

Le bât, sur une bête de somme, est un dispositif, généralement en bois, que l’on place sur le dos des bêtes de somme pour le transport de lourdes charges. Les gens du XV^e^ siècle, ceux qui ont fait et vu naître cette expression, n’étaient pas plus des ânes bâtés que nous. Ils s’étaient bien rendu compte que le bât, s’il est mal placé ou si la charge est trop importante, procure à l’animal des blessures qui ne deviennent visibles qu’une fois le dispositif retiré. Ces blessures peuvent rendre la bête irritable, exactement comme l’est une personne qui a des peines ou des ennuis secrets.

Notre expression est donc une simple métaphore sur les blessures de l’âme d’une personne.

Là où le bât blesse, c’est dans l’abondance, la surcharge de symboles, comme autant de cerises sur un gâteau déjà garni. Nul besoin de tant de distractions pour monter La cerisaie.

Luc Boulanger – « La cerisaie : trop de cerises ! » – La Presse, 28 septembre 2013

36. En bataille

En désordre.

Avez-vous déjà vu quelqu’un portant un bicorne ? Je veux parler de ce couvre-chef ayant deux extrémités ressemblant à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des cornes, chapeau que l'on voit régulièrement au sommet des bustes de Napoléon, par exemple (mais les militaires le portaient déjà pendant la Révolution française). Les membres de l'Académie française en sont encore coiffés de nos jours.

Un tel couvre-chef pouvait se porter de deux manières : les cornes vers l'avant et l'arrière, port qu'on disait en colonne, ou bien les cornes au-dessus des épaules, port qu'on disait en bataille.

Pourquoi cette seconde appellation, me direz-vous ? Eh bien, il semblerait que ce soit par comparaison avec le fait que les troupes se mettaient en bataille lorsqu'elles se positionnaient en largeur face à l'ennemi au moment de se battre, alors qu'elles venaient de l'ordre en colonne (comme le bicorne) ou en carré.

Mais quel rapport avec le désordre de notre expression ?

Eh bien, il semble que le fait que le chapeau ne soit pas mis dans le bon sens a fini par faire utiliser l'expression « en bataille » pour désigner tout chapeau placé de travers ou de manière négligée sur la tête.

De là, le « de travers », symbole de désordre, a donné à l'expression son sens actuel.

Elle s'agite frénétiquement sur moi, s'agrippe à mes épaules en me griffant. Je la regarde faire, elle est belle, esthétique, hystérique, presque animale. Elle transpire, crie encore, toujours. Je caresse ses cheveux en bataille pour la recoiffer un peu, ce qui a pour effet de ralentir ses mouvements. Elle me regarde et me sourit.

Hervé Buschard – Bailar – Publibook – 2007

---

1 Et de abluere nous vient le verbe « abluer » qui existe toujours en français au sens de « laver », même s'il est tombé en désuétude. Mais l'histoire ne dit pas si

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

c’est parce que le prêtre se lave les mains un moment avant de boire le vin dans le calice qu’est né le fameux proverbe « qui ablue boira ».

2 Il aurait en réalité dit « que soit jeté le dé ! » en grec, la langue des élites romaines de l’époque.

3 Mais plus officiellement encore, depuis 2002, il est reconnu que c’est Antonio Meucci, un Italo-Américain, qui, entre 1850 et 1862, a conçu les prototypes des premiers appareils téléphoniques, mais qui, faute de moyens, n’a pas pu déposer les brevets nécessaires pour protéger son invention.

4 Le « C’est un petit pas pour l’Homme... » de Neil Armstrong le 21 juillet 1969 sur la Lune avait tout de même un peu plus de tenue pour un événement également très important.

5 Certains diront que cela peut partir d’un sentiment de miséricorde : vouloir achever les souffrances du blessé. Mais c’est très rarement le cas.

6 Un appareil, c’est aussi un ensemble de rouages destinés à faire fonctionner une machine. D’où le sens figuré qu’on retrouve dans « appareil de l’État ».

7 Figure de rhétorique qui consiste à accoler deux mots normalement incompatibles pour en accentuer le sens. Pensez par exemple au « silence assourdissant » ou bien à « l’obscure clarté » citée par Corneille dans Le Cid.

8 Notez que si vous avez des difficultés à trouver les ingrédients nécessaires à cette expérience, vous pouvez remplacer l’étui par une boîte de biscottes et l’éléphant par un chêne ou bien une grue. Le résultat sera identique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

37. Jeter le bébé avec l'eau du bain

1. Perdre de vue l'essentiel.

2. Se débarrasser d'une chose pourtant importante dans le but d'éliminer en même temps les ennuis ou contraintes qu'elle implique.

Une personne trop absorbée par le fait d'avoir à se débarrasser de l'eau sale du bain et qui en oublierait que bébé patauge encore dedans aurait effectivement perdu de vue quelque chose de très important.

Cette expression est une traduction littérale relativement récente (milieu du XX^{e} siècle) de l'anglais to throw the baby out with the bath water. En réalité, les Anglais l'ont eux-mêmes empruntée à l'allemand où elle apparaît en 1512 dans un ouvrage de Thomas Murner intitulé Narrenbeschwörung, qui écrit : Das Kind mit dem Bad ausschütten.

Ce n'est qu'à la fin du XIX^{e} siècle qu'un historien anglais germanophile, Thomas Carlyle, l'utilise dans un de ses écrits après en avoir souvent entendu la version allemande. Elle se répand ensuite en Grande-Bretagne avant d'être transposée en français.

On peut maintenant se demander ce qui a amené les Allemands à imaginer cette expression imagée. Malheureusement, les ouvrages évoquant l'expression ne le précisent pas. Certains font le rapprochement avec les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pratiques hygiéniques d'autrefois qui voulaient que, en raison de difficultés d'approvisionnement en eau (absence d'eau courante) et de chauffage de cette eau pour le lavage, toute la famille passe dans le même bain, le père d'abord, puis les autres hommes de la maisonnée, puis les femmes, les enfants et enfin les bébés en dernier. Autant dire qu'à la fin, l'eau était tout sauf limpide et qu'il était donc facile d'oublier que bébé y pataugeait.

Si l'origine est bien là, alors elle repose sur une plaisanterie, car il va de soi que bébé ne pouvait être abandonné comme ça dans la baignoire dans laquelle il se serait noyé.

Le deuxième sens proposé est apparu plus tard au XX^{e} siècle. Cette fois, on n'hésite pas à jeter le bébé volontairement. Tant pis s'il patauge dans la baignoire, à partir du moment où l'on préfère se débarrasser vite fait de l'eau maintenant considérée comme encombrante sans perdre le temps nécessaire à en ôter le bébé.

Il reste que depuis 11 ans, grâce à cette soirée et grâce à une poignée de gens qui la portent à bout de bras, le cinéma québécois compte sur une vitrine de choix dont il ne pourrait plus se passer. Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Mais il faut changer l'eau de temps à autre.

Marc Cassivi – « Le mystère Susan Sarandon » – La Presse, 26 février 2009

38. Se défendre bec et ongles

Se défendre de façon énergique, avec tous les moyens à sa disposition.

En latin, on disait unguibus et rostro qui voulait dire « à griffes et bec » ou « par les griffes et le bec », locution qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sert d'ailleurs de devise à la ville française de Valence, et qu'on trouve sur son blason.

L'origine et la compréhension de cette expression sont toutes simples : lorsqu'un oiseau doit se défendre, il le fait avec les moyens à sa disposition, son bec et ses griffes (ou ongles). Elle a d'abord été utilisée avec le verbe « avoir » (avoir bec et ongles) en signifiant « être de taille à se défendre » ou également « répondre vivement à une attaque », mais cette forme a maintenant été oubliée, alors que l'actuelle reste très vivace.

Depuis fin 1993, elle défend bec et ongles son père, accusé, à tort selon elle, du meurtre de sa mère.

Libération – Article du 1er avril 1999

39. Avoir le béguin

Être amoureux.

Si elle est juste, voilà une bien étrange histoire que celle de cette expression qui, dans sa forme actuelle, date du XVIe siècle. L'histoire commence au XIIe siècle, à Liège, dans le premier couvent de béguines, sœurs de l'ordre de Saint-François, appelées ainsi, paraît-il, parce que le fondateur du couvent s'appelait Lambert le Bègue. Ces religieuses portaient une coiffure faite d'une toile fine et qu'on appelait béguin.

Mais ce n'est pas parce que certaines béguines avaient, en cachette, le béguin pour le bedeau que cette expression est apparue. De coiffe de bonne sœur, le béguin est devenu une coiffe de femme et d'enfant.

Par ailleurs, être coiffé (de quelqu'un) était une expression qui voulait dire « être à la merci » de cette personne, mais au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sens d'être impuissant ou d'être aveuglé par elle.

Prenez maintenant une femme qui est coiffée d'un béguin et, surtout, qui est amoureuse folle de quelqu'un. N'est-elle pas aveuglée par l'autre au point de se livrer entièrement à lui, comme étant à sa merci ?

Par croisement avec l'autre expression, il n'en a pas fallu beaucoup plus pour qu'on dise de cette femme qu'elle s'est « embéguinée », c'est-à-dire qu'elle est tombée amoureuse. Car si, dans son sens initial, s'embéguiner, c'était se coiffer d'un béguin, au figuré, il voulait aussi dire « devenir amoureux » avec la connotation excessive ou ridicule que cela peut avoir dans certains cas.

Au XVI^e^ siècle également, et selon Gaston Esnault, avoir le béguin à l'envers signifiait « avoir la tête troublée ». Ce qui se comprend bien, puisque celle qui mettait son béguin dans le mauvais sens devait penser à tout autre chose. Et si rien ne dit d'où venait le trouble, l'amour faisait certainement partie des causes possibles.

Claude Duneton indique que l'expression n'est largement attestée qu'à partir du XIX^e^ siècle. Pour expliquer l'écart de trois siècles entre l'apparition initiale et l'usage élargi, il écrit que la locution est réapparue dans les maisons closes, probablement dans les propos des filles de la campagne qui y étaient embauchées. Jusque-là, l'expression ne s'était pas encore vraiment répandue dans la capitale et chez les bourgeois, clients assidus de ces établissements.

Ensuite, des bourgeois et par imitation des gens de la haute, l'expression se serait répandue dans le grand public.

– Tu crois qu'il a le béguin ?
– Il doit en pincer pour elle. J'en mettrais ma main à couper ! confirma Rose, le sourire aux lèvres.
– C'est de son âge.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

40. Un travail de bénédictin/de moine

1. Un travail intellectuel de longue haleine.
2. Un travail qui demande beaucoup de patience et d'application.

L'expression vient de saint Benoît de Nursie. Né à la fin du Ve siècle, il est le fondateur de l'ordre des moines bénédictins, vers 529. Il est célèbre, entre autres, pour avoir défini la Règle de saint Benoît, ensemble de règles de vie d'une communauté monastique, principes adoptés par de très nombreux monastères en Occident.

Mais au fil des siècles, les bénédictins trouveront plusieurs interprétations de ces règles, ce qui conduira à la création de plusieurs ordres (Cîteaux, Cluny, etc.), chacun insistant sur telle ou telle activité (travail manuel, liturgie ou autre).

Parmi ces ordres, il y eut la congrégation de Saint Maur, créée au XVIIe siècle, qui privilégiait le travail intellectuel. Très érudits et de formation humaniste, les moines de cette congrégation participaient à des travaux littéraires collectifs de très longue haleine (236 volumes pour le Trésor généalogique ou 50 volumes pour une géographie de la Gaule et de la France, par exemple).

C'est de la durée de ces travaux, qui nécessitaient une très grande patience, qu'est née l'expression qui nous intéresse.

Il admet d'emblée que le traitement des documents fournis par le maire, mardi, nécessite un travail de moine que seul

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un spécialiste est en mesure d'accomplir.

Mathieu Bélanger – « "Un travail de moine'' » nécessaire pour traiter les données gatinoises » – Le Droit, 29 novembre 2012

Cet organisme, composé de personnalités du monde des arts, recrutées pour leurs compétences et leur notoriété, avait mené un travail de bénédictin, croisant des données, fusionnant des fichiers, comparant des listes, faisant en plusieurs années le travail qu'un ordinateur accomplissait aujourd'hui en quelques secondes.

Jean-Michel Lecocq – Le christ jaune – Éditions L'Harmattan – 2010

41. Le benjamin (de la famille, de l'équipe...)

La personne la plus jeune (d'un groupe).

Si Benjamin est un prénom assez courant, on est en droit de se demander comment ce prénom a pu finir par désigner la personne la plus jeune d'un groupe, par opposition au doyen.

D'abord, il faut savoir que si, aujourd'hui, c'est bien une personne d'un âge quelconque qui peut être le benjamin (dans une maison de retraite, le benjamin n'est plus vraiment très jeune), c'est par extension du sens « enfant le plus jeune » en usage auparavant, mais toujours actuel.

En remontant encore plus loin dans le temps, au XVIII^{e} siècle, lorsque le mot apparaît, le benjamin désignait avant tout l'enfant préféré de ses parents.

Pourquoi cela ? Eh bien, il nous faut nous pencher sur la Bible pour tout comprendre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En effet, la Genèse nous apprend que, dans le pays de Canaan, Jacob eut douze fils, dont le dernier se nommait Benjamin. Lorsque Jacob apprit qu'il pouvait acheter du blé en Égypte, il y envoya ses fils, sauf Benjamin, de crainte qu'il ne lui arrive quelque malheur.

À vingt-huit ans, le nouveau benjamin de l'Assemblée nationale ne s'attendait pas à être élu.

Le Point – Article du 21 juin 2007

42. Avoir la berlue

1. Avoir une vision déformée (de quelque chose).

2. Avoir des visions.

L'étymologie du mot « berlue » ne fait pas l'unanimité. Le mot pourrait trouver sa source au XIIIe siècle, du verbe « belluer » qui voulait dire « éblouir », mais également « tromper » ou « duper ». Son premier usage s'appliquait à un discours trompeur, une fable.

Tombé ensuite dans l'oubli, il réapparaît au XVIe siècle pour désigner en médecine un défaut de la vue qui fait percevoir des objets imaginaires ou qui déforme la réalité.

C'est de cette acception, et du sens figuré « impression visuelle trompeuse », qu'est assez logiquement apparue notre expression au XVIIe siècle.

Vous voilà prévenus si vous passez par Key West : non, vous n'avez pas la berlue, Hemingway est partout !

« Les anniversaires Hemingway et Williams » – La Presse, 24 mai 2011

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

43. Compter pour du beurre

1. N’être pas pris en considération, être méprisé.

2. N’avoir aucune importance.

Bizarrement, le beurre est souvent associé à l’abondance ou à la richesse : faire son beurre (pour « faire beaucoup d’argent ») ou encore mettre du beurre dans les épinards*. Pourtant, il existait autrefois une locution adjective de « beurre » qui caractérisait quelque chose sans valeur et qui est probablement à l’origine de cette expression.

De même, Larousse précise qu’au XIX^{e} siècle, vendre du beurre signifiait « être ignoré, délaissé dans une société ». D’ailleurs, à cette époque, les jeunes filles qui « vendaient du beurre » dans les bals étaient celles qui n’y dansaient pas, faute de cavalier.

Si l’on fait des recherches sur l’histoire du beurre, on s’aperçoit que, pendant longtemps, c’était une graisse destinée aux pauvres, car elle était facile à produire toute l’année (contrairement à l’huile qu’on ne produit qu’une fois l’an, après la récolte du produit oléagineux).

Jusqu’au Moyen Âge, le beurre a même servi aux soins médicaux ou cosmétiques, que ce soit pour soulager les brûlures, par exemple, ou pour faire briller les cheveux. Ce n’est qu’à partir du XVII^{e} siècle que le beurre devint un produit de luxe et entra pour de bon dans l’alimentation des gens de la haute société (voir « mettre du beurre dans les épinards* »).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C’est probablement de la « première » vie du beurre, celle où il était mal considéré, que vient la connotation négative de « compter pour du beurre ».

– Va t’habiller ! C’est bientôt l’heure de ton audience.
– Une audience bidon, puisque je compte pour du beurre.

Réda Falaki – La balade du Berbère – Éditions L’Harmattan – 1990

44. Mettre du beurre dans les épinards

Améliorer ses conditions de vie, gagner plus d’argent.

Le beurre est souvent associé à la richesse (on dit « faire son beurre », par exemple, et les Wallons utilisent l’expression « avoir le cul dans le beurre »). C’est probablement parce que c’est un aliment riche (en calories et lipides) qui fut, selon les périodes, réservé aux riches et aux champions du marché noir.

La métaphore contenue dans cette expression est parfaitement compréhensible : les épinards sans beurre, c’est diététique, mais nettement moins bon qu’avec du beurre ou de la crème. Donc pour améliorer le goût de ses épinards (ses conditions de vie), mieux vaut y ajouter une bonne dose de beurre (d’argent).

René Robin, après son travail au magasin, effectue souvent du travail au noir pour mettre du beurre dans les épinards. Il peint l’intérieur des logements et pose le papier peint avec dextérité pour un prix raisonnable chez des connaissances.

Robert Boussemart – Adieu terrils, adieu corons : les mines du Nord-Pas-de-Calais – Éditions L’Harmattan – 1990

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

45. Vouloir le beurre et l'argent du beurre

1. Tout vouloir, sans contrepartie.
2. Vouloir gagner sur tous les plans.

L'usage de cette expression nous vient au moins de la fin du XIX^{e} siècle. Le bon sens paysan veut qu'on ne puisse pas, honnêtement, vendre le beurre qu'on vient de fabriquer, en garder l'argent, mais garder aussi le beurre, histoire de pouvoir le revendre encore et encore.

Vouloir toujours tout garder à soi, vouloir tout gagner sans rien laisser aux autres, c'est vouloir le beurre et l'argent du beurre. Mais même si on réussit temporairement et honnêtement à garder le beurre et l'argent du beurre, il ne faut jamais perdre de vue que le beurre, comme l'argent, peut fondre très facilement et rapidement.

Tandis que Georges V avait exécuté la prestation qui lui incombait, Bismarck, par un moyen et des arguties qu'il est impossible de trouver honnêtes, gardait pour la Prusse le beurre et l'argent du beurre.

William Martin – La crise politique de l'Allemagne contemporaine – 1913

46. Connaître bibliquement

Avoir des relations sexuelles.

Voilà une expression au sens apparemment étrange.

La Bible (puisque « bibliquement » veut bien dire « tel que décrit par la Bible ») n'a pas pour réputation d'être un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

équivalent du Kâma-sûtra. Ça se saurait, et le nombre de lecteurs exploserait !

Alors comment un verbe banal comme « connaître » peut-il produire un tel sens ?

Or dans la Bible, plus précisément dans le livre de la Genèse, on trouve une phrase qui, traduite en bon français, s'écrit généralement comme suit : « Adam connut Ève, sa femme ; elle conçut, et enfanta Caïn et elle dit : "J'ai formé un homme avec l'aide de l'Éternel." »

Là, le doute n'est pas permis : comme le fameux coup de la vierge qui enfante ne viendra que beaucoup plus tard et même si l'Éternel a un peu aidé, dans cette phrase, « connaître » est bien un euphémisme pour « forniquer avec ».

Ce qui suffit à expliquer le sens de l'expression et à confirmer que l'hésitation à appeler un chat un chat* existe depuis bien longtemps.

La Contemporaine n'était plus jeune puisque, de son propre aveu – et l'on sait que les femmes falsifient toujours leur extrait de naissance –, elle était née en 1778. Mais elle avait connu – bibliquement – tant d'hommes fameux à différents titres, qu'elle ne pouvait pas ne pas devenir fameuse à son tour.

Alfred Delvau – Les Lions du jour : physionomies parisiennes – 1867

47. Une arme blanche

Une arme munie d'une lame (par opposition à une arme à feu).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vous êtes-vous déjà demandé comment une arme à lame métallique, donc pas vraiment blanche selon notre compréhension du mot, et à manche rouge ou noir ou brun peut-elle être une arme blanche ?

Contrairement à celle qui emploie la force d'une explosion (pistolet, fusil, canon), l'arme blanche, qui emploie la force humaine, est munie d'une lame et est perforante ou tranchante. Et c'est cette lame qui lui donne sa dénomination. On pourrait croire que c'est parce qu'avec une telle arme, on peut saigner à blanc celui qui aura la chance d'en vérifier sur lui l'efficacité. Mais c'est la combinaison de deux choses qui fait qu'on désigne ainsi ce type d'arme depuis la fin du XVII^{e} siècle.

La première vient du sens de « blanc » qui, au XI^{e} siècle, signifiait « brillant » ou « luisant », ce qui est bien le cas d'une belle lame bien entretenue.

La seconde vient du fait que la lame est fabriquée avec un acier blanc et non en bronze ou dans un métal doré. D'ailleurs, dans l'évolution de l'histoire du roi Arthur, Excalibur, sa fameuse épée, se serait auparavant appelée Caliburn (acier blanc), nom venant lui-même de chalybus (acier) et eburnus (blanc).

L'humour est l'arme blanche des hommes désarmés. Il est une forme de révolution pacifique et passive que l'on fait en désamorçant les réalités pénibles qui vous arrivent dessus.
Romain Gary – Le sens de ma vie – Gallimard – 2014

48. Blanchir de l'argent

Donner à de l'argent malhonnêtement acquis une existence légale en dissimulant les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

traces de son origine.

Un célèbre proverbe dit que « bien mal acquis ne profite jamais » pour signifier qu'on ne tire aucun avantage d'une possession ou d'un privilège obtenu par malhonnêteté. Mais si c'était toujours vrai, les truands, escrocs et autres pourvoyeurs de drogues ne s'achèteraient pas de superbes voitures ou propriétés, ne vivraient pas comme des princes, et ne jugeraient pas utile de poursuivre leurs activités. Le problème, pour ces escrocs, est de remettre en circulation l'argent accumulé malhonnêtement en le faisant passer pour des espèces « honnêtes » obtenues dans la plus pure légalité, donc en faisant disparaître les preuves de son origine douteuse.

Depuis le début du XII^{e} siècle, « blanchir » signifie « rendre blanc », ce qui n'est pas vraiment fait pour étonner. Il en découle, un siècle et demi plus tard, bien avant l'apparition des enzymes gloutons qui lavent plus blanc que blanc, le sens de « rendre propre » puisque, lorsqu'on a un linge blanc sali, on essaye de le « blanchir » en le lavant.

Au figuré et au XIX^{e} siècle, le verbe signifie également « purifier », le blanc éclatant étant aussi un symbole de pureté. Au figuré encore, dès le XIV^{e} siècle, on parlait déjà de « blanchir un accusé » lorsqu'on réussissait à éliminer les soupçons qui pesaient sur lui ou, autrement dit, à le « laver » de ces soupçons.

Ce n'est qu'au XX^{e} siècle que la notion de blanchissage s'étend à l'argent pour désigner les moyens généralement malhonnêtes qui servent à « nettoyer » ou à « purifier » de l'argent « sale » afin de pouvoir le réinjecter dans l'économie comme s'il s'agissait d'argent honnête. Selon une hypothèse répandue, cette expression daterait de l'époque d'Al Capone, qui blanchissait son argent par la chaîne de blanchisseries

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Sanitary Cleaning Shops qu'il aurait achetée en 1928 dans ce seul but.

Cependant, la formule anglaise to launder money (launder signifie « laver ») est attestée pour la première fois en 1975 dans le journal anglais The Guardian. Ce dernier traitait alors de mouvements de fonds étranges d'un comité de réélection de Richard Nixon au moment du scandale du Watergate, soit bien après le décès d'Al Capone en 1947. Autant dire que cette hypothèse n'est probablement qu'une légende.

Blanchir l'argent n'est pas toujours salissant, mais être lavé de tout soupçon laisse des traces indélébiles.

Jean Giraudoux

49. Un vent à décorner les bœufs

Un vent très violent.

Au Québec, et dans la francophonie canadienne, l'expression « un vent à écorner les bœufs » est plus usuelle. Les deux façons de dire sont synonymes.

J'imagine bien que, pour qu'il soit capable d'arracher les cornes de bovins, il faudrait que le vent soit extrêmement fort et emporte aussi les bardeaux de toit et les antennes satellites.

L'image est donc claire, mais à ma connaissance et à celle des météorologues, si cela se produit pour les bardeaux, personne ne s'est jamais plaint d'avoir reçu une corne dans la figure un jour de tempête. Comment une telle image a-t-elle donc pu germer dans l'esprit de ceux qui l'ont inventée ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Selon une explication plausible qui court les champs, lorsqu'ils sont parqués en stabulation libre dans une étable, les bovins sont susceptibles de se blesser mutuellement avec leurs cornes et d'être gênés pour accéder à leur nourriture. Pour leur éviter ça, il faut donc les écorner.

Mais cette opération, qui se pratique alors que les animaux sont en liberté dans les champs, provoque des saignements qui attirent les mouches et autres insectes en grandes quantités, ce qui n'est pas très recommandé pour les plaies. C'est pourquoi les éleveurs futés profitent des jours de grand vent pour pratiquer l'opération à ces moments-là, permettant ainsi à la plaie de sécher et de cicatriser bien plus facilement.

Limpide, non ?

Mais alors, que répondre lorsqu'un éleveur vous assure à juste titre que l'écornage des bœufs pour la stabulation libre ne se pratique que depuis le milieu du XX^{e} siècle et qu'on sait que l'expression est attestée depuis le XIX^{e} siècle ?

Eh bien, il suffit de lui rétorquer que, même hors des besoins liés à l'étable, l'écornage des animaux se pratique au moins depuis le XII^{e} siècle (date d'apparition du mot) et que, par conséquent, on peut imaginer que les éleveurs ont eu, depuis ce temps, largement le temps de constater l'influence du vent sur la présence des mouches et la cicatrisation des plaies.

Enfin, comme il n'y a pas de certitude quant à cette explication, on peut aussi évoquer ce que m'a raconté un paysan : principalement pour des raisons de sécurité du paysan lui-même, on écorne les bovins très jeunes, en leur brûlant la corne au fer rouge. Et si cette opération se pratique les jours de grand vent, c'est surtout pour que les émanations de corne brûlée se dispersent immédiatement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En ce jour de deuil, Jean Galfione fait ses adieux à l'athlétisme mondial. Gêné par un vent à décorner les bœufs, le champion olympique d'Atlanta ne parvient pas à passer les qualifications de la perche.

Eurosport – Article du 15 août 2005

50. Mettre en boîte

Se moquer de quelqu'un, de sa naïveté.

Se moque-t-on des sardines avant de les enfermer dans leur huile ? Chaque fois que j'ai posé la question à l'une d'entre elles, après l'avoir séparée de ses congénères et sortie de sa boîte pour m'en délecter, je n'ai obtenu qu'un silence dédaigneux.

Ce n'est donc pas sur elles qu'il faut compter pour connaître l'origine de cette expression.

Ce qu'on sait malgré tout, c'est qu'à la fin du XIX^{e} siècle, on disait « emboîter » pour « railler », « conspuer » ou « siffler » quelqu'un (les acteurs de théâtre craignaient d'ailleurs beaucoup « l'emboîtage »). Puis c'est en 1910 qu'est apparue l'expression argotique « mettre en boîte » avant de se répandre vers 1930.

Mais pourquoi le fait de mettre en boîte correspond-il à une moquerie ? Peut-être cela vient-il d'une signification que donne Maurice Rat à cette expression : « Lui rendre impossible tout moyen de répliquer, de se tirer d'affaire. » Là, même si on s'éloigne du sens principal d'aujourd'hui, on comprend nettement mieux l'image de l'immobilisation et de l'enfermement dans une boîte.

C'était le soir où Radio-Ankara avait annoncé que la flotte anglaise appareillait à Chypre pour opérer un débarquement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

au Liban. Nous n'avons nullement cru à ce tuyau crevé et nous en avons profité pour mettre en boîte la maîtresse de maison.

Pierre Quillet – Le chemin le plus long – Maisonneuve & Larose – 1997

51. Au petit bonheur (la chance)

Au hasard.

Tout béat que vous êtes à nager dans le bonheur (« état de la conscience pleinement satisfaite » nous disent Le Petit et Le Grand Robert), vous ne vous êtes peut-être jamais attardé sur la structure du mot qui nous vient en fait du qualificatif « bon », précédant le nom « heur » qui date du XII^{e} siècle, et qui désignait le hasard et la chance, mais qui est maintenant quelque peu désuet.

On dit aussi « par bonheur » pour dire « par hasard (favorable) ». D'après Littré, l'expression apparaît au XIX^{e} siècle. Enlevez le qualificatif « petit » et vous obtenez « au hasard » ou, autrement dit, « en laissant faire la chance ». Le petit sert à conjurer le sort, à éliminer l'hypothèse du hasard malencontreux, en souhaitant qu'on ait bel et bien de la chance, même si ce n'est qu'un petit peu.

Quant à l'ajout du mot « chance », il ne sert qu'à renforcer le souhait que le hasard n'aille pas dans le mauvais sens.

« Difficile de savoir, avec Ségolène, si cela relève d'une stratégie personnelle ou si elle avance au petit bonheur la chance », confie un proche d'Aubry.

Le Figaro – Article du 11 février 2009

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

52. Avoir la bosse de...

Avoir des dispositions, un don naturel dans un domaine ou une matière.

De quoi le dromadaire ou Quasimodo ont-ils la bosse ? Si ce n'est dit nulle part, c'est bien parce que la bosse dont il est question ici est uniquement crânienne.

La phrénologie est une théorie décrite par le médecin François-Joseph Gall (1758-1828). Elle prétend qu'il est possible de connaître les aptitudes, facultés et talents des individus en tâtant les bosses du crâne, et ce, en partant de trois principes :

1. le cerveau est le siège de toutes les facultés fondamentales de l'homme ;

2. les diverses fonctions cérébrales correspondent à autant d'organes différents ;

3. le crâne épousant fidèlement la forme du cerveau, on peut, en découvrant le relief crânien par palpation, deviner les facultés d'une personne. C'est à partir de cette « science », et surtout par dérision, que cette expression est née pour désigner des aptitudes très développées chez certaines personnes.

Saviez-vous que nos bébés peuvent compter ? Et que certains animaux, eux aussi, font de l'arithmétique ? Oui, la bosse des maths existe, et c'est la chose du monde la mieux partagée.

Stanislas Dehaene – La bosse des maths – Éditions Odile Jacob – 1996

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

53. Un bouc émissaire

Personne sur laquelle on fait retomber tous les torts, toutes les responsabilités.

Il est un phénomène social très répandu qui fait que, de tout temps (et même encore aujourd'hui), lorsque des manifestations d'origine inexpliquée ou un fléau quelconque (autrefois considéré comme un châtiment divin) provoquent des dérangements importants au sein d'une communauté, ses membres cherchent parmi eux un responsable, une victime expiatoire. C'est le fameux bouc émissaire.

Cette appellation est d'origine religieuse. L'expiation est une cérémonie religieuse destinée à effacer la souillure, les péchés que l'homme a pu commettre. Et cet homme-là n'a rien trouvé de mieux, sur une idée prétendument soufflée par Dieu à Moïse, que de faire porter cette souillure par un bouc que le prêtre, par imposition des mains et autres imprécations, chargeait symboliquement de tous les péchés avant de l'envoyer dans le désert à la rencontre d'Azazel.

L'appellation de ce bouc vient du latin ecclésiastique caper emissarius qui peut se traduire par « le bouc envoyé/lâché ».

Certains de ces rites avaient une valeur de symbole très claire : tel celui de ce « bouc émissaire » qu'on chargeait de tous les péchés d'Israël par des formules imprécatoires, puis qu'on chassait au désert.

Daniel Rops – Histoire Sainte : Le peuple de la Bible – Fayard – 1998

54. Avoir/mettre l'eau à la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bouche

Saliver d’envie./Exciter l’envie ou la curiosité.

S’il existe des expressions dont l’origine est difficilement explicable, ce n’est assurément pas le cas de celle-ci. Un être humain de 70 kilos contient à peu près 45 litres d’eau. Autrement dit, il suffit de presser environ 4000 bonshommes pour remplir une piscine de taille moyenne... La présence d’une partie de cette eau se vérifie aisément que ce soit avec l’urine, la transpiration, les larmes ou la salive, par exemple. Mais c’est la salive qui nous intéresse ici, car il est clair comme de l’eau de roche que c’est elle, cette eau, qui nous vient à la bouche.

Vous avez sûrement déjà constaté, dans un moment de grande faim et devant un plat qui vous plaît beaucoup, l’afflux soudain de cette eau particulière que provoque dans votre bouche la divine odeur qui se dégage du plat. Il ne faut pas chercher plus loin pour comprendre le sens de la première expression.

C’est ce phénomène réflexe de plaisir anticipé qui, par extension et au figuré, fait que toute attente de quelque chose qui nous tente ou nous intrigue fortement nous met l’eau à la bouche. Si la forme actuelle de ces expressions n’est pas précisément datée, pour la première, au XV^{e} siècle, on disait déjà avec le même sens « l’eau en vient à la bouche ».

Si vous saviez comme j’ai envie d’une grosse miche de pain avec du pâté et du fromage, j’en ai l’eau à la bouche rien que d’y penser !

Lysiane Gardino – Noces amères – La Compagnie Littéraire-Brédys – 2007

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

55. Faire la fine bouche

Faire le difficile.

À l'origine (et c'est une expression attestée dès la seconde moitié du XV^{e} siècle), on disait « il fait la petite bouche » à propos de quelqu'un qui faisait le difficile face aux plaisirs de la table.

Ce qui se comprend aisément, par opposition à quelqu'un qui ouvre grand la bouche pour ingurgiter toutes les bonnes choses pleines de calories qu'on peut trouver sur une table bien garnie.

Avec le temps, l'expression a évolué et l'adjectif « petite » a été remplacé par « fine ». On voit bien là l'image de l'enfant qui, pour ne pas avaler ces brocolis détestés, serre les lèvres et fait, au sens propre, la fine bouche.

Le sens de l'expression s'est ensuite étendu au-delà de la cuisine à toutes choses qui sont généralement appréciées sauf par celui qui « fait la fine bouche ».

Tu parles si ça m'allait ! Déjeuner au restaurant en tête-à-tête avec Jean-Pierre, il ne pouvait pas me faire plus plaisir. Et puis au Lion d'Argent, le restaurant le plus chic de la ville ! Je n'allais pas faire la fine bouche.

Henri Veysset – Adolescence – Éditions Le Manuscrit – 2006

56. Mettre les bouchées doubles

1. Aller plus vite, accélérer une action.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Précipiter l’accomplissement de quelque chose.

Au départ, il y a la bouchée, quantité d’aliments qu’on met en une seule fois dans la bouche. Le mot est apparu vers 1120 sous la forme « buchiee », heureusement sans accent sur le premier e, car cela pourrait prêter à confusion.

Si, pour une raison quelconque, on veut manger rapidement ce qu’on a dans son assiette, il ne faut pas hésiter à doubler, voire à tripler la taille de la bouchée (certains auteurs, par plaisanterie, utilisent d’ailleurs « mettre les bouchées triples »). Bien évidemment, lorsqu’on double les bouchées, on mange la même quantité en deux fois moins de temps. Alors, par extension et parce qu’on n’a pas forcément besoin de n’accélérer que la mise en bouche, mettre les bouchées doubles est devenu synonyme d’aller plus vite, d’accélérer le mouvement.

J’ai appelé Chapman pour lui dire que j’avais été affreusement malade (ce qui était vrai) et que je ne pouvais plus bouger, mais que j’allais mettre les bouchées doubles en reprenant le boulot si Dieu le voulait. Il m’a demandé de laisser Dieu en dehors de mes problèmes insignifiants et m’a dit que si je mettais les bouchées doubles, j’aurais peut-être enfin un rythme normal.

Fabrice Gourdon – La position du démissionnaire – Éditions L’Harmattan – 2010

57. Pousser le bouchon un peu loin

Exagérer, aller trop loin.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

De quel bouchon est-il donc question ici ? Est-ce celui de la ligne du pêcheur, ou bien celui des routes de la métropole aux heures de pointe, ou plutôt celui que les joueurs de pétanque essayent d'approcher au plus près, ou encore celui qui empêche l'accès au délicieux contenu d'une bouteille d'excellent vin ?

Eh bien, malheureusement, il semble qu'on n'en sache rien ! Les lexicographes supposent, sans aucune certitude, que l'expression vient d'un des deux principaux jeux où on utilise un bouchon : le jeu du bouchon, qui date du début du XIX^{e} siècle, où il fallait abattre avec un palet des bouchons surmontés de pièces de monnaie, ou bien la pétanque où le cochonnet s'appelle aussi le bouchon.

Dans ce dernier cas, on entend d'ici le personnage de César de Marcel Pagnol clamer « Oh, Escartefigue, tu pousses le bouchon un peu loin ! » à son compagnon qui, avec sa boule, vient de déplacer le cochonnet un peu trop loin et, par conséquent, de compliquer la suite du jeu.

Parfois, le politiquement correct pousse le bouchon tellement loin qu'il en devient involontairement comique.
Involontairement ? Ceci reste à démontrer. N'y a-t-il pas une certaine dose d'humour dans « apprenant passif » pour cancre ?

Georges Lebouc – Parlez-vous le politiquement correct ? – Racine Lannoo – 2007

58. De la bouillie pour les chats

1. Une chose qui ne servira à rien.
2. Un travail gâché, mal fait ; un texte mal

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

écrit, incompréhensible.

Au XVIIIe siècle, cette expression a d'abord eu le premier sens proposé. Deux explications en étaient généralement données. La première venait de ce que les chats ne consomment pas de bouillie par crainte de se salir les moustaches. Et la seconde du fait que les chats ayant des crocs aptes à découper et à mâcher des aliments durs, il était inutile de perdre du temps à leur préparer de la bouillie comme on le fait pour les édentés. Et comme, pour une chose dont on sait parfaitement qu'elle ne servira pas, il n'est pas vraiment utile de s'appliquer, cette chose sera inévitablement mal faite, ce qui pourrait expliquer que le sens ait dérivé ensuite vers celui d'aujourd'hui.

Mais le linguiste Pierre Guiraud voit un jeu de mots dans cette expression. En effet, selon lui, il faut penser au chas qui, à l'époque où cette expression est née, au milieu du XVIIIe siècle, désignait de la colle d'amidon, puis un infâme bouillon à la consistance de colle à tapisserie, avant de signifier au figuré « gâchis ».

Tous les écrivains ont leur petit univers. On entend souvent que les écrivains sont dirigés par leurs personnages, mais ça, c'est vraiment de la bouillie pour les chats. On dit ça pour faire bien. En fait, on se sert volontairement des personnages pour le récit.

Chantal Guy – « Jacques Poulin : de livres et d'eucalyptus » – La Presse, 22 mars 2009

59. Tirer à boulets rouges

1. Attaquer (quelqu'un ou quelque chose) en termes violents.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Faire tomber (sur quelqu'un) une pluie d'injures ou de reproches.

Un boulet, c'est cette grosse boule de fonte qu'on chargeait autrefois par la gueule d'un canon et qui, lorsque le coup était tiré, détruisait des murs, arrachait des jambes ou des têtes une fois arrivée à la destination visée.

Mais certains chefs de guerre trouvèrent que la capacité de destruction de ces boulets n'était pas suffisante. C'est pourquoi l'un d'entre eux[1] eut l'idée de chauffer les boulets au rouge dans une forge avant de les tirer, ce qui avait l'avantage, en plus de la destruction brute, de provoquer un incendie, bien utile pour occuper les assiégés et limiter leur ardeur à défendre leur place. L'expression existe donc depuis l'invention de la chose, au sens propre, mais son sens figuré actuel date de la fin du XVIII^{e} siècle. La métaphore suppose des attaques réitérées (une salve d'artillerie) et violentes (le rouge de la fureur).

Haro sur Jean-Claude Trichet ! La campagne électorale présidentielle a permis de renouer avec la vieille tradition française qui consiste à tirer à boulets rouges sur les banquiers centraux.

Le Monde – Article du 16 novembre 2006

60. Un boute-en-train

Une personne à l'humeur joyeuse qui met de l'animation au sein d'un groupe.

Le verbe « bouter » signifiait autrefois, entre autres choses, « mettre » (bouter le feu, par exemple).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Par ailleurs, au XVIIe siècle, « en train » voulait dire « en action, en mouvement » et « mettre en train », c'était « préparer à agir » ou « stimuler ». À la même époque, « être en train » signifiait aussi « être dans de bonnes dispositions physiques ou psychiques ».

Or, n'est-ce pas le rôle du boute-en-train que de stimuler son entourage et de le rendre joyeux, donc dans de bonnes dispositions psychiques ?

Cela dit, on retrouve la notion de stimulation d'un autre dans le Dictionnaire de l'Académie française de 1762 qui nous indique que le boute-en-train était aussi un oiseau (le tarin) qui servait à faire chanter les autres, ainsi que dans l'édition de 1832 du même dictionnaire qui écrit que, dans un haras, le boute-en-train est un cheval qui est destiné à mettre une jument en chaleur afin qu'elle s'accouple avec l'étalon.

Autour de la table, il y avait Pascal, agent commercial récemment marié et fier de l'être. Pascal, c'était un peu le boute-en-train du groupe, celui qui ne se fait pas prier pour une bonne blague salace.

Benoit Demeaux – Le client roi – Éditions Praelego – 2009

61. La dive bouteille

1. Le vin.
2. La bouteille de vin. 3. La boisson (alcoolisée).

Lorsqu'on cherche l'origine d'une expression, il arrive souvent qu'on en trouve une des premières attestations chez Jean de La Fontaine (souvent inspiré par Ésope) ou Rabelais. C'est en effet dans Le cinquième Livre (1546) que Rabelais évoque la dive bouteille ; le personnage appelé Bacbuc parle à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Panurge (oui, l'homme aux moutons !) en évoquant avec ferveur la « divine boisson » contenue dans une bouteille.

Et si vous avez bien lu ce qui précède, vous avez vu le mot « divine ». Car « dive » est tout simplement une autre forme de ce qualificatif divin qui nous vient du latin divus. Si on trouve encore « dive » dans certaines formes poétiques (la dive cueillette pour « les vendanges » chez Balzac, par exemple), le mot n'est quasiment plus utilisé que dans cette expression.

Dans les Hauts-de-Seine et le Val-de-Marne, le vin est à l'honneur dans le cadre de plusieurs salons consacrés à la dive bouteille.

Le Point – Article du 19 novembre 2000

62. Ruer dans les brancards

1. Se révolter, se rebiffer.

2. Refuser de continuer un travail.

Quand on vous parle brancard, vous imaginez tout de suite des infirmiers qui transportent un malade dont on se demande quelle mouche l'a piqué pour qu'il s'agite comme un forcené sur son brancard au point d'en chuter et d'aggraver son mal, au lieu d'attendre calmement d'être emmené jusqu'au lieu où il sera soigné.

Mais c'est oublier qu'au XV^{e} siècle, les brancards étaient deux longs bouts de bois prolongeant vers l'avant la caisse d'une voiture, et entre lesquels était placé le cheval chargé de déplacer la charge que son maître devait transporter d'un endroit à un autre ou les passagers que le chariot contenait. Et lorsque l'animal en avait assez d'être exploité ou qu'il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réclamait sa pitance, il décochait des ruades, se cabrait ou ruait entre/dans ses brancards.

La crise de Palestine connaît depuis les frappes une évolution assez brutale. Après avoir cédé en grinçant des dents aux pressions de Washington, Tel-Aviv est en train de ruer dans les brancards. M. Sharon a fait savoir le 4 octobre que les États-Unis ne calmeraient pas les Arabes aux dépens d'Israël.

Pierre-Henri Bunel – Menaces islamistes : ces terroristes qui dévoient l'Islam – Éditions Carnot – 2001

63. Salut, vieille branche !

Formule de salutation familière.

Toutes les personnes un tant soit peu polies savent à peu près ce qu'est un salut et dans quelles circonstances il s'utilise.

Le qualificatif « vieux » ou « vieille » s'emploie familièrement avec une personne qu'on connaît de longue date, le vieux ayant alors un côté affectif lié à la qualité et à la durée de la relation, bien plus qu'à l'âge de la connaissance.

Reste le plus intrigant : pourquoi « branche » ?

Une explication parfois proposée est liée à l'argotique « se brancher avec quelqu'un » pour signifier « entrer en relation ». Issue du monde des électriciens, l'image est compréhensible à partir du moment où vous savez brancher une prise électrique et établir une relation forte entre la prise mâle et la prise femelle (sans sous-entendu sexuel obligatoire). Partant de là, les éléments « branchés » peuvent être appelés des branches. Et ces branches/individus qui sont branchés ou se connaissent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

depuis longtemps deviennent l'un pour l'autre de vieilles branches.

Mais si l'explication semble tenir la route, elle ne résiste pas à l'analyse chronologique : en effet, « vieille branche » est attesté depuis le milieu du XIX^{e} siècle, avant que l'usage de l'électricité ne se répande dans les foyers, alors que « se brancher » date d'un siècle plus tard.

Il ne nous reste donc plus qu'à tenter de découvrir ailleurs le poteau rose. Le lexicographe Gaston Esnault indique que c'est en 1400 qu'apparaît le terme « poteau » pour désigner un ami proche, ce poteau-là donnant bien plus tard la formule courte « pote » toujours utilisée de nos jours. Et si, bizarrement, le mot avec cette acception semble ensuite ne plus être utilisé avant de réapparaître au milieu du XIX^{e} siècle, l'explication tout de même couramment donnée est que le poteau est quelque chose sur lequel on peut s'appuyer, tout comme on peut « s'appuyer » sur un ami fidèle.

Mais quel rapport avec notre branche, me direz-vous ? Eh bien, il semblerait que ce soit lié à une utilisation du même type de métaphore : l'ami peut nous empêcher de tomber (dans des travers divers ou dans la dépression, par exemple) comme on peut s'accrocher à une branche solide pour ne pas se casser la figure.

– Salut vieille branche ! dis-je en faisant la bise à mon ancienne complice.
– Salut ! Bassou… Alors raconte, comment ça va ? s'enquit Salima avec son éternel sourire charmeur.

Lahssen Eoukich – Prince du désert – Éditions L'Harmattan – 1998

64. Scier la branche sur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

laquelle on est assis

S’attaquer à une situation dont on bénéficie pourtant ou à des personnes dont on tire pourtant profit.

La métaphore est facile à comprendre si on se représente un idiot qui, devant couper une grosse branche à son point de départ, s’installe à califourchon sur celle-ci, forcément sur la partie qui va tomber au sol et qu’il va inévitablement accompagner dans sa chute.

On peut imaginer qu’est tout aussi idiot celui qui s’arrange pour perdre des avantages dont il profitait pleinement. Mais si on creuse un peu, hormis un acte plus ou moins irréfléchi, il peut parfaitement y avoir des raisons légales, de morale ou d’éthique qui justifieraient pleinement ce genre de comportement en apparence idiot.

Comme le fait de scier quelque chose correspond souvent à un acte de destruction, « scier (la branche) » veut dire, depuis le XIX^{e} siècle, « détruire la situation (de quelqu’un) ». Il aura suffi, au XX^{e} siècle, d’y ajouter le complément « sur laquelle on est assis » pour que l’action s’applique à soi-même.

La seule plus-value incontestable de la Francophonie, c’est la langue française, dit Abdou Diouf en citant Léopold Senghor, père de la Francophonie. Il ne faut surtout pas scier la branche sur laquelle nous sommes assis. Nous avons une langue en partage, mais si on la laisse mourir à petit feu, à la fin, nous ne serons plus unis par rien. Quelle sera alors notre légitimité ?

Michel Dolbec – « Abdou Diouf vante l’engagement francophone du Québec » – La Presse canadienne, 8 octobre 2012

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

65. Un branle-bas de combat

Une grande agitation dans les préparatifs d'une opération (souvent menés dans l'urgence et le désordre).

Si, de nos jours, cette expression s'utilise régulièrement dans un contexte non guerrier, c'est bien dans le cas de préparation au combat qu'elle est apparue à la fin du XVIIe siècle, plus précisément dans la marine.

Pourquoi le branle-bas ou, plus précisément, qu'est-ce qu'un branle ? Dans le sujet qui nous intéresse, un branle est un hamac comme ceux qu'on retrouvait en quantité, accrochés dans les entreponts des grands voiliers d'autrefois, pour que les marins puissent y dormir[2].

Sachant cela, il est aisé de comprendre que, lorsque le marin devait se préparer dans l'urgence au combat, il lui fallait libérer dare-dare* l'entrepont en décrochant ou en mettant à bas son branle (d'où le branle-bas).

L'action simultanée de tous les marins provoquait une agitation certaine et une certaine pagaille, notions qu'évoque le branle-bas de combat d'aujourd'hui.

Et si les hamacs dans les entreponts n'existent plus depuis longtemps, le branle-bas est toujours présent dans la marine, qu'il soit du matin ou du soir, pour désigner les préparatifs de l'équipage au moment du lever ou du coucher.

La répétition, ce mercredi, du mariage du prince William et de Kate Middleton a donné lieu à un branle-bas de combat général dans le centre de Londres pour les organisateurs et les responsables de la sécurité.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'Express – Article du 27 avril 2011

66. À bras raccourcis

1. Très violemment.

2. Sans ménagement.

Autrefois, cette locution était employée avec des verbes comme « frapper », « taper » ou « cogner » (quelqu'un). Maintenant, on utilise plutôt « sauter » ou « tomber » (sur quelqu'un). Cette expression figure déjà dans le premier dictionnaire de l'Académie, en 1694, au sens de « sans aucune mesure, très violemment ». Mais sachant qu'on donne en général un coup avec le bras en extension, donc allongé, qu'est-ce qui peut justifier ce lien entre « violent » et « raccourci » ?

Le bras dont il est question ici n'est pas le membre supérieur qui, chez toute personne normalement constituée, part de l'épaule et se termine par la main, mais la manche, ancienne acception du mot (comme dans la locution « en bras de chemise »). Et l'expression ancienne « les bras retroussés » confirme l'allusion à ces manches qu'on retroussait, donc qu'on raccourcissait, avant de sauter sur le dos de l'adversaire. La seconde signification, plus récente, évoque plutôt la brutalité des propos.

Son péché mignon, l'anisette, la rendait non pas méchante, mais juste ; les soirs où elle s'était oubliée devant une bouteille de sa liqueur favorite, si Antoine lui cherchait querelle, elle tombait sur lui à bras raccourcis, en lui reprochant sa fainéantise et son ingratitude.

Émile Zola – La fortune des Rougon – 1871

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

67. Avoir le bras long

Avoir de l'influence, du pouvoir.

Prenez deux personnes de même taille, mais dont l'une a les bras un peu plus longs que l'autre. Mettez-les sous un cerisier chargé de fruits mûrs. Celui qui a les bras longs pourra se gaver de plus de cerises que son collègue puisque son rayon d'action étendu lui permettra d'en cueillir plus. Un bras long permet donc incontestablement d'avoir plus d'avantages.

Si l'image est très claire, le bras est depuis longtemps utilisé comme un symbole d'autorité, de puissance (le bras de la justice, par exemple). Et, bien entendu, plus ce bras est long, plus son rayon d'influence est grand.

D'ailleurs, lorsqu'elle écrivit « Voyez comme M^{me} de La Fayette se trouve riche en amis... elle a cent bras, elle atteint partout », M^{me} de Sévigné ne manquait pas de souligner l'importance du bras pour obtenir des avantages.

Avoir le bras long s'utilise généralement pour désigner quelqu'un qui a un réseau étendu de connaissances bien placées, réseau qui va lui permettre d'obtenir des avantages aussi bien pour lui-même que pour ses proches.

La fortune n'a pas les bras longs ; elle ne s'empare que de celui qui s'attache à elle.

Sénèque – Lettres à Lucilius, LXXXII

68. Coûter un bras

Coûter très/trop cher.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il est incontestable que, pour quiconque, le bras est une de ces parties du corps dont on aurait beaucoup de mal à se passer, contrairement aux amygdales ou à la vésicule biliaire, par exemple.

La préciosité de la chose est donc tout aussi évidente que pour coûter les yeux de la tête ou la peau des fesses*.

Cette expression propre au Canada français s'accompagne parfois de « et la moitié de l'autre ». Elle découle directement de to cost an arm and a leg, expression courante au Canada anglais et aux États-Unis.

Il n'y a malheureusement aucune certitude quant à l'origine de cette expression anglaise, popularisée au début du XX^{e} siècle. Certains supposent qu'elle découle de la locution to give one's right arm for something (donner son bras droit pour quelque chose) employée par celui qui, pour affirmer son intérêt pour quelque chose, dirait qu'il serait prêt à donner son bras droit en échange.

Mais en creusant, on trouve au moins trois autres explications plus ou moins tirées par les cheveux :

– la première pourrait venir de l'expression if it costs a leg !, employée au Far West par des cowboys cherchant à accomplir une impitoyable vengeance, même au prix d'une jambe perdue ;

– la deuxième viendrait du militaire américain qui, ayant ses galons cousus sur le haut du bras et ayant commis une faute grave, serait dégradé, perdrait un galon, donc « un bras » ;

– la dernière, fortement contestée, viendrait des anciens portraitistes des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles qui ne peignaient pas les membres de leur sujet sans le versement d'une somme additionnelle. Les ouvrages antérieurs au XX^{e} siècle qui évoquent cette expression ne l'utilisent qu'au sens propre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Maman m’a offert cette trompette pour mes treize ans. Achetée chez Ron Midnight Music Store, cette Martin Committee d’occasion lui a coûté un bras.

Stanley Péan – Le temps s’enfuit – La courte échelle – 2012

69. Battre en brèche

Attaquer avec une telle force, une telle pertinence qu’on ne peut rien y opposer.

Une brèche, chacun sait ce que c’est : une ouverture dans une enceinte, fortifiée ou non, qui permet donc une pénétration à l’intérieur de la zone qui n’est plus suffisamment protégée ; ce qui peut alors donner lieu à un cambriolage ou à une tuerie sauvage, entre autres, selon l’époque et le type d’enceinte, voire une inondation dans le cas d’une brèche dans une digue.

Et si, aujourd’hui, une pince coupante suffit à créer une brèche dans un grillage, autrefois, pour en ouvrir une dans une enceinte fortifiée, il fallait la « battre », à l’ancien sens militaire du terme, c’est-à-dire la heurter de coups répétés (charges de catapulte, boulets de canon, etc.).

Ainsi, le sens premier de « battre en brèche », expression attestée en 1701, était-il tout simplement d’attaquer un rempart ou une fortification avec l’artillerie.

Ce n’est qu’au XIX^{e} siècle que son sens figuré est apparu, la cible attaquée violemment étant alors les arguments ou les idées d’une personne ou d’un groupe d’individus.

Des millions (223 !) d’armes à feu, et particulièrement des revolvers (76 millions), circulent librement dans ce pays où est régulièrement battu en brèche le monopole d’État sur la violence légitime.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jean-Claude Ravet – Relations – novembre 2000

70. De but en blanc

Brusquement, sans détour.

Cette expression d'origine militaire date du XVIIIe siècle. Elle a remplacé la locution « pointe en blanc » où la pointe désigne l'endroit duquel on vise, dans le cas d'une arme à feu. Le blanc, c'est tout simplement la cible, dans le cas d'un entraînement au tir.

Le « but » dont il est question ici est une déformation de « butte », soit la butte de tir, le point d'origine du tireur (encore utilisé de nos jours par les archers). Ce but ne désigne donc pas ici la cible ou le but à atteindre, comme on pourrait le croire, mais le point de départ d'un tir de courte portée, exécuté rapidement, sans visée longuement préparée.

À l'opposé, le tir à distance nécessitait des mesures et un réglage particulier pour faire décrire une courbe en hauteur au projectile.

Cette expression s'utilise maintenant dans n'importe quel contexte.

Le lait est-il également copain avec la planète ? Difficile de répondre à cette question de but en blanc. Néanmoins, l'élevage a mauvaise réputation auprès des écolos.

Louise Allavoine – Le Monde – Article du 15 décembre 2009

71. Avoir un cadavre/squelette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans le placard

Garder secret un élément peu avouable de son passé.

On a tous en tête l'image amusante de l'amant prestement enfermé dans le placard puis oublié jusqu'à ce qu'un jour, son squelette soit retrouvé par hasard.

Le cadavre symbolise ici le lourd secret qu'il ne faut surtout pas ressortir au grand jour, qu'il ne faut pas « déterrer » alors qu'il est dans un endroit, le placard, où il pourrait être inopinément, mais facilement découvert. Il peut aussi bien s'agir d'un sombre secret de famille, par exemple, que d'une affaire compromettante que traîne un politicien en campagne.

Cette expression est tirée directement de l'anglais a skeleton in the closet/in the cupboard dont l'origine ne semble pas connue. Elle a été popularisée en 1845 par le romancier britannique William Makepeace Thackeray, auteur de Mémoires de Barry Lyndon, que Stanley Kubrick porta à l'écran.

Il n'en ira pas de même pour celui-ci, tant il est évident pour tout le monde qu'il reste, comme qui dirait, un cadavre dans le placard (c'est à peu près le cas ici... bien que la clé soit introuvable !). Personne ne peut raisonnablement être dupe. Quelque chose a dû se passer pour qu'on ait condamné un homme pour meurtre sans que le corps eût été retrouvé.

Michel Keriel – Seznec, l'impossible réhabilitation – Éditions MEB – 2006

72. C'est le cadet de mes soucis

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cela ne m’importe pas, ne m’intéresse pas du tout, m’est égal.

Un souci, tout le monde sait ce que c’est, car tout le monde en a eu, en a ou en aura, qu’il soit grand ou petit. Dans les mauvaises périodes, il arrive même qu’on en ait plusieurs simultanément. Il se produit alors plus ou moins consciemment un classement de ces soucis, de celui qui est le plus embêtant à celui dont on se moque un peu, comparativement aux autres. Et c’est ce dernier qui est le cadet de nos soucis. Pourquoi « cadet » ? Dans toute famille nombreuse, il y a l’aîné, puis les intermédiaires et, enfin, le plus jeune, le plus petit, le cadet[3]. La locution est une métaphore qui assimile les soucis avec les enfants d’une famille, le moins important, le plus petit étant le cadet.

Cette expression de la fin du XVII **e** siècle est une variante de « c’est le moindre de mes soucis » apparue un siècle plus tôt. Elle indique qu’on porte tellement peu d’intérêt à la chose désignée, qu’elle ne risque certainement pas de devenir un véritable souci un jour.

Vous n’avez pas encore marqué depuis le début de la saison, ni avec Arsenal ni avec les Bleus, est-ce que cela vous inquiète ? Thierry Henri : Je l’ai déjà dit je le répète : c’est le cadet de mes soucis, si l’équipe gagne.

Eurosport/AFP – Dépêche du 5 septembre 2006

73. C’est fort de café

C’est exagéré, excessif, insupportable.

Cette expression, qui est attestée à la fin du XVIII^e siècle, est une variante de « c’est (trop, un peu) fort ! » qui date du XVII^e.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L’extension « de café » vient évidemment d’une plaisanterie autour du café, parfois trop fort.

En 1808, Charles-Louis d’Hautel, dans son Dictionnaire du bas-langage ou des manières de parler usitées parmi le peuple, écrivait :

« C’est un peu fort de café. Calembour, jeu de mot populaire qui se dit pour exprimer que quelque chose passe les bornes de la bienséance, sort des règles sociales. »

Cette expression a visiblement été considérée comme vulgaire, puisqu’un auteur du milieu du même siècle indiquait : « Cette locution triviale, et de mauvais goût, peut à peine être tolérée dans la conversation la plus familière. »

Le capitaine Perrigny murmura, tout songeur : – Voilà qui est un peu fort de café, comme dit l’autre !… Il y aurait donc un second amateur de télégraphie sans fil dans ce pays perdu ?

Jules Verne, Michel Verne – L’étonnante aventure de la mission Barsac – 1919

74. Aux calendes grecques

Jamais ou dans très longtemps.

Renvoyer aux calendes grecques, c’est renvoyer à une date qui n’existe pas. Mais pourquoi cette date n’existe-t-elle donc pas ?

C’est sous Jules César, vers 45 avant notre ère, que le calendrier romain est réorganisé pour être en accord avec les mouvements connus des astres. L’année de 365 jours et les années bissextiles datent d’ailleurs de cette époque.

Les calendes désignaient le premier jour de chaque mois, jour pendant lequel les débiteurs devaient payer leurs dettes (inscrites dans des livres de comptes appelés calendaria). Un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

peu plus loin vers l'est, les Grecs, eux, n'en avaient cure, et continuaient à utiliser gaillardement leur méthode de comptage du temps, sans calendes.

Des sources indiquent que ce serait Auguste, à une époque où la saint-glinglin* et la semaine des quatre jeudis n'existaient pas encore, qui aurait le premier introduit les inexistantes calendes grecques pour parler de la plus qu'hypothétique date de remboursement des débiteurs insolvables.

Comment introduire l'éthique du futur, qui n'est pas l'éthique au futur ou remise aux calendes grecques, mais l'éthique du présent pour le futur, dans l'éducation de nos enfants dès les prochaines rentrées scolaires et universitaires ?

Federico Mayor, Jérôme Bindé – Un monde nouveau – Éditions Odile Jacob – 1999

75. Rabattre/rabaisser le caquet

1. Faire taire quelqu'un.
2. Forcer une personne à être moins insolente, la remettre à sa place.

Au milieu du XV^{e} siècle, le verbe « caqueter » voulait dire « bavarder » et son dérivé « caquet » s'employait à la fois à propos d'un bavardage indiscret et pour désigner le cri de certains animaux (comme le gloussement de la poule qui vient de pondre son œuf). Au même moment apparaît « rabattre[4] le caquet (de quelqu'un) » qui veut dire « faire cesser le bavardage » dérangeant de cette personne, donc la faire taire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C’est au début du siècle suivant qu’on utilisera aussi le verbe « rabaisser », époque à laquelle on trouvera également les versions avec les verbes « abattre » et « abaisser », sans que ceux-ci aient survécu jusqu’à notre époque.

Expression souvent utilisée à propos de personnes insolentes ou imbues d’elles-mêmes qu’on veut faire taire, on a tendance à lui préférer maintenant « clouer le bec* ».

Pis moi, j’aimerais bien faire du ski, mais c’est surtout pour être avec mes amies, d’ajouter ma fille. Toujours le mot pour me rabaisser le caquet celle-là (mais je l’aime tant !).

Mario Boulianne – « La musique à la rescousse » – Le Droit, 10 septembre 2008

76. Caracoler en tête

Être largement en tête.

Être « en tête » d’un groupe, que ce soit dans un défilé ou dans un classement, par exemple, cela signifie bien « occuper la première place », « tête » ayant ici le sens datant du XVIe siècle de « place de ce qui est à l’avant d’un ensemble qui progresse ».

Quant au verbe « caracoler », il est dérivé de l’espagnol caracol qui signifie « escargot ». Le mot « caracole » a d’abord désigné une spirale (rappelant la coquille du mollusque)[5], puis les voltes et demi-voltes qu’exécute un cavalier avec sa monture. Le verbe « caracoler » désigne donc, depuis le début du XVIIe siècle, l’action des cavaliers qui enchaînent les caracoles, en tournant sur eux-mêmes.

Des mouvements agiles de la caracole, le verbe a pris le sens élargi de « aller à cheval de manière vive » et même un autre sens encore plus éloigné applicable à un régime sans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

selle, puisqu'il signifie également « courir en sautant, en gambadant ».

C'est donc l'image du fringant cavalier qui fait parader sa monture en tête d'un défilé ou celle du joyeux bonhomme qui court en gambadant loin devant sa troupe qu'évoque la locution où un gagnant « caracole » largement en tête des autres membres de son groupe.

Le sénateur républicain, 72 ans, a largement remporté jeudi les primaires de son parti dans l'État de New York et, avec 393 délégués, caracole largement en tête pour l'investiture à la convention de San Diego.

Libération – Article du 9 mars 1996

77. Muet comme une carpe

Complètement silencieux.

Avez-vous déjà entendu un véritable poisson vivant vous dire quelques mots ? Si oui, alors il fallait vite l'embrasser pour qu'il se transforme en prince ou en princesse. Mais dans la majorité des cas, la réponse est négative car, pour l'instant, tous les poissons sont muets.

Alors s'il n'est pas étonnant qu'un poisson soit utilisé dans une telle comparaison, pourquoi est-ce la carpe qui a eu l'insigne honneur de représenter le genre, et ce, depuis 1612 ? C'est d'autant plus étrange qu'on a d'abord utilisé la forme plus logique « muet comme un poisson » (chez Rabelais, par exemple).

Alain Rey évoque deux possibilités : la première viendrait d'Antoine Furetière qui a écrit, à propos de la carpe, qu'elle n'a pas de langue ; et comme qui n'a pas de langue ne peut parler... La seconde viendrait simplement du fait que la carpe

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

est un poisson qui sort fréquemment la tête hors de l'eau, la bouche ouverte et qui, par timidité sûrement, ne prononce pourtant jamais un mot.

Curieuse comme une pie, Léa, mais muette comme une carpe. Les autres domestiques avaient bien essayé de lui tirer les vers du nez, mais ils en avaient été pour leurs frais. La gamine se fermait comme une huître.

Daniel Bondon – Le fils du garde-chasse – Cheminements – 2003

78. Carpe diem

Profite bien du moment/du jour présent.

La formule latine complète est Carpe diem quam minimum credula postero qu'on peut traduire par « cueille le jour [et sois] la moins curieuse [possible] de l'avenir ». Nous la devons au poète latin Horace qui l'écrivit dans le dernier vers d'un poème qui résume ce qui précède. Ce dernier veut persuader Leuconoé, jeune fille qui souhaite vivre longtemps, que c'est le présent qui importe et que, même s'il est très probable qu'il lui reste encore de nombreuses années à vivre, elle doit pleinement profiter du présent, mais en gardant une saine discipline de vie et en ne remettant pas au lendemain les choses à faire.

Aujourd'hui, le carpe diem est davantage vu comme une incitation à jouir du moment présent sans contraintes ni retenue.

[...] j'ai trop peu de temps à vivre pour perdre ce peu. Horace a dit : « Carpe diem, cueillez le jour ». Conseil du plaisir à vingt ans, de la raison à mon âge.

François-René de Chateaubriand – Mémoires d'outre-tombe – 1849

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

79. Sur le carreau

1. À terre, mort ou blessé.

2. Abandonné dans une situation difficile.

Cette expression, qui existe depuis le tout début du XVIIe siècle, s'accompagne généralement d'un verbe comme « être », « rester », « envoyer » ou « laisser ».

Depuis 1160, le carreau désigne un pavé plat de terre cuite servant à recouvrir un sol. Par association d'idées, le terme sert aussi à désigner toute surface couverte par des carreaux. Et c'est parce qu'une personne blessée ou tuée à l'intérieur d'une habitation gisait sur le carreau que notre expression est née. Actuellement, elle s'utilise aussi dans des situations moins extrêmes, par exemple pour exprimer qu'une personne est en difficulté.

Une croyance tenace sur l'origine de cette expression indique qu'elle serait venue du carreau de la mine, lieu où les mineurs étaient autrefois appelés pour descendre dans les puits, ceux qui n'étaient pas retenus étant laissés de côté ; et ce serait de cet état de personne laissée pour compte que l'expression aurait évolué vers une personne blessée ou tuée. Mais, avant que l'expression existe sous sa forme actuelle, au XVe siècle on disait déjà « estre tué sur le carrel », qui signifiait « être tué dans la rue », le carrel ou carreau désignant alors une rue pavée.

Sains et blessés prennent la fuite, cinq cadavres seulement restent sur le carreau.

Pétrus Borel – Champavert – 1833

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

80. Rouler carrosse

1. Être riche et le montrer.

2. Mener un grand train de vie.

Pour comprendre l'origine de cette expression, il suffit de remonter de quelques siècles, à l'époque où le fait d'avoir son propre carrosse (et donc l'attelage et le cocher, sans compter les éventuels laquais) était autrement plus un signe de richesse que ne l'est aujourd'hui le fait de posséder une voiture. Celui qui se déplaçait ostensiblement avec son carrosse faisait étalage de son aisance financière. Cette locution est née à la fin du XVII^{e} siècle sous la forme « avoir de quoi faire rouler un carrosse ». C'est au début du XVIII^{e} qu'elle a pris la forme actuelle d'une expression qu'il faut comprendre comme « rouler (avec son propre) carrosse ».

J'ai fait comme tant d'autres, j'ai cru que la richesse remplaçait le bonheur. Le bonheur ! je ne savais pas, je n'ai même jamais su ce que c'était. On m'a dit que c'était, avant tout, de rouler carrosse, de porter des diamants et d'avoir loge à l'Opéra.

George Sand – Antonia – 1863

81. Donner carte blanche

1. Laisser la libre initiative.

2. Donner les pleins pouvoirs pour accomplir une tâche.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La signification de cette carte blanche est attestée depuis 1451. Il faut la voir comme une feuille sur laquelle toutes les consignes de la mission sont clairement écrites. Et comme elle est désespérément blanche, c'est une indication qu'on peut faire ce que l'on veut, utiliser tous les moyens, y compris, si le contexte et l'humeur s'y prêtent, les plus cruels, retors ou illégaux.

Dans un contexte de guerre, cette carte blanche a aussi été utilisée dans d'autres expressions. Ainsi, « mander la carte blanche », c'était « se mettre à la merci du vainqueur, se rendre sans condition », alors que « donner la carte blanche » à quelqu'un, c'était au XVII^{e} siècle, « lui laisser dicter ses conditions ». Dans les deux cas, on retrouve cette notion de pleins pouvoirs laissés à l'autre.

Croyez-moi, ce n'est pas une mince tâche, parce que la ministre a littéralement donné carte blanche au Conseil ! Par carte blanche, M^{me} Paré-Tousignant fait référence au fait que la ministre de la Culture et des Communications a décidé de laisser au CALQ le soin de définir lui-même ses règles de fonctionnement et d'opération.

Émilie Corriveau – « La ministre a littéralement donné carte blanche au Conseil » – Le Devoir, 17 mai 2014

---

1 Cette « superbe » et ingénieuse invention est attribuée par certains à Frédéric-Guillaume I^{er}, Grand Électeur de l'Électorat de Brandebourg, région située au nord de l'Allemagne, au XVII^{e} siècle.

2 D'ailleurs, c'est bien parce que ces hamacs avaient un mouvement oscillatoire qui suivait les balancements du navire, qu'ils ont pris ce nom, puisque le mot « branle » désignait autrefois ce type de mouvement.

3 En réalité, même si l'expression « le cadet de la famille » désigne bien le dernier-né, à part l'aîné, tout enfant, quel que soit son rang d'apparition dans notre monde, est le « cadet » d'au moins un autre, puisque « cadet » désigne un enfant quelconque né après un autre dans la même famille.

4 Au sens de « faire redescendre, remettre à un niveau plus bas, faire retomber avec force ou vivacité » (Le Grand Robert).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5 On avait ainsi l’escalier en caracole pour ce qu’on appelle aujourd’hui « un escalier en colimaçon ».

82. En catimini

En cachette, très discrètement.

Cette locution adverbiale est attestée dès la seconde moitié du XIVe siècle, mais son origine est incertaine.

Il est souvent dit que le mot « catimini » viendrait du grec katamênia pour « menstrues » ou « menstruations », mais le lien avec la signification de l'expression est difficile à faire, sauf si les femmes de l'époque prenaient soin de dissimuler leur état régulier éventuellement considéré comme honteux. À l'époque de la naissance de l'expression, on trouvait le verbe « catir » pour « cacher », qui a aussi donné « faire le catinus » pour « faire l'hypocrite ». Il se peut donc qu'il soit à l'origine de notre mot.

Mais une autre explication vient du picard[1]. À cette période de notre histoire, le chat était considéré comme un animal hypocrite, car il avance en se dissimulant lorsqu'il prépare un mauvais coup comme attraper un oiseau ou un rongeur. Or chez les Picards, « cate » désignait une « chatte » et « mini » est de la même racine que « minou » ou « minette ».

Même si le dédoublement du chat dans le même mot peut nous sembler étrange, ce genre de pratique était pourtant en usage à cette époque. Ainsi, le mot « chattemite » (« mite » étant un ancien nom populaire du chat) existait déjà à la fin du XIIIe siècle pour désigner des manières hypocrites ; de même, l'adjectif « marmite », qui au XIVe désignait également un hypocrite, était constitué de l'onomatopée « marm », exprimant le ronronnement du chat et de la même mite que dans « chattemite ». Dans les deux cas, l'hypocrisie imaginée du chat est mise de l'avant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

À la lumière de ces deux explications et en l'absence de certitudes, rien n'interdit donc d'imaginer que « cati » vient du verbe « catir » (également d'origine picarde) et que « mini » désigne bien le chat. On retrouverait ainsi le chat qui se cache avant de perpétrer ses crimes.

Mon grand-père met les louis d'or sans jamais les compter dans la poche de son veston ; ma grand-mère, insomniaque, se glisse, la nuit, dans le vestibule pour prélever sa dîme « en catimini » comme elle dit elle-même à sa fille.

Jean-Paul Sartre – Les mots – Gallimard – 1964

83. Être sujet à caution

1. Être douteux.

2. Ne mériter qu'une confiance limitée.

Le « sujet à caution » n'est pas la personne qui vient d'être arrêtée parce qu'elle est soupçonnée d'un crime et qui est libérée temporairement contre le versement d'une caution ou garantie sous forme d'argent. En effet, seul un lien étymologique permet d'associer la caution pécuniaire et la caution qui nous intéresse ici.

Au début était le verbe latin cavere qui voulait dire « prendre garde » ou « se méfier ». De ce verbe dérive cautio (prudence) qui a donné « précaution », mais aussi, dans le domaine juridique, « caution » au sens de « garantie » (d'où l'expression toujours actuelle « libéré sous caution »). On disait alors « être caution que », alors qu'on préfère maintenant « répondre de ».

C'est bien le sens initial, celui de cavere, qu'exprime notre locution, qui date du début du XVII^{e} siècle. Cependant on y retrouve aussi celle de garantie si l'on admet que ce qui est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sujet à caution ne sera finalement crédible que si une forme de garantie permet de le confirmer.

Les poings serrés disent seulement l'impuissance des poings et le courage lui-même est sujet à caution, parce qu'il aide à vivre.

Romain Gary – Clair de femme – Gallimard – 1977

84. Caviarder

1. Cacher ou supprimer.

2. Censurer.

Il faut savoir qu'en Russie, sous le tsar Nicolas Ier, la censure était fréquente. Il n'était pas rare de trouver, dans les publications et livres imprimés, des taches noires, faites à l'encre, destinées à rendre indéchiffrables les passages qu'on voulait censurer.

Or, il se trouve que le caviar, cet aliment de luxe issu de l'esturgeon, principalement originaire de Russie, est également noir. C'est pourquoi, en raison du pays d'origine commun, la comparaison a été très vite faite entre ce mets et ces taches matérialisant la censure.

Utilisé en argot depuis le début du XXe siècle dans le milieu journalistique, le « passage au caviar » a ensuite produit le verbe « caviarder ».

Les éditions Grasset ont caviardé, avec le consentement de l'auteur, quatre pages du nouveau roman de Frédéric Beigbeder, Un roman français, dans lesquelles celui-ci s'en prenait au procureur de la République de Paris.

Libération – Article du 18 août 2009

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

85. Se réduire comme une peau de chagrin

Se réduire progressivement (jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien).

Voilà une expression qui, en cette période de crise, pourrait parfaitement s'appliquer à de l'argent placé sur des supports hasardeux, au point de provoquer un très gros chagrin à celui qui voit ainsi ses économies fondre comme neige au soleil.

Certes, on est toujours très triste de voir quelque chose auquel on tient disparaître progressivement et inéluctablement, mais pourtant le chagrin de notre expression n'a strictement rien à voir avec ce chagrin auquel on pense logiquement. Ce chagrin-là vient en effet du turc sagrï qui désignait d'abord la croupe d'un animal puis, par association, la peau du même animal.

C'est plus précisément de l'âne ou de la mule, dont la peau est à la fois dure et élastique, qu'on tirait la « peau de sagrin » (au XVIe siècle) – dénommée ensuite « peau de chagrin », par influence du mot usuel « chagrin » – qui servait à fabriquer des tambours, des chaussures ou des reliures de livres.

Mais pourquoi cette histoire de réduction, me direz-vous ? Eh bien, cela vient du roman Peau de chagrin, d'Honoré de Balzac, dans lequel la peau de chagrin est une pièce de cuir magique qui exauce tous les vœux de son possesseur, mais qui, à chaque désir réalisé, voit sa taille diminuer, tout en rognant progressivement la vie de son propriétaire qui mourra

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

en même temps que la peau disparaîtra après un dernier désir satisfait.

Cette bonne tenue des cours [du coton] est particulièrement bienvenue au Bénin, au Burkina Faso et au Mali qui avaient vu leurs recettes d'exportation se réduire comme peau de chagrin ces deux dernières années.

OCDE – Perspectives économiques en Afrique 2007/2008

86. Vouloir faire passer un chameau par le chas d'une aiguille

Tenter quelque chose d'impossible ou d'extrêmement difficile.

Cette expression nous vient de loin, puisqu'il faut remonter au Christ pour en connaître l'origine.

Selon la Bible, à cette époque, il était un homme riche qui respectait scrupuleusement tous les commandements et souhaitait donc ardemment obtenir la vie éternelle, mais qui refusait de partager ses biens avec les pauvres, montrant ainsi son attachement profond aux biens matériels et montrant également que le renoncement à la richesse était difficile, voire impossible.

C'est à propos de ce riche que Jésus dit : « Je vous le dis, il est plus aisé pour un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille, que pour un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » (Évangile selon saint Matthieu, XIX, 24.)

Cela dit, les propos du Christ, tels qu'ils sont généralement transmis par les apôtres, étant plus que mesurés, une telle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comparaison paraît grossière. C'est pourquoi d'autres interprétations de ce qu'aurait prononcé Jésus ont été proposées. En effet, là où, dans le texte de l'Évangile, certains lisent « kamelos » (soit « chameau »), d'autres voient « kamilos » (soit « câble »). L'image n'est plus du tout la même, le câble n'étant jamais qu'un gros fil, ce qu'on ne peut pas vraiment dire du chameau.

On se rapproche donc déjà plus d'une tentative un peu moins désespérée d'arriver au but recherché, puisqu'un petit câble peut passer à travers le chas d'une très grosse aiguille, pour peu qu'on ait les deux à portée de main.

L'autre interprétation indique qu'il aurait existé à Jérusalem une porte d'entrée appelée le chas de l'aiguille beaucoup trop petite pour qu'un chameau bâté puisse y passer. Alors, il se peut qu'une traduction imparfaite du texte ait donné « chas de l'aiguille » au lieu de « trou de l'aiguille ». Et Jésus aurait évoqué une comparaison alors devenue acceptable et compréhensible.

Une autre idée abstraite pourrait être représentée par quelques-uns des innombrables symboles de l'Écriture, exemple : le trou d'aiguille à travers lequel le chameau est incapable de passer.

Antonin Artaud – Le Théâtre et son double – 1938

87. Appuyer sur le champignon/ conduire le champignon au plancher

Accélérer ; conduire à toute vitesse.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais si cette expression argotique est utilisée principalement dans le monde automobile, c'est bien parce qu'elle en provient très directement, et ce, depuis la première moitié du xx^{e} siècle.

En effet, aujourd'hui, les pédales de nos véhicules motorisés (accélérateur, frein, embrayage) sont généralement des plaques plus ou moins recourbées ; mais il faut se souvenir qu'autrefois, lorsque les premiers véhicules automobiles sont apparus, et pendant longtemps, la pédale d'accélérateur était constituée d'une tige métallique droite surmontée d'une demi-boule, l'ensemble ressemblant beaucoup à un champignon.

Alors celui qui voulait monter à l'ébouriffante vitesse de 80 km/h devait impérativement appuyer à fond sur le champignon de son bolide pour y arriver. Et lorsque le champignon était complètement enfoncé, en butée proche du plancher du véhicule, on conduisait « le champignon au plancher ».

Cette expression s'emploie aussi maintenant hors du monde des véhicules motorisés, lorsqu'il est question d'accélérer quelque chose, de « passer à la vitesse supérieure ».

Des prunes, j'en prends beaucoup. [...] Bon, comme, en plus, j'avais tendance à appuyer sur le champignon sans vraiment m'en rendre compte, je viens d'acheter un régulateur de vitesse.

Libération – Article du 24 février 2010

88. Devoir une fière chandelle

Avoir une grande dette de reconnaissance envers quelqu'un.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si quelqu'un vous sauve de la noyade ou vous empêche par tous les moyens d'aller assister à un exposé philosophique de Jean-Claude Van Damme, vous lui devez obligatoirement « une fière chandelle ».

« Fier » a ici le sens de « grand », « fort » ou « remarquable ». Quant à la chandelle, elle vient du cierge qu'il fallait autrefois obligatoirement allumer à l'église en témoignage de reconnaissance. À la fin du XVIIIe siècle, on disait que quelqu'un devait une fière chandelle à Dieu lorsqu'il avait échappé à un grand péril.

Je dois aussi une fière chandelle à M. Williams sans lequel je n'aurais jamais pu faire cette merveilleuse expérience. S'il n'avait pas cherché à sauver sa peau comme il l'a fait, je n'aurais pas connu les joies du paradis.

Gore Vidal – Myra Breckinridge – Robert Laffont – 1970

89. Le jeu n'en vaut pas la chandelle

1. Cela n'en vaut pas la peine.
2. Cela coûterait plus cher que cela ne rapporterait.

On trouve une forme très proche de cette expression au XVIe siècle. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque l'électricité n'existait pas encore et que ceux qui s'adonnaient aux jeux (cartes, dés, etc.) devaient s'éclairer à la chandelle, considérée comme un objet de luxe. Il était d'ailleurs d'usage, dans les endroits modestes, que les participants laissent quelque argent en partant pour dédommager du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

coût de cet éclairage. Et lorsque les gains étaient faibles, ils ne couvraient même pas le prix de la chandelle.

Lostec est tenté d'explorer les poches du défunt, mais des bribes de catéchisme lui reviennent en mémoire. Garder son job pour nourrir ses six enfants est, tout de même, prioritaire. Et puis, voler de l'argent à un mort porte la poisse. Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Michel Renouard – Terminus Montparnasse – Éditions Jean-Paul Gisserot – 2006

90. Tenir la chandelle

1. Assister à des ébats amoureux, sans y participer.

2. Être seul avec un couple trop occupé et se sentir de trop.

Imaginez-vous au début du XIX^{e} siècle, lorsque l'électricité et les lampes de chevet n'existaient pas. Vous êtes de la haute société et avez bien entendu du personnel de maison.

La nuit est là. Les chouettes ululent dans le lointain. Les escadrilles de moustiques se repaissent de votre sang. Soudain, malgré les boutons qui vous démangent, vous êtes pris d'une envie pressante de batifoler dans le lit conjugal, avec votre moitié ou votre illégitime, mais surtout pas dans le noir. Que vous reste-t-il à faire ? C'est très simple : vous appelez à la rescousse un de vos employés pour qu'il vous tienne un chandelier à proximité du lit pendant vos ébats.

Ce scénario était bien une réalité d'autrefois, le valet ou la soubrette devant bien sûr se tenir le dos tourné.

Et c'est bien là l'origine de cette expression, d'autant plus que, comme il s'agissait de relations amoureuses, il fallait y

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ajouter les sous-entendus érotiques d'une chandelle bien verticale.

Dans certaines cultures ou certains milieux (royaux, par exemple) où la virginité féminine devait être préservée jusqu'au mariage, le porteur de chandelle tenait un tout autre rôle. Cette personne de confiance devait éclairer le drap pour vérifier la présence de sang prouvant que la mariée était bien vierge.

De nos jours, celui qui « tient la chandelle » se sent de trop en compagnie d'un couple.

Suwado, couturière, mariée avec deux enfants, serait en effet une de ces femmes à qui le conjoint tient la chandelle. Ce dernier, un informaticien travaillant à son propre compte, semblait fermer exprès les yeux sur ses fréquentations masculines, pourvu seulement qu'elles lui permettent de gagner des marchés et de signer des contrats avec des hommes d'affaires et des politiciens ayant besoin de ses services.

Khadi Fall – Senteurs d'hivernage – Éditions L'Harmattan – 1992

91. Sur les chapeaux de roues

À grande vitesse, à toute allure.

Les chapeaux de roues, ce sont bien sûr les enjoliveurs des roues d'une voiture. Pour les amateurs de dessins animés et de situations impossibles, il est amusant d'imaginer une voiture prenant un virage tellement vite qu'elle bascule sur les deux roues extérieures au virage au point d'en frotter les enjoliveurs sur le bitume à grands jets d'étincelles.

C'est de là que provient cette expression apparue dans les années 1920. L'image s'est ensuite étendue pour désigner

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

toute action effectuée avec précipitation ou en grande pompe.

Brûlant les stops et empruntant les sens interdits, le véhicule traversa Saint-Geniez sur les chapeaux de roues, poursuivi par la voiture des gendarmes, sirène hurlante.

Paul Astruc – Les Grandes Affaires criminelles de l'Aveyron – Éditions de Borée – 2003

[...] la Fashion week de New York a démarré jeudi sur les chapeaux de roue, avec des défilés toujours plus audacieux, certains ajoutant désormais danse, vidéo et théâtre aux présentations traditionnelles.

Brigitte Dussaut – « La Fashion week de New York démarre sur les chapeaux de roue » – La Presse, 4 septembre 2014

92. Avoir voix au chapitre

1. Être consulté, avoir le droit d'exprimer une opinion, de participer à une délibération.

2. Avoir de l'influence en donnant son avis dans une affaire.

Ce chapitre-là n'a strictement rien à voir avec celui d'un livre. Celui qui nous intéresse remonte au Moyen Âge. Il concerne le clergé au sein duquel le chapitre désigne à la fois le corps des chanoines d'une cathédrale ou d'une église importante, l'assemblée des moines et chanoines qui traitent des affaires de leur communauté et le lieu dans lequel se tient cette assemblée.

Celui qui « avait voix au chapitre » était celui qui pouvait participer aux prises de décisions, celui qui avait une voix lors des délibérations au cours des assemblées, droit qui était ouvert aux chanoines et à leurs supérieurs comme les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

évêques, mais pas aux serviteurs et moinillons également présents.

L'expression, qui a gardé son sens original, ne semble apparaître qu'au XVIe siècle, malgré l'ancienneté des chapitres.

La légitimité du G20 est fragile. Des régions entières du monde n'y siègent pas, les pauvres n'ont pas voix au chapitre. Ce n'est pas une communauté de valeurs. Des démocraties jouxtent des États violant les droits de l'homme, bafouant l'égalité entre les hommes et les femmes ; des économies ouvertes siègent à côté de pays plus ou moins fermés et prédateurs.

Le Monde – Article du 12 novembre 2010

93. Mettre la charrue devant les bœufs

1. Faire les choses à l'envers ou dans le désordre.

2. Aller trop vite en besogne.

Telle quelle, l'expression date du XVIe siècle. Mais d'autres formes ayant la même signification existent depuis le XIIIe siècle. Mettre la charrue devant les bœufs, donc dans le mauvais sens, c'était faire preuve d'un illogisme ou d'un manque de sens pratique certain. D'où la première signification. Mais cela peut aussi dénoter le fait d'effectuer une tâche trop rapidement et donc n'importe comment, d'où le second sens.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Enfin, bien qu'il ne soit plus en usage de nos jours, il est intéressant de signaler que cette expression a aussi eu le sens de « faire l'amour », pour désigner le « repos du paysan » qu'il s'accordait après une journée bien remplie. Les bœufs désignaient alors les testicules et la charrue, le pénis avec lequel le paysan labourait une terre bien particulière. Et, à moins d'une malformation notoire, dans cette activité nocturne, la charrue était obligatoirement devant les bœufs, situation inverse de ce qu'elle était dans la journée aux champs.

Hélas ! On a placé la charrue avant les bœufs. Ces travaux seront achevés sans qu'on ait convaincu les paysans de leur utilité. Ils ont leurs habitudes, craignent le changement. Pourquoi sauter dans l'inconnu ?

Jacques Ferret – Les cendres du Manengouba – Éditions L'Harmattan – 1996

94. Tomber de Charybde en Scylla

Se retrouver dans une situation pire, à peine sorti d'une situation difficile.

Cette expression est employée depuis le XIV^{e} siècle, mais elle remonte à l'Antiquité. Jean de La Fontaine l'a utilisée dans « La vieille et les deux servantes », l'histoire de deux servantes qui, étant dérangées dès le chant du coq par leur patronne, crurent bon d'égorger l'animal. Hélas, une fois l'animal passé de vie à trépas, la vieille, craignant de laisser passer l'heure du réveil, n'arrêtait plus de les déranger.

À l'origine, Charybde et Scylla auraient été deux dangers du détroit de Messine, entre l'Italie et la Sicile, le premier étant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un tourbillon, le second, un écueil. Les marins qui cherchaient à éviter le premier allaient périr en s'écrasant sur le second.

Présents dans la mythologie, Scylla était présenté comme une créature monstrueuse à plusieurs têtes et Charybde, comme un monstre qui, trois fois par jour, aspirait dans d'énormes tourbillons les eaux du détroit avec les bateaux qui y naviguaient, puis les recrachait.

Dans L'Odyssée, Ulysse, qui vient à peine d'échapper aux chants des sirènes, doit tenter de se glisser entre ces deux grands dangers. Mais il y perdra six compagnons dévorés vivants par Scylla.

Depuis les élections du printemps 2003, le gouvernement Charest était allé de Charybde en Scylla. À peine 18 mois après avoir pris le pouvoir, les libéraux battaient déjà des records d'impopularité.

Michel David – « La tarte aux pommes » – Le Devoir, 12 janvier 2010

95. Appeler un chat un chat

1. Appeler les choses par leur nom.
2. Être franc et direct.

À notre époque où la rectitude politique impose des circonvolutions langagières parfois difficiles à comprendre, on a de plus en plus de mal à appeler un chat un chat.

Et, dans le cas de cette expression, ce serait pourtant nécessaire puisqu'elle trouve son origine en dessous de la ceinture.

En effet, ce que l'on nomme aujourd'hui « chatte » s'appelait « chat » au XVIII^{e} siècle, et désignait la toison pubienne au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XVIIe siècle.

Et maintenant, n'oubliez pas de remplir l'écuelle de votre félin de compagnie ! La fonction d'un écrivain est d'appeler un chat un chat. Si les mots sont malades, c'est à nous de les guérir. Au lieu de cela, beaucoup vivent de cette maladie.
Jean-Paul Sartre – Qu'est-ce que la littérature ? – 1948

96. Avoir d'autres chats à fouetter

Avoir d'autres choses à faire ou d'autres préoccupations.

L'association du chat et de fouetter est ancienne, puisqu'elle date au moins du XVIIe siècle.

Le linguiste Alain Rey rappelle qu'on disait qu'une personne était « éveillée comme un chat qu'on fouette » et qu'on employait déjà l'expression bien connue « il n'y a pas de quoi fouetter un chat » pour parler d'une faute bénigne ou d'une chose sans importance.

Malheureusement, rien n'indique pourquoi c'est ce pauvre petit félin qui est condamné pour longtemps encore à se faire fouetter. Parce que pour exprimer la même chose, on aurait tout aussi bien pu dire « avoir d'autres pommes de terre à éplucher » ou « avoir d'autres bardeaux à poser sur le toit », par exemple. Alain Rey avance l'idée que « fouetter » serait une déformation de « foutre » (au sens de « baiser »), mais sans apporter de preuves particulières et sans que cela éclaire plus notre lanterne sur la raison de cet autre traitement à infliger au chat.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La version anglaise, to have other fish to fry (avoir d'autres poissons à frire) est déjà plus cohérente, puisque le sort de la plupart des poissons sortis de l'eau est de passer à la poêle.

J'avais demandé à Sydney d'en essayer certains pendant mon absence, mais il avait d'autres chats à fouetter, et je dus m'en charger moi-même à mon retour.

Francis Crick – Une vie à découvrir – Éditions Odile Jacob – 1989

97. Avoir un chat dans la gorge

Être enroué.

Drôle d'image, tout de même ! Comment le fait d'être enroué a-t-il pu être comparé au fait d'avoir un félin dans la gorge, pauvre bête forcément paniquée, griffant et mordant pour s'échapper de ce lieu étroit et inhospitalier ?

Certains évoquent l'idée que l'enroué parlerait comme le chat ronronne, avec la gorge.

Le linguiste Pierre Guiraud propose une autre explication dans Les locutions françaises : il semble que cela vienne d'une confusion ou d'un jeu de mots entre « matou » et « maton ». Ce dernier terme désignait à l'origine du lait caillé ou les grumeaux de ce lait. Par extension, cela a aussi désigné des amas de poils, de laine, de fibres de papier qui peuvent obstruer des orifices. Or, lorsqu'on a la voix enrouée, c'est souvent qu'on est malade et qu'on a des glaires dans la gorge.

Déplu ? Je voulus lui dire que non. Qu'au contraire, ça m'avait fait plaisir [...], mais une sorte de borborygme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

indistinct et du plus mauvais effet sortit de ma gorge. Je dus tousser plusieurs fois pour éclaircir ma voix car, c'est dur à l'admettre, mais j'avais un chat dans la gorge !

Jean Romain – Le sixième jour – L'Âge d'Homme – 1993

98. Il n'y a pas un chat

1. Il n'y a absolument personne.

2. L'endroit est désert.

Ça y est, on va encore m'accuser de donner dans la grivoiserie ! Est-ce ma faute à moi si les Français, au fil des siècles, ont ainsi construit nombre de leurs expressions sur des allusions à des choses situées sous la ceinture ?

Cette locution-là a une explication évidente et une autre qui l'est un peu moins.

Pour la version limpide, il suffit de considérer que les chats se trouvent en général là où il y a des hommes. Car si ces animaux sont très indépendants, ils aiment bien que quelqu'un s'occupe d'eux lorsqu'ils en ont envie, en particulier pour la nourriture.

Donc, si on arrive dans un endroit où il n'y a pas un chat, c'est probablement qu'il n'y a pas un homme non plus. Autrement dit, que l'endroit est désert !

On sait que, depuis au moins le XVI^{e} siècle, le chat désigne le sexe féminin. Ce n'est qu'au début du XIX^{e} qu'il est devenu la chatte par simple féminisation du mot précédent, en raison du sexe de la propriétaire. Ainsi, lorsque des jeunes gens en chasse et en rut arrivaient dans un endroit où il n'y avait personne, donc surtout pas de femmes, ils pouvaient dire trivialement « il n'y a pas un chat ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C’est triste une gare, la nuit, quand il n’y a pas un chat et que tombe sur elle la clarté laiteuse des lampadaires.

Christian Querré – La falaise de Paimpol – Éditions Jean-Paul Gisserot – 2006

99. Un chaud lapin

Un homme porté sur les plaisirs sexuels.

Ceux qui ont eu l’occasion d’avoir un clapier avec, au départ, deux lapins, un mâle et une femelle, ont pu assister au miracle de la multiplication des petits lapins. Ils savent en effet que, en raison d’une certaine activité frénétique (dont je tairai les détails, car des oreilles chastes me lisent), les deux lapins ne restent pas longtemps seuls, et qu’il faut assez peu de temps pour que le clapier devienne un peu surpeuplé, sauf si un civet mijote tous les jours, histoire d’éviter que les petites bêtes soient trop à l’étroit.

Il est en effet intéressant de savoir que la gestation d’une lapine ne dure que 31 jours et qu’à peine 24 heures après la mise bas d’une portée, elle peut à nouveau être fécondée, ce que le mâle ne se prive pas de faire s’il en a l’occasion.

On comprend alors qu’on puisse qualifier un homme de chaud lapin dès qu’il se comporte avec la même ardeur que le véritable lapin, le qualificatif « chaud » reprenant le sens associé aux animaux lorsqu’ils sont en rut.

Les femmes comptent beaucoup dans la vie du jeune Liova qui est à la fois un « chaud lapin » et un « cœur d’artichaut », sentimental, romantique et en même temps porté sur les plaisirs du sexe.

Pierre Broué – Léon Sedov, fils de Trotsky, victime de Staline – Éditions de l’atelier – 1993

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

100. Ne pas y aller par quatre chemins

1. Aller droit au but, sans user de moyens détournés.

2. Agir sans détour.

Quand vous voulez aller le plus rapidement possible d'un point à un autre, vous choisissez le chemin qui vous semble le plus adapté et vous le suivez. En aucun cas il ne vous viendrait l'idée de passer tour à tour par quatre chemins différents.

Cette expression date du milieu du XVII^{e} siècle. L'idée qu'elle véhicule est très simple : il n'y a qu'un seul chemin pour aller efficacement d'un endroit à un autre[2] ; en essayer d'autres ne serait que pure perte de temps. Par extension, il faut faire de même lorsqu'on agit : aller droit au but !

Dans une lettre adressée au « ministre de l'Inculture », la fondatrice de l'association [Brigitte Bardot] n'y va pas par quatre chemins : « Vous venez de faire la plus grosse connerie de votre vie ! », tance-t-elle.

Paris-Match – Article du 27 avril 2011

101. Tous les chemins mènent à Rome

On peut obtenir un même résultat de différentes manières.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si vous allez de Reims à Madrid, de Biarritz à Francfort, de Montréal à Québec ou bien de New York à Washington, vous constaterez aisément que vous n'êtes pas passé par Rome. On peut donc facilement en déduire que les chemins ne mènent pas tous à Rome, ce qui rend cette expression à priori plus qu'étrange.

En fait, elle fait référence au pèlerinage chrétien vers Rome qui est un des trois principaux pèlerinages avec ceux de la Terre sainte et de Compostelle. Rome est devenue une destination importante peu de siècles après Jésus-Christ. Elle est alors vue comme un point central vers lequel convergent de nombreux chemins, tous menant immanquablement à ce même lieu pour le pèlerin vraiment désireux d'y aller.

Notre expression, attestée au XII^{e} siècle, exprime donc le fait que si, pour le pèlerin, il existe une multitude de manières d'aller à Rome, pour le reste d'entre nous, il existe souvent beaucoup de façons d'obtenir un certain résultat ou de faire quelque chose ; sans oublier aussi la dimension spirituelle, puisque le croyant peut considérer qu'il existe de nombreuses voies pour parvenir à Dieu.

Les férus d'histoire romaine pourront objecter que l'origine peut aussi être liée au fait qu'à l'époque où les Romains étaient les maîtres de nombreux pays, ils y avaient construit des voies qui convergeaient toutes vers Rome, leur permettant ainsi d'aller encaisser les impôts dans les territoires dominés ou d'y envoyer leurs légions en cas de désordre. Si ces voies existaient effectivement, les lexicographes ne semblent pas les rapprocher de l'origine de l'expression apparue bien après la domination romaine.

On essaye d'échapper à ce débat-là, mais on n'y arrive pas. Tous les chemins mènent à Rome, a illustré Jacques

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Parizeau.

Samuel Auger – « Conflit étudiant : Parizeau n'en revient pas » – Le Soleil, 27 mai 2012

102. Un chèque en bois

Un chèque sans provision.

Les locutions composées avec « de bois » (XIII^{e} siècle) et « en bois » (XIV^{e} siècle) servaient à désigner des choses artificielles ou fausses comme une jambe de bois ou bien un sabre de bois. On trouvait « visage de bois » lorsqu'on rendait visite à quelqu'un et qu'il n'y avait personne, et certains utilisent encore aujourd'hui la langue de bois*.

Le chèque en bois désigne donc en quelque sorte un faux chèque, dont le montant ne pourra jamais être touché, le compte débiteur n'étant pas assez alimenté.

D'autres arnaques utilisant illégalement des logos d'entreprises reconnues promettent de s'enrichir vite en travaillant à la maison... La victime est rétribuée pour répondre à des enquêtes de consommation et, toujours selon le même schéma, reçoit un chèque en bois d'un montant supérieur à celui annoncé et doit verser la différence à un tiers.

Le Monde – Article du 4 avril 2008

103. Être à cheval sur...

1. Être très exigeant, très strict sur...

2. Attacher une grande importance, tenir rigoureusement à...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il est certain qu'un cavalier est à cheval sur... son cheval. Et on peut, sans crainte de se tromper, affirmer qu'il attache une grande importance à sa monture. Mais est-ce que cela suffit à expliquer notre expression ?

Eh bien, nous n'en sommes pas loin !

Ceux qui sont si exigeants sur diverses choses que sont les principes ou les règles ou l'orthographe, par exemple, sont censés bien les connaître et n'admettent pas qu'on s'en écarte ou qu'on les maltraite. Ne peut-on en dire autant du cavalier vis-à-vis de sa monture ?

Et dans les centres équestres, où les chevaux montés doivent apprendre à faire différents sauts, l'écuyer n'utilisant pas toujours d'étriers ne doit-il pas être aussi fermement « attaché », au propre comme au figuré, à son cheval que d'autres le sont à la qualité de l'orthographe ou au respect des principes ?

Dans le travail, elle ne plaisantait pas, toujours à cheval sur le règlement.

Michel Carcenac – Le trésor de Désesquaux – Éditions Le Hérisson – 2006

104. Monter sur ses grands chevaux

S'emporter, se mettre en colère.

Ceux qui n'auraient à proximité que des chevaux de Przewalski auraient beaucoup de mal à monter sur leurs grands chevaux, vu la taille de l'animal et son indomptabilité. Autrefois, alors que le cheval était le moyen de locomotion principal, on en utilisait plusieurs sortes et, parmi celles-ci : –

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

le palefroi servait pour les parades, pour les voyages et comme monture pour les dames ;

– le sommier (la bête de somme) portait les armes et les bagages ;

– le destrier était le cheval de combat, animal de race et de grande taille (il était ainsi nommé parce que l'écuyer l'amenait de la main droite au chevalier).

Lorsque les chevaliers combattaient, ils montaient sur des destriers et plus le cheval de bataille était grand, plus ils pouvaient observer et dominer l'adversaire. Ainsi, à l'origine, monter sur ses grands chevaux, c'était, pour une troupe de chevaliers, partir à la bataille en ayant eu soin de choisir de grandes montures. De la fougue et de l'ardeur nécessaires pour partir en guerre, il nous est resté, au figuré et depuis la fin du XVI^{e} siècle, cette expression dans laquelle la fougue est devenue celle de celui ou celle qui s'emporte.

Je vous loue, mon cousin, de n'être point monté sur vos grands chevaux pour vous plaindre du maréchal d'Estrées.
Marie de Rabutin-Chantal, Marquise de Sévigné – Lettre 883, 24 juin 1681

105. Un cheval de Troie

Un piège permettant de s'introduire chez l'adversaire, celui à qui on veut nuire.

Aujourd'hui, les habitués de la micro-informatique ont à peu près tous entendu parler des chevaux de Troie[3], placés au même niveau que les virus. Et si ces logiciels ont un tel nom, c'est bien dû à la légende du cheval de Troie qui permit aux Grecs de s'emparer de la ville de Troie. Cette histoire est racontée par Homère dans L'Odyssée et par Virgile dans L'Énéide.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nous sommes en Asie Mineure. La ville de Troie est assiégée depuis dix ans par les Grecs qui commencent à désespérer de la prendre un jour. Soudain, l'un d'entre eux (Ulysse, paraît-il) a une idée lumineuse : bâtir un cheval de bois suffisamment grand pour que plusieurs soldats (dont Ulysse lui-même) puissent se glisser à l'intérieur. Alors que la troupe grecque lève le camp et semble abandonner le siège, ils amènent ce cheval près de Troie avec un soldat qui, se faisant passer pour un traître, réussit à convaincre les Troyens que le cheval est une offrande à Athéna et que le fait d'entrer dans la ville la protégera définitivement des velléités ennemies. Les Troyens admettent l'idée.

Pendant la nuit, alors que les gens dorment, les soldats cachés dans le cheval en sortent et s'emparent de la ville après en avoir ouvert les portes aux troupes grecques revenues subrepticement. C'est de cette ruse ayant permis à l'ennemi de s'introduire dans la ville à l'insu des habitants que nous vient cette expression.

Le catholicisme s'est implanté au Japon à partir du milieu du XVIe siècle, notamment dans l'île méridionale de Kyushu, par l'entremise de jésuites espagnols et portugais. Perçue comme un cheval de Troie de l'Occident, la religion a été interdite en 1614 par le shogun Ieyasu Tokugawa, et des dizaines de milliers de catholiques japonais ont été pourchassés, torturés, emprisonnés ou exilés.

Le Monde – Article du 24 novembre 2008

106. Couper les cheveux en quatre

1. Détailler à l'excès, être trop tatillon ou trop

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

méticuleux.

2. Compliquer les choses.

Même si l'utilité de la chose n'est pas vraiment flagrante, il est facile à tout un chacun de s'arracher un cheveu et de le couper en quatre morceaux de longueur plus ou moins égale. La notion de précision ou de détail que véhicule cette expression pourrait donc être difficile à comprendre ; sauf si on sait que sa première version, au XVII^{e} siècle, était « fendre un cheveu en quatre ».

On comprend donc alors que seules des personnes d'une méticulosité extrême peuvent s'y essayer (à condition, quand même, d'avoir pas mal de temps à gaspiller).

Par ailleurs, l'expression n'évoque pas un seul cheveu, mais plusieurs. Autant dire que la méticulosité de l'individu qui coupe les cheveux en quatre doit être extrêmement bien ancrée pour arriver sans craquer à enchaîner l'action sur plusieurs cheveux.

Par extension, à cause de la difficulté de l'exercice qui n'est incontestablement pas à la portée de tous, la locution a revêtu plus récemment le second sens proposé.

Il faut arrêter de couper les cheveux en quatre et regarder les choses simplement. Le président (Nicolas Sarkozy) a utilisé une belle formule. Les Canadiens sont nos amis, au sens le plus fort du terme [...]. Et les Québécois sont nos frères, a déclaré M. Fillon dans une interview à TV5Monde.

Agence France-Presse, La Presse, 19 octobre 2008

107. Ménager la chèvre et le chou

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ménager des intérêts contradictoires.

Le verbe « ménager » est ici pris dans le sens de « traiter avec égards, ne pas déplaire, prendre soin de », comme dans ménager la susceptibilité.

Des esprits éveillés diront que, dans les endroits plutôt secs où on élève des chèvres, il n'y a pas de cultures de choux. C'est vrai, mais qu'importe ? Lorsqu'une chèvre se trouve face à un chou, que fait-elle ? Eh bien, elle le mange !

Si les deux sont ainsi opposés depuis le XIIIe siècle (sous la forme « savoir passer la chèvre et le chou[4] »), c'est simplement pour montrer la difficulté qu'il y a et l'habileté qu'il faut à une personne pour obtenir que le chou reste intact et la chèvre peu revendicative ou, plus généralement, pour satisfaire deux parties ayant des intérêts opposés.

Michel Arsenault ménageait la chèvre et le chou dans ses conversations au sujet du financement de Carboneutre, une firme infiltrée par la mafia.

Brian Myles – Le Devoir, 30 octobre 2013

108. Les chiens aboient et la caravane passe

1. Formule employée lorsqu'on est sûr de soi et qu'on dédaigne les obstacles que d'autres cherchent à mettre sur notre chemin.
2. Elle s'emploie également lorsqu'on fait semblant de ne pas être atteint par une insulte ou une critique quelconque.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Savez-vous ce qu'est un douar ? Le Robert en donne la définition suivante : « Agglomération de tentes disposées en cercle, que les Arabes nomades installent temporairement. » On peut donc le considérer comme un petit village ; on le rencontre en Afrique du Nord ou dans le Moyen-Orient, d'où provient ce dicton persan.

Peut-être n'est-ce plus le cas, mais autrefois, les douars, principalement des campements nomades, étaient peuplés de quantités de chiens dont le rôle réel n'était pas de servir d'animaux de compagnie (ils étaient considérés comme de viles créatures et leurs maîtres leur jetaient plus volontiers des pierres), mais de donner l'alerte lorsque approchaient des étrangers.

Or, jusqu'au XIX^{e} siècle, ces régions étaient parcourues par de très longues caravanes de chameaux, pouvant comporter quelques centaines de ces animaux bossus qui avançaient en file indienne de leur pas nonchalant.

Lorsque ces longues processions passaient à proximité des douars, elles étaient accueillies par les aboiements des chiens qui s'y trouvaient. Imperturbables du haut de leurs deux mètres, les chameaux ignoraient superbement les chiens et continuaient leur chemin.

Pendant que les chiens aboyaient, la caravane de l'entreprise passait tranquillement son chemin.

Le Figaro – Article du 15 octobre 2007

109. Un chien regarde bien un évêque

1. On ne doit pas s'irriter d'être regardé (par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

une personne de plus basse condition).

2. Une personne humble doit pouvoir s'autoriser à aborder une personne haut placée.

La célébrité, quelle qu'en soit la cause, impose quelques contreparties. Quand on fait ce qu'il faut pour être regardé, admiré, photographié, il n'y a aucune raison d'en être irrité. Ainsi, si les célébrités refusaient de l'être, la montée des marches au festival de Cannes, par exemple, ne pourrait pas être ce qu'elle est.

Autrefois les pontes de l'Église, dont les évêques, attiraient le regard et la curiosité. Lorsqu'ils passaient dans un lieu, tels des princes entourés de leur cour, les gens modestes devaient baisser les yeux par respect. Mais pas les chiens, pauvres animaux encore plus humbles que leurs maîtres, et incapables de comprendre le pourquoi de ces attitudes imposées. Ceci conduit à considérer que si un chien, forcément de très basse condition, peut s'autoriser à regarder un évêque sans que celui-ci puisse en prendre ombrage, alors n'importe qui devrait pouvoir le faire.

Vous allez me dire : l'image est compréhensible, mais pourquoi un chien et un évêque au lieu d'un chat et un roi[5], par exemple ? Il n'y a pas de réelle explication, mais le lexicographe Pierre Enckell cite Beroalde de Verville qui, en 1610, écrivait ce qui semble être la première attestation de l'emploi de cette formule : « Un chien aboie bien à la lune, et une chèvre regarde bien un ministre, et un chien un évêque dont moult il s'ébahit. »

Et après tout, un chien regarde bien un évêque, pourquoi un étudiant n'écrirait-il pas à un grand et illustre professeur d'université ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

110. Un temps de chien

Un très mauvais temps.

Le qualificatif « chien » sert à marquer l’excès, comme en témoignent l’humeur de chien, le mal de chien et la vie de chien. Toutes ces locutions reposent sur l’idée que le chien est une sale bête, un animal méchant et méprisable.

Certains musulmans se servaient et se servent toujours de l’injure « chien de chrétien » (ou « chien de roumi » autrefois) pour désigner un Occidental ; Voltaire l’utilise aussi au XVIII^e^ siècle.

En Palestine, au I^er^ siècle, l’expression « chien de païen » était couramment utilisée, paraît-il. Dans l’Évangile selon Matthieu, il est écrit que Jésus a dit : « Ne donnez pas les choses saintes aux chiens » et « Il n’est pas juste de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. »

Autant dire qu’en certains endroits et à certaines périodes, le joyeux aboyeur n’était pas bien considéré.

Sans que ce soit une certitude, il est possible que les expressions avec « de chien » viennent d’une inversion de celles formulées avec « chien de » ou « chienne de ». En effet, on dit aussi « chienne de vie » ou « chien de pays », par exemple. M^me^ de Sévigné, Molière ou Voltaire, encore, utilisaient souvent ces expressions.

Enfin, les autres formes où cette pauvre bête est mal traitée abondent : prendre quelqu’un pour un chien, se faire traiter comme un chien, être chien avec quelqu’un, etc. On comprend donc que, vu le peu de considération que recevait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

autrefois cet animal (devenu chez nous « le meilleur ami de l'homme »), notre expression désigne un temps pourri. La formule « il fait un temps à ne pas laisser un chien dehors » n'est pas mieux puisqu'elle désigne un temps tellement mauvais que même y laisser cet animal tellement méprisable est impensable.

Un temps de chien est un temps où il fait un froid de canard, où l'on ne voit pas un chat dehors et où l'on s'ennuie comme un rat mort à moins que l'on soit en compagnie d'une souris, auquel cas ce n'est pas la mort du petit cheval.

François Omont – Propos bougons et autres... – Publibook – 2002

111. Se crêper le chignon

Se battre, se disputer violemment (entre femmes).

L'étymologie du nom « chignon » est intéressante. « Chaignon » et « chäegnon », au XII^{e} siècle, désignaient la nuque. Le mot est issu du bas latin catenio, lui-même issu de catena (chaîne). Quel rapport entre la nuque et une chaîne ? Deux hypothèses sont évoquées : d'abord la nuque peut être vue comme une chaîne de vertèbres ; ensuite, par association à la chaîne passée au cou du prisonnier.

Le sens actuel du mot « chignon » serait apparu au XVIII^{e} siècle, par croisement avec « tignon », qui désignait une masse de cheveux relevés sur la nuque.

Si cette expression est généralement utilisée pour désigner une dispute ou une bagarre entre femmes, c'est bien parce qu'en Occident, les femmes portaient leur chevelure relevée et groupée derrière ou sur la tête, formant ainsi ce qu'on appelle un chignon. De nos jours, certains commentateurs

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'utilisent aussi au sens général de « se disputer », sans égard au sexe des personnes en cause.

Maintenant, passons à l'explication du « crêpage », qui consiste, selon Le Robert, à « gonfler les cheveux en repoussant une partie de chaque mèche avec le peigne ou la brosse de manière à les faire gonfler ».

Alors, les inventeurs de l'expression ont dû considérer que, à l'issue de la bagarre, lorsque les protagonistes avaient leur chignon défait et leurs cheveux complètement ébouriffés, cela pouvait être mis sur le compte d'une tentative de crêpage fort peu réussie.

Au marché de Briv'-la-Gaillarde
À propos de bottes d'oignons,
Quelques douzaines de gaillardes
Se crêpaient un jour le chignon.
Georges Brassens – « Hécatombe » – 1955

112. Défrayer la chronique

1. Être au centre des conversations, souvent de manière négative.

2. Faire beaucoup parler de soi.

Aujourd'hui, quand on vous parle de chronique, vous pensez soit à une maladie persistante, soit à un article dans un journal ou à une émission de radio ou de télévision. Le mot « chronique » n'a pris ce dernier sens qu'au début du XIX^{e} siècle ; au Moyen Âge, une chronique était un recueil de faits historiques racontés dans l'ordre chronologique.

À la fin du XVII^{e} siècle, la chronique a également désigné, selon Le Grand Robert, « un ensemble de nouvelles qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

circulent sur les personnes », de ces choses qu'on appellerait aujourd'hui des potins, mais aussi plus péjorativement des ragots lorsque le propos tourne à la médisance.

Quant à « défrayer », dans son sens propre, il est lié aux frais, aux dépenses, puisque, aujourd'hui, il signifie « payer les frais » ou « indemniser ». Au sens figuré, cependant, « défrayer » peut signifier « alimenter » ou « faire les frais de ».

Autrement dit, celui qui défraie la chronique est celui dont les nouvelles alimentent la conversation ou qui fait les frais des ragots qui s'échangent.

On utilise aussi « défrayer la conversation » en parlant d'une personne ou d'un sujet qui est le sujet principal des conversations. Autrefois, on pouvait aussi « défrayer la compagnie (de bons mots) » qui, cette fois, signifiait « amuser ou faire rire l'entourage par des plaisanteries ».

[Michael Jackson] s'est porté acquéreur des restes d'Elephant Man, passe ses nuits dans un caisson à oxygène. Son mariage en mai 1994 avec Lisa Marie Presley, dont il divorçait un an et demi plus tard, avait déjà défrayé la chronique. Ainsi que sa nouvelle union avec une infirmière, jamais vue enceinte, mais qui lui a donné un enfant.

Le Monde – Article du 31 mars 2004

113. Au septième ciel

1. Extrêmement ravi.

2. Qui éprouve un bonheur ou un plaisir intense.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La fortune de monsieur et madame Panzani a commencé, lorsque le soir, au cours d'un gros câlin, ils se sont retrouvés au septième ciel, ravis au lit. Au ciel, l'image se comprend, mais pourquoi le septième ?

Bien avant Copernic et Galilée, nos anciens avaient expliqué le fonctionnement de l'univers d'une manière plutôt géocentrique.

Au centre, donc, se trouvait la Terre. Ensuite, au niveau de chacun des corps célestes connus se trouvait une sphère de cristal complètement transparente portant l'astre et tournant autour de la Terre.

Chaque sphère était un ciel. On trouvait ainsi la sphère de la Lune, celle de Mercure et ainsi de suite jusqu'à celle de Saturne (la septième) en passant par celle du Soleil. Une dernière sphère, le firmament, portait les étoiles et nous séparait de Dieu.

Avant qu'on parle du septième, le plus éloigné à part celui des étoiles, on disait déjà plus modestement « être ravi au ciel » lorsqu'on était transporté de joie, virtuellement arraché du sol par un « ravisseur ».

Et comme le troisième ciel était celui de Vénus, déesse de l'amour, les transports amoureux pouvaient amener régulièrement au troisième ciel ceux qui les vivaient. Cette version de l'expression était utilisée au XV^{e} siècle.

Puis, le bouton du troisième ne fonctionnant plus, et l'homme en voulant toujours plus, c'est finalement le septième ciel qui est devenu le symbole du ravissement suprême.

Ce n'est pas ma préférée du circuit, c'est celle qui fait le plus mal et ce sont huit minutes de pure souffrance. Je me sens au top du monde, je suis au septième ciel, au paradis.

Carl Tardif – « Alex Harvey remporte sa première Coupe du monde » – Le Soleil, 16 mars 2012

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

114. Mettre/tirer au clair

Expliquer, élucider une affaire.

Cette expression est attestée au tout début du XIX^{e} siècle. Si à tâtons dans le noir, vous manipulez un objet non familier, il vous faudra probablement l'amener à la clarté du jour pour découvrir ce que c'est.

Vous avez donc là tout simplement une métaphore qui reprend l'idée de quelque chose qui serait caché ou dans le noir et qui serait amené « au clair » dans la lumière nécessaire pour comprendre de quoi il s'agit.

On retrouve d'ailleurs le sens de « clair » dans le verbe « éclaircir » qu'on peut parfaitement appliquer à cette affaire qu'on élucide. On peut toutefois noter qu'autrefois, « tirer au clair » signifiait « clarifier ou filtrer un liquide » et, plus précisément, « décanter du vin ».

La présidente du Brésil, Dilma Rousseff, a clamé lundi son engagement à tirer au clair les accusations de corruption contre Petrobras, mais a prévenu qu'elle ne tolérerait pas qu'on dénigre l'image du groupe pétrolier pour des raisons politiques.

Agence France-Presse – Article du 15 avril 2014

115. Mettre la clé sous la porte

1. Déménager, partir discrètement (éventuellement sans payer le loyer).

2. Cesser son activité, faire faillite (pour une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

entreprise).

Cette expression date du XV^e siècle. À l'origine, elle faisait référence aux locataires qui s'en allaient en catimini, sans payer leur loyer, mais sans emporter la clé pour autant.

Selon le linguiste Alain Rey, le terme « sous » (la porte) ne veut pas forcément dire que la clé est glissée sous la porte, comme elle pourrait l'être sous le paillasson de nos jours ; cette préposition véhicule simplement le sens de « discret » ou « caché ».

C'est par extension que l'expression a pris son second sens, d'abord pour les petits commerces. Ils n'ébruitaient généralement pas leur faillite et laissaient des factures impayées. Cette signification a supplanté le sens initial, qui n'est plus que rarement utilisé.

L'une des raisons fréquemment invoquées pour ne pas concentrer l'aide sur les créations d'entreprises est que si les entreprises qui en bénéficient mettent la clé sous la porte, les ressources dépensées l'auront été en pure perte.

Alistair Nolan – L'entrepreneuriat et le développement économique local – OECD – 2003

116. Prendre ses cliques et ses claques

Prendre toutes ses affaires et partir précipitamment.

Cette expression, citée dans des ouvrages du début du XIX^e siècle, ne s'emploie en général que dans un contexte de départ précipité, particulièrement à la suite d'une dispute.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais que sont réellement ces cliques et claques ? En fait, l'origine de ces mots n'est pas vraiment certaine. On peut penser aux onomatopées « clic » et « clac », associées au bruit de pas rapide de quelqu'un qui s'en va.

Mais ce qui semble coller le mieux à l'expression, c'est que dans certains dialectes, les cliques désignaient les jambes. On sait aussi que les claques désignaient (et désignent toujours au Canada français) des couvre-chaussures visant à protéger les chaussures de l'eau.

À l'origine, l'expression aurait donc voulu dire quelque chose comme « rassembler ses jambes et ses chaussures » pour partir rapidement (un peu comme « prendre ses jambes à son cou »*). Plus généralement, on lui associe l'idée de prendre ses affaires et de s'en aller.

Nous n'en sûmes pas plus long sur les avatars de cette femme qui, aux approches de la cinquantaine, tournant brusquement l'épaule au passé, avait pris ses cliques et ses claques sans toucher le salaire des trente années de rebuffades que lui avaient fait essuyer la tante et le neveu. »

Gaston Cherpillod – Une écrevisse à pattes grêles – L'Âge d'Homme – 1988

117. River son clou (à quelqu'un)

Interdire toute réponse (à quelqu'un) par une réplique sans appel.

Le clou est une petite tige métallique pointue qui sert à diverses choses comme accrocher un cadre au mur ou bien assembler deux pièces de bois. Dans ce dernier cas, il arrive que le clou, une fois bien enfoncé, dépasse de l'ensemble.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Alors, pour corriger la situation on plie le clou à l'aide du marteau de façon à rabattre ce qui dépasse contre l'élément traversé.

Cette dernière opération consiste, depuis le XIIIe siècle, à river un clou.

Le verbe « river », qui date du XIIe siècle, vient de « rive » (au sens de « bord »). D'ailleurs, l'un des sens attribués à ce verbe était « abbatre la pointe d'un clou sur l'autre costé de la chose qu'il perce, & l'applatir en sorte que ce soit comme une autre teste » (Dictionnaire de l'Académie française, 1694).

L'expression, qui date du XVe siècle, évoque celui ou celle qu'on cloue sur place (au sens figuré bien sûr). Cette immobilité forcée s'est ensuite étendue à la parole en donnant lieu à la locution « clouer le bec* ».

J'aurais dû rire de bon cœur de tous ses sous-entendus vexatoires plutôt que d'accorder autant d'importance à ses mises en boîte gratuites. Si je n'avais pas été animé par la volonté farouche de lui river son clou, nous ne nous serions pas dressés l'un contre l'autre comme des coqs à nous entredéchirer.

Pierre Nagy – La vie est trop courte – Publibook – 2011

118. Clouer le bec

Réduire quelqu'un au silence, le faire taire.

Dans cette expression qui nous vient du XVIIIe siècle, le bec, comme dans beaucoup d'autres expressions, désigne la bouche. Heureusement, même si l'image paraît limpide, il ne s'agit ici en aucun cas d'une torture de ce genre et il n'y a

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aucun lien avec un clou quelconque, celui en métal ou du spectacle.

« Clouer » est tout simplement une transformation du verbe « clore », qui signifie « fermer », devenu nettement moins utilisé de nos jours (mais l'expression existait sous la forme « clore le bec » dès le XVIe siècle).

Notez que, dans le même usage, on utilise bien le verbe « fermer » dans « fermer le clapet ».

Je suis allé chercher un dictionnaire de français et je lui ai cloué le bec pour la seconde fois. Je suis beaucoup plus copain avec lui maintenant.

Alain van Crugten – Des fleuves impassibles – L'Âge d'Homme – 1997

119. Avoir le cœur sur la main

Être généreux.

Il semble étrange qu'une personne ait pu inventer une telle expression. Imaginez que quelqu'un s'ouvre la poitrine, s'en extraie le cœur et le tende sur la main pour prouver sa générosité.

Quoi qu'il en soit, sans qu'on y fasse attention, le cœur est un organe éminemment baladeur. Lorsque vous l'avez « au bord des lèvres », c'est que vous avez des nausées ; et si vous l'avez « sur les lèvres », c'est que vous êtes franc ou sincère. Mais si vous l'avez « sur la main », c'est que vous êtes prêt à offrir jusqu'à votre bien le plus précieux, et que votre générosité ne fait donc aucun doute.

Lorsque vous avez le cœur « sur les lèvres », c'est en paroles que vous prouvez votre qualité morale. Si vous l'avez « sur la main », c'est à vos actes qu'on vous juge.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Et comme, métaphoriquement, le cœur représente aussi la force d'âme, nous avons finalement là un ensemble d'ingrédients qui ont pu provoquer la naissance de cette locution à la fin du XVIIIe siècle.

Bizarrement, du XVIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe, on disait aussi « avoir le cœur dans (ou dedans) la main », qui avait le même sens que l'actuelle locution « avoir le cœur sur les lèvres ».

C'était un garçon si gentil, si bien, si généreux, le cœur sur la main, il était absolument a-do-rable. Les femmes se plaisaient en sa compagnie, s'amusaient de lui, aimaient toucher ses épaisses boucles blondes.

Thomas Wolfe – L'ange exilé : une histoire de la vie ensevelie – L'Âge d'Homme – 2008

120. Être coiffé au/sur le poteau

Être battu de justesse.

Normalement, c'est aux ciseaux et au peigne qu'on coiffe quelqu'un, pas au poteau, très peu maniable et généralement très mal aiguisé.

Qui n'est pas habitué aux courses peut avoir du mal à imaginer l'origine de cette expression. C'est au début du XXe siècle que le verbe « coiffer » a pris le sens de « dépasser un concurrent d'une tête au moment de l'arrivée ». Cela s'explique aisément, car on peut facilement faire l'amalgame entre la tête et la coiffe.

C'est à la même époque, dans le monde des courses de chevaux, que l'expression est d'abord apparue. En effet, la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

désignation du gagnant se fait au passage d'une ligne matérialisée par un poteau placé sur le côté intérieur de la piste. Lorsqu'un cheval gagnait d'une courte tête, on disait qu'il avait « coiffé » son adversaire sur le poteau. Un peu plus tard, en 1939, « coiffer un concurrent » signifiait « le dépasser ».

Par extension, l'expression s'emploie dans n'importe quelle compétition, pas obligatoirement sportive, lorsque quelqu'un l'emporte de justesse, au dernier moment, sur quelqu'un d'autre.

Quand paraît en 1934 Le crime de l'Orient-Express, Steeman éprouve un véritable sentiment de frustration et de regret. Une idée semblable lui était venue [...]. En effet, il voulait à l'origine situer l'action de ce qui deviendra L'assassin habite au 21 avec son curieux crime collectif dans un train international. Mais Agatha Christie l'avait coiffé au poteau.

Michel Chlastacz – Trains du mystère : 150 ans de trains et de polars – Éditions L'Harmattan – 2009

121. Aux quatre coins de...

1. Dans tous les lieux possibles (d'un espace considéré comme clos), partout.

2. Sur toute l'étendue de...

On peut légitimement se demander comment on peut employer l'expression « aux quatre coins de la planète », par exemple, alors que nous avons affaire à une sphère.

Et je ne vous parle pas de celui qui, prétendant avoir visité toute la France, dit qu'il est allé aux « quatre coins de l'Hexagone » ; car tout le monde sait qu'un hexagone comporte six coins. Et pourtant, on n'hésite pas à utiliser

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cette expression depuis le XVIe siècle, que la zone en question comporte zéro, deux, quatre ou trente-six coins.

L'image nous vient simplement d'un lieu fermé rectangulaire (une pièce, par exemple) dont on imagine que le fait de pouvoir aller aux quatre coins permet d'en embrasser toute la surface. Elle est probablement aussi influencée par les quatre points cardinaux qui symbolisent toutes les directions.

J'ai passé douze ans de ma vie à avoir, au minimum, un tournoi par semaine aux quatre coins du globe. À ce rythme-là, forcément, arrive le jour où votre corps vous lâche.

Jean-Pierre de Mondenard – Dictionnaire du dopage – 2004

122. Collet monté

1. Rigide sur les manières et les principes.

2. Prude.

Les trappeurs connaissent bien le collet, ce nœud coulant qui permet de capturer certains animaux en leur enserrant le cou lorsqu'ils passent à travers. Le collet est, dans ce contexte, un diminutif de « cou ».

Et c'est bien au cou que nous allons nous intéresser, pas celui des lièvres, mais celui des dames de la cour autour de Catherine de Médicis qui aimait bien lancer des modes, dont celle du collet monté, pièce de tissu enroulé autour du cou et rigidifié vers le haut à l'aide de carton, de fil de fer et d'empois. Le terme « monté » fait aussi référence à l'armature sur laquelle est montée l'étoffe.

Cette mode déclinera sérieusement après la mort de la reine, mais la raideur de l'objet et l'apparence guindée de celles qui le portaient ont suffi à faire de l'objet un qualificatif

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

désignant, entre autres, les personnes ayant un comportement rigide.

Si le terme « collet monté » est aussi associé à la pudibonderie, c'est parce que, compte tenu de la fragilité de l'objet, la moindre tentative de galipettes le mettait complètement à mal. On était donc à peu près sûr que toute femme portant un tel collet en parfait état ne venait pas de se faire trousser dans une alcôve discrète.

Gérard Conte, comme Averty, n'est pas loin de penser qu'Armstrong, ayant regrettablement mis un terme à une musique de plein air, lui a substitué un art sérieux et collet monté.

Lucien Malson – Des musiques de jazz – Parenthèses – 1983

123. Dans le collimateur

Surveillé, observé avec méfiance ou hostilité.

Le collimateur est un dispositif de visée qui permet d'ajuster un tir avec une arme. Celui qui est ainsi la cible de la visée, celui qui est « dans le collimateur », peut donc être considéré comme étant très temporairement sous surveillance étroite, jusqu'à ce que le tir ait lieu ou que la visée soit abandonnée. C'est par simple extension de son sens premier que cette expression a pris sa signification figurée d'aujourd'hui.

On peut l'employer dans un milieu professionnel, par exemple, lorsqu'un supérieur hiérarchique surveille de manière étroite les agissements d'un subalterne suspecté de ne pas faire son travail correctement et menacé de sanctions.

Les banques sont dans le collimateur du gouvernement et du grand public américains, indignés notamment par le niveau

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de rémunération des banquiers alors que le taux de chômage atteint 10 % dans le pays.

Agence France-Presse – Article du 19 décembre 2009

124. Avoir le compas dans l'œil

Savoir apprécier correctement des distances ou des proportions sans prendre de mesures.

Une pointe de compas fichée dans l'œil, cela doit faire très mal, non ? À vue d'œil, bien plus que si on se met le doigt dans l'œil*. Mais ne perdons pas de vue notre sujet ! Qu'est-ce qu'un compas ?

Un marin ou un aviateur vous répondra que c'est sa boussole, l'instrument qui lui permet de ne pas perdre le nord magnétique ; un écolier affirmera que son compas lui permet de tracer de beaux cercles bien ronds ou de mesurer des angles ; un arpenteur-géomètre, enfin, vous parlera de l'instrument qui lui permet de mesurer de longues distances. Dans les trois cas, il permet d'avoir une information précise ou d'exécuter quelque chose avec précision.

Avoir le compas dans l'œil, ce n'est donc pas le fait d'avoir été blessé par un petit camarade irascible, mais bien d'être capable de juger avec précision des longueurs, des volumes et diverses autres choses mesurables. Pour un marin, c'est aussi pouvoir estimer le bon cap sans instrument.

Cette expression semble avoir fait son apparition au XVIII^{e} siècle grâce au duc de Saint-Simon, qui l'utilise dans ses Mémoires, lorsqu'il parle de Louis XIV.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Anthony Calvillo a démontré qu'il a encore le compas dans l'œil, ayant largement contribué à la victoire de 38-10 des Alouettes aux dépens des Renegades d'Ottawa, hier, en présence de 19 542 amateurs de football au stade Percival-Molson.

« Alouettes 38, Renegades 10 – Le compas dans l'œil » – Le Devoir, 10 juin 2004

125. Le complexe d'Œdipe

1. En psychanalyse, le désir inconscient d'entretenir un rapport sexuel avec le parent du sexe opposé et celui d'éliminer le parent rival du même sexe.

2. Le traumatisme que vit un homme amoureux ou ne pouvant se détacher de sa mère.

Dans la mythologie grecque, Œdipe est le fils de Laïos, le roi de Thèbes, et de son épouse Jocaste.

En consultant l'oracle, Laïos apprend que s'il a un fils, celui-ci le tuera. Aussi, lorsque Œdipe naît, il abandonne le bébé qui sera retrouvé par un berger dont l'employeur, le roi de Corinthe, élèvera l'enfant auquel il s'est attaché.

Lorsque Œdipe apprend d'Apollon la malédiction qui le frappe, il quitte Corinthe pour s'éloigner de sa famille et éviter de tuer celui qu'il croit être son père.

Chemin faisant, il croise un équipage dont l'un des membres le frappe. Un tantinet vindicatif, Œdipe tue toutes les personnes du convoi dont, sans le savoir, Laïos, confirmant ainsi très involontairement la prédiction de l'oracle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Plus tard, arrivant près de Thèbes, il croise le Sphinx dont on sait qu'il pose des énigmes aux personnes qu'il croise et dévore celles qui ne savent pas répondre.

Mais Œdipe trouvant la solution de l'énigme[6], le Sphinx abandonne les lieux et, pour le remercier, les habitants placent Œdipe sur le trône de Thèbes et lui donnent la main de la veuve du précédent roi.

C'est ainsi que, non seulement Œdipe est un parricide, puisqu'il a tué son père, mais il est aussi incestueux en étant marié à celle qu'il ne sait pas être sa mère et à laquelle il donnera quatre enfants.

Cette histoire déjà peu reluisante ne se terminera pas très bien, puisque la peste s'abattra sur Thèbes et un autre oracle dira qu'elle ne s'arrêtera que lorsque le tueur de Laïos aura été démasqué. En faisant des recherches, Œdipe découvrira que c'est lui qui a tué son vrai père, et sa mère apprenant toute son infortune se suicidera. Lui se crèvera les yeux de désespoir avant de quitter le trône, puis la ville, accompagné de sa fille Antigone.

Sigmund Freud a formulé sa théorie du complexe d'Œdipe, en la nommant ainsi en raison de sa similitude avec l'histoire d'Œdipe.

Un autre phénomène contrariait, à ses yeux, la bonne résolution de son complexe d'Œdipe : l'agressivité qui caractérisait ses relations avec sa mère. On ne pouvait pas dire qu'il l'aimait, il avait au contraire la désagréable impression d'être poursuivi, hanté par cette femme possessive.

Jean-François Sonnay – L'âge d'or – L'Âge d'Homme – 1984

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

126. Régler son compte (à quelqu’un)

Donner (à quelqu’un) ce qu’il mérite (punition, mauvais traitements...), lui faire un mauvais parti.

Comment a-t-on pu passer d’un compte qui est du domaine du calcul à un compte correspondant à une punition, une volée de coups ou un châtiment pouvant même aller jusqu’au meurtre ?

Eh bien, nous allons quand même partir de la version arithmétique, puisque depuis longtemps le « compte » (de quelqu’un) a été l’argent qui lui était dû, d’abord sous la forme d’un comptage des pièces de monnaie à lui remettre. La locution « régler son compte (à quelqu’un) » pour dire « lui verser son dû » en a naturellement découlé au XVIII^{e} siècle.

Or l’argent qu’on verse à quelqu’un en échange du travail qu’il a fourni, n’est-ce pas ce qu’il mérite ? C’est ainsi que, par dérision, on est passé de l’argent mérité à la punition méritée et qu’on peut maintenant régler son compte à quelqu’un sans lui verser un sou.

La forme dérivée « son compte est bon » suppose que l’on soit certain que la menace de punition va être ou a été appliquée.

– Ah ! L’évêque, je ne sais qui me vengera de lui ! s’écria mon grand-père ; mais, quant à Thomas pichet, c’est moi qui lui réglerai son compte, aussi vrai que je ne crois pas en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dieu ! Ma mère frissonna de la tête aux pieds, encore moins de la menace que du blasphème.

Alexandre Dumas – Le père Gigogne : contes pour les enfants – 1860

127. De concert/de conserve

1. Ensemble, en harmonie.

2. Avec le(s) même(s) but(s).

Comme, en général, ce sont les sardines ou les petits pois qui se déplacent de conserve dans leur boîte, et les musiciens qui voyagent de concert, ces deux expressions donnent souvent lieu à de grandes discussions, voire à des disputes pour savoir s'il faut employer l'une ou l'autre.

Elles signifient pourtant aujourd'hui la même chose. Le terme « concert » n'a ici rien à voir avec la musique. Il reprend en effet une ancienne signification de ce mot qui désignait un accord de personnes qui poursuivent un même but. Vous en doutez ? Pensez au mot « concertation » !

D'ailleurs, les musiciens qui participent à un concert ne jouent-ils pas ensemble, en harmonie, avec un même but, celui de vous régaler les oreilles tout en se faisant plaisir ? L'expression étant passée dans le langage courant, deux ou plusieurs personnes peuvent donc tout à fait travailler ou voyager « de concert ».

Et qu'en est-il de notre conserve ? Soyez rassuré, je ne cherche pas à vous mettre en boîte !

Il faut remonter dans la marine du XVI^{e} siècle, une époque où sévissaient les pirates. Selon le linguiste Furetière, les navires allaient « de conserve » lorsqu'ils voyageaient ensemble dans le but de s'escorter, de se défendre et de se secourir. Autrement dit, leurs capitaines faisaient jouer leur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

instinct de « conservation » et s'associaient temporairement à d'autres navires suivant la même route pour se protéger mutuellement des pirates.

L'expression étant passée dans le langage courant, deux ou plusieurs personnes peuvent donc tout à fait travailler ou voyager « de conserve ». Si l'on tient vraiment à faire une différence entre les deux, on peut toujours associer à « de conserve » cette idée de protection qu'elle avait à l'origine. Ainsi, on traversera la forêt amazonienne de conserve et on ira au concert de concert.

Il est nécessaire que tous ceux qui s'intéressent à l'avenir des sociétés démocratiques s'unissent, et que tous de concert fassent de continuels efforts pour répandre dans le sein de ces sociétés le goût de l'infini, le sentiment du grand et l'amour des plaisirs immatériels.

Alexis de Tocqueville – De la démocratie en Amérique – 1840

128. On lui donnerait le Bon Dieu sans confession

1. Il a un visage innocent, une apparence d'honnêteté.

2. On peut lui faire confiance, compte tenu de son apparence.

Cette expression s'applique à une personne dont il se dégage une innocence, une honnêteté telle, qu'on ne peut imaginer qu'elle ait pu ou puisse commettre la moindre faute.

Par conséquent, comme elle n'a rien à avouer, nul n'est besoin que cette personne passe par le confessionnal pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu’elle puisse communier et rencontrer Dieu.

Mais cette expression s’emploie aussi souvent au conditionnel passé à propos de quelqu’un qui a commis une faute alors qu’on lui aurait pourtant « donné le Bon Dieu sans confession ».

On me regardait de mauvais œil avec des airs moqueurs ; personne ne me parlait. J’entendis deux ou trois fois mon nom suivi d’éclats de rire et d’expressions de lèvres méprisantes : [...] « Est-elle hypocrite ! » disait une vieille femme ; « qu’est-ce qui ne lui aurait pas donné le Bon Dieu sans confession ? » Et puis on riait, on riait tout autour de moi, comme si on avait parlé de quelqu’un qui n’était pas là.

Alphonse de Lamartine – Geneviève, histoire d’une servante – 1863

---

1 Picard vient du nom de la Picardie, région située entre l’extrême nord de la France et l’Île-de-France.

2 La seule exception, c’est quand on veut aller à Rome, puisque, comme chacun sait, tous les chemins* y mènent.

3 Et pour ceux qui entendent parler de cela pour la première fois, un cheval de Troie informatique (trojan, en anglais) est un petit programme nuisible qui a été introduit dans l’ordinateur à l’insu de son propriétaire et qui, la plupart du temps, donne un accès à l’ordinateur en ouvrant une « porte dérobée » permettant à l’auteur du logiciel malfaisant d’accéder secrètement à tout le contenu de la machine.

4 Notez que quand le loup est face à une chèvre, cette fois c’est la chèvre qui est mangée. L’expression originale (savoir passer la chèvre et le chou) est une allusion au fameux problème très ancien du paysan qui doit passer de l’autre côté de la rivière et garder intacts un loup, une chèvre et un chou, alors que son frêle esquif ne peut transporter à chaque traversée qu’un seul des trois en plus de lui. Si vous ne la connaissez pas déjà, je vous laisse en trouver la solution.

5 C’est vrai, ça, pourquoi ? Puisque dans la version anglaise de l’expression a cat may look at a king, c’est bien un chat qui peut regarder un roi.

6 À la question « Qu’est-ce qui marche à quatre pattes le matin, à deux le midi et à trois le soir ? », il répond : « C’est l’Homme qui au matin de sa vie se déplace à quatre pattes, qui au midi de sa vie marche avec ses deux jambes et qui au soir de sa vie s’aide d’une canne, marchant ainsi sur trois pattes. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

129. Passer/sauter du coq à l'âne

1. Dans une discussion ou un écrit, passer brutalement d'un sujet à un autre, sans transition ni liaison.

2. Tenir des propos incohérents.

Ceux qui ont été confrontés à l'éducation d'adolescents savent que ceux-ci sont prompts à (tenter de) passer d'un sujet qui les dérange (« où en es-tu avec tes devoirs ? ») à un autre sans aucun lien, qui les intéresse ou ne les met pas en difficulté.

Malheureusement, aujourd'hui, le pourquoi de l'âne opposé au coq s'est complètement perdu et il semble n'exister aucune explication réellement satisfaisante de la présence de ces deux animaux dans l'expression. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle est très ancienne, puisque, au XIV^{e} siècle, on disait déjà « saillir du coq en l'asne », puis au XV^{e}, « sauter du coq à l'asne ».

Le linguiste Claude Duneton évoque une possible confusion entre « asne » (l'âne) et « ane » (qui, jusqu'à la fin du XIII^{e} siècle, désignait la cane). Mais puisque l'asne se prononçait de la même manière et qu'il s'est transformé en « âne », c'est lui qui serait resté dans les mémoires. L'ancienne version de l'expression (avec « saillir ») aurait alors évoqué des rapports étranges entre un coq et une cane, mais sans qu'on puisse vraiment établir un lien avec la signification qui nous en reste.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une rencontre avec Jacques Higelin est forcément un peu décousue. Le chanteur en convient, il passe du coq à l'âne, ses réponses le font divaguer, ouvrir des parenthèses dans d'autres parenthèses... qu'il finit (presque) toujours par refermer.

Libération – Article du 18 février 2010

130. À cor et à cri

À grand bruit, avec beaucoup d'insistance.

Certains pensent que cette expression s'écrit « à corps et à cris ». Mais c'est oublier son origine, assez lointaine. En effet, cette locution existe sous une forme différente depuis le XV^e^ siècle où on disait déjà « à cry et à cor ». Elle nous vient de la chasse à courre, où l'on traque la bête en jouant du cor et en poussant des cris, donc en faisant beaucoup de bruit. Cette pratique a vite donné naissance à notre expression, qu'on a employée au XVI^e^ siècle pour exprimer une action menée avec beaucoup d'énergie, en attirant l'attention, comme dans « mener un procès à cor et à cri ».

La nouvelle Wii : Une manette à écran tactile que les enfants vous réclameront à cor et à cri, et que nous avons pu tester en avant-première.

Le Parisien – Article du 8 juin 2011

131. C'est dans mes cordes

C'est dans mes compétences

L'édition de 1832 du Dictionnaire de l'Académie française indique qu'à cette époque, la corde désignait aussi la note de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

musique ou le son, par association avec la corde vocale, bien sûr. On disait, par exemple, « la voix de ce chanteur est belle dans les cordes élevées » (Littré).

De là, on comprend qu'un morceau musical puisse être « dans les cordes » d'un interprète, si sa voix lui permet de le chanter correctement ; autrement dit, si le chanteur est au niveau technique nécessaire pour interpréter le morceau. Il est ensuite facile d'imaginer que cette expression ait été transposée à d'autres domaines que la musique pour indiquer que quelqu'un a les compétences pour exécuter une tâche.

[...] je vais même essayer de t'en écrire et j'en demanderai aux copains : tiens, ça serait tout à fait dans les cordes de Julien, je suis sûr qu'il t'écrira des chansons charmantes.

Simone de Beauvoir – Les Mandarins

132. La corde au cou

1. Dans une situation de totale soumission.

2. Dans une situation périlleuse ou désespérée.

C'est par un long chemin que le mot « corde » a fini par désigner ce long truc en chanvre qui sert aussi bien à attacher des objets ensemble, qu'à faire passer de vie à trépas des condamnés à mort ou qu'à gravir des sommets, par exemple.

En effet, le terme vient apparemment du très ancien mot hittite karad, passé ensuite au grec khordê, les deux désignant les intestins, boyaux qui ont servi à faire des cordes avant que, dans la plupart des usages, le chanvre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

puis d'autres matériaux plus modernes viennent remplacer la tubulure digestive dans leur confection.

Le premier sens de l'expression, qui date du début du XV^e^ siècle, fait référence aux vaincus. Pensons à la reddition des bourgeois de Calais, qui se mirent à la merci d'Édouard III en se présentant devant lui pieds nus, en chemise et une corde au cou.

C'est cette même image de soumission qu'on évoque à la blague lorsqu'on dit d'un homme qui se marie qu'il se met la corde au cou.

Quant au second sens, il évoque l'usage funeste qui peut être fait d'une corde, lorsque le condamné à être pendu se trouve sous la potence, le nœud coulant déjà passé autour du cou.

Il serait alors piquant de constater que la formation politique ayant provoqué la chute du premier gouvernement Berlusconi en 1995 soit à nouveau à l'origine d'élections anticipées. Silvio Berlusconi se trouve désormais avec une corde au cou, dont le nœud ne cesse de se resserrer.

Le Courrier – Article du 27 avril 2005

133. Un cordon-bleu

Une très bonne cuisinière (ou un très bon cuisinier).

Celles et ceux qui, grâce à leurs talents culinaires, enchantent les papilles, sont appelés des cordons-bleus. Nul doute que cette appellation peut aisément être vue comme une distinction décernée par l'entourage.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Or il se trouve que le terme « cordon-bleu » a autrefois désigné des décorations de prestige, offertes par les rois aux personnes méritantes. Il en était ainsi de l'insigne des Chevaliers du Saint-Esprit, ordre créé par Henri III vers la fin du XVIe siècle. Cette distinction ne fut proposée qu'à un nombre réduit de personnes, qui étaient appelées des cordons-bleus .

Toujours est-il que, de ces décorations associées à un cordon ou ruban bleu, est né le qualificatif « cordon-bleu » pour dire « le plus remarquable ». Appliquée ensuite, d'abord par plaisanterie, aux bonnes cuisinières, la locution ne s'applique aujourd'hui qu'au domaine culinaire. On en trouve une occurrence dans la 6e édition (1835) du Dictionnaire de l'Académie. On trouve aussi un livre de recettes intitulé Le Cordon-bleu : Nouvelle cuisinière bourgeoise, publié en 1828.

Mon grand-oncle avait pour cuisinière un cordon-bleu.
Georges Sand – Histoire de ma vie – 1855

134. Bayer/bâiller aux corneilles

1. Regarder en l'air, rester sans rien faire.
2. S'ennuyer.

Le verbe « bayer » qui, depuis le XIIe siècle, signifie « avoir la bouche ouverte » ne doit pas être confondu avec « bâiller » même si on ouvre généralement grand la bouche. Au XVIe siècle, par ailleurs, le terme « corneille » servait à désigner des objets insignifiants, sans importance. Ce terme pouvait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aussi bien désigner l'oiseau, présent en grande quantité à cette époque, que le fruit du cornouiller.

« Bayer aux corneilles » voulait donc dire « rester bouche ouverte à regarder en l'air » ou « contempler ou désirer des choses sans intérêt ».

Le verbe « bayer » étant tombé en désuétude (il n'est plus employé que dans cette expression), on le remplace souvent erronément par « bâiller » et l'expression prend alors le second sens proposé ; les corneilles deviennent alors un complément quasiment inutile et incompris dans ce contexte.

Il me reste une heure et quart à bayer aux corneilles, avant que mes supports plantaires ne soient fabriqués. J'ai négligé l'entretien de la paire précédente : la sueur, après qu'elle eut rongé la pellicule de cuir qui vira de la teinte crème au noir et devint rugueuse, attaquait le liège.

Gaston Cherpillod – Le collier de Schanz – Contemporains – 1975

135. À son corps défendant

Contre son gré, à regret, à contrecœur, malgré soi.

Cette expression, qui date de 1613, existait d'abord sous la forme « en son corps défendant », qui signifiait « en se défendant contre une attaque ».

Le sens actuel découle du sous-entendu que, si la personne qui s'est défendue a dû faire du mal à autrui, c'est contre son gré, uniquement parce que c'était le seul moyen pour elle de se protéger.

La définition que donne la première édition du Dictionnaire de l'Académie française, en 1694, ne laisse d'ailleurs aucun

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

doute à cet égard : « Un homme a fait quelque chose en son corps défendant, pour dire, qu'il l'a faite contre son gré pour éviter un plus grand mal. »

À la place de Laurent Blanc, je ne m'exprimerais plus : il s'est déjà mis en difficulté, à son corps défendant, lorsqu'il a parlé la première fois. Il faut qu'il reste à son poste et qu'il se concentre sur les résultats de son équipe.

Le Monde – Article du 5 mai 2011

136. Filer un mauvais coton

1. Avoir la santé qui se dégrade.

2. Être dans une situation difficile.

À la fin du XVII^e^ siècle, pour signifier « se ruiner », on disait « jeter un vilain coton ». On faisait alors allusion aux étoffes qui, en s'usant, perdaient des boules de fil de coton jusqu'à leur détérioration complète ou la déchirure.

Au XIX^e^ siècle, alors que la même expression signifie déjà « dépérir par la maladie » (c'est cette fois la santé qu'on se ruine), « vilain » est progressivement remplacé par « mauvais ». D'autre part, l'installation de nombreuses filatures où on file le coton provoque le remplacement progressif de « jeter » pour aboutir à l'expression actuelle qui, par extension, sert à évoquer diverses choses qui se dégradent, au-delà de la simple santé.

Le publiciste Max Clifford, qui a donné la version de Hatton, a déclaré que le pugiliste « file un mauvais coton depuis quelque temps » et qu'il est « bouleversé et choqué » par ce qui lui arrive.

RDS.ca – « Ricky Hatton file un mauvais coton » – 12 septembre 2010

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

137. Avoir les coudées franches

Avoir une entière liberté d'action.

En 1606, le Thrésor de la langue française de Jean Nicot (oui, le h est d'origine) donne du mot « coudée » la définition suivante : « C'est depuis le ply du bras jusques au bout du doigt du milieu de la main. »

La coudée est donc au départ une unité de longueur variable selon qu'on la mesure sur un nain, un basketteur ou un manchot.

Cette expression existe depuis le XVI^{e} siècle. Elle signifiait alors « avoir la liberté du mouvement des bras, pouvoir les étendre à droite et à gauche ». Par extension, elle s'applique à toute action que rien ne vient contrarier ou entraver.

Après tout, les innovations pédagogiques sont nées dans la pratique d'enseignants qui essayaient, cherchaient, prenaient des risques – s'étaient donné les coudées franches et avaient accepté les beaux risques un peu amers de la liberté responsable.

Philippe Lecarme – Pédagogue et républicain, l'impossible synthèse ? – Éditions E.S.F – 2002

138. Avoir des couilles

Avoir du cran, du courage.

Les deux boules dont il est ici question sont depuis très longtemps des symboles de virilité. Normal : la virilité est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

associée au sexe prétendument fort. Et qu'est-ce qui caractérise mieux la masculinité que ces deux choses ?

Or, depuis bien longtemps également, le courage est associé à la virilité.

Il était donc assez logique, dans l'esprit de certains, que l'image du courage soit la présence de deux testicules bien accrochés à leur emplacement naturel, d'où la naissance de cette expression.

Notez que, celui qui manque de courage se fait parfois traiter de « couille molle ». Comme quoi, il semble que, pour marquer son courage, il ne suffit pas d'en avoir, il faut aussi qu'elles soient bien fermes.

La variante « avoir des couilles au cul » existe également avec le même sens, mais cela peut prêter à confusion car, comme disait Lyautey, un militaire français, et confirmé par Clemenceau, « dans ma vie, j'ai toujours eu des couilles au cul, même si ça n'a pas souvent été les miennes ».

Aussi, en tête de la délinquance, se placent les grossistes parce qu'ils ont les moyens. Le braqueur, il a des couilles, mais il flambe. Le grossiste met son argent de côté.

Elisabeth-Boyera Itofo – Profession délinquant – Nicolas Philippe – 2002

139. Un coup de fil

Un appel téléphonique.

Il faut se souvenir que, avant qu'apparaissent nos téléphones cellulaires fonctionnant grâce à des ondes pas forcément sympathiques pour nos neurones, la téléphonie passait uniquement par des fils de cuivre, et sur des distances autrement supérieures que celle que notre misérable ficelle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

permet. C'est ce fil électrique, le lien entre deux interlocuteurs, qui est à l'origine de notre coup de fil.

Quant au mot « coup », ce n'est bien évidemment pas au sens de « action qui frappe quelque chose ou quelqu'un » qu'il faut le prendre (même si on peut frapper quelqu'un et l'assommer d'un coup de téléphone), mais au sens d'une « action avec un instrument », comme dans un « coup de volant » ou un « coup de pinceau ».

On ne sait pas exactement quand cette expression est apparue, mais compte tenu de l'invention du téléphone, on supposera sans grand risque de se tromper qu'elle est postérieure à la fin du XIX^{e} siècle.

Je demandais à un des policiers de garde si je pouvais passer un coup de fil, ce à quoi il répondit, « Demain matin, vous pourrez passer votre coup de fil. » Là déjà, je savais que je ne serais pas à l'heure à mon boulot.

Patrick Delpy – Histoire d'un homme... trop – Publibook – 2009

140. Faire la cour (à quelqu'un)

Chercher à séduire une autre personne en vue d'une relation amoureuse.

Avant d'être circonscrite à un usage galant, cette expression a connu une utilisation plus générale dès le XVI^{e} siècle.

En effet, il faut penser à ce qu'étaient la cour, le domaine et l'entourage du roi. À l'époque, les courtisans qui s'affairaient autour du souverain lui faisaient la cour, non pas dans le but de partager son lit, mais pour s'attirer ses bonnes grâces,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

être bien vu de lui et, autant que possible, obtenir ses faveurs. D'ailleurs, cette expression ne s'utilisait pas uniquement à la cour, mais partout où une personne cherchait à se faire bien voir d'une autre.

À partir du milieu du XVII^{e} siècle, son usage s'est limité au domaine de la galanterie, mais son but demeura le même : se faire bien voir auprès de la personne « courtisée » et obtenir ses faveurs.

Elle était jolie, ce soir, et il la trouvait romanesque, dans son tailleur austère. Si elle n'avait pas été une vieille amie [...] il lui aurait volontiers fait un doigt de cour.

Simone de Beauvoir – Les Mandarins – 1954

141. La cour des grands

1. Situation plus élevée que l'on souhaite atteindre.

2. Ensemble des personnes jouant un rôle prépondérant dans un domaine.

Que voilà une jolie métaphore scolaire ! Quel est l'enfant qui, déambulant dans sa cour de récréation, n'a jamais jeté des regards envieux vers les activités des « grands », dans cette partie de la cour réservée aux plus vieux qui peuvent s'autoriser des choses inaccessibles aux petits ou qui font la loi ?

C'est en référence à cette image que l'expression « cour des grands » a commencé à désigner un endroit, un classement, un groupe, un niveau qu'on atteint avec plaisir ou fierté après en avoir longtemps rêvé, grâce à une promotion (le conseil de direction d'une entreprise, par exemple) ou un bon

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comportement (un siège au Conseil de sécurité de l'ONU). Cette locution, apparue au cours de la seconde moitié du XX^e^ siècle, est généralement précédée de « jouer dans » ou « passer dans ».

Pour les quarts de finale, Bordeaux, qui n'a jamais joué à ce niveau depuis l'instauration de la nouvelle formule de la Ligue des champions, se retrouve dans la cour des grands.
Le Monde – Article du 18 mars 2010

142. Être au courant

Être informé (de quelque chose).

S'il est vrai que les électriciens bricoleurs du dimanche peuvent être parfois très désagréablement mis « au courant », comme l'a hélas été une certaine célébrité des années 1970 en manipulant une applique dans sa salle de bains, ce n'est pas du courant électrique qu'il est question dans cette expression qui date de la fin du XVII^e^ siècle.

Le mot « courant », très courant, date du début du XIII^e^ et vient du verbe « courir » qui signifiait aussi « couler ». C'est ainsi qu'on retrouve les écoulements de fluides orientés dans une direction comme les courants marins ou le courant d'air, par exemple[1].

Cette image d'un volume qui s'écoule a d'abord donné la locution « le courant des affaires » pour désigner les affaires de tous les jours, par opposition aux affaires extraordinaires, plus rares. Puis, par extension, la locution « être au courant des affaires » a signifié « connaître la manière de traiter les affaires de tous les jours (ou le courant des affaires) », c'est-à-dire savoir comment les traiter rapidement et efficacement, mais aussi tout simplement être informé de leur contenu.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Comme les « affaires » ne désignaient pas uniquement celles qu'on avait à traiter, mais celles qui se produisaient à l'extérieur (Quelle histoire ! Quelle affaire !), on rejoignait alors le sens de « être informé » de ces événements.

Les Européens sont au courant des pratiques concernant le transfert de prisonniers soupçonnés de terrorisme à bord d'avions de la CIA, via des aéroports européens, a affirmé hier l'ex-secrétaire d'État américain Colin Powell à News 24, la chaîne de télévision d'informations en continu de la BCC.

Reuters – Dépêche du 19 décembre 2009

143. Pendre la crémaillère

Fêter avec des invités son installation dans un nouveau logement.

De nos jours, si la fête associée à la « pendaison de crémaillère » existe bien toujours, il y a belle lurette* que l'objet à l'origine de cette expression a disparu de nos foyers.

Au XVI^{e} siècle, la cuisson des plats se faisait principalement dans l'âtre du foyer, la marmite étant suspendue à une crémaillère permettant de régler la hauteur du récipient au-dessus du feu. La construction de la maison était une activité à laquelle la famille, les amis et les voisins participaient de bon cœur. Pour les en remercier et fêter leur entrée dans leur nouveau foyer dans lequel l'indispensable crémaillère venait juste d'être enfin installée, les heureux occupants ne manquaient pas d'organiser un repas ou une fête où leur toute nouvelle crémaillère pouvait enfin être étrennée.

Et c'est depuis cette époque que perdure notre expression, malgré la disparition définitive de l'objet.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une fois l'espace intérieur bien défini, on y ajoute des terrasses, rétractables par un système hydraulique. Installer un module demande environ une heure, incluant le déploiement des balcons. Il ne reste plus, ensuite, qu'à brancher l'électricité, l'apport d'eau et... à pendre la crémaillère.

Carole Thibaudeau – « Vivre dans un conteneur » – La Presse, 15 février 2012

144. Riche comme Crésus

Extrêmement riche.

Alors que Crésus vécut au VI^e^ siècle avant notre ère, ce n'est qu'au XV^e^ que ce nom a désigné un homme riche. Il fallut attendre au XVII^e^ siècle pour que l'expression apparaisse. Dans sa capitale de Sardes, Crésus, dernier roi de Lydie, au sud-ouest de l'Asie Mineure, était un souverain extrêmement riche. Il devait sa fortune aux sables aurifères de la rivière Pactole[2] qui charriait des paillettes d'or[3].

Malgré sa fortune, Crésus subit des malheurs à la fin de sa vie : il perdit son fils Atys et fut vaincu à Thymbrée par Cyrus, roi de Perse, qui l'épargna pourtant et en fit son conseiller et ami. C'est cependant la richesse de Crésus que retint la postérité et qui devint le symbole d'une très grande fortune.

Il a refusé pour toi mademoiselle Taillefer et ses millions, dit le père Goriot. Oui, elle vous aimait, la petite ; et, son frère mort, la voilà riche comme Crésus.

Honoré de Balzac – Le Père Goriot – 1835

145. Au creux de la vague

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Dans une mauvaise situation psychologique, économique...
2. Au bas de sa popularité (pour un artiste).

La vague, dans sa partie haute, comporte une crête. Entre deux points hauts, donc entre deux crêtes, il y a un point bas, le creux.

Nous avons donc là une belle métaphore marine assez récente – elle ne date que de la seconde moitié du xx^{e} siècle – alors que les vagues existent depuis fort longtemps.

Le creux de vague désigne donc une perte totale de dynamisme, là où la crête est un symbole d'élan ou d'énergie ; dans le creux, la masse d'eau est aussi effondrée que le moral de celui qui est dépressif.

Le creux de la vague a été atteint en avril, où les librairies se sont quasiment vidées de leurs lecteurs.

L'Express – Article du 27 août 2007

146. La croix et la bannière

De grandes complications ou difficultés.

Cette expression, issue de l'italien, est attestée dès le xv^{e} siècle, sous une forme un peu différente. À cette époque, la religion était omniprésente. La croix, représentant celle du Christ, était donc obligatoirement brandie en tête de toutes les processions, qu'elles fussent de nature religieuse ou destinées à accompagner l'arrivée d'un notable dans la ville.

Dans ces différentes processions, on portait aussi des étendards ou des bannières diverses, que ce soit celle de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vierge, de la paroisse, d'une confrérie, du notable en déplacement ou de son hôte.

Cependant, l'organisation de ces processions était complexe. Les formalités, les règles à suivre et le respect de la hiérarchie transformaient parfois leur préparation en de véritables casse-tête.

C'est ce qui explique le sens actuel de « grandes complications ».

En 1690, le linguiste Furetière explique qu'« il faut la croix et la bannière pour inviter quelqu'un » signifiait qu'il fallait aller le chercher avec des formes telles qu'il ne puisse se dérober. On sous-entend ainsi l'apparat, la procession organisée pour accueillir au mieux un visiteur éminent.

Dans sa forme actuelle, la locution est attestée en 1822.

On prend toujours le chemin le plus difficile, le plus impossible. La croix et la bannière. Dans ce cas-ci : la croix et la bannière de la laïcité. On veut les deux. On veut toujours les deux. Lévesque et Trudeau. Le beurre et l'argent du beurre.

Stéphane Laporte – « La croix et la bannière » – La Presse, 15 septembre 2013

147. Un croque-mort

Un employé des pompes funèbres chargé de mettre les morts en bière et de les transporter au cimetière.

En lisant cette entrée, vous vous êtes sûrement dit qu'il ne s'agit pas d'une expression et que, comme tout le monde, vous en connaissez parfaitement l'origine.

Pour le premier point, vous avez parfaitement raison : il ne s'agit pas d'une expression, mais d'un simple mot composé. Mais c'est tout de même à cause du second point que j'ai jugé utile d'en indiquer l'étymologie.

Comme tout le monde, vous savez très bien que « croque-mort » date de l'époque (mais laquelle, au fait ?) où la personne chargée de mettre en bière un défunt s'assurait qu'il était bien passé de vie à trépas en lui mordant un gros orteil. Si le mort réagissait, c'est qu'il était un peu moins mort que prévu, et on lui donnait alors une deuxième chance dans le monde des vivants. Dans le cas contraire, son sort et le cercueil étaient scellés. Celui qui « croquait » ainsi un mort ne pouvait donc qu'être appelé un « croque-mort ».

Voilà une origine parfaitement plausible, universellement répandue et complètement fausse.

Ce mot date en réalité de 1788, soit juste avant la prise de la Bastille. Il contient deux parties : le mort, dont le sens est parfaitement clair, et « croque » qui, ici, ne signifie nullement ce qu'on a toujours cru, mais plus simplement que le mort disparaît.

En effet, le croque-mort fait disparaître le mort, d'abord en le déposant dans un cercueil, puis en enterrant ce dernier, le verbe « croquer » ayant ici le sens figuré de « faire disparaître », signification qu'on retrouve en partie dans « croquer un héritage », c'est-à-dire le dilapider, mais aussi « faire disparaître ».

Malgré les avertissements de sa mère, la tentation était trop grande, elle essayait de décroiser les mains du défunt reposant paisiblement dans son cercueil. Curieuse, la fillette en profitait pour vérifier la température et la texture du corps inerte. « J'étais le type d'enfant que le croque-mort haïssait ! », lance-t-elle en riant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Isabelle Légaré – « Profession : maquiller la mort » – Le Nouvelliste, 28 octobre 2011

148. En deux coups de cuillère à pot

Très rapidement, sans difficulté apparente.

Cette expression semble apparaître juste avant la Première Guerre mondiale.

La « cuillère à pot » est une grosse louche qui, en raison de sa taille, permet de vider rapidement un récipient ou de servir vite fait de grandes portions de nourriture.

C'est tout simplement de là que viendrait la notion de rapidité (le récipient vidé en deux coups seulement) associée à notre locution qui serait née dans le milieu militaire ou carcéral (le service rapide du ragoût aux soldats ou aux prisonniers).

Une autre hypothèse quelquefois proposée viendrait de la marine à voiles, la « cuillère à pot » étant un sabre d'abordage muni d'une coquille en forme de cuillère destinée à protéger la main.

Ce sabre, comme toute arme du même type, permettait de régler très facilement un problème en en assénant un ou deux coups en travers de la tête de l'importun.

Cette origine est toutefois passée sous silence par le linguiste Alain Rey et rejetée par son confrère Claude Duneton.

Les géologues s'étaient rendu compte les premiers que le vent, la pluie, les rivières, les glaciers... n'avaient pas raboté les montagnes en deux coups de cuiller à pot. Ils estimaient déjà que les ères géologiques au cours desquelles la planète

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s’est peu à peu façonnée se comptent en centaines de millions d’années.

Jacques Paul – L’homme qui courait après son étoile – Éditions Odile Jacob – 1998

149. Né avec une cuillère d’argent dans la bouche

Ne pas avoir de soucis pécuniaires à se faire pour son avenir, dès la naissance.

Cette expression, dont l’apparition n’est pas précise, est une traduction littérale de la version anglaise born with a silver spoon in his mouth dont la première attestation en Angleterre se trouverait dans une traduction de Don Quichotte de Cervantès parue en 1712. Aux États-Unis, elle apparaît en 1780 dans un des volumes de l’Adams Family Correspondence[4].

Si les cuillères ont d’abord été en bois[5], elles ont ensuite été principalement fabriquées en étain. Mais, dans les familles riches, la tradition voulait que le parrain offre à son filleul une cuillère en argent au moment de son baptême, ce métal étant bien sûr une matière beaucoup plus noble et chère que l’étain.

Cet objet était donc un symbole de l’aisance dont jouissait la famille du bébé, ce qui laissait penser qu’il n’aurait pas de soucis financiers à l’avenir.

L’histoire de Robin Cook est comme le négatif de celle de Bunker. Né avec une cuillère d’argent dans la bouche, il n’aura ensuite de cesse de la recracher. Fils d’un riche homme d’affaires du textile, il vomit son milieu d’origine et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plonge dans une vie de délinquance, allant jusqu'à être l'homme de paille d'un gang de truands londoniens.

Le Nouvel Observateur – Article du 7 décembre 2006

150. Porter la culotte

Assumer le « rôle » de l'homme dans un couple.

Il y eut des époques où la femme devait obéir aux ordres de son homme et satisfaire tous ses désirs, par exemple à la fin du XVIIIe siècle, lors de l'apparition de cette expression. L'homme dirigeant le ménage et étant en partie vêtu d'une culotte, « porter la culotte » s'est donc très naturellement dit de celui qui avait l'autorité dans le couple.

Mais comme il faut toujours des exceptions pour confirmer la règle, il y a aussi des couples dans lesquels c'est la femme qui dirige, qui mène tout son monde à la baguette. Et, en réalité, c'est uniquement dans ce cas que l'expression s'emploie, lorsqu'on dit de la femme qu'elle porte la culotte, vêtement ici considéré comme le symbole de l'autorité masculine au foyer.

On disait aussi « porter le pantalon » ou « porter les braies », ces dernières étant un vêtement en forme de culotte ou de caleçon porté par plusieurs peuples de l'Antiquité et encore en usage dans les campagnes au Moyen Âge.

Elle rit et son mari l'imite, on dirait bien que c'est elle qui porte la culotte...

Michel Kessler – Joséphine – L'Âge d'Homme – 2002

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

151. N’en avoir cure

1. Ne pas s’en soucier.
2. S’en moquer.

Le mot « cure » date du milieu du XIe siècle, et vient du latin cura. S’il a toujours eu le sens de « souci », on trouve aussi d’autres acceptions comme « charge » ou « direction » dans le monde des administrations ou bien « soin » ou « traitement » dans le milieu médical[6]. Il a aussi longtemps désigné un « souci amoureux ».

Mais en dehors de sa spécialisation médicale encore en usage aujourd’hui, le sens initial de « souci » ne survit plus que dans notre expression qui date également du XIe siècle, à une époque où la forme positive « avoir cure de » existait aussi.

Le conseiller, le père de l’idée, fait celui qu’on outrage et qu’on calomnie. Il menace de faire du train, de déshonorer la mairie. Notre maire, qui n’en a cure, poursuit l’enquête.

Georges Sand – La mare au diable – 1846

152. Au grand dam (de quelqu’un)

1. Au grand désavantage, au détriment (de quelqu’un).
2. Au grand regret ou désespoir (de quelqu’un).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Dam », qui existe depuis l'an 842, vient du latin damnum qui voulait dire « dommage » ou « préjudice » et était principalement utilisé dans un contexte juridique. Tout en gardant le sens latin, « dam » est ensuite devenu « damage » vers 1080, puis « domage » et « dommage » vers 1160.

« Dam » s'est complètement effacé devant « dommage » au XVIe siècle pour n'être plus utilisé que dans l'expression dont il est question ici.

Une dérive récente fait que cette expression est maintenant aussi employée avec le second sens proposé, peut-être parce qu'on a des regrets de ce qu'on a perdu lorsqu'on a subi un préjudice.

Quand j'étais adolescent, au grand dam de mes parents il est vrai, j'avais une admiration sans bornes pour un chanteur français. [...] Je vous disais au grand dam de mes parents parce que le chanteur était tout simplement Claude François. Pour eux, il n'était pas une référence culturelle et spirituelle absolument nécessaire à mon épanouissement personnel.

Philippe Cochinaux – Fragments de bonheur – Fidélité/Salvator – 2006

153. Une épée de Damoclès

1. Un péril imminent et constant.

2. Un danger qui plane sur quelqu'un.

Bien que l'histoire qui en est à l'origine ait été racontée par Horace et Cicéron, ce qui commence à dater, cette expression n'est employée qu'à partir du début du XIXe siècle.

À la fin du Ve siècle avant notre ère, Damoclès était un courtisan de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse. Au cours

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d’un banquet, alors que Damoclès lui disait combien il enviait son pouvoir et sa richesse, Denys chercha à le convaincre que la vie d’un tyran n’était pas aussi agréable qu’il le croyait. Il faut bien reconnaître qu’entre les comploteurs et empoisonneuses prêts à le faire disparaître à tout bout de champ, les épouses, concubines et maîtresses qu’il fallait satisfaire, l’argent volé aux pauvres qu’il fallait dépenser, l’absence de télé et de jeux vidéo, la vie d’un tyran n’était finalement pas bien rose. Bien entendu Damoclès n’en crut pas un mot.

Denys le fit alors s’asseoir sur son trône, prit son épée, arracha un crin de la queue de son cheval, y attacha l’épée et la suspendit, la pointe en bas au-dessus de la tête de Damoclès en lui disant : « Profite bien maintenant de ce banquet et amuse-toi ! Tu vas rester à ma place jusqu’à sa fin et je te garantis que tu ne verras plus les choses de la même manière. »

Effectivement, Damoclès, dont la vie ne tenait plus qu’à un crin, eut un peu de mal à bien profiter de la suite du banquet. Un petit quelque chose l’empêchait d’être suffisamment serein pour apprécier pleinement sa nouvelle situation. C’est de cette histoire antique où Damoclès sentait continuellement un danger planer sur sa tête qu’est née notre expression.

Dans le cinéma hollywoodien, on le sait, l’exigence d’un premier week-end « performant » est une menace qui plane sur les artisans comme une épée de Damoclès.

Marc Cassivi – « Vie et mort du cinéma » – La Presse, 2 décembre 2013

154. Dare-dare

1. Sans le moindre délai, tout de suite.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Très vite.

Cette locution semble apparaître au XVIIe siècle. Selon le Dictionnaire historique de la langue française, il pourrait s'agir d'un doublon destiné à renforcer le sens du mot. En effet, « dare » vient du verbe « (se) darer » qui signifie « s'élancer ». Cette variante dialectale de « (se) darder » venait de « dard », ancienne arme de jet.

Or, en général, celui qui s'élance a l'intention d'aller vite, ce qui expliquerait le sens de la locution.

Certains évoquent aussi une possible déformation de « gare ! gare ! »

Ré-embourgeoiser dare-dare la philosophie, c'est-à-dire la domestiquer afin qu'elle n'ait plus jamais à l'esprit l'idée de transformer quoi que ce soit, ni la vie, ni l'art, ni les hommes, ni elle-même.

Vincent Cespedes – Mai 68 : La philosophie dans la rue ! – 2008

155. Les dés sont pipés

1. Les dés sont truqués.

2. Il y a une tromperie quelque part.

Pipé. Que voilà un bien étrange qualificatif pour un dé trafiqué, objet n'ayant vraiment aucun lien avec une pipe ! Il faut savoir qu'au XIIIe siècle, une pipe (ou un pipet, devenu « pipeau » au milieu du XVIe siècle) désignait une petite flûte, mais aussi un appeau, cet instrument destiné à tromper les oiseaux pour les attirer en imitant leur cri.

Au XIVe, « piper » (qui, initialement, voulait dire « pousser un petit cri » pour une souris) signifiait, lorsqu'il était utilisé à la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chasse, « imiter le cri d'un oiseau que l'on veut attirer ».

La notion de tromperie associée à ces mots était donc présente il y a très longtemps et suffit à expliquer que l'adjectif « pipé » serve à désigner un objet truqué dans le but de tromper quelqu'un d'autre, comme le sont certains dés.

Pour confirmer que cette explication n'est pas du « pipeau » (autre variation de même origine), voici ce qu'écrivait François Villon au milieu du xv^{e} siècle :

« Gailleurs, bien faitz en piperie,

Pour ruer les ninars au loing,

à l'asault tost sans suerie,

que les mignons ne soient au gaing

farciz d'ung plumbis a coing. »

Ce qui, en français moderne, pourrait se traduire à peu près par (selon Ionela Manolesco) :

« Flambeurs, bien faits en tricherie,

Pour faire rouler les dés [truqués] au tripot,

À l'assaut tôt ! (Hé ! Sans tuerie !)

Que les jouets ne soient au gain

Trop lestés de plomb au coin. »

Si cette expression s'applique aujourd'hui rarement au sens propre, elle s'utilise lorsqu'un protagoniste d'une affaire, légale ou non, sent qu'il y a une entourloupe quelque part, qu'un piège est tendu ou que l'affaire est faussée à l'avance.

Au contraire, la plupart des élèves de classes privilégiées croient vraiment à ce que l'école dit d'elle-même, c'est-à-dire qu'elle ne fait que transmettre un savoir et les mêmes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

possibilités pour tous. Les élèves les plus brillants venant de classes moins privilégiées savent, eux, que les dés sont pipés.

Gérard Fourez – Éduquer – Accès + – 1992

156. Après moi le déluge !

Peu m'importe ce qu'il va se passer (après ce que j'ai fait), même si c'est une catastrophe.

Le linguiste Alain Rey indique n'avoir trouvé pour cette expression aucune attestation antérieure à 1789. Elle est pourtant, selon les sources, associée quelques dizaines d'années auparavant soit à Louis XV, soit à sa favorite, M^{me} de Pompadour. Il est donc étonnant de ne pas en trouver de trace écrite un peu avant, compte tenu de la notoriété de leurs auteurs présumés.

Bien entendu, le déluge fait référence non pas à une simple pluie diluvienne ou à une inondation banale, mais à la catastrophe biblique que fut le Déluge dont seul Noé sortit vivant avec sa famille et tous les couples d'animaux qu'il avait pu faire monter à bord de son arche. On prête cette expression à Louis XV qui, parlant de son Dauphin, l'aurait employée pour dire qu'il se moquait complètement de ce qu'il pourrait faire après sa disparition.

Mais on évoque plus souvent la Pompadour qui, devant le roi accablé d'avoir appris la défaite du maréchal de Soubise à Rossbach en 1757, lui aurait dit : « Il ne faut point s'affliger : vous tomberiez malade ; après nous le déluge ! »

Mais, malgré le manque d'attestation écrite plus ancienne, le linguiste Claude Duneton affirme que cette expression

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

existait bien avant et qu'elle aurait été remise au goût du jour par l'astronome Maupertuis. Celui-ci avait annoncé le retour de la comète de Halley pour 1758, en prédisant qu'elle provoquerait un nouveau déluge, voire la fin du monde, ce qui aurait rendu certaines personnes très fatalistes et donc susceptibles de prononcer cette affirmation.

Après moi le déluge, et ce que deviendront ses autres collaborateurs, je m'en contrefous. Mais je ne veux pas me trouver le bec dans l'eau à quarante-deux ans, après avoir scié la bonne branche sur laquelle j'étais assis !

Michel de Saint-Pierre – Le milliardaire – Grasset – 1970

157. Le démon de midi

Tentation de la chair qui s'empare des êtres humains vers le milieu de leur vie.

C'est vers la quarantaine, voire la cinquantaine, que s'éveille principalement chez les hommes (mais la femme n'est nullement à l'abri) la tentation, provoquée par le « démon de midi », d'aller tester son pouvoir sexuel ailleurs qu'à la maison, souvent au même moment de l'existence où ils s'interrogent sur l'utilité et la réussite de leur vie, sur leur capacité à séduire encore, doutes accompagnés de divers autres tourments psychologiques. Ce démon-là serait d'abord né d'une erreur de traduction de la Bible, de l'hébreu vers le grec, par les Septante[7] qui, dans un psaume évoquant les fléaux capables de frapper les hommes en pleine nuit et ceux frappant en plein midi, auraient confondu shêd (démon) et yâshûd (qui dévaste). Cette erreur, reconduite dans la Vulgate[8] y est devenue daemonius meridianus, le « démon » ou « diable méridien ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette formule n'avait à l'origine aucun lien avec le péché de chair. Mais vers la fin du XVII^e siècle, le démon allait devenir la personnification d'une mauvaise tentation (comme dans « le démon du jeu » ou « le démon de la chair »). Le remplacement dans les esprits du milieu de la journée par le milieu de la vie (« midi » de la vie), associé à l'idée du milieu du corps, siège de l'activité sexuelle, a probablement donné lieu à un nouveau sens de l'expression biblique.

Les vedettes qui disjonctent, on a l'habitude à Hollywood : Tiger Woods, Alec Baldwin, Britney Spears... Mais Mel Gibson ? Le père de famille modèle, Mad Max le jour, papa poule le soir [...], catholique pratiquant assistant à une messe en latin tous les dimanches, dans une chapelle construite sur sa propriété de Malibu. Las, tous les Pater et les Ave n'ont rien pu faire contre le démon de midi.

Le Point – Article du 22 juillet 2010

158. À belles dents

1. Avec un grand appétit.

2. Avec beaucoup d'ardeur.

Cette expression date des alentours du XV^e siècle. Le qualificatif « belle » doit être ici compris comme « grand » ou « gros », comme on le trouve, par exemple, dans une belle somme, un beau poulet. Elle est parente de l'expression « déchirer quelqu'un à belles dents », qui signifiait « dire des choses très féroces sur quelqu'un ». Le lien avec les crocs (ou les belles dents) d'un animal féroce est évident, cet animal déchirant sa proie à grands coups de crocs avec beaucoup d'ardeur, comme s'il avait un grand appétit. On peut l'opposer à « manger du bout des dents », qui sert à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

désigner celui qui, au contraire, mange peu ou peu volontiers.

Je dis qu'elle m'a mordu à belles dents, comme vous voyez.
Je dis qu'elle ne voulait pas me lâcher.
Alexandre Dumas – Les mille et un fantômes – 1849

159. Avoir une dent contre quelqu'un

En vouloir à quelqu'un.

Il faut remonter au XIV^e^ siècle pour trouver les premiers usages de cette expression. À l'époque, on disait plutôt « avoir la dent (les dents) à (sur) quelqu'un ». Nul doute qu'à l'époque, les individus devaient facilement avoir une dent contre les arracheurs de chicots qui sévissaient sans vergogne, à la tenaille et sans anesthésie. Lorsque, dans cette ancienne forme de l'expression, on remplaçait la personne par une chose, la locution signifiait alors « être passionné par », « convoiter ardemment » ou « s'acharner sur ».

Mais pourquoi une dent ? Pour le comprendre, il faut savoir qu'à partir du XIV^e^ siècle, le mot « dent », au sens figuré, exprimait l'agressivité ou la malveillance. On en imagine aisément la raison : non seulement la dent est à la fois un symbole de dureté et de morsure, mais l'animal qui « montre ses dents » a un comportement agressif. Ne disait-on point, d'ailleurs, ne faire apparaître aucune dent pour « ne montrer aucune agressivité » ? À la même époque, une dent de lait était une rancune, une animosité de longue date. C'est pourquoi, un peu plus tard, on retrouve chez Molière, dans le Bourgeois gentilhomme, l'expression « avoir une dent de lait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

contre quelqu'un ». Toutefois, rien ne dit pourquoi on a glissé de « la dent » ou « les dents », articles définis, à « une dent », article indéfini.

D'abord, mon vieux, on peut avoir une dent contre quelqu'un même s'il ne vous a fait aucun mal.

Miguel de Unamuno – Abel Sánchez : une histoire de passion – 1917

160. Mentir comme un arracheur de dents

Mentir effrontément.

De nos jours, lorsque vous allez vous faire arracher une ou plusieurs dents, le dentiste ne se pose plus de questions : il anesthésie automatiquement la cible de l'extraction avant de procéder à l'opération. Pour votre plus grand bien, car, à moins d'être profondément masochiste, vous n'aimez pas souffrir inutilement.

Mais autrefois, aux débuts de la chirurgie dentaire, lorsque la seule anesthésie possible était le coup de massue, les dents cariées provoquant des douleurs insupportables existaient déjà. Alors pour convaincre les patients de se faire arracher leurs dents malades, les dentistes de l'époque ou « arracheurs de dents », qui exerçaient leur art sur les marchés, places publiques et foires, n'hésitaient pas à affirmer que l'extraction serait complètement indolore. D'ailleurs, les arracheurs de dents étaient généralement accompagnés d'un joueur de tambour qui tentait de couvrir les hurlements du malheureux pour éviter de faire fuir les prochains clients.

Ce serait donc des mensonges éhontés de ces praticiens que viendrait notre expression qui, sous cette forme, date du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XVIIe siècle. Mais le terme « arracheur de dents » désignait déjà un grand menteur dès la fin du siècle précédent.

Je paradais toutes les nuits au comptoir, dans la lumière rouge et la poussière de ce lieu de délices, mentant comme un arracheur de dents et buvant longuement.

Albert Camus – La chute – 1956

161. Faire son deuil de

Se résigner à la perte de quelque chose, de quelqu'un.

Cette expression s'utilise aussi bien à propos de quelque chose ou de quelqu'un. Elle s'applique à la période pendant laquelle on finit par se résigner à être privé de quelque chose ou quelqu'un de cher. Le mot « deuil », du latin dolus, est dérivé de dolere (souffrir) et désigne, au Xe siècle, la douleur ou l'affliction que l'on éprouve lors de la mort d'un proche. Au XVe siècle, il désigne aussi le décès, la perte d'un être cher. Il aura également plus tard divers sens plus ou moins figurés, tous liés à la mort ou à une grande tristesse. C'est dans la première moitié du XIXe siècle qu'apparaît notre expression, qui ne s'applique d'abord qu'à des choses. Elle exprime la difficulté à accepter la perte d'une chose ou d'un proche auquel on tenait beaucoup.

Le domaine spirituel était le seul auquel nous puissions prétendre. Il faut en faire notre deuil.

Jean Cocteau – Maalesh – 1949

162. Au diable vauvert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Très loin, dans un endroit perdu.

Avouez que vous voyez un veau vert quand vous entendez cette expression !

Notre vauvert (en un seul mot et sans e) date du début du XIXe siècle, mais son origine n'est pas claire. Au départ, ce mot banal ne désigne qu'un « vert vallon » ou « val vert ». Le terme « vau » existe encore dans les expressions « aller à vau-l'eau* » et « par monts et par vaux ». Dès le XVe siècle, « faire le diable de Vauvert » signifiait « s'agiter beaucoup », mais sans qu'une quelconque notion de distance s'y rattache.

Ce nom était aussi celui d'une abbaye de chartreux située au sud de Paris, à peu près là où se trouve actuellement le carrefour Denfert-Rochereau. Il faut d'ailleurs reconnaître que, pour aller au diable, la première partie du nom du carrefour est bien adaptée... Cette abbaye aurait été le théâtre de manifestations plus ou moins diaboliques, peut-être orchestrées par les moines eux-mêmes pour que le roi Louis IX leur fasse don du domaine.

L'histoire de ce lieu reste l'hypothèse la plus souvent rencontrée, d'autant plus qu'il était situé au-delà d'une des portes de Paris les plus éloignées du centre de la ville. Charles Rozan dans ses Petites ignorances de la conversation indique également ceci :

« Le château de Vauvert ou Val-Vert, situé près de Paris, du côté de la barrière d'Enfer, avait été habité par Philippe-Auguste après son excommunication ; il passait depuis cette époque pour être hanté par des revenants et des démons. Saint Louis, pour désensorceler ce château, le donna aux chartreux en 1257. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Alors l'éloignement doublé des démons d'Enfer a suffi à créer un « diable vauvert ».

Il existait également un château de Vauvert à Gentilly qui aurait servi de repaire à des bandits redoutés, ce qui en faisait donc un lieu malfaisant. On trouvait en outre un Vauvert près de Nîmes, où les protestants ont détruit un sanctuaire dédié à la Vierge.

Il est donc possible qu'un de ces « Vauvert » considérés comme éloignés de Paris à l'époque, et dans lesquels des événements « peu catholiques » se sont produits, ait donné naissance à cette expression en l'associant à « au diable » qui, dès le XV^{e} siècle, voulait déjà dire « très loin ».

Aujourd'hui, on emploie aussi l'expression « au diable vert ».

Cela fait des années que je me suis autorisée à revenir en ces lieux, autrefois « chez moi », « à la maison ». J'y passe avec Guy, mon mari. C'est tout naturel. La nuit, nous pouvons toujours compter sur un pied-à-terre à Paris, nous qui habitons là-bas, au diable vauvert.

Anne Mounic – Jusqu'à l'excès ou Le reptile dans le livre – Éditions L'Harmattan – 2007

163. Tirer le diable par la queue

1. Vivre avec des ressources insuffisantes.
2. Avoir des difficultés à subvenir à ses besoins.

Le diable existe depuis la nuit des temps dans l'imaginaire des humains, sous une forme ou une autre. Et les histoires

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

où un homme fait appel au diable pour l'aider à le sortir d'un très mauvais pas sont nombreuses.

C'est pourquoi, à cause du mystère qui entoure l'origine de cette expression, de nombreux lexicographes ont tenté de l'expliquer par l'image de l'homme qui, étant dans un grand besoin, passe un coup de fil au diable pour le faire venir. Mais une fois ce dernier présent et les raisons de l'appel au secours expliquées, celui-ci décide de repartir sans accorder d'aide. Le pauvre homme, qui est pourtant prêt à vendre son âme tellement il est dans le besoin, cherche alors désespérément à le retenir par ce qui lui tombe sous la main, c'est-à-dire la queue.

Pierre-Marie Quitard proposait une autre explication, en 1842, dans son Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique des proverbes :

« Veut-on, par exemple, découvrir la raison du dicton : Tirer le diable par la queue, on doit la chercher en prenant pour point de départ un proverbe antérieur qui nous apprend que le diable, c'est-à-dire le malheur personnifié dans l'être infernal, est souvent à la porte d'un pauvre homme. Ce proverbe a fait supposer entre le diable et le pauvre homme une lutte dans laquelle celui-ci, n'osant attaquer de front son adversaire, sans doute à cause des cornes et des griffes, le saisit par-derrière afin de l'éloigner de son logis ; et l'inutilité de ses efforts a été rendue par une métaphore empruntée de ces bêtes récalcitrantes qui s'obstinent à avancer au lieu de reculer quand on les tire par la queue. »

Ces explications pourraient satisfaire, mais le linguiste Claude Duneton, grâce aux travaux récents de l'écrivain et journaliste Pierre Enckell, signale que cette expression avait autrefois un autre sens.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En effet, aux XVIe et XVIIe siècles, les textes où elle apparaît montrent qu'elle signifiait « travailler humblement pour gagner raisonnablement sa vie ». Les notions de misère ou de ressources insuffisantes étaient alors absentes.

Cependant, dès 1690, Furetière donne à l'expression sa signification actuelle de la personne qui n'arrive pas à gagner sa vie.

Ces découvertes récentes ne font qu'ajouter un mystère au précédent :

– on ne sait toujours pas ce qui a fait évoluer le sens de l'expression, donc le lien qu'il peut y avoir entre la misère et le diable qu'on tire par la queue ;

– on ne sait pas plus pourquoi, auparavant, un travail humble était comparé à un « tirage » de queue du diable.

Fils d'un petit paysan du Seeland, il aurait été condamné à tirer le diable par la queue, si le destin ne l'avait pas gratifié d'un coup de baguette magique. Une grosse usine décidée à s'implanter dans le Seeland, le pays des lacs, n'avait pas lésiné sur le prix des terres.

Julien Dunilac – Le coup de grâce – L'Âge d'Homme – 1998

164. Le dindon de la farce

La victime d'une tromperie, d'une moquerie, et qui fait généralement la risée de tout le monde.

Il existe deux principales explications pour l'origine de cette expression, mais c'est probablement une troisième qui est la bonne.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La première trouve son origine au Moyen Âge, où les « farces » étaient des intermèdes comiques dans des spectacles. Parmi les personnages récurrents de ces pièces, on trouvait des pères crédules, bafoués par des fils peu respectueux. Ces pères auraient été surnommés les pères dindons. Un tel personnage, souvent dupé par sa progéniture, était donc « le dindon de la farce ».

Hélas, à moins qu'autre chose ait porté le nom de « dindon » autrefois ou que ce mot ait été déformé, un petit problème de date se pose, car les dindons que nous connaissons ont été importés du Mexique bien plus tard, à partir du XVIe siècle. Selon le linguiste Claude Duneton, l'expression viendrait d'un spectacle forain intitulé Le ballet des dindons, qui exista à Paris entre 1739 et 1844. Dans ce spectacle, des dindons étaient posés sur une plaque métallique progressivement chauffée par-dessous au point que les pauvres volatiles finissaient par « danser » pour tenter d'éviter de se brûler les pattes. Bien entendu, cette « farce » faisait beaucoup rire les spectateurs de l'époque qui appréciaient les cruautés animalières comme les combats d'animaux, mais qui aimaient aussi d'autres spectacles divertissants comme les pendaisons ou les passages à la guillotine.

Le rapport au fait de se faire duper n'est cependant pas flagrant.

Alors, pourquoi ne pas rester simple ? En effet, un dindon, ça se fait plumer, donc au sens figuré, il se fait duper. Et comme il se sert souvent farci, il aura suffi d'un peu d'humour pour accoler au volatile cette histoire de farce.

Il ne reste donc plus qu'à étayer un peu cette hypothèse hardie, comme disait Laurel.

Il faut savoir que le terme « dinde » désigne depuis longtemps une jeune fille niaise (le Dictionnaire de Trévoux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cite cette acception en 1771, mais elle est probablement antérieure). Or puisqu'une personne niaise se fait aisément duper, il est logique qu'au masculin, le dindon ait remplacé la dinde.

Quant à « farce », il suffit de confirmer qu'à cette époque, on farcissait bien les dindons pour imaginer la plaisanterie. Or dès 1750, dans le Dictionnaire des Aliments, vins, et liqueurs, écrit par François-Alexandre Aubert de la Chesnaye des Bois, on trouvait ceci :

« Le tout haché ensemble et pilé dans le mortier, on en farcit le dindon, on y met un bon ragoût d'écrevisses dans le corps. Ce ragoût étant mis dans le corps, on bouche le dindon de la farce par les deux bouts et on le coud ensuite. »

On connaît le principe de la pyramide de Ponzi : en retour du pactole qu'il a apporté, celui qui sort touche les pactoles apportés par ceux entrés dans la danse après lui. Il lui suffit donc de savoir attendre un peu pour emporter son jackpot. Le principe repose donc sur une double confiance : d'abord dans celle que personne ne va paniquer à l'idée d'être le dindon de la farce et demander, en conséquence, de reprendre sa mise avant que la pyramide ait fait son œuvre ; ensuite, dans celle que de nouveaux arrivants vont accepter de rentrer dans la danse, de jouer le même jeu, pour alimenter la pyramide.

Le Monde – Article du 18 août 2010

165. À discrétion/à la discrétion (de quelqu'un)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Comme on le veut, autant qu'on le veut.
2. À la disposition, à la merci (de quelqu'un).

Aujourd'hui, quand on parle de discrétion, on ne pense généralement qu'à quelqu'un qui cherche à passer inaperçu ou à ne pas gêner, choquer ou peiner autrui. Le sens de ces expressions peut donc étonner ceux qui ignorent un sens ancien du mot.

Issu du latin discretio, le mot « discrétion » apparaît au XIIe siècle et signifie, entre autres choses, « discernement ». La locution « à discrétion » évoque la notion de volonté (comme on le veut, autant qu'on le veut selon son choix) et on imagine que la volonté s'accompagne de discernement. En effet, lorsque dans un restaurant vous pouvez vous précipiter sur le buffet « à volonté », on présume que votre discernement vous fera limiter la quantité d'assiettes que vous ingurgiterez. La seconde locution, « à la discrétion de quelqu'un », sous-entend qu'on est sous la coupe de la personne, complètement dépendant de ce qu'elle voudra faire de nous. Mais, là encore, on suppose (ou on espère) qu'elle aura suffisamment de discernement pour ne pas lâchement profiter de la situation.

On envahit les salons de trois cents couverts, et les deux cent dix convives eurent bien de la peine à y tenir. Barnabé avait eu une conférence avec le traiteur, et la bonne chère et les matelotes furent servies à profusion. Le vin ne manqua à personne ; il était à discrétion.

Honoré de Balzac – L'héritière de Birague – 1822

166. Mon petit doigt m'a dit

1. Je l'ai appris ou entendu par une source

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que je ne veux pas dévoiler.
2. Je soupçonne que tu veux me le cacher.

Il ne faut pas chercher bien loin pour comprendre le pourquoi de cette expression ou plutôt, le pourquoi du choix du petit doigt utilisé pour indiquer qu'on ne veut pas désigner sa source ou qu'on a des soupçons.

À la fin du XIX^{e} siècle, quelques érudits insatisfaits de la simplicité de l'origine ont voulu croire que « doigt » était une déformation de « dé », raccourci de Dieu, le seul omniscient, capable de tout savoir sur tout et tous.

Mais il semble bien qu'ils se soient mis le petit doigt dans l'œil*.

Si, en joignant le geste à la parole, vous dites à votre enfant qu'un de vos doigts vous a chuchoté à l'oreille qu'il a fait pipi dans le pot de fleurs (ou toute autre bêtise faite avec témoins rapporteurs), ce n'est naturellement pas le pouce que vous allez tenter de faire entrer au début de votre conduit auditif, mais le petit doigt.

En effet, de par sa taille, ce doigt, très justement nommé l'auriculaire, est celui qui est le plus adapté pour servir de délateur imaginaire dans le creux de l'oreille.

Pour les incrédules devant tant de simplicité, voici une réplique d'Argan dans la scène VIII de l'acte II du Malade imaginaire de Molière :

« Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (Il met son doigt à son oreille.) Attendez. Eh ! ah, ah ! Oui ? Oh, oh ! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit. »

Ce qui prouve bien qu'il en est ainsi au moins depuis le XVII^{e} siècle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mon petit doigt m'a dit pas mal de conneries, sauf que j'allais taper dessus avec un marteau !

Jean-Marie Gourio – Brèves de comptoir – Pocket – 1988

167. Dorer la pilule

Présenter sous une apparence trompeuse, trop favorable.

Qu'est-ce qu'une pilule ? C'est un assemblage de substances diverses présenté sous la forme d'une petite boule et censé avoir un effet positif sur nombre de maux. Autrefois, elles étaient directement fabriquées par les apothicaires.

Mais ces pilules avaient deux gros défauts :

– elles avaient souvent un goût infâme ;

– elles avaient tendance à coller les unes aux autres. Pour contrer ces désagréments, les pharmaciens de l'époque recouraient à une pratique décrite au XVII^{e} siècle : ils enrobaient les comprimés d'une couche de sucre ou, pour certains, d'une fine pellicule d'argent, voire d'or.

Diderot et d'Alembert, dans leur Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, paru au XVIII^{e} siècle, décrivent la chose ainsi :

« On emploie dans les boutiques des apothicaires des feuilles d'or aussi bien que des feuilles d'argent à recouvrir des pilules, soit dans la vue de les orner, de leur procurer de l'élégance, soit principalement pour masquer le mauvais goût de quelques-unes, en les défendant du contact de la salive qui pourrait en extraire des matières âcres, amères, etc., comme cela arriverait si on prenait des pilules savonneuses,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aloétiques, etc., sans cet enduit. C'est à cet usage que doit son origine l'expression proverbiale "dorer la pilule", dont tout le monde connaît le sens figuré. »

Il va de soi que ce dernier type d'enrobage faisait bondir le prix du médicament. Mais dans tous les cas, la pilule était alors autrement moins dure à avaler.

C'est ainsi que, par métaphore, « dorer la pilule » est devenu une manière de présenter sous un jour favorable une chose peu agréable.

« Dans le cas des drogues illégales, les protocoles sont faits pour prouver qu'elles sont néfastes alors qu'en ce qui concerne les drogues légales on fait tout pour dorer la pilule : on raccourcit les délais du protocole et l'on tait parfois des évidences de toxicité, » observe le professeur Fallu.

Forum – Article du 7 mars 2005

168. Qui dort dîne

1. Le sommeil fait oublier la faim.

2. Le sommeil tient lieu de nourriture.

Voilà une expression intéressante, non par ce qu'elle signifie, mais pour les variantes sur son origine. D'un côté, le Web fourmille de sites affirmant que l'expression vient du Moyen Âge, à l'époque où le voyageur qui souhaitait dormir dans une auberge était contraint également d'y dîner, sous peine de se voir refuser le gîte.

D'un autre côté, Alain Rey, éminent linguiste, passe cette hypothèse sous silence et nous apprend que ce proverbe vient de l'ancienne pensée « le sommeil nourrit celui qui n'a pas de quoi manger » exprimée par le Grec Ménandre, auteur, entre autres, de « la nuit porte conseil ». Cette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

explication n'est pas reprise par d'autres lexicographes dans les sources dont je dispose. Alors qui a raison ? L'érudit qui propose une opinion qu'il semble être le seul à défendre (mais à laquelle je me rallie bien volontiers, l'homme étant rarement pris en défaut) ou la masse qui en diffuse une autre ? Notez que même si Ménandre a bien émis cette pensée, rien n'empêche que les aubergistes d'autrefois aient pratiqué la vente forcée. Les deux explications ne sont donc pas forcément incompatibles.

Que de cette phrase, d'Artagnan réveilla Planchet, le lecteur n'aille pas augurer qu'il faisait nuit ou que le jour n'était point encore venu. Non ! Quatre heures de l'après-midi venaient de sonner ; Planchet, deux heures auparavant, était venu demander à dîner à son maître, lequel lui avait répondu par le proverbe : « Qui dort dîne ». Et Planchet dînait en dormant.

Alexandre Dumas – Les trois mousquetaires – 1844

169. Se la couler douce

Vivre sans souci et sans effort.

Si la bière coule parfois à flots et l'eau s'écoule des montagnes, les verbes « couler » et « s'écouler » ne s'appliquent pas qu'aux liquides et autres flux ; ils ont aussi une acception temporelle, puisque depuis le XV^{e} siècle, on dit que le temps s'écoule et que depuis le XVII^{e}, on utilise l'expression « couler des jours heureux ».

Ainsi, une vie est bien du temps qui passe, qui s'écoule. Or il se trouve que l'expression « se la couler douce », apparue au XIX^{e} siècle, est simplement une forme elliptique de « couler une vie douce ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La Seine a de la chance
Elle n'a pas de souci
Elle se la coule douce
Le jour comme la nuit

Jacques Prévert – « Chanson de la Seine » – Spectacle – 1951

Le véritable assassin de Benjamin se la coulait douce, à l'abri de la fausse piste Corrençon.

Daniel Pennac – La petite marchande de prose – Gallimard – 1990

170. Des mesures/lois draconiennes

Des mesures/lois d'une extrême ou excessive sévérité.

Savez-vous qui était Dracon ? Cet Athénien vivait au VII^e^ siècle avant notre ère. Son nom, drakôn en grec, signifie « dragon », sans lien avec son apparence ou ses capacités.

Né à une époque où il n'y avait pratiquement pas de lois, où l'anarchie régnait et où la justice était rendue par les nobles, à leur avantage uniquement, ce législateur créa un code de lois extrêmement sévères où presque tous les délits, même minimes, étaient punis de la peine de mort, quelle que soit la couche de la société à laquelle le fautif appartenait.

La rigueur et l'extrême sévérité de ces lois, dont l'Histoire s'est souvenue, ont suffi, à la fin du XVIII^e^ siècle, pour transformer le nom de leur auteur en qualificatif pour désigner toute chose rigoureuse, voire disproportionnée.

Saad Hariri reçoit à Beyrouth dans son nouveau quartier général, Beit Al-Wassat, la « maison du milieu », installée au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pied du Sérail, le siège du gouvernement, dans un périmètre soumis à des règles de sécurité draconiennes.

Le Monde – Article du 20 janvier 2010

171. Dans de beaux draps

Dans une mauvaise situation.

Cette expression est ce qu'on appelle une antiphrase, comme quand on dit « nous voilà beaux » ou « nous voilà propres » pour dire la même chose.

Au XVIIIe siècle, on disait « dans de beaux draps blancs » pour exprimer « montré avec tous ses défauts ». Au Moyen Âge, les draps désignaient les vêtements.

Et si le blanc est bien pour nous un symbole de propreté, de pureté ou d'innocence, les habits blancs ont longtemps servi à vêtir les gens qui avaient commis certaines fautes.

Ainsi, celui qui avait commis le péché d'adultère devait, en guise de pénitence, assister à la messe entièrement vêtu de blanc. Autrement dit, les gens qui devaient se vêtir de blanc étaient en général dans une situation peu enviable.

Cet ancien usage du vêtement blanc et l'idée du linceul, sorte de drap blanc dans lequel on ne se trouve que si on est dans une très, très fâcheuse situation, le tout mêlé à un brin d'ironie, peuvent expliquer à la fois l'usage du beau et la gravité de la situation qu'indique maintenant l'expression. On dit aussi, mais c'est plus logique pour nous, être dans de mauvais (ou sales) draps.

Te voilà dans de beaux draps à présent ! Mais pourquoi ? Pourquoi, bon sang ? s'écrie Appolinaire qui ne comprend pas ce que font deux de ses esclaves dans cette entreprise de tuerie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Danne Aumeyras – L'îlet pendillé – Éditions L'Harmattan – 1997

172. De joyeux drilles

De joyeux et sympathiques compagnons.

Le mot « drille », dont l'étymologie est controversée, apparaît en 1628 dans l'argot militaire. Il désigne d'abord un soldat vagabond, un mercenaire qui ne se prive pas de se fournir en boisson et nourriture, plus ou moins de force, chez l'habitant.

Probablement parce que ces « drilles » étaient souvent des fêtards, de bons compagnons solidaires tant dans leurs mauvaises actions que dans leurs beuveries et autres orgies, le terme a conservé, malgré le sens négatif initial de leur comportement, une image de camaraderie qui a perduré jusqu'à aujourd'hui.

On a eu autrefois les bons drilles et les mauvais drilles, mais il ne nous reste plus maintenant que les joyeux drilles, à peu près synonymes de « joyeux lurons ».

Tout porte à croire que la convalescence sera courte ; et qui sait même si, à la prochaine fête villageoise, nous ne verrons pas notre brave Hippolyte figurer dans des danses bachiques, au milieu d'un chœur de joyeux drilles, et ainsi prouver à tous les yeux, par sa verve et ses entrechats, sa complète guérison ?

Gustave Flaubert – Madame Bovary – 1862

173. À l'eau de rose

Conventionnel, mièvre et sentimental (en parlant généralement d'un livre ou d'un film).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Qui n'a pas lu un livre de la collection Harlequin ne sait pas forcément ce qu'est un véritable roman « à l'eau de rose », rempli de clichés, de situations sans surprise ou de sentiments très conventionnels. L'eau de rose, d'abord nommée « eau rose » au XV^e^ siècle, puis « eau de rose » au siècle suivant, s'obtient en distillant des pétales de rose.

Le linguiste Alain Rey situe l'apparition probable de l'expression vers la fin du XIX^e^ siècle, mais on la trouve dans plusieurs ouvrages du début du même siècle (en 1826 ou 1833, par exemple). La forme « à l'eau rose » est plus ancienne puisqu'on la trouvait déjà chez Voltaire en 1759.

En tout cas, rares sont les auteurs les plus connus du XIX^e^ à l'avoir utilisée, peut-être parce qu'elle était considérée comme trop familière. Quant à savoir pourquoi l'eau de rose est devenue un symbole de mièvrerie, on suppose que c'est simplement parce que la couleur rose était associée à la féminité, et que celle-ci fut longtemps associée aux bons sentiments.

À l'image de l'entrée en matière aride d'Al Gore […], le « spectacle interplanétaire » le plus attendu de l'année s'est avéré plutôt ennuyeux, ponctué de prestations musicales à l'eau de rose, en hommage à la planète bleue.

Marc Cassivi – « Planète bleue à l'eau de rose » – La Presse, 10 octobre 2009

174. Mettre de l'eau dans son vin

Modérer ses exigences ou ses ambitions.

Quel gâchis ! Oser diluer son verre de Mercurey, de Côte-Rotie ou de Châteauneuf du Pape avec de l'eau, est-ce bien

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

raisonnable ? C'est pourtant bien ce qu'on appelle « couper » son vin. Si cela en dénature incontestablement le goût pour les connaisseurs, cela a l'avantage pour les autres de le rendre moins alcoolisé (pour un même volume de liquide avalé, cela s'entend) et d'en atténuer toutes les caractéristiques organoleptiques.

C'est cette atténuation des effets et des qualités du vin par l'eau qu'évoque, au sens figuré, cette expression, dont on trouve une forme dès le milieu du XVI^{e} siècle. Son sens a évolué car si, aujourd'hui, elle s'applique principalement aux exigences ou aux prétentions, ce n'était pas le cas en 1636. L'expression signifiait alors « modérer ses passions », puis « se modérer, passer sa colère ». Alors, quelle que soit la version, il est toujours question de modération.

La direction semble disposée à mettre de l'eau dans son vin, puisqu'on a appris lundi que Remstar avait promis aux syndiqués mis à pied de tenir compte de leurs journées de vacances à payer, plutôt que de les placer dans la liste des créances.

Le Devoir – Article du 30 avril 2008

175. Nager entre deux eaux

1. Manœuvrer entre deux partis, sans se compromettre.

2. Refuser de s'engager.

Bien sûr, à notre époque, on imagine tout de suite la personne qui réussit à nager à mi-profondeur sans se laisser entraîner vers une direction non souhaitée par le courant de surface ou celui plus profond. Il suffit qu'elle descende un peu plus profondément ou bien remonte un peu pour se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

laisser entraîner par l'un ou l'autre. Métaphoriquement, cette nage s'applique à la personne qui ne veut pas s'engager et qui ne fait donc aucun choix.

Cette expression apparue au XIV^e^ siècle vient de la marine. En effet, à cette époque (et depuis le XII^e^ siècle), « nager » voulait dire « conduire un bateau ». L'équipage qui savait « nager entre deux eaux » était celui qui arrivait à garder le cap malgré les courants (les eaux, à l'époque) qui pouvaient l'entraîner dans une mauvaise direction.

Atom Egoyan nage volontairement entre deux eaux, entre le réalisme dramatique et la caricature burlesque. Il est d'autant plus difficile, dans les circonstances, d'être touché par le drame que vit ce couple, à qui le deuil est interdit […].

La Presse – Article du 1^er^ septembre 2014

176. L'échapper belle

Échapper de peu à un danger.

Lorsque, là-haut dans les pâturages montagnards, une belle brebis s'éloigne loin du troupeau, l'échappée bêle. Et lorsque le berger la retrouve juste avant que le loup la croque, elle l'échappe belle.

Le linguiste Alain Rey nous rappelle qu'au fil du temps, le mot « beau » a signifié diverses choses, comme « opportun » dans « un beau matin » ou « exactement » dans « au beau milieu ». Et si ces différents sens anciens se sont perdus depuis longtemps, les locutions sont restées.

La forme actuelle de l'expression date du XVII^e^ siècle. Mais au XV^e^, plutôt qu'« il l'échappa belle », on disait « il belle l'eschappa », « belle » ayant alors la signification de « bien »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avec un sous-entendu de soulagement devant le danger évité de justesse. Le Grand Robert indique qu'au jeu de paume, « l'échapper belle » voulait dire « manquer une balle bien lancée ».

Le lieutenant l'a échappé belle, disait le chirurgien-major. Quelques millimètres plus bas, ce morceau de plomb mâché que je lui ai cueilli entre les côtes perforait le poumon.

Eugène-Melchior de Vogüé – Les morts qui parlent – 1899

---

1 On se rappellera que c'est bien parce que l'électricité était considérée comme un fluide que le terme « courant électrique » est apparu et que, avec le temps, le mot « courant » est devenu quasiment synonyme de « électricité ».

2 Oui, c'est bien de ce cours d'eau que vient l'expression « toucher le pactole » !

3 La légende dit que l'or de cette rivière était dû au roi Midas qui vint s'y laver. Le cupide Midas, à qui Dionysos avait proposé d'exaucer son vœu le plus cher, avait souhaité transformer en or tout ce qu'il touchait, sans penser un seul instant que ce serait aussi le cas pour la nourriture et la boisson (et je ne vous parle même pas des femmes !). Alors qu'il allait mourir de faim et de soif, Midas implora Dionysos de le libérer de son vœu, et ce dernier, bon prince, lui enjoignit d'aller se laver dans le Pactole. C'est ce que fit Midas et ce qui provoqua cette abondance de paillettes d'or dans le cours de la rivière.

4 Ces ouvrages contiennent la correspondance entre différents membres d'une famille éclatée de chaque côté de l'Atlantique, échanges étalés sur de nombreuses années aux XVIIIe et XIXe siècles.

5 D'ailleurs, spoon (cuillère) est une déformation de spon (autre forme de span) qui désignait un copeau de bois, la cuillère étant taillée dans un gros éclat de bois.

6 Il ne s'est d'ailleurs spécialisé dans le sens de « traitement en station thermale » qu'au XIXe siècle.

7 Les soixante-dix interprètes qui, sous Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, se sont attelés à la tâche de traduction des livres de l'Ancien Testament.

8 Version latine de la Bible adoptée par le concile de Trente au XVIe siècle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

177. Chat échaudé craint l'eau froide

Se dit de celui qui craint toute chose dont l'apparence rappelle une expérience antérieure douloureuse.

Un chat, un chien ou un hippopotame qui se serait jeté dans un récipient d'eau sans savoir que celle-ci est brûlante n'oserait plus tremper une patte dans un récipient d'eau froide, pourtant bien inoffensive, craignant à nouveau de subir les mêmes désagréments.

De même, après avoir vécu une expérience désagréable dans un lieu précis ou en raison d'une chose précise, nous aurons par la suite une forte tendance à nous méfier du lieu ou de la chose.

Cette expression date du XIII^{e} siècle, sous la forme « chat échaudé craint l'eau ». Dans Le Roman de Renart (XII^{e} et XIII^{e} siècles), on trouve « l'échaudé craint l'eau », ce qui indique qu'on savait déjà bien que le chat ne serait pas le seul à hésiter à affronter de nouveau un supposé danger.

Tout comme un chat échaudé craint l'eau froide, les investisseurs qui avaient misé sur les fiducies de revenu, et qui ont eu un choc le jour de l'Halloween 2006, quand le gouvernement conservateur a rompu sa promesse électorale en retirant l'avantage fiscal offert par ces fonds, se méfient maintenant de la suite des choses.

Le Devoir – Article du 20 février 2008

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

178. Faire l’école buissonnière

1. Flâner, s’occuper à d’autres activités au lieu d’aller en classe.

2. Ne pas aller travailler.

En 1540, on parlait déjà au sens (presque) propre d’école buissonnière pour désigner les écoles de campagne, « buissonnier » étant un qualificatif pour désigner les lieux couverts de buissons, donc, de manière générale, la campagne.

Mais Larousse donne une autre explication : « Avant la réforme, les écoles primaires, appelées petites écoles, étaient à Paris et dans la banlieue, sous la direction du chantre de l’église de Paris. Les réformés, pour soustraire leurs enfants à l’instruction des maîtres catholiques, organisèrent des écoles clandestines. Elles furent interdites par un arrêt du parlement du 7 février 1554, qui les appelait écoles buissonnières parce qu’elles se tenaient en plein air derrière les haies et les buissons. »

On trouve diverses explications au sens figuré de l’expression attestée en 1611.

Pour certains, elle vient du Concile de Pavie (1423), auquel les prélats refusèrent de se rendre en raison de la peste qui sévissait dans cette ville. Certains auteurs du XVII^{e} siècle écrivaient par ailleurs que l’école était buissonnière lorsqu’on la fréquentait si peu, que les ronces et les buissons y poussaient.

Enfin, l’expression viendrait des chemins creux et des buissons qui cachaient les fuyards, mais également ceux qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s’abstiennent d’aller à l’école. Cette explication est sans doute la plus proche de la réalité.

Les absences injustifiées des élèves aux cours sont dûment enregistrées ; cependant, ni l’absentéisme ni les cas d’école buissonnière ne sont ressentis comme un problème, car l’assiduité des élèves est généralement satisfaisante, même au-delà de la scolarité obligatoire.

Helmut Aigner – L’enseignement secondaire en Autriche – 1995

179. Des économies de bouts de chandelles

Des économies dérisoires.

Quel bout de la chandelle évoque-t-on ici ? Le bout d’en haut avec la mèche ou bien le bout d’en bas ? Afin de lever le doute, voici la définition officielle donnée par le Trésor de la langue française informatisé pour « bout de chandelle » : « Menus morceaux de chandelles subsistant une fois qu’elles ont fini de servir. » Voilà qui est clair !

Si on se réfère à l’expression « le jeu n’en vaut pas la chandelle* », on se rappelle qu’il fut un temps où les chandelles qui éclairaient les endroits sombres avaient une valeur certaine. C’est pourquoi, dans les maisons bourgeoises, le personnel de maison avait l’habitude de rassembler les restes des chandelles, le suif non brûlé, et de les revendre à un cirier pour qu’il en refasse de nouvelles.

Aux yeux des riches, cette récupération semblait ridicule et l’économie correspondante, insignifiante, ce qui suffit à expliquer le sens de l’expression et permet de comprendre pourquoi elle comporte la plupart du temps une connotation de mesquinerie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette expression nous vient du XVIIIe siècle, à une époque où on disait aussi d'un avare que c'était un « ménager de bouts de chandelles ».

« C'est une économie de bouts de chandelles », a pour sa part dénoncé hier le chef du Parti vert du Québec, Scott McKay, qui dit craindre que la mesure n'entraîne un « recul historique dans le contrôle des émissions atmosphériques ».

Le Devoir – Article du 3 août 2006

180. Écorché vif

Une personne d'une sensibilité excessive, exacerbée.

On sait qu'« écorché » est un adjectif qui désigne un être dépouillé de sa peau, comme un lapin avant qu'il ne soit consommé, par exemple. Et pour peu que cet écorchage se fasse alors que l'être en question est vivant, on obtient un écorché vif. On en déduit facilement que l'écorché vif est extrêmement sensible. Ce qui suffit, par une métaphore finalement assez horrible, à expliquer qu'on dise de quelqu'un d'excessivement sensible, qui réagit beaucoup trop à ce qu'il prend pour des agressions ou aux souffrances des autres, qu'il a une sensibilité d'écorché vif.

À ceux pour qui cette image serait trop désagréable, on peut heureusement l'atténuer en pensant aux sens figurés plus doux du verbe « écorcher » qu'on trouve dans des locutions comme « écorcher un mot » ou « écorcher les oreilles ».

Mirbeau, une fois de plus, parle en connaissance de cause parce que, doté d'une sensibilité d'écorché vif, il n'a jamais pu supporter la souffrance des hommes, et pas davantage celle des bêtes (il est très hostile à la chasse).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pierre Michel – Les combats d'Octave Mirbeau – 1993

181. Ne pas tarir d'éloges

Faire de très nombreux éloges.

« Éloge » vient du grec eulogia (eu – « bien, bon », et logos « paroles ») qui signifiait « louange ». Les éloges sont donc ces compliments que toute personne normalement constituée aime recevoir en quantité ; ces félicitations qu'on aime entendre après un acte de bravoure ou après avoir relevé un défi, par exemple.

Et quand les éloges arrivent en grande quantité, unanimement prononcés par l'entourage, on peut les considérer comme un flot de paroles très agréables dont on aimerait qu'il ne s'arrête pas. Or, quand un flot arrête de s'écouler, c'est que la source est tarie.

Notre expression n'est donc qu'une simple figure de style qui assimile les éloges nombreux (et parfois mérités) à un flot intarissable.

Ils ne vont pas tarir d'éloges sur ma façon très spéciale, paraît-il, de tenir le volant. Paraît que j'ai roulé plus souvent sur le bas-côté que sur la route ! Je me suis tellement approché du fossé qu'ils ont failli sauter à plusieurs reprises.

Roger Arvois – Les maquis de la nuit, 1942-1944 – L'Harmattan – 1994

182. Qui trop embrasse mal étreint

Qui entreprend trop de choses à la fois court

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à l'échec.

Comme chacun sait, on ne peut être à la fois au four et au moulin. Alors, vouloir entamer une tâche par-ci, une autre par-là et une troisième à côté, le tout en même temps, risque de conduire à un échec généralisé, sauf si l'on dispose d'un peu plus de bras que le commun des mortels, du don d'ubiquité et d'un cerveau multitâche.

Et comme ils n'étaient pas totalement idiots, cela, nos ancêtres du XV^e^ siècle s'en étaient déjà rendu compte, puisqu'à la fin du XIV^e^ siècle on écrivait déjà « qui trop embrasse, peu étreint ». On peut toutefois se demander pourquoi l'image des embrassades a été retenue pour ce dicton alors que bien d'autres formes de l'expression auraient pu faire l'affaire.

Une première raison assez claire est que le verbe « embrasser » qui, au XIV^e^ siècle, voulait dire « serrer dans ses bras », signifie aussi « vouloir entreprendre quelque chose, s'engager dans, se lancer dans quelque chose » (il embrasse toutes les affaires qu'on lui propose) ; ce qui correspond très bien à la signification de notre expression.

L'autre probable raison viendrait d'une allusion au jeune mâle en rut qui, parce qu'il se disperse en s'attaquant à plusieurs cibles féminines à la fois, finit par ne jamais rien accrocher à son tableau de chasse.

Montaigne, au XVI^e^ siècle, formulait la chose différemment : « Nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent. » De cette expression, on trouve quelques variantes modernes comme « qui trop embrasse manque le train », souvent vérifiée, ou bien « qui trop embrase mal éteint », spécialement destinée aux pompiers pyromanes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vraisemblablement inspirée par le proverbe « qui trop embrasse, mal étreint », la présidente du Conseil du trésor soutient sur le même ton qu'en agissant autrement, les Québécois n'en seront pas moins fidèles à leurs valeurs et à leur héritage ; ils seront « plus riches, plus libres, mieux gouvernés ».

Le Devoir – Article du 21 octobre 2003

183. Une éminence grise

Une personne qui influence discrètement les décisions prises publiquement par d'autres.

Le mot « éminence » a eu plusieurs sens depuis son apparition au XIV^{e} siècle. C'est au XVII^{e} siècle qu'il se spécialise comme un titre donné aux cardinaux (Votre Éminence) avant de désigner simplement un porteur de la robe rouge (une éminence).

On sait que son Éminence le cardinal de Richelieu fut un proche conseiller de Louis XIII. Il était comme son premier ministre, même si le titre n'existait pas encore. Ce qu'on sait moins, c'est que le cardinal de Richelieu avait un ami de longue date, un moine capucin né François Leclerc du Tremblay, également connu sous le nom de Père Joseph. Cet ami, à la fois confident et conseiller, intervint beaucoup dans les relations diplomatiques de la France sous les ordres de Richelieu. Il a également créé un véritable service de renseignements constitué de moines capucins qui rapportaient toutes les informations utiles sur les différentes zones de conflits, permettant ainsi à son Éminence d'être très au fait de ce qui se passait dans le royaume et aux alentours. Or, ce discret conseiller qui agissait dans l'ombre du cardinal portait une robe de bure grise.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il n'en fallut pas beaucoup plus pour qu'il soit désigné comme l'« éminence grise » de Richelieu et que cette appellation finisse par désigner un conseiller secret, quelqu'un qui influence discrètement un homme public.

« C'est important que les Brésiliens ne jettent pas aux ordures ce que nous avons durement construit au cours des 12 dernières années », martèle de sa voix rauque l'éminence grise du Parti des travailleurs.

La Presse – Article du 25 octobre 2014

184. À l'emporte-pièce

1. D'une manière très directe.

2. D'une manière mordante, acerbe.

Au début du XVII^{e} siècle, on parlait de « cautère emporte-pièce » pour désigner un objet tranchant destiné à être chauffé au rouge pour brûler les tissus et cautériser les blessures.

Et c'est le côté tranchant qui est important ici, car aujourd'hui, un emporte-pièce est un instrument tranchant ayant une forme bien précise qui permet de découper d'un seul coup des pièces dans un matériau ou une pâte (ceux qui aiment faire eux-mêmes les sablés, par exemple, auront reconnu là les différentes formes en plastique qui leur permettent de découper les sablés dans la pâte crue).

C'est de cette faculté de trancher net quelque chose qu'est née, au milieu du XIX^{e} siècle, cette expression qui assimilait l'emporte-pièce à des propos mordants. Par extension, on l'utilise aussi pour désigner des manières tranchantes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il a 15 ans quand, en guise de sanction, un enseignant avisé lui « commande » un… roman. « J'étais nul à l'école, j'inventais des histoires, j'ai toujours écrit, j'écrivais ce que j'appelle des laconiques, des pensées à l'emporte-pièce », raconte Daniel Pennac.

Le Figaro – Article du 19 février 2009

185. Envers et contre tous/tout

En dépit de l'opposition générale, des nombreuses résistances.

Ici, l'envers n'est pas opposé à l'endroit. Lorsque le mot apparaît, au x^e^siècle, il a d'abord le sens de « dans la direction de » (il est construit avec vers qui indique bien une direction ou une destination). Un siècle plus tard, il signifie « à l'égard de (quelqu'un) », mais également « contre ». Il a conservé ce sens dans l'expression qui nous intéresse. Elle est apparue au xv^e^ siècle sous la forme « envers tous et encontre tous » (puis « envers et encontre tous ») qui renforce le sens de « contre tous » en le doublant. La forme actuelle date du xvi^e^ siècle. Celui qui agit envers et contre tous le fait en dépit des conseils de ceux qui lui enjoignent de ne rien faire. Ainsi, on peut défendre une opinion envers et contre tous ou bien protéger quelqu'un envers et contre tous. Le « tous » final désigne des humains, les gens qui peuvent chercher à empêcher l'acte, mais au xx^e^ siècle est apparue la forme avec « tout » qui généralise l'opposition possible à n'importe quoi.

Je n'en suis pas du tout certain. Seulement, il y a autre chose : cette lumière qui se lève à l'horizon, ce bateau qu'on distingue et qui va enfin les secourir… Géricault est un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

homme qui croit au progrès – envers et contre tout. Comme nous croyons envers et contre tout aux lendemains qui chantent.

Jean-Louis Cornuz – Le complexe de Laïos – L'Âge d'Homme – 2003

186. Ôter/retirer une épine du pied

1. Délivrer d'une contrariété.

2. Tirer d'embarras.

Il vous est sûrement arrivé un jour, à la plage ou à un autre endroit où les pieds nus sont de rigueur, de vous y planter une épine, un bout de verre ou une autre cochonceté acérée qui ne demandait qu'à pénétrer votre épiderme.

L'épine dans le pied peut être quelque chose de très désagréable. Alors, quand quelqu'un réussit à extraire la chose de la plante de votre pied, un sentiment immédiat de soulagement vous envahit. C'est de cette réalité désagréable qu'au xv^{e} siècle l'épine au pied a pris le sens figuré de « difficulté », puis, plus tard, de « situation pénible » ou de « sujet d'inquiétude ».

Lorsque l'expression apparaît sous sa forme actuelle, au xvi^{e} siècle, elle est un peu plus forte qu'aujourd'hui, puisqu'en 1640, le linguiste Antoine Oudin écrit qu'elle signifie plutôt « délivré d'une fâcheuse affaire ou d'un grand danger » (peut-être parce qu'à l'époque, en raison des connaissances médicales limitées, une épine plantée dans le pied pouvait devenir plus souvent fatale que de nos jours).

On trouve aussi la forme pronominale « se tirer une épine du pied » (à ne pas confondre avec la récente « se tirer une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

balle dans le pied ») pour dire « surmonter une difficulté » ou bien « se défaire d'un ennemi ».

Non content d'avoir une nouvelle fois enlevé une grosse épine du pied de ses coéquipiers, le meneur de jeu des Bleus en remettait une couche au retour des vestiaires.

Le Figaro – Article du 25 mai 2009

187. Tirer/retirer son épingle du jeu

Se dégager adroitement d'une situation délicate.

Cette expression date du XVI^{e} siècle. Si l'on prend l'expression au pied de la lettre* on se demande dans quel jeu de société il pouvait bien y avoir une épingle à retirer et comment ce jeu a pu être suffisamment influent pour provoquer la naissance d'une telle image.

À cette époque, il existait bien quelques jeux, d'enfants principalement, où des épingles étaient utilisées. Entre autres, depuis le XV^{e} siècle, un jeu de jeunes filles où une balle rebondissant sur un mur permettait de faire sortir d'un cercle tracé au sol certaines des épingles que les joueuses y avaient placées. En faire sortir au moins la sienne était une bonne chose.

Dans certains jeux comme les osselets, par exemple, les mises pouvaient aussi être des épingles (le Gargantua de Rabelais y jouait ainsi), dont la valeur semblait plus élevée qu'aujourd'hui. Si le lien avec un tel jeu est probable, il ne permet pas d'expliquer complètement le sens de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'expression. Pour cela, il faut probablement élargir le sens de ces mots.

Tirer, c'est aussi « extraire », « retirer », comme dans « se tirer d'affaire », dont le sens est très proche de notre expression. Et le jeu n'est pas forcément ludique : mettre quelqu'un en jeu, c'est le mêler à une affaire, à son insu ; et être en jeu, c'est être mis en cause, être l'objet d'un débat.

Et puis, peut-on complètement éliminer les connotations érotiques de cette époque où « épingle » désignait le pénis (il fallait que les jeunes filles se méfient de « la piqûre d'épingle ») ? Alors, en l'absence de moyen de contraception peut-être était-il important pour un homme en action de retirer son épingle du jeu avant de prendre le risque de mettre enceinte sa partenaire et de devoir en subir les conséquences ?

Doug Ford a certes réussi à tirer son épingle du jeu (33 %), il a distancé largement Olivia Chow (23 %), mais il a été incapable de contrer la volonté de changement des Torontois.

François Cardinal – « La victoire de l'éternel perdant… » – La Presse, 28 octobre 2014

188. Jeter l'éponge

Abandonner, renoncer.

Les amateurs de boxe savent parfaitement d'où vient cette expression. En effet, dans ce sport, le gérant du boxeur utilise une éponge (en fait maintenant une serviette) pour, entre les rounds, essuyer son poulain de la sueur et éventuellement du sang qu'il a sur le visage et le torse, et pour le rafraîchir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Et si jamais son protégé, au cours d'un round, se fait massacrer sans demander grâce, il jette sur le ring cette « éponge » pour signifier l'abandon du combat. Cette expression est employée hors du contexte de la boxe depuis 1901, et vient de to throw up the sponge, que les anglophones utilisent depuis 1877.

Les catholiques restent seuls face aux nazis, car les treize millions de militants marxistes ont jeté l'éponge après les élections de novembre 1932, ce qui a donné à Hitler toute latitude pour les rayer de la carte politique du Reich avec l'appui brutal des SQ nazis armés.

Marc-André Charguéraud – Les papes, Hitler et la Shoah, 1932-1945 – Labor et Fides – 2002

189. Passer l'éponge

Pardonner, ne plus évoquer des fautes commises.

Nous voilà face à une belle métaphore ménagère qui nous vient des fonds marins. En effet, l'éponge est d'abord un animal marin extrêmement primitif. Sa capacité à absorber des liquides, tout en étant très souple, en a fait un objet de pêche intensive depuis près de trois millénaires (Homère la cite déjà, neuf siècles avant notre ère).

C'est Georget Bernier, alias Professeur Choron, qui, dans Hara-Kiri, avait autrefois osé un « faites l'amour sur du formica, un coup d'éponge et c'est propre », photo à l'appui. C'est que l'éponge sert généralement à nettoyer quelque chose, le coup d'éponge permettant d'effacer des traces plus ou moins indésirables (certains se rappelleront avec un peu de nostalgie la petite éponge mouillée à l'odeur très caractéristique avec laquelle, à l'école, ils effaçaient ce qu'ils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avaient écrit à la craie sur leur ardoise). Et c'est à partir de cette utilisation que, dès le début du XVIIe siècle, d'abord sous la forme « porter l'éponge », est née l'expression qui nous intéresse pour exprimer le pardon d'une faute.

Jurant que son intention n'était pas de faire dans la « provocation antimilitariste », elle s'est excusée par écrit auprès des offensés. Le colonel de gendarmerie a passé l'éponge, estimant que la directrice n'avait voulu qu'« exalter le pacifisme ».

Libération – Article du 24 mai 1999

190. Prendre la poudre d'escampette

S'enfuir.

Une « escampette » est une petite escampe, qui signifiait au XVIe siècle « la fuite ». « Escampe » vient d'ailleurs du verbe « escamper » apparu au XIVe siècle et synonyme vulgaire de « fuir ». De nos jours, le mot « escampette » n'est plus utilisé que dans cette locution qui date du XVIIe siècle. Quant à la poudre, on ne sait pas vraiment s'il s'agit de celle qui, en explosant, provoque la fuite, ou plus probablement de la poussière du chemin qu'était censé soulever le fuyard en courant.

L'incident inusité est survenu vers 16 h. La bête, attelée au parc de l'Esplanade, en haute ville, a pris la poudre d'escampette pendant que le cocher qui en était responsable avait le dos tourné.

Le Soleil – Article du 25 octobre 2014

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

191. À bon escient

1. De manière appropriée.
2. En étant au courant de la situation.

Avez-vous une petite idée d'où nous vient cet « escient » qui n'est plus utilisé que dans cette locution adverbiale (ainsi que son contraire « à mauvais escient », toutefois beaucoup moins employé de nos jours) ? Peut-être pas, mais vous pressentez probablement que « escient » et « sciemment » ont la même origine.

En effet, ces mots sont issus du latin scire qui signifie « savoir » ; en latin classique, me sciente signifiait « moi le sachant ». Autrement dit, tout ce qui tourne autour de ces termes indique que vous agissez en connaissance de cause. Selon le Dictionnaire historique de la langue française, « à mon escient » avait déjà, au XIIe siècle, le sens de « en pleine connaissance de ce que je fais ». Notre locution est apparue à la même époque et signifiait alors la même chose qu'aujourd'hui.

Cinquante pour cent des Canadiens estiment que l'argent de leurs impôts est mal utilisé par le gouvernement fédéral, tandis que 39 % estiment qu'il est dépensé à bon escient, selon un sondage.

Le Devoir – Article du 10 mai 2004

192. Des espèces sonnantes et trébuchantes

1. De la monnaie (sous forme de pièces

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

métalliques, pas de billets).

2. De l'argent liquide.

Point n'est besoin d'être grand clerc pour comprendre pourquoi on parle d'espèces sonnantes. Quiconque a déjà manipulé des pièces de monnaie aura compris que cette monnaie fait un bruit reconnaissable lorsque les pièces s'entrechoquent, à la condition qu'elles ne soient pas fausses. Mais pourquoi utilise-t-on aussi le qualificatif « trébuchantes » ?

Vous avez peut-être déjà entendu ou lu le terme « trébuchet » sans forcément savoir ce qu'il signifie ou, du moins, sans en connaître toutes les significations. Celle qui nous intéresse ici vient du XIV^{e} siècle où un trébuchet était une petite balance à plateaux servant à peser de petits poids comme de l'or, de l'argent ou des bijoux. On disait qu'une pièce était trébuchante lorsqu'on avait pu la trébucher pour en vérifier le poids.

À partir du XVI^{e} siècle, la formule « espèces sonnantes et trébuchantes » est devenue une manière plaisante de désigner de vraies bonnes pièces de monnaie puis, par extension, de l'argent liquide, par opposition aux chèques, cartes bancaires, virements et autres moyens de paiement.

Ceux qui se demandent pourquoi on utilise les termes « espèces » et « argent liquide » peuvent consulter l'entrée « payer en espèces », ci-dessous.

Le navire a été arraisonné tôt samedi matin par la Garde côtière canadienne. M. Watson estime que les autorités canadiennes ont agi comme des pirates, et il explique que les pirates aiment être payés en espèces sonnantes et trébuchantes.

Le Devoir – Article du 15 avril 2008

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

193. Payer en espèces

Payer en argent liquide.

De nos jours, cette expression désigne le paiement en argent liquide par opposition aux autres moyens modernes que sont les chèques, les virements ou les cartes bancaires, par exemple. Mais espèces de quoi ?

« Espèce » vient du latin classique species qui signifie « vue, regard », mais aussi « apparence, aspect ». En latin impérial, l'espèce était une denrée, une marchandise (c'est du même species que vient le mot « épice »).

Au XVIIe siècle, « espèces » a un sens très large, puisqu'il signifie simplement « choses » et payer en espèces, c'était payer autrement qu'avec de l'argent (faire du troc ou payer en services). Pourtant, bien avant, dès la fin du XVe siècle, « espèce » au singulier avait déjà le sens de « pièce d'or ou d'argent ».

Ensuite, probablement parce que les espèces sont quelque chose d'apparent, de directement palpable, contrairement aux vagues promesses de paiement différé ou de troc, l'amalgame des deux sens a fait de « payer en espèces » un synonyme de « payer en argent, en pièces » (les billets n'étant pas considérés) puis, plus récemment, de « payer avec de l'argent », quel que soit le support.

Profitons de l'occasion pour préciser pourquoi on parle d'argent liquide alors que nos billets et pièces sont loin de l'être. Cette appellation du XVe siècle de l'italien liquido qui, dans le domaine juridique et financier, désignait des biens non sujets à contestation, libres de dettes, donc aisément transférables (pouvant s'écouler facilement) d'une personne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à une autre. Le terme s'est étendu à la monnaie au XVIIe siècle.

Au lieu de vous payer, Dieu sait quand, en espèces, je vous paie en nature.

Jules Romains – Knock – Folio – 1923

194. Avoir/mettre le pied à l'étrier

Être/mettre quelqu'un dans une situation favorable à la réussite de quelque chose.

Dès le XIe siècle, l'étrier désigne un anneau métallique qui soutient le pied du cavalier. Même si on ne pratique pas l'équitation, on a tous vu cette image du cavalier qui, seul ou aidé par quelqu'un s'il est novice, place un pied dans l'étrier sur le côté de sa monture et, en prenant appui dessus, se hisse sur le dos de sa monture. Dans cet usage, l'étrier est assimilé à un marchepied ou à une courte échelle, autant de moyens qui permettent à quelqu'un d'atteindre son but. Nous avons donc affaire ici à une figure de style issue du monde équestre et née au milieu du XVIIIe siècle.

La personne qui a le pied à l'étrier se débrouille par ses propres moyens, alors que celle qui met le pied à l'étrier est aidée par quelqu'un d'autre. Dans les deux cas, tout comme l'étrier est le moyen qui aide le cavalier à réussir sa montée en selle, il représente au sens figuré le moyen ou l'aide qui permet au sujet de réussir ce qu'il a entrepris.

Il y avait assurément une légitimité pour l'existence d'une seconde maison d'opéra à New York, une institution mettant le pied à l'étrier à de jeunes chanteurs ou à des metteurs en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

scène prometteurs et présentant les créations de compositeurs américains.

Christophe Huss – « New York City Opera, une mort dans l'indifférence » – Le Devoir, 2 octobre 2013

195. Ne connaître ni d'Ève ni d'Adam

N'avoir jamais entendu parler de quelque chose ou de quelqu'un.

Qui ne connaît Adam et Ève ? Je ne veux pas dire « personnellement », bien sûr. Mais qui n'en a jamais entendu parler ?

Ne connaître quelqu'un ni d'Ève ni d'Adam, c'est ne pas le connaître directement ni de réputation ni par personne interposée, pas même par les proches de la famille, aussi loin qu'on puisse remonter dans cette famille, même jusqu'à Ève et Adam, nos aïeuls les plus anciens.

Si l'origine exacte de cette expression n'en est pas connue, on la trouve dès 1700 dans un ouvrage intitulé Le Père Bouhours, jésuite convaincu de ses calomnies anciennes et nouvelles contre Messieurs de Port-Royal où l'on peut lire ceci : « […] une histoire et des bruits qui ont eu pour principal fondement la grossesse scandaleuse d'une fille qu'ils ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam. »

Bien entendu, je ne peux passer sous silence la forme légèrement adaptée de cette expression : « ne connaître ni des lèvres ni des dents », version qui date de bien avant Coluche, en 1908.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une fois que la mort a posé sa griffe sur toi, elle ne te lâchera plus. Au fond de toi, en silence, elle va s'installer comme un taret. Ta chair va entamer sa dégradation à pas imperceptibles. Des organes que tu ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam vont t'imposer leurs caprices. Ta grâce va devenir un effort, ta beauté une conquête, ta démarche un tour de force, l'insouciance une discipline, ta santé une forteresse assiégée et l'inquiétude une compagne lancinante.

Benoîte Groult – La touche étoile – Le livre de poche – 2007

196. S'inscrire en faux

Opposer un démenti, une dénégation.

Lorsque le verbe « inscrire » apparaît au XIIIe siècle, il signifie « écrire quelque chose[1] pour transmettre l'information, en conserver le souvenir » et, plus particulièrement, un siècle plus tard, « noter des noms sur un registre ». C'est de cette dernière acception que « s'inscrire » s'emploie maintenant, non pour dire « écrire sur soi une information quelconque », mais « faire le nécessaire pour que son nom soit noté dans une liste ». Et c'est ainsi que, de nos jours, on s'inscrit à l'université ou sur une liste électorale, par exemple.

L'expression « s'inscrire en faux », qui est citée dès le début du XVIIe siècle, voulait alors dire « soustenir en justice qu'une pièce que la partie adverse produit est fausse » (Dictionnaire de l'Académie française, 1694). Elle a également pris le sens figuré d'« opposer un démenti » qu'on lui connaît aujourd'hui.

Engagée, bouillonnante et sans complexe, la présente saison culturelle s'inscrit en faux contre le cynisme ambiant.

Le Devoir – Article du 25 août 2012

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

197. Jeter l’argent par les fenêtres

Être extrêmement dépensier.

Au Moyen Âge, en l’absence de tout-à-l’égout (dispositif qui permet d’évacuer les eaux usées), les fenêtres voyaient passer toutes sortes de choses, et il ne faisait pas bon circuler dessous à ce moment-là ; on pouvait en effet se faire décorer de liquides souillés ou d’immondices diverses. On y jetait aussi parfois des pièces de monnaie pour récompenser le troubadour de passage (ou le faire partir vite, s’il chantait comme Assurancetourix).

Mais l’image que véhicule cette expression se comprend très aisément : celui qui jetterait son argent par les fenêtres de son logement gaspillerait aussi stupidement sa fortune qu’en la dépensant à acheter des quantités de choses sans intérêt ou inutiles.

La version de 1762 du Dictionnaire de l’Académie française signale qu’on disait déjà à cette époque « un homme ne jette rien, ne jette point son bien par les fenêtres » pour dire qu’« il ne fait point de folles dépenses ». Cette expression date donc probablement de la fin du XVII^{e} ou du début du XVIII^{e} siècle.

Claude Duneton signale qu’Oudin écrivait qu’au XVII^{e}, « jeter les épaules de mouton par la fenêtre » était signe de prodigalité. Pourquoi les épaules ? Et pourquoi du mouton ? C’est un mystère !

« Je ne crois pas qu’ils se comporteront comme un parti populiste, parce que ce n’est pas populaire dans ce pays », estime Gerry Curtis, professeur à l’université Columbia de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

New York. « Il n’est pas bien vu dans ce pays de jeter l’argent par les fenêtres ».

Le Devoir – Article du 2 septembre 2009

198. Croire dur comme fer

Croire très fermement, sans pouvoir être détrompé.

En français, « fer » (du latin ferrum) désigne d’abord une épée, avant de désigner, à la fin du XI^e^ siècle, le métal lui-même. Le fer trempé, très dur, servait à fabriquer les armes blanches et les armures. C’est au cours du XIII^e^ siècle que « fer » prend au figuré la connotation de « très robuste » puis « inébranlable ».

C’est ce sens figuré qu’on retrouve dans notre expression (une croyance inébranlable) qui date du milieu du XVIII^e^ siècle.

Après avoir perdu amis et cousins dans la guerre des bandes, il veut enfin se ranger, en partie sous l’influence de sa nouvelle copine : « Une des dernières filles bien du quartier » […]. Julio Gómez, le conseiller de sécurité de la mairie […], croit dur comme fer au rôle des femmes. « Elles sont fatiguées d’être des complices silencieuses », estime-t-il.

Libération – Article du 9 octobre 2006

199. Le fer de lance

1. Partie avancée et offensive d’un dispositif militaire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Par extension : – Partie d'un dispositif qui agit directement et efficacement contre un adversaire ; – Ce qui, dans un ensemble, est le plus dynamique, le plus important.

Une lance était une arme constituée d'une longue hampe à l'extrémité de laquelle se trouvait une pointe en métal. À condition de n'être pas utilisée comme un manche dans les batailles, elle permettait, lorsqu'elle était lancée avec suffisamment de force, d'embrocher d'un seul coup quelques ennemis lorsque ceux-ci se trouvaient les uns derrière les autres.

Les malheureux ainsi transpercés se rendaient bien compte que la lance est un objet pénétrant, comme est censée l'être « la partie avancée d'un dispositif militaire », cette dernière devant pénétrer les lignes ennemies soit pour y faire quelques dégâts préparatoires, soit pour préparer le terrain au reste des troupes.

La métaphore initiale, qui ne date pourtant que du début du XX^{e} siècle, est donc tout à fait compréhensible.

Les étudiants sont supposés être le fer de lance du progrès.
Le Monde – Article du 16 janvier 1968

200. Avoir le feu au cul/au derrière

1. Être très pressé, courir très vite.
2. Être particulièrement porté sur les plaisirs sexuels. 3. Être en colère.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La première signification est attestée dès la fin du XVIIe siècle. À la même époque, on disait aussi « avoir le feu aux trousses », avec le même sens, les trousses étant des hauts-de-chausses, vêtements couvrant les cuisses et les fesses, terme qu'on retrouve également dans l'expression « avoir quelqu'un à ses trousses ».

L'image est claire : on comprend bien que quelqu'un dont le derrière est en flammes se mette à courir très vite, par réflexe, dans l'espoir idiot de mettre de la distance entre le feu et lui, même si ce n'est probablement pas la meilleure réaction à conseiller. Le deuxième sens est apparu au milieu du XVIe siècle et évoque un très grand appétit sexuel.

Enfin, au Québec, cette expression n'a pas du tout le même sens, puisqu'elle signifie « être fâché ».

Il est bien pressé de partir, commenta Joseph. On dirait même qu'il a le feu au cul ou qu'il a vu le diable. Daniel Vigoulette – Les Ombres du Léman – Abin Michel – 2004 J'ai le feu au derrière. Je m'excuse, mais c'est plus fort que moi. Mon feu sauvage refait surface chaque fois que l'on me parle d'un nouveau miraculé… du cancer. Je souffre devant tant d'injustices.

Diane Patenaude – Maladie de Parkinson… un bouquet d'espoir – Marcel Broquet – 2014

201. Avoir le feu sacré/être tout feu tout flamme

1. Éprouver de l'enthousiasme, de la passion.
2. Plus précisément, éprouver pour une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

activité une ferveur, un enthousiasme qui permettent de la vivre pleinement malgré ses aspects ingrats ou contraignants. 3. Avoir de l'ardeur au travail.

Si le feu désigne depuis le IXe siècle l'ardeur des sentiments, c'est chez Voltaire, au XVIIIe siècle, qu'apparaît le « feu sacré » pour évoquer des « sentiments nobles et passionnés qui se conservent et se transmettent ». La locution a ensuite pris le sens plus précis d'« enthousiasme » et de « passion ». Avoir le feu sacré, c'est donc effectivement éprouver ces deux sentiments qui peuvent être considérés comme d'autant plus forts et admirables qu'ils sont associés à une activité difficile qui impose un investissement personnel important, voire des sacrifices, comme le sont par exemple la danse classique ou le chant lyrique.

Au XXe siècle, aux sentiments évoqués s'est ajoutée l'ardeur pour donner le troisième sens proposé (mais ne faut-il pas avoir un enthousiasme certain pour avoir de l'ardeur au travail ?). Dans l'expression « tout feu tout flamme », on retrouve le même feu qui symbolise également la passion, renforcé par le dédoublement « feu/flamme ».

C'est vrai, tu sais, que ça me révolte plus que tu ne le crois. Vois-tu, moi aussi, voilà dix ans lorsque j'ai débuté, j'étais tout feu tout flamme.

Yanny Hureaux – La prof – Éditions Julliard – 1972

202. Griller/brûler un feu

Passer un feu de circulation qui est au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rouge.

Commençons par ce feu qui, ici, n'est pas un de ceux qui servent à griller, mais de ceux qui servent à signaler quelque chose (comme autrefois, les signaux de nuit se faisaient à l'aide de vrais feux).

Quant au verbe « griller », il ne veut pas nécessairement dire « rôtir sur un feu ou un gril », tout comme « brûler » ne signifie pas toujours « détruire par le feu ». C'est au début du XVIII^{e} siècle que le verbe « brûler » prend, au figuré, le sens de « passer sans s'arrêter (à un point d'arrêt prévu) » comme dans « brûler les étapes », sans que la raison en semble bien claire de nos jours (peut-être faut-il y voir une allusion au feu de forêt dévastateur qui, poussé par le vent, ne s'arrête nulle part et n'épargne rien).

Ensuite, comme de « brûler » à « griller », il n'y a qu'un pas, c'est au début du XX^{e} siècle que ce dernier verbe a pris, entre autres significations, celle de « dépasser (un véhicule) » puis, par amalgame avec le sens figuré de « brûler », « dépasser sans s'arrêter », signification qu'on retrouve dans notre expression.

Le gendarme, en uniforme dépareillé et nettement trop petit pour sa taille, se penche vers lui.
– Vous avez grillé le feu ! dit-il d'un air méprisant.
– Comment voulez-vous que je grille un feu qui ne fonctionne plus !

Jacky Wolfarth, Laurence Lacroix – Quartier de sable – Éditeur indépendant – 2007

Cette pratique illégale diminue l'attention du conducteur et augmente le risque de commettre d'autres types d'infractions au Code de la sécurité routière, comme brûler un feu rouge ou omettre un arrêt obligatoire.

La Tribune – Article du 16 septembre 2014

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

203. Il n’y a pas le feu au lac !

1. On n’est pas pressés.

2. Il n’y a aucune urgence, ça peut attendre.

L’expression d’origine est tout simplement « il n’y a pas le feu » ou, en raccourci, « y a pas l’feu ». Son message est très clair : s’il n’y a pas le feu, il n’y a aucune raison de se presser (sous-entendu : pour aller l’éteindre).

Si quelques blagueurs ont jugé utile d’ajouter « au lac », c’est par moquerie de la proverbiale lenteur des Suisses qui sont censés avoir du mal à se dépêcher : « Y a l’feu ou bien ? Bon alors si y a pas l’feu, on n’a vraiment pas besoin de s’presser » (à prononcer avec l’accent traînant et chantant suisse, bien sûr).

Et il semblerait que la moquerie soit interne à la Suisse (on n’est jamais si bien moqué que par soi-même), puisque cette version serait attestée en Suisse romande dès le milieu du XIXe siècle. Pourquoi « au lac » ? Eh bien, simplement parce que le lac Léman[2] est un des symboles de la Suisse et que l’ajout de l’absurdité d’un lac qui prendrait feu ne fait que rajouter un cran dans la moquerie.

Cela dit, l’absence d’urgence associée à ce symbole absurde d’un plan d’eau qui prendrait feu existe au moins depuis le milieu du XVIIIe siècle, puisque dans son Dictionnaire Languedocien-François, paru en 1756, Pierre Augustin Boissier de Sauvages écrivait : « Mar brûlo pa [la mer ne brûle pas] […] : façon de parler adverbiale et populaire pour dire, il n’y a rien qui presse. »

En tout bon Vaudois, y a pas le feu au lac, ce site sera construit à la rapidité inversement proportionnelle aux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

activités débordantes du ouaibe-mestre, de la météo et s'il n'a rien d'autre à foutimasser. Pour l'instant, c'est un peu miquelet, mais qui ne peut ne peut.

Site topio.ch – Le site qui cause vaudois

204. Faire fi de…

Dédaigner, mépriser.

L'interjection « fi ! » exprime le dédain ou le mépris depuis le XIIIe siècle. En 1606, Jean Nicot, dans son Thresor de la langue françoise écrit que fi « est interjection rejective, dont le François use quand il abhorre quelque chose ». L'auteur ajoute que le mot vient peut-être du latin fimus qui désignait du fumier ou de la fiente.

Ce dédain s'exprimait autrefois dans le proverbe en usage avant notre locution : « fi de l'avarice, c'est un vilain vice » montrant la forme « fi de » suivie d'un nom, comme l'emploie Jean de La Fontaine dans « Le rat des villes et le rat des champs » : « Fi du plaisir que la crainte peut corrompre ! », ou bien Clément Marot : « Fi de l'honneur ! Vive la vie ! »

Le problème, c'est qu'après la guerre est arrivée une nouvelle forme de scientisme en quelque sorte, et on a fait fi de l'organisation du territoire en bocage. On a fait fi de tout cela, avec des gens savants, avec le remembrement et autres, et on a considéré que les talus, c'était une gêne, que les arbres c'étaient des ennemis et que les zones humides devaient être drainées.

Patrick Blandin – De la protection de la nature au pilotage de la biodiversité – Éditions Quae – 2009

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

205. Mi-figue, mi-raisin

1. Partagé entre la satisfaction et le mécontentement.

2. Pour partie sérieusement, pour partie en plaisantant.

Voilà une expression qui remonte à loin et qui a subi de nombreuses variations de sens. Tout d'abord, avant son apparition au XIVe siècle, les figues et les raisins étaient les fruits secs préférés au moment du carême, ce qui explique leur rapprochement dans une locution.

Mais cela n'explique pas pourquoi les deux fruits y sont opposés. Au XVe siècle, l'expression, avec « moitié » au lieu de « mi », voulait dire « en partie bien, en partie mal ». Au XVIe siècle, Guillaume Postel évoque une troupe de soldats moitié figue, moitié raisin pour dire qu'elle est composée à moitié de musulmans et à moitié de chrétiens.

D'après le Dictionnaire de l'Académie française, c'est au XVIIe siècle qu'elle prend le sens utilisé encore aujourd'hui en y ajoutant en parallèle la signification « moitié de gré, moitié de force ». L'apparition du « mi » au lieu de « moitié » est plus récente : on la trouve dans des ouvrages du début du XIXe siècle.

Pendant un moment, vers le XVIe siècle, il a pu aussi y avoir opposition entre le raisin savoureux et sucré et la figue, qui avait le sens de « crotte » ou « fiente », comme l'atteste un proverbe de l'époque : « Figue de chat et marc d'argent seront tout un au jugement. » Dans certaines occurrences, la figue de chat cède le pas à la fiente de chien.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il existe une explication actuellement réfutée de l'origine de la locution (aucun document ne l'atteste et certains croient qu'elle fut imaginée a posteriori) : elle serait liée aux Corinthiens qui, de temps en temps, lorsqu'ils livraient des raisins à Venise, y mélangeaient « par inadvertance » des figues, moins chères et plus lourdes, histoire de tromper leurs clients.

Alors que les clowns de rue ont, depuis dimanche soir, remis leur nez rouge dans leur écrin, les organisateurs du Festival Juste pour rire ont dressé hier un bilan mi-figue mi-raisin du volet Arts de la rue présenté cette année sur un territoire urbain différent des années précédentes.

Fabien Deglise – **«** Festival Juste pour rire – Les organisateurs dressent un bilan mi-figue mi-raisin des Arts de la rue » – Le Devoir, 25 juillet 2006

206. Cousu de fil blanc

1. Très grossier et visible (pour un procédé).
2. Extrêmement prévisible (pour une histoire).

Les couturières savent parfaitement ce que veut dire « faufiler », soit utiliser un fil d'une couleur qui tranche avec le tissu et le coudre avec de longs points pour maintenir le tissu en place avant la couture définitive. Comme la plupart du temps ce fil est blanc (sauf sur du tissu blanc !) et donc grossièrement visible, on pourrait croire que cette chose « cousue de fil blanc » est à l'origine de la métaphore de notre expression. Mais ce n'est pas le cas.

Elle vient simplement du fait que toute couturière qui se respecte sait parfaitement que, pour qu'une couture soit la plus discrète possible, il faut qu'elle soit faite avec un fil

exactement de la même couleur que le tissu ; sinon, elle se voit comme le nez au milieu de la figure, ce qui n'est généralement pas l'effet voulu (sauf sur certains types de vêtements comme les jeans).

La métaphore est donc facile à comprendre. Le fil blanc qu'on ne peut manquer de remarquer renvoie à des procédés grossiers, qu'il s'agisse de l'intrigue d'une histoire improbable ou d'une excuse bancale pour justifier une action.

Cette expression est attestée depuis la fin du XVIe siècle.

Un jeune couple (Jean-Hugues Anglade et Clotilde Courau) reçoit en héritage de la part d'un mystérieux voisin (qui les épiait depuis longtemps) une immense propriété où veille une boniche acariâtre (Christine Boisson). Pour une fleuriste et un écrivain sans inspiration, il s'agit d'un cadeau tombé du ciel, mais, une fois déballé, celui-ci deviendra un véritable enfer. Tout y est si cousu de fil blanc qu'on éprouve pour eux plus de pitié que d'inquiétude.

Le Devoir – Article du 6 mai 2000

207. De fil en aiguille

En passant d'un propos à un autre, d'une chose à une autre qui lui fait suite.

Cette expression n'est pas vraiment récente puisqu'elle est attestée dès 1280 dans Le roman de la rose. Le fil et l'aiguille étaient autrefois des objets suffisamment typiques de la gent féminine pour qu'ils soient très fréquemment évoqués. On les retrouvait aussi très souvent dans les représentations de ses activités (dessins, tableaux…).

Ce fil, qui finit toujours par mener à l'aiguille dans le chas de laquelle il est passé, est, par métaphore, comparé aux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

propos qui s'enchaînent naturellement lorsqu'il n'y a pas de changement brutal de sujet, lorsqu'une certaine continuité est respectée, lorsqu'on ne passe pas du coq à l'âne*.

Par extension, on utilise aussi cette expression en l'appliquant à des événements qui se succèdent de manière logique, sans rupture.

Au départ, le but était de recueillir les patins, mais de fil en aiguille, le projet a pris de l'ampleur et a été modifié pour amasser tous les équipements sportifs.

Le Quotidien – Article du 17 octobre 2014

208. Un fil d'Ariane

1. Un moyen de se diriger au milieu des difficultés.

2. Une voie à suivre pour arriver à un résultat difficile à atteindre. 3. Un guide entre deux points difficiles à relier.

Prenez un grand labyrinthe, casez-y, le plus loin possible de la sortie, un Minotaure, puis envoyez à Thésée une enveloppe avec photos du monstre et un petit magnétophone qui lui indiquera que sa mission, s'il l'accepte, va consister à aller trucider la chose présentée en photo.

Voilà posé le point de départ de cette histoire de la mythologie qui va nous faire rencontrer Ariane et son fameux fil. En ce temps-là, donc, il y a en Crète, dont le roi est Minos, le labyrinthe au fond duquel le Minotaure, monstre à corps d'homme et à tête de taureau, mangeur de chair humaine, dévore chaque année sept garçons et sept filles qu'Athènes livre en Crète pour prolonger la paix avec Minos.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Afin de faire cesser l'envoi de ce fâcheux tribut, Thésée s'offre pour faire partie de la prochaine livraison avec l'intention de tuer le Minotaure. Mais, à supposer que la mission réussisse, le problème est ensuite d'arriver à retrouver la sortie du labyrinthe.

Heureusement, une fois que Thésée pose le pied en Crète, Ariane, la fille de Minos et demi-sœur du Minotaure, en tombe amoureuse. Aidée par Dédale, le concepteur du labyrinthe, elle propose à Thésée un stratagème simple pour retrouver la sortie du piège : dérouler une bobine de fil dont l'extrémité est attachée à un des linteaux de l'entrée, fil dont il suffira de suivre les méandres au retour pour se retrouver à l'air libre.

Et effectivement, une fois le Minotaure trucidé, Thésée ressort du labyrinthe grâce au fil d'Ariane. C'est de cette histoire parfaitement véridique, bien sûr, que nous vient notre expression.

N'en déplaise aux libéraux, il existe un fil d'Ariane entre le libéralisme économique, d'une part, et les mouvements séparatistes, les soulèvements nationaux et les manifestations racistes, d'autre part.

L'Expansion – Article du 28 avril 1995

209. La fin justifie les moyens

Vouloir atteindre un but précis autorise et justifie l'emploi de n'importe quel moyen pour y arriver.

La « fin » n'est pas ici celle des dinosaures ou des haricots ; « fin » est ici à prendre au sens d'« objectif » ou de « but à atteindre ». Ce proverbe, pour le moins immoral, pose que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tous les moyens possibles puissent être employés pour atteindre un but, qu'il soit répréhensible ou non.

Quant à savoir qui est réellement l'auteur de cette phrase, les avis divergent, mais la période semble bien cernée puisqu'elle est attribuée à deux personnes à peu près contemporaines. Pour les uns, il faut l'attribuer à Nicolas Machiavel (1469-1527) qui l'appliqua principalement à la politique. Cependant, il n'a jamais écrit la phrase sous cette forme, même si elle est un condensé de l'interprétation de ses écrits.

Pour les autres, l'auteur est Philippe van den Clyte (1445-1509), seigneur de Commynes, l'homme qui trahit Charles le Téméraire pour se mettre au service de Louis XI.

Il y a une constante à travers cet écheveau, selon laquelle la fin justifie les moyens. Vus sous cet angle, les arrangements négociés par le chef de cabinet de M. Harper, pour étouffer le scandale des allocations du sénateur, au lieu de constituer une anomalie, confirment plutôt un modus operandi.

Pierre Asselin – « Le déficit du doute » – Le Soleil, 26 novembre 2013

210. Le fin du fin

1. Ce qu'il y a de plus raffiné dans le genre.
2. Tout ce qui peut en être tiré.

Vous aurez facilement constaté que nous avons dans cette expression deux fois un masculin. Ce n'est donc pas « la fin » qui est évoquée ici, ni celle de l'humanité, ni celle qui justifie les moyens.

Notre « fin » est un adjectif qui, depuis 1080, s'applique à ce qui représente la perfection (parce que la perfection est le maximum de ce qui peut être atteint, le point extrême ou la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fin…). On le retrouve dans les fines herbes et la fine fleur. L'expression doit être comprise comme « ce qui est le plus fin de ce qui est déjà très fin » ; autrement dit, ce qui se fait de mieux dans la perfection, si tant est qu'il puisse y avoir des niveaux de perfection (un peu comme la lessive qui lave plus blanc que blanc).

C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin.

Molière – Les précieuses ridicules – Librio – 2011

211. Faire flèche de tout bois

Utiliser tous les moyens possibles pour parvenir à ses fins.

Vous êtes au Moyen Âge (ou quelques siècles avant ou après…) et vous chassez le cerf, muni d'un arc et d'un carquois rempli de flèches. Rempli de flèches ? Pas tout à fait puisqu'au cours des heures précédentes vous les avez toutes gaspillées en ratant lamentablement vos cibles.

Soudain, devant vous, surgit un superbe faon, jeune animal qui n'attend plus que vous le trucidiez lâchement. Sans plus de flèche disponible, que vous reste-t-il à faire, sinon casser une branche à peu près droite, la rendre très vite aussi lisse que possible avec votre couteau et l'utiliser en guise de flèche (heureusement, comme vous êtes décidément mauvais, vous allez encore rater cette pauvre bête) ?

Toujours est-il que, dans l'urgence, vous venez de faire une flèche à partir d'un morceau de bois quelconque. La métaphore est donc aisément compréhensible : vous êtes prêt à utiliser n'importe quel moyen pour arriver à votre but, n'importe quel bout de bois pourra être utilisé comme flèche afin de tenter de ne pas rentrer bredouille.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si cette expression, sous sa forme et son sens actuels, date du XVIIe siècle, on disait au XVIe siècle « il ne sait plus de quel bois faire flèche » pour exprimer que la personne était sans ressource, sans moyens de subsister, ou qu'elle ne savait plus comment se tirer d'un embarras (Littré).

Après sept matchs à faire flèche de tout bois, l'attaque du Rouge et Or doit « recommencer à zéro », estime le coordonnateur offensif Justin Ethier.

Le Soleil – Article du 28 octobre 2014

212. De bonne/mauvaise foi

Sincère, franc, loyal/menteur, hypocrite, fourbe.

Le mot « foi » nous vient du latin fides qui avait différents sens assez proches : « confiance, loyauté, promesse, parole donnée ». D'ailleurs, en latin chrétien, on retrouvait cette notion de confiance, puisque le mot était spécialisé dans le sens de « confiance en Dieu ». C'est avec la signification de « loyauté » qu'on le retrouve dès la fin du XIIe siècle dans « bonne foi » et un peu plus tard dans « male foi » qui ne se transformera qu'au XVIe siècle en « mauvaise foi ».

Lors de son apparition, et aujourd'hui encore, la bonne foi désignait, selon Le Grand Robert, la « qualité d'une personne qui parle, agit avec une intention droite, avec la conviction d'obéir à sa conscience, d'être fidèle à ses obligations ». Et naturellement, celui qui est de mauvaise foi est tout le contraire.

Seconde quinzaine : Dans l'ensemble, les relations conjugales seront bonnes, malgré quelques petits accrochages dus le plus souvent à votre caractère trop entier.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En fait, vous n'agissez pas toujours avec toute l'objectivité nécessaire, et vous êtes même parfois de mauvaise foi.

Le Figaro Madame – Horoscope d'août 2009

213. En son for intérieur

Dans l'intimité de sa conscience.

Avec l'arrivée d'Internet et de ses lieux de discussion écrite appelés forum, beaucoup ont tendance à oublier le sens initial de ce dernier mot qui, en latin, désignait un lieu public, place ou marché, où se discutaient aussi bien les affaires publiques que privées, ce qui explique que le mot a aussi pris le sens de « tribunal », lieu où était rendue la justice.

« For » est issu de forum au début du XVII^{e} siècle et désignait un lieu où était rendue la justice ecclésiastique (les tribunaux de l'Église). Quant au for intérieur (aussi appelé « for de la conscience »), il désignait à l'époque ce qu'on appelait Le tribunal intime de la conscience, chacun jugeant en secret ses actes selon ce que lui dictait sa conscience. C'est à partir du XVIII^{e} siècle que le for extérieur, locution maintenant désuète, a qualifié la juridiction civile, par opposition au for intérieur. Aujourd'hui, le mot « for » ne s'emploie plus que dans cette locution, qui signifie maintenant « dans le secret de sa pensée », sans être obligatoirement associée à une notion de jugement.

En son for intérieur, Ted Cruz nourrit sans doute les mêmes ambitions présidentielles que Hillary Clinton et Barack Obama après leur élection au Sénat des États-Unis.

Richard Hétu – « Le missile Cruz » – La Presse, 7 octobre 2013

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

214. En bonne et due forme

Dans les règles.

« Forme » est encore un de ces mots français qui a de nombreuses acceptions, mais finalement toutes liées de près ou de loin avec le sens initial d'apparence, qui remonte au XII^e^ siècle.

La forme qui nous intéresse ici désignait d'abord les manières courtoises en société, les convenances. Au XVI^e^ siècle, le mot « forme » s'applique à la manière d'agir selon des règles convenues. Sous l'influence du sens « aspect », « forme » se spécialise en tant que terme juridique signifiant « aspect extérieur d'un acte juridique ». Ce dernier n'est pas vraiment loin de « l'aspect qui respecte des règles ou des normes bien précises ». Nous avons donc toujours affaire à des règles, que ce soient celles du comportement en société ou celles à respecter dans un acte juridique.

On trouve ensuite l'expression « en bonne forme » au XVII^e^ siècle, chez Molière entre autres, et c'est en 1700 qu'apparaît l'expression encore utilisée aujourd'hui. Si le sens de « bon » ne laisse planer aucun doute, le mot « due » (du verbe « devoir ») vient le renforcer en indiquant ce qui doit être, ce qui est nécessaire.

Nous ne produisons en Chine que dans les meilleures usines. Comme dans le monde entier, elles sont surveillées par 300 techniciens qui vérifient que les 400 étapes nécessaires pour réaliser un sac à main sont effectuées en bonne et due forme.

Le Monde – Article du 8 mai 2010

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

215. S’attirer les foudres (de quelqu’un)

S’attirer des reproches, une condamnation.

Pour nous, la foudre est une manifestation naturelle, une décharge électrique extrêmement intense qui se produit par temps d’orage soit entre deux nuages, soit entre un nuage et le sol.

Mais il y a à peine quelques siècles, cette « petite » décharge était considérée comme la manifestation de la colère divine (il ne faut pas oublier, en remontant plus loin encore dans le temps, que Jupiter ou Zeus étaient traditionnellement représentés tenant un ou plusieurs foudres, faisceaux enflammés qui lui servaient d’armes).

Or, en général, c’est une faute qui provoque la colère de l’autre. C’est ainsi que la locution « les foudres », au masculin et au pluriel, fut assimilée à de sévères reproches, à une condamnation (s’attirer les foudres de l’Église, par exemple) et que l’expression est apparue à la fin du XVI^{e} siècle.

Si certains sont prêts à jeter la pierre aux conducteurs du dimanche, d’autres ont une opinion plus nuancée et rappellent qu’il y a aussi des cyclistes imprudents qui se comportent de manière à s’attirer les foudres des automobilistes.

Jean-Sébastien Massicotte – « Frustrations derrière le guidon » – Le Soleil, 25 avril 2012

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

216. De plein fouet

De front, de face (et violemment).

Cette expression est née dans la première moitié du XIX^{e} siècle. Elle nous vient du milieu militaire où, à l'origine, elle signifiait « horizontalement » en parlant d'un tir direct visant un objectif visible.

Selon les linguistes Rey et Chantreau, elle s'inspire de l'ancienne locution « de plain » (du latin planus qu'on retrouve dans « maison de plain-pied ») qui signifiait « directement, sans obstacle », mais aussi « de toute sa force ». Elle subit l'influence de l'homophone « de plein » (du latin plenus) suivi d'un substantif et dont la signification était « de toute la force de ». Dans l'expression actuelle, le fouet indique la violence et la brièveté de l'impact.

L'oreille paternelle reçoit de plein fouet un dernier :
« Folcoche va crever ! »

Hervé Bazin – Vipère au poing – Grasset – 2011

217. Avoir des fourmis (dans les membres)

1. Ressentir des picotements.

2. Par extension, avoir envie de bouger, de partir.

Quand on a des fourmis dans les bras ou les jambes, c'est qu'il est temps de changer de position pour que le sang se remette à circuler normalement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette expression, qui date de la première moitié du XIXe siècle, vient simplement des picotements que l'on ressent dans un membre lorsqu'une position gardée pendant trop longtemps bloque la circulation sanguine normale. Cette sensation est comparable à celle que provoquerait une armée de fourmis sur la peau.

Par extension, comme il faut remuer pour faire disparaître ces « fourmis », on utilise aussi cette locution au sens figuré pour exprimer l'envie de bouger ou de partir.

Charles entra dans la salle. M. Boulanger lui présenta son homme, qui voulait être saigné, parce qu'il éprouvait des fourmis le long du corps.

Gustave Flaubert – Madame Bovary – Le livre de poche – 2012

218. À la bonne franquette

Sans façon, simplement.

Cette expression est très souvent associée à une invitation, lorsque l'hôte fait savoir à ses invités qu'il ne mettra pas les petits plats dans les grands ou même que chacun peut « amener son manger », l'un sa quiche froide et l'autre sa salade de nouilles…

Au milieu du XVIIe siècle, on disait « à la franquette », la forme actuelle n'étant apparue qu'un siècle plus tard. La signification initiale était « en toute franchise », « franquette » étant un dérivé de « franc » venu des régions normandes et picardes. Cette franchise s'est progressivement transformée en simplicité pour donner le sens actuel.

Le linguiste Claude Duneton ajoute que cette expression est peut-être apparue en opposition à celle du XVIe siècle, « à la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

française », qui signifiait « avec beaucoup d'obligeance et d'arrangement » et même « luxueusement ».

Petite coupe de vin ou bonne bière froide à la main, le temps était à la réjouissance. À la bonne franquette, les familles, amis et collègues de travail étaient réunis autour d'une bonne bouffe pour ce rendez-vous annuel.

Le Quotidien – Article du 24 juillet 2014

219. Ronger son frein

Réprimer avec peine son impatience, son dépit, sa colère (faute de pouvoir l'exprimer).

Voilà une expression qui peut sembler très étrange si on oublie qu'elle a plusieurs siècles et si on ne connaît pas grand-chose aux chevaux. En effet, le frein n'est ici rien d'autre que le mors, cette pièce généralement métallique placée dans la bouche de l'animal et qui, reliée aux rênes, sert à le diriger.

Or, que fait un cheval qui s'impatiente en attendant le retour de son maître ? Il « ronge son frein », faute de choses plus intéressantes à faire. Selon le Dictionnaire des expressions et locutions figurées, le « frein » représente ici ce qui bloque l'élan de celui qui aimerait bien exprimer ses sentiments. Et « ronger » est associé à cette énergie contenue qui devient corrosive et mine l'intérieur.

Cette expression pouvait aussi vouloir dire « être condamné à l'ennui », mais elle est très peu utilisée dans ce sens. Pourtant, on peut imaginer que le pauvre cheval qui attend trompe son ennui en rongeant son frein.

Mon père n'est pas un égoïste, il était prêt à m'attendre là-haut le temps qu'il faudrait, à ronger son frein pour l'éternité,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

même s'il savait qu'une fois en cendres il n'aurait plus rien à ronger du tout.

Thierry Bellefroid – Mon père, sa mère – Racine – 2006

220. Amuser/épater la galerie

1. Amuser/épater l'assistance.

2. Tenter de se mettre en avant (en faisant preuve de vantardise).

Le jeu de paume a donné naissance à plusieurs expressions, dont celle-ci. À ce jeu, la galerie était une allée couverte longeant le terrain, depuis laquelle les spectateurs pouvaient suivre le spectacle. Par association, le terme a fini par désigner les spectateurs eux-mêmes puis, par extension, une assistance quelconque et, enfin, l'opinion publique.

Si un boute-en-train* peut parfaitement amuser la galerie sans sous-entendu négatif, la seconde forme est aussi régulièrement employée pour quelqu'un qui veut se faire remarquer sans en avoir réellement les moyens ou les capacités.

Si certains professionnels se présentent encore à vous avec une attitude condescendante, méfiez-vous-en comme de la peste : plus souvent qu'autrement, ce sont des charlatans qui en fait en connaissent très peu et essaient d'épater la galerie à coups de grands mots qui ne veulent rien dire.

Véronique Rivest – « Le goût d'apprendre » – Le Droit, 6 septembre 2014

221. Sans crier gare

1. Sans prévenir, sans avertir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Inopinément, à l'improviste.

« Gare ! » est une interjection du XIIe siècle. C'était une autre forme de « guar » qui voulait dire « prends garde ».

Il ne faut en effet pas oublier que lorsqu'on intime l'ordre à quelqu'un de prendre garde (ou de « se garer »), c'est pour lui conseiller de laisser passer quelqu'un ou quelque chose, de se ranger, de se mettre à l'abri, de prendre garde à une éventualité fâcheuse.

Et celui qui surgit sans crier gare le fait sans prévenir, par surprise. Si la forme actuelle de l'expression date du début du XIXe siècle, on utilisait auparavant « sans dire gare ».

Vus de Paris, les fonds étrangers sont souvent représentés comme une nébuleuse d'investisseurs uniformes aux méthodes et aux intentions obscures. Une sorte de « parti de l'étranger » qui se serait infiltré dans le palais de la Bourse sans crier gare.

L'Expansion – Article du 22 octobre 1998

222. Il y a de l'eau dans le gaz

1. L'atmosphère est à la dispute.

2. Des querelles se préparent.

Que voilà une belle métaphore cuisinière qui date du début du XXe siècle et pour laquelle on trouve deux origines. La première évoque ce qui se produit lorsqu'on fait déborder une casserole d'eau posée sur une cuisinière à gaz. L'incident commence par produire de la vapeur d'eau puis, la flamme s'éteignant, le gaz qui s'échappe risque de provoquer une explosion si on n'éteint pas le brûleur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rapidement. Autrement dit, ça commence par fumer, puis ça explose, exactement comme lors d'une dispute !

La seconde origine, que rappelle le linguiste Claude Duneton, date de l'époque où le gaz de houille était distribué dans les habitations. Dans certaines conditions, la vapeur d'eau contenue dans le gaz se condensait et finissait par créer des poches d'eau dans les canalisations, en les obstruant. Il y avait donc à ce moment-là, et réellement, de l'eau dans le gaz, phénomène qui était annoncé par une flamme orangée avant qu'elle ne s'éteigne complètement.

Après cinq mois de guerre, force est de constater qu'entre le CNT et les rebelles il y a de l'eau dans le gaz. Plus exactement, ces derniers ont l'impression que les premiers sont en train de capter leur révolution.

Le Devoir – Article du 23 août 2011

223. Cousin germain/issu de germain

Un cousin direct/éloigné.

Le cousin « de base » est un descendant d'un frère ou d'une sœur de ses parents. Les cousins germains sont des personnes ayant au moins un grand-père ou une grand-mère en commun (parenté au deuxième degré). Si vous suivez bien, vous allez me dire que vos cousins « de base » sont donc aussi des cousins germains. La réponse est oui, mais ce ne sont pas les seuls : sont également vos cousins germains les petits-enfants issus d'un autre mariage d'au moins un de vos grands-parents, donc des enfants de demi-frères et demi-sœurs de vos parents.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Maintenant que ceci est précisé, il y a une autre question qu'on peut légitimement se poser, c'est : pourquoi « germain » ? Cela n'a rien à voir avec l'ancienne Germanie. Cet adjectif existe depuis le XII^{e} siècle. Il est issu du latin germanus qui signifie « qui est du même germe », autrement dit « qui est du même sang ». Si, aujourd'hui dans le langage courant, on n'évoque plus que les cousins germains, le lien de sang s'exprime aussi dans les appellations juridiques « frère germain » ou « sœur germaine » pour désigner de véritables frères ou sœurs, issus des deux mêmes parents (excluant donc les demi-frères ou demi-sœurs).

Le film s'attarde aux manoeuvres politiques autour de sa succession à son oncle Guillaume IV, mais aussi et surtout à son histoire d'amour avec son cousin germain, le prince Albert (Rupert Friend).

Normand Provencher – « Jean-Marc Vallée : s'effacer derrière la caméra » – Le Soleil, 12 décembre 2009

---

1 Le support pouvant être aussi bien le papier que la pierre ou le métal, par exemple.

2 À ceux qui affirmeraient qu'en Suisse, ce lac s'appelle le lac de Genève, voici ce qu'on peut lire sur le site de la ville de Riex : « Eh non, Riex est au bord du lac Léman, qui ne s'appelle lac de Genève... qu'à Genève. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

224. À la saint-glinglin

À une date hypothétique, dans très longtemps, voire jamais.

Connaissez-vous quelqu'un qui se prénomme Glinglin ? Existe-t-il une date où saint Glinglin est présent dans votre calendrier ? Heureusement non pour les nouveau-nés, car ce saint n'en est pas un. Il est le résultat de la déformation de « seing » (un signal, une signature, une marque apposée sur un document, comme dans « blanc-seing » ou « sous seing privé ») qui, en ancien français, a désigné une sonnerie de cloche (un signal), puis la cloche elle-même.

Quant au fameux « glinglin », il est tiré de « glinguer », forme dialectale de la région de Metz qui signifie « sonner, résonner », elle-même issue du germanique klingen signifiant la même chose.

Proposer de payer à la saint-glinglin, c'était proposer à l'ignorant, qui ne connaissait pas le calendrier et qui ne savait pas que Glinglin n'a jamais été béatifié, de payer à une sonnerie de cloche, sans préciser laquelle, ni une date précise. Ce qui pouvait mener très loin dans le temps.

« Nous voulons la monnaie unique au plus tard en 1999, le gouvernement allemand serait débordé si le deutsche mark restait la monnaie d'ancrage en Europe », a déclaré Friedrich Merz, député de l'Union chrétienne-démocrate. « Ceux qui plaident aujourd'hui pour un report repoussent en fait l'union monétaire à la saint-glinglin », a lancé, pour sa part, un député du FDP (Parti libéral).

Libération – Article du 28 septembre 1995

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

225. À gogo

Abondamment, à profusion.

Cette expression ancienne date du XV^e^ siècle. « Gogo » est une duplication plaisante à l'oreille de « go », issu de « gogue » qui voulait dire « réjouissance, liesse ».

Le linguiste Furetière écrivait : « À gogo se dit des choses plaisantes et agréables qu'on a en abondance. Les gens riches vivent à gogo. Il a de l'argent à gogo, tout son saoul… » Car il est évident qu'on peut éprouver beaucoup de joie lorsqu'on dispose de choses enviées à profusion.

C'est de ce « gogue » que viennent les mots « goguenard » et « goguette » encore employés de nos jours.

Il s'adresse à nous, et lance : « Ce soir, ça va être la fête les gars, j'arrose ma vie de garçon, c'est moi qui invite, j'ai de l'oseille à gogo ! »

John Kerber – Une vie de loupet – Société des écrivains – 2008

226. Sortir de ses gonds

Se mettre brutalement en colère, s'emporter.

Les gonds servent à la fois à maintenir associé à son cadre le panneau qui sert de porte, et à guider ses mouvements. C'est au XVI^e^ siècle que le gond, cet accessoire de quincaillerie qui permet donc de contrôler le mouvement d'une ouverture, est utilisé dans des expressions pour désigner ce qui est contrôlé. C'est ainsi que « se tenir sur ses gonds » voulait dire « rester raisonnable ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Notre expression apparaît un siècle plus tard. Cette fois, celui qui ne se tient pas sur ses gonds perd sa raison ou son contrôle et explose de colère.

Le maire d'Angoulême, Philippe Lavaud, est sorti de ses gonds en découvrant une dizaine de photos personnelles sur le réseau social Facebook accompagnées de propos calomnieux d'un groupe d'opposants.

Libération – Article du 11 février 2010

227. Être gonflé/ne pas manquer d'air

1. Être téméraire, courageux à l'excès.

2. Ne pas manquer de toupet, être insolent.

Alors que les pneumatiques n'existaient pourtant pas encore, c'est au XVI^{e} siècle que le verbe « gonfler » apparaît avec d'abord le sens de « distendre en remplissant d'air ou de gaz ». On l'appliquait par exemple pour ces vessies d'animaux qu'on gonflait et faisait sécher accrochées au plafond, et qu'il ne fallait surtout pas prendre pour des lanternes.

Et c'est au XVII^{e} siècle que le verbe employé à la forme passive s'emploie à propos de quelque chose de complètement rempli, voire rempli à l'excès. Ainsi, on verra apparaître des locutions comme « avoir le cœur gonflé de chagrin » ou « être gonflé d'audace ».

Il faudra attendre le milieu du XIX^{e} siècle pour que « gonflé » devienne synonyme de « courageux », par ellipse de « gonflé de courage », puis un demi-siècle de plus pour qu'il prenne le sens de « plein d'audace », au moment où on trouvera

aussi « gonflé à bloc » avec l'image du pneu gonflé au maximum. Et c'est de cette dernière que, par plaisanterie, on verra apparaître l'expression « ne pas manquer d'air », description qu'on peut indéniablement associer à un objet gonflé à bloc.

Le second sens proposé découle assez logiquement du premier : lorsque le trop-plein d'audace n'est pas utilisé à bon escient, lorsqu'il dérange, lorsqu'il est déplacé, l'audace se transforme en toupet, en insolence, et d'une perception admirative de celui qui est gonflé, on passe à la perception agacée qui justifie cet emploi de l'expression.

Évidemment qu'elle est gonflée de s'aventurer, après trente-deux ans d'absence, sur le terrain mouvant de la chanson. Pour Line Renaud, on a une tendresse particulière. Parce qu'elle est unique, battante, d'une vitalité insolente, fringante, tellement vivante.

Nord éclair – Article du 17 mai 2011

228. Des goûts et des couleurs, on ne dispute/discute pas

Chacun peut légitimement avoir ses propres goûts, opinions et méthodes.

Selon le Dictionnaire de Trévoux, cette expression existait au XVIII^{e} siècle sous la forme « il ne faut pas disputer des goûts », mais Larousse indique que la nôtre du Moyen Âge serait une traduction du latin médiéval gustibus et coloribus non est disputandum.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Selon les linguistes Rey et Chantreau, le sens actuel n'est probablement pas le même que dans la version initiale où l'apparent libéralisme de l'expression serait trompeur. Si les goûts alimentaires de chacun sont effectivement si variables qu'il n'est pas la peine de se disputer à leur propos, le goût au sens de « valeurs esthétiques » est imposé par la société et le contexte culturel, et il est donc totalement inutile d'en discuter (au point de se disputer).

Sa mère était même un peu bigote, et les mauvaises langues disaient qu'elle avait sans doute un sentiment pour l'homme à la soutane, le « capelan » de Rocher. Il n'y avait guère de quoi, mais enfin, comme dit l'autre, des goûts et des couleurs on ne discute pas.

René Propriol – Une vie de femme en 1900 : Antoinette, souvenirs – De Borée – 2010

229. Pour ta gouverne

1. Pour t'apprendre les règles de conduite.

2. Pour t'informer.

Ce mot, issu de « gouverner », apparaît au XII^{e} siècle avec des sens comme « action de gouverner », « gouvernement », « conduite », etc.

C'est au XVIII^{e} qu'il prend le sens de « ce qui doit servir de règle de conduite » et c'est un siècle plus tard que notre expression apparaît dans le premier sens indiqué. Elle est généralement employée pour introduire une explication sur la conduite à tenir dans une situation particulière.

Ce conseil, cette explication n'étant souvent qu'une simple information (« telle personne sera présente, veille à ne pas la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

froisser »), c'est tout naturellement que le sens a glissé vers la seconde signification indiquée.

Pour ta gouverne, sache qu'on gère nos bails
Même si on a le cerveau die,
on sera jamais de vulgaires cobayes.
Jazzy Band – 64 mesure de Spleen

230. Séparer le bon grain de l'ivraie

Séparer les méchants des bons, ce qui est mauvais de ce qui est bien.

L'ivraie est une graminée sauvage et nuisible aux céréales. Elle est censée provoquer une sorte d'ivresse (le mot dérive indirectement du latin populaire ebriacus qui signifiait « ivresse »). Au début de sa croissance, elle ressemble au blé, au milieu duquel elle peut croître.

On comprend alors que, selon Matthieu, Jésus ait pu désigner l'ivraie comme le symbole des méchants, car c'est bien là une mauvaise graine qui se dissimule au milieu des bonnes. Dans cette parabole, alors qu'un ennemi a semé de l'ivraie dans un champ de blé, le maître dit à ses serviteurs de ne surtout pas chercher à l'enlever tant que la moisson n'est pas prête, sinon ils risqueraient d'arracher également le bon grain. Il leur demande donc d'attendre le bon moment de ramasser l'ivraie et alors, de la faire brûler, puis de moissonner le blé pour l'entreposer dans le grenier.

La Quatrième République se trouve prise dans un dilemme : châtier les grands coupables, séparer le bon grain de l'ivraie,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mais aussi rétablir les libertés publiques et d'abord la liberté d'opinion.

François Mauriac – Le bâillon dénoué – Grasset – 1945

231. Veiller au grain

1. Se tenir sur ses gardes.
2. Prévoir et prévenir le danger.

Voilà une belle métaphore marine qui date de la première moitié du XIX^{e} siècle.

En effet, si vous imaginiez un paysan au bord de son champ de blé, en train d'en surveiller la pousse, vous avez tout faux ! Car cette expression est empruntée au langage maritime où un « grain » est un coup de vent brutal et court, parfois accompagné de neige ou de grêle, ou un nuage qui l'annonce. Un bon marin se doit donc d'être constamment sur ses gardes pour pouvoir réagir rapidement et manœuvrer de manière adaptée si un grain s'abat sur le navire. Par extension, quiconque doit surveiller le danger doit « veiller au grain ».

D'après le Dictionnaire historique de la langue française, le terme « grain », qui existe depuis le milieu du XVI^{e} siècle, pourrait venir des grêlons qui s'abattent parfois sur le bateau au cours d'un grain.

Comme prévu, la sécurisation des lieux de l'église Saint-Philippe est maintenant sous la responsabilité de la Ville de Trois-Rivières. Cette dernière a fait barricader les lieux et a engagé un service de surveillance qui veille au grain 24 heures par jour.

Le Nouvelliste – Article du 29 septembre 2014

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

232. Mettre le grappin sur (quelque chose/quelqu'un)

1. Se saisir ou s'emparer de quelque chose.

2. Accaparer quelqu'un, le retenir contre son gré.

Savez-vous que le mot « grappe » date du XII^e^ siècle, du francique krappa qui voulait dire « crochet » ? Et la grappe de raisin dans tout ça, me direz-vous ? Eh bien, le Dictionnaire historique de la langue française nous dit qu'il s'agirait d'une métaphore d'après la forme de la grappe de raisin ou du moins de la branche qui la maintient et qui ressemblerait à un crochet. Je vous laisse le soin de vérifier.

Et revenons justement au crochet, mon capitaine. Vu la signification première du mot, il n'est pas étonnant que le dérivé « grappin », apparu au XIV^e^ siècle dans la marine, ait désigné un « crochet d'abordage » qui, comme son nom l'indique, servait à faciliter la montée des marins du navire attaquant à bord du bateau attaqué : lorsque les deux bateaux étaient bord à bord suffisamment proches l'un de l'autre, des grappins munis d'une corde étaient lancés par les attaquants vers leur cible de manière à amener de force leur bateau assez près pour qu'ils puissent passer à l'abordage.

C'est à la fin du XVII^e^ siècle que notre expression est apparue aux sens indiqués ci-dessus. Les pirates s'emparent bien du bateau convoité après y avoir jeté leurs grappins (premier sens). Et, une fois que les grappins sont accrochés et tirés, le bateau attaqué est bel et bien retenu contre son gré (second sens). Alors même si elle s'est généralisée hors du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

contexte marin, la locution demeure explicite. Elle s'utilise également, par exemple, lorsqu'une personne a jeté son dévolu sur une autre et que celle-ci se laisse prendre dans ses rets (il lui a mis le grappin dessus) ; si la victime est rarement contrainte, mais plutôt consentante, l'image comporte généralement une notion d'intérêt.

Le suspect a perdu le contrôle de la camionnette pour emboutir un poteau électrique devant la Coopérative de Saint-Prime. Il a réussi à se sauver à la course avant que les policiers mettent le grappin dessus.

Le Quotidien – Article du 10 octobre 2014

233. Sur le gril

1. Anxieux ou impatient.

2. Dans une situation pénible ou embarrassante.

Ceux qui ont déjà eu l'occasion de poser leurs fesses sur la grille d'un barbecue allumé (la plupart du temps par pure inadvertance) savent à quel point cette situation est pénible. Cette expression se trouve dans l'édition de 1740 du Dictionnaire de l'Académie française, avec le premier sens indiqué.

D'après le linguiste Alain Rey, il se pourrait qu'il s'agisse d'une allusion au martyre de Saint-Laurent qui, en 258 à Rome, fut brûlé sur un gril par le préfet de la ville sous le règne de l'empereur Valérien.

Ensuite, Georges et Émile m'avaient vachement mis sur le gril. Ils voulaient absolument savoir tout ce que j'avais pu donner comme information à l'inconnu, même à mon insu.

Alain Pécunia – Le dernier Maquisard – Cheminements – 2006

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

234. En avoir gros sur le cœur/ l'estomac/la patate

1. Éprouver un grand chagrin.
2. Ressentir du dépit, de la rancune.

Chose qui peut paraître étrange pour ceux qui ne sont pas férus d'étymologie, si le mot « cœur » correspond bien depuis longtemps à l'organe central de la circulation sanguine, il a aussi désigné la poitrine à partir du XII^e^ siècle (assez logique, vu l'emplacement du cœur), mais aussi l'estomac à partir du XIII^e^ siècle[1]. Trouver ces deux organes interchangeables dans une expression qui date du XVII^e^ n'est donc pas étonnant.

Avec les expressions équivalentes « avoir le cœur gros », « avoir le cœur lourd » ou bien « avoir la gorge serrée », nous retrouvons tout simplement une formalisation des sensations physiologiques liées au chagrin, aux sanglots, sensations désagréables qu'on peut aussi ressentir lors de gros dépits ou de rancunes sévères.

Il n'y a malheureusement pas d'explications claires sur le fait qu'en argot, le mot « patate » ait aussi désigné le cœur. Cette variante de l'expression apparaît au début du XX^e^ siècle. Elle a été précédée de quelques années par « en avoir gros sur la pomme de terre ».

Bien sûr, on retrouve çà et là quelques fêtes de longue tradition et quelques-uns […] de nos pauvres élus, comme ce malheureux Valentin qui peut en avoir gros sur le cœur : martyr chez les Romains pour finir dessiné en rose pâle chez tous les marchands de cartes postales, quel destin !

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le Nouvel Observateur – Article du 11 février 2008

Courbet qui avait cru mettre un lot de toiles à l'abri en les lui confiant l'avait gros sur l'estomac, il lui fallait maintenant faire des pieds et des mains pour les rapatrier chez Adèle.

François Dupeyron – Le grand soir – Le livre de poche – 2009

235. Faire le pied de grue

Attendre debout à la même place, pendant longtemps.

La grue est un échassier, un de ces animaux au long bec emmanché d'un long cou, comme disait La Fontaine, mais aussi disposant de deux longues et fines pattes dont l'une semble parfois inutile, tant ces bestioles peuvent passer un long moment perchées sur une seule d'entre elles, y compris en dormant. Un peu comme les « grues » des trottoirs, surnom donné depuis 1415 aux prostituées qui attendent le client, adossées à un mur, un pied au sol et l'autre appuyé au mur, les faisant ainsi ressembler à nos oiseaux des marais. Or si les prostituées sont parfois désignées ainsi, ce n'est pas vraiment à cause de leur éventuelle posture sur une jambe, mais bien parce qu'elles font le pied de grue sur le trottoir. L'expression « faire le pied de grue » existait au XVI^{e} siècle, de même que faire (de) la grue et, au XVII^{e} siècle, faire la jambe de grue, alors que le verbe « gruer » voulait aussi dire « attendre ». Bien entendu, toutes ces formes ont pour origine notre échassier capable de rester longtemps debout à attendre on se sait quoi ou à dormir.

Prévoyants, certains l'avaient commandé en ligne et ont reçu l'objet tant convoité par courrier. D'autres ont fait le pied de grue devant la boutique Apple du centre-ville de Montréal

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dès 4 heures du matin : le lancement canadien de l'iPad, hier, a suscité le même engouement que la sortie américaine, il y a deux mois.

Le Devoir – Article du 28 mai 2010

236. En faire à sa guise

Agir selon son goût, sa volonté.

Voilà une expression qui n'a aucun lien avec le duc de Guise, ni avec les déguisements du Mardi gras, même si le duc n'en faisait bien qu'à sa guise et si le verbe « se déguiser » a bien la même étymologie que « guise ».

Ce mot est apparu au XI^{e} siècle, avec le même sens que le mot germanique wisa dont il est issu et qui signifiait « manière » ou « façon ». Aujourd'hui, tout en ayant gardé son sens initial, il n'est plus employé que dans deux expressions, « en guise de » et « à sa guise », qui existent depuis le XII^{e} siècle. En faire à sa guise, c'est agir selon sa manière habituelle, ses envies, ses goûts, sans se préoccuper des ennuis que cela peut causer à autrui.

On me reprenait sur tout, et je ne faisais plus un mouvement qui ne fût critiqué. Cela me causait une impatience continuelle, et je disais souvent : « Je voudrais être un bœuf ou un âne ; on me laisserait marcher à ma guise et brouter comme je l'entendrais, au lieu qu'on veut faire de moi un chien savant, m'apprendre à marcher sur les pieds de derrière et à donner la patte. »

George Sand – Histoire de ma vie – Le livre de poche – 2004

237. L'habit ne fait pas le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

moine

1. L’apparence peut être trompeuse.
2. Il faut s’abstenir de ne juger les gens qu’à leur apparence.

Proverbe dont on trouve les premières traces au XIII^{e} siècle et qui serait tiré du latin médiéval. Selon certains, ce proverbe viendrait d’une déformation progressive de la traduction de l’expression latine de Plutarque barba non facit philosophum qui signifiait « la barbe ne fait pas le philosophe ». D’autres disent que le proverbe aurait pour origine un fait historique : en 1297, pour réussir à s’emparer par la ruse de la forteresse bâtie sur le rocher monégasque, François Grimaldi et ses compagnons d’armes se déguisèrent en moines franciscains, un fait que rappellent les armoiries de Monaco.

Enfin, peut-être faut-il simplement voir une certaine ironie dans cette expression. En effet, lorsqu’elle est apparue, les moines de l’époque étaient bien loin de suivre leurs préceptes. N’hésitant pas à accumuler des biens, à ripailler, à courir la gueuse ou à trucider à tout-va dans les batailles, ils avaient un comportement très éloigné de celui que leur tenue aurait pu laisser supposer. Ainsi, un brigand désireux de détrousser un moine en le supposant faible pouvait finalement tomber sur bien plus fort et rusé que lui.

On dit, certes, que l’habit ne fait pas le moine, et pourtant ! On ne peut se désintéresser de cette question. La vie en société exige que l’on s’habille proprement et correctement.

Chong-gi Pak – Paroles d’un sage coréen à ses petits-enfants – L’Harmattan – 1998

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

238. Tomber des hallebardes/ des cordes

Pleuvoir très fort, à verse.

Cette expression est citée par Furetière à la fin du XVIIe siècle. Pour ceux qui auraient oublié leur histoire de France, entre le XVe et le XVIIe siècle, une hallebarde était une sorte de longue lance munie à son extrémité d'un fer tranchant et pointu et de deux fers latéraux, l'un en forme de croissant, l'autre en pointe. Alors, bien sûr, il est aisé de faire la comparaison entre la lance pénétrante et ces grosses gouttes de pluie glaciale qui « transpercent » atrocement le malheureux qui traîne dehors sous l'orage.

Mais les choses ne sont toujours pas aussi simples qu'elles le paraissent ! Selon Gaston Esnault, en effet, depuis le milieu du XVIe siècle, le mot « lance » désignait de l'eau puis, par extension, de l'eau de pluie. Le verbe « lancequiner », apparu plus tard, avait d'ailleurs le sens de « pleuvoir ».

Ce serait donc par simple substitution de quasi-synonymes que les hallebardes auraient remplacé les lances, en y ajoutant une petite touche vieillotte, les premières étant, au moment de l'apparition de l'expression, en voie de disparition en tant qu'armes utilisées sur les champs de bataille.

Pour ce qui est des cordes, qui tombent autant que les hallebardes, elles viennent simplement de la comparaison avec des cordes de ces traits que l'on observe lorsqu'une pluie tombe dru.

Ce mois n'est qu'un long orage avec quelques intermittences. À peine si j'ai pu me faire la barbe et si j'y vois

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour écrire, tant il fait sombre. Les nuages sont de bitume. Il pleut des hallebardes et les préaux, les escaliers ne sont qu'une nappe liquide. Il n'y a que le chez-soi de tolérable par un temps pareil.

Henri-Frédéric Amiel – Journal intime – L'Âge d'Homme – 1993

Il pleut des cordes sur nos corps. Anna se lève, toute trempée, et tourne en balbutiant des prières inaudibles. De ce fait, elle implore assurément les Dieux de nous sortir de ce tourbillon atmosphérique.

Léandre-Alain Baker – Ici s'achève le voyage – L'Harmattan – 1989

239. C'est de l'hébreu/du chinois

C'est complètement incompréhensible.

Au vu des caractères non latins utilisés, il suffit de voir ces langues écrites pour savoir immédiatement qu'on n'y comprendra rien, sauf si on les a apprises.

Et même si de nombreuses autres langues auraient pu être candidates et sélectionnées pour des variantes de notre expression, dans les deux cas ci-dessus, c'est bien la difficulté de lecture de ces langues écrites qui est à son origine.

La variante avec « hébreu » date du XVI^{e} siècle (« c'est de l'hébrieu », disait-on alors). Celle avec le chinois est plus récente puisqu'elle nous vient de la fin du XVIII^{e} siècle.

Elle a un mari, lui il est drôlement sérieux, il parle comme moi et vous, et d'autres fois il s'exprime avec des mots incompréhensibles, qu'elle dit ma mère. Maman dit que pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

elle, c'est du chinois ou de l'hébreu, alors là encore, il va falloir qu'elle se décide ou pour l'un ou pour l'autre.

Monique Cluzeau – La Ninise, Béberte, Coco et moi – Cheminements – 2005

240. Couper l'herbe sous le pied

Contrecarrer les projets de quelqu'un en le supplantant.

À moins que vous y marchiez sur les mains ou que vous vous y rouliez, c'est bien sous vos pieds que cette herbe se trouve. Alors d'où vient donc cette expression bizarre qui assimile le fait de couper de l'herbe directement sous les pieds (ce qui peut être dangereux) à une forme de frustration, d'empêchement provoqué par une autre personne ?

Pour le savoir, remontons un peu vers le XIV^{e} siècle, deux siècles avant que l'expression n'apparaisse. À cette époque, on désignait par « herbes » les légumes verts et les laitues, en fait toutes les plantes dont on consommait les feuilles. Par extension, ce mot a désigné les légumes en général, d'où des appellations comme « le bouillon aux herbes pour la soupe de légumes » ou « le marché aux herbes », où on ne vendait pas que du thym, de la marjolaine et de la sarriette.

L'herbe a aussi servi à désigner les moyens de subsistance, ce qui a donné naissance à l'herbe lui manque sous les pieds pour dire « il manque de moyens d'existence », expression dans laquelle l'herbe a retrouvé sa place normale, sous les pieds et non pas sur les étals, mais dans laquelle il faut comprendre « sous les pieds » comme « à l'endroit où il se trouve » ou, plus généralement, « chez lui ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Et si l'herbe lui manque sous les pieds, ne serait-ce pas parce qu'on l'y aurait coupée ? En fait, c'est ensuite probablement par mélange avec « couper les vivres », qui comporte également une notion de privation volontaire, que notre expression est apparue. Son sens initial qui était quelque chose comme « empêcher quelqu'un de se procurer des moyens de subsistance » s'est élargi à des empêchements plus généraux touchant tous les domaines.

Il a existé quelques variantes de cette locution puisque le verbe « couper » y a parfois été remplacé par « faucher » ou « tondre ».

Sérafine, guignant ces splendeurs du coin de l'œil, se promettait bien de couper l'herbe sous le pied à la Soubrette et de ne pas permettre à l'amour du marquis de déroger ; cet Alcandre lui semblait revenir de droit à la grande coquette. […] Depuis quand voit-on la suivante avoir la préséance sur la dame ?

Théophile Gautier – Le capitaine Fracasse – Gallimard – 2002

241. Une hirondelle ne fait pas le printemps

On ne peut tirer une généralité à partir d'un seul exemple.

Même si les hirondelles s'en moquent, on rappellera, juste pour la petite histoire, que le mot « printemps » vient du latin primus tempus, signifiant « premier temps », et désigne la première saison. Les hirondelles sont des oiseaux migrateurs qui, de l'Europe, partent vers l'Afrique en septembre-octobre et reviennent dans nos contrées en mars-avril ; par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

conséquent, les hirondelles sont de retour « dès que le printemps revient ».

Il serait donc facile d'en déduire que si l'on voit une hirondelle, c'est que le printemps est là. Hélas, on ne peut pas en faire une généralité. Du coup, il n'est pas toujours possible d'affirmer que le fait de voir une hirondelle suffise à confirmer qu'on est au printemps (au sens météorologique du terme, qui est celui qui intéresse les paysans desquels nous viennent souvent des dictons très clairvoyants).

Notre expression est donc simplement une métaphore qui dit qu'on ne peut pas se baser sur un seul élément significatif pour en déduire une généralité. Elle semble dater du début du XVII^{e} siècle dans sa version française, mais vient du modèle latin una hirondo non facit ver, lui-même venu du grec puisque Aristote l'utilisait déjà sous forme de métaphore lorsqu'il écrivait : « Une seule hirondelle ne fait pas le printemps ; un seul acte moral ne fait pas la vertu. »

Christine Lagarde se rassure néanmoins de « ce ralentissement de la hausse ». La moyenne du nombre des nouveaux inscrits oscille entre 50 000 et 80 000 tous les mois depuis la crise. Un signe « relativement encourageant » aux yeux de la ministre de l'Économie qui invoque l'effet positif des mesures du gouvernement. « Une hirondelle ne fait pas le printemps ! » rétorquent les économistes, pronostiquant une année noire pour l'emploi.

Le Parisien – Article du 26 juin 2009

242. Mettre le holà

1. Faire cesser une querelle, une bataille.
2. Mettre fin ou mettre bon ordre à quelque

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chose.

« Holà » est une interjection qui date du milieu du XIVe siècle. Le Grand Robert nous apprend qu'elle est constituée de l'assemblage de « ho » et de « là », ce qui semble plutôt difficile à contredire.

Pour les hommes, elle servait à appeler, à interpeller (« holà, quelqu'un ? » ou bien « holà, qui va là ? », par exemple). Mais aussi bien pour les hommes que pour les animaux, elle servait aussi à les faire arrêter, à tempérer leur ardeur. Ainsi, lorsqu'une querelle commençait ou lorsqu'un importun dépassait un peu trop les bornes, on pouvait entendre un « holà, suffit ! » ou lorsqu'il fallait arrêter les chevaux d'un attelage, un simple « holà ! » devait normalement suffire pour qu'ils appuient sur la pédale de frein (mais ils faisaient parfois la sourde oreille). C'est avec ce second sens de demande d'arrêt ou de modération que l'expression est apparue au milieu du XVIIe siècle, précédée de « faire holà » ou « dire holà » à la fin du siècle précédent.

Le ministre de la Sécurité publique, Vic Toews, a mis le holà à un projet d'écoute électronique et d'enregistrement de conversations dans les aéroports canadiens après que la Commissaire à la protection de la vie privée eut exprimé de sérieuses réserves. Il demande que la pratique cesse et que les enregistrements déjà effectués soient détruits.

Hélène Buzetti – « Pas d'écoute électronique dans les aéroports… pour l'instant » – Le Devoir, 20 juin 2012

243. Un homme averti en vaut deux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On est plus apte à faire face à une situation potentiellement déroutante ou dangereuse lorsqu'on en a été prévenu.

Si elle n'est pas trop stupide, une personne avertie des risques auxquels elle s'expose fera attention et sera donc moins facilement surprise qu'un individu non prévenu. Devant un éventuel attaquant, un homme averti sera nettement plus efficace (deux fois, si l'on s'en tient au proverbe) qu'un autre qui ne l'est pas.

Au XII^e^ siècle, « avertir » s'utilisait sous la forme pronominale « soi avertir » pour dire « s'apercevoir » puis sous une forme active pour dire « faire attention à ». Le sens du verbe a évolué et pris la signification actuelle de « informer d'un risque » au XV^e^ siècle. Le proverbe qui nous intéresse ici est apparu au milieu du XVII^e^.

David Séchard est donc poursuivi ? s'écria le vigneron étonné d'apprendre que ce qu'il croyait une calomnie était vrai. Voilà ce que c'est que de savoir signer son nom !… Vous avez joliment bien fait de venir… Un homme averti en vaut deux !

Honoré de Balzac – Les illusions perdues – Folio – 2013

244. Honni soit qui mal y pense

Honte à celui qui y voit du mal.

« Honnir » est un vieux verbe qui, comme nous le dit Le Petit Robert, signifie : « Dénoncer, vouer à la détestation et au mépris publics de façon à couvrir de honte. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette expression est à l'origine de la devise de l'ordre de la Jarretière, en Angleterre, le plus important ordre de la chevalerie britannique. La légende dit que la comtesse de Salisbury, qui était la maîtresse d'Édouard III, laissa tomber sa jarretière au cours d'un bal de la cour. Lorsque le roi la ramassa et la rendit à la comtesse, les plaisanteries des courtisans fusèrent ; alors il s'écria : « Honni soit qui mal y pense » et promit à sa favorite de faire de ce ruban bleu un insigne si prestigieux et désiré que les courtisans les plus fiers ou ambitieux s'estimeraient plus qu'heureux de le porter. Ce qui est effectivement devenu le cas, l'admission dans l'ordre donnant droit au titre de « Sir ». Cette expression s'emploie maintenant pour attirer l'attention sur le fait que quelque chose a été dit ou fait sans aucune arrière-pensée.

Il ne prit ni cocher, ni groom, ni gouvernante, Mais (honni soit qui mal y pense !) une servante.

Alfred de Musset – Premières poésies – Flammarion – 1998

245. L'huile de coude

L'énergie, la force, la vigueur déployées dans l'accomplissement d'une tâche.

En cuisine, l'huile sert entre autres à faire de bonnes fritures bien grasses et parfaitement caloriques, très propices au déclenchement de la sieste, et donc peu aux efforts. Mais en mécanique, elle permet aux rouages d'un mécanisme de mieux tourner, avec moins d'efforts et d'avoir un rendement plus élevé.

On comprend donc bien que, métaphoriquement, mettre un peu d'« huile de coude » ne peut que permettre au bras de travailler plus efficacement et de produire plus d'énergie. Et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'ailleurs, à la fin du XIXe siècle, on parlait plutôt d'huile de bras. On a dit aussi « huile de poignet », mais de nos jours, c'est incontestablement « huile de coude » qui a les faveurs des non-paresseux.

Par la suite, on déterminera un aménagement, on établira le programme d'achats, et, pour le reste, c'est l'huile de coude qui fera tourner la machine, avec bêchage, rempotage et autres « ages » qui permettent de constater, le soir venu, que les kilos en trop et les courbatures font bon ménage.

Normand Thériault – « Qui fait jardin agrandit sa maison » – Le Devoir, 18 avril 2009

246. À huis clos

1. Toutes portes fermées.

2. En petit comité.

Il est de coutume, à partir de 1050, d'utiliser le mot « us », venu du bas latin ustium, pour désigner une porte. Mais cet « us », qui devient ensuite l'« huis », est définitivement remplacé par le mot « porte » à partir du XVIIe siècle.

L'expression « à huis clos » apparaît au milieu du XVIe siècle pour dire « à portes fermées », ce qui est logique, « clos » venant du verbe « clore » maintenant remplacé par « fermer ». Par extension, elle signifie aussi « sans publicité » ou, autrement dit, sans personne pour assister à ce qui se dit (les portes étant restées fermées), comme c'est le cas dans les réunions en petit comité ou bien, dans le cas d'un procès, sans spectateurs et autres personnes qui ne sont pas directement concernées ou impliquées.

Ces forages exploratoires sont faits par l'entreprise albertaine TransCanada, qui souhaite construire un port pétrolier au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bas-Saint-Laurent dans le cadre de son projet d'oléoduc Énergie Est. Mais vu le huis clos imposé à la réunion, pas moyen de savoir ce qui s'y est passé.

La Presse canadienne – Article du 16 septembre 2014

247. La partie cachée/immergée de l'iceberg

Dans un problème, une situation, ce qui est à la fois caché et beaucoup plus important que ce qui est visible.

C'est en 1961 qu'aux États-Unis le mot « iceberg » prend le sens figuré de « problème en grande partie caché », métaphore très explicite qui a rapidement traversé l'Atlantique pour donner notre expression.

Par opposition, on parle aussi de « la partie visible/émergée de l'iceberg » pour parler d'une chose qui en cache probablement une bien plus importante (en anglais the tip of the iceberg).

Il y a un élément déclenchant, mais qui n'est en fait pas la cause profonde. Neuf fois sur dix, les jeunes filles évoquent d'abord une rupture amoureuse ou une dispute avec leurs parents. Après dix jours dans notre service, une sur trois révèle des violences sexuelles subies pendant l'enfance. Nous faisons émerger la partie cachée de l'iceberg.

Le Parisien – Article du 27 janvier 2005

248. Incessamment sous peu

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dans très peu de temps.

« Sous peu » est une forme elliptique de « sous peu de temps ». Elle signifie donc « dans pas longtemps ». « Incessamment » est un adverbe dont la principale signification actuelle est « très prochainement ». Ce qui montre que nous avons ici un beau pléonasme, récent puisqu'il ne date que de la seconde moitié du XX^{e} siècle, dont le but est simplement de renforcer la signification.

Son utilisation se fait soit par quelqu'un qui répète une expression entendue sans avoir conscience du pléonasme ou qui tient vraiment à insister sur la courte durée, soit dans un contexte où l'ironie est de mise comme lorsqu'une personne dit à une autre « je reviens incessamment sous peu » en voulant dire « toi, mon coco, tu peux toujours te brosser pour que je revienne ».

Car, dans le folklore de la grossesse, perdre son bouchon muqueux est censé signifier que l'on va accoucher incessamment sous peu.

Caroline Allard – Chroniques d'une mère indigne – Septentrion – 2007

249. Mettre à l'index

1. Signaler une chose ou une personne comme dangereuse.

2. Exclure, condamner.

Avez-vous déjà entendu parler de l'Index librorum prohibitorum, ce catalogue des livres défendus par l'Église ? Si, dès les premiers siècles de la chrétienté, il y eut des ouvrages qui furent interdits, car considérés comme hérétiques, c'est le pape Paul IV qui, au milieu du XVI^{e} siècle,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fit rédiger le premier Index, premier catalogue officiel des livres que les catholiques n'avaient pas le droit de lire, car ayant un contenu pernicieux, dangereux ou pouvant écarter l'homme de la foi. C'est donc de cet index, et non du doigt, que nous vient notre expression, apparue au début du XIX^{e} siècle, et généralisée à toute chose ou personne signalée comme étant dangereuse, exclue ou condamnée.

Pour la petite histoire, il faut savoir que Pie V, lorsqu'il succéda à Paul IV, institua la Congrégation de l'Index, la commission de censure chargée d'examiner les livres nouveaux, et, s'il y avait lieu, de les condamner. Il fallut attendre Paul VI, en 1965, pour voir enfin supprimer cet Index dont la dernière publication datait de 1960.

Un tel verrouillage incitera plutôt les gens ayant transité par les pays à l'index à brouiller leurs pistes et à gober des médicaments pour masquer toute trace de fièvre.

La Presse – Article du 18 octobre 2014

250. Été indien/été des Indiens

1. Période de l'automne où la température reste très agréable.

2. Période de beau temps et de température agréable juste avant l'hiver.

Cette appellation, traduite de l'anglais indian summer, évoque cette période, après le véritable été et les premières gelées, donc en octobre ou novembre, où il fait encore bon profiter de la nature sous un soleil et un vent du sud qui maintiennent des températures très douces pour la saison. Le qualificatif « indien » est bien entendu lié aux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Amérindiens, que les premiers navigateurs venus d'Europe croyaient rencontrer aux Indes.

L'origine de cette appellation qui est attestée en 1778 chez l'écrivain franco-américain St. John de Crèvecœur n'est pas certaine. Dans Mœurs domestiques des Américains de Mistress Trollope, paru en 1833, on trouve cette explication :

« L'été indien, me dit-on, est ainsi nommé parce qu'à l'époque de l'année où il arrive, les Indiens abandonnent leurs cantonnements en village, et avancent dans l'intérieur du pays pour se préparer à leur chasse d'hiver. Cette époque semble une ligne de séparation entre la chaleur de l'été et le froid de l'hiver, et la saison encore douce favorise ces migrations. La cause de cette chaleur est la combustion lente des feuilles et des autres matières végétales de leurs immenses forêts. »

Le terme s'est ensuite répandu hors d'Amérique du Nord pour désigner une période préhivernale caractérisée par du beau temps et des températures douces. En France, on appelle aussi une telle période l'été de la Saint-Martin.

Hier, le mercure a allégrement franchi la barre des 20 ^{o}C. Ce n'est pourtant pas « l'été indien » que tout le monde attend puisqu'il faut trois jours de temps clément après un gel au sol pour que l'on puisse parler de ce phénomène. Cette dernière condition n'a donc pas été remplie.

Le Devoir – Article du 11 octobre 2003

251. Ça me fait une belle jambe

Cela ne m'est d'aucune utilité, cela ne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

m’avance en rien.

Cette expression ironique est généralement employée sous la forme « ça me fait une belle jambe », le « me » pouvant être remplacé par n’importe quel autre pronom.

On sait qu’un homme peut parfois se laisser subjuguer par une paire de jambes féminines. Mais aussi étrange que cela puisse paraître, notre expression n’a pas de lien avec le charme féminin, puisqu’en réalité elle se moque du mâle ayant une trop haute opinion de sa personne.

En effet, il faut savoir qu’à partir du milieu du XII^{e} siècle, mais surtout à partir du XV^{e}, l’homme s’est mis à porter des vêtements qui laissaient voir ses jambes. Les chausses qui les couvraient se composaient du haut-de-chausses, qui allait de la taille jusqu’au genou, et du bas-de-chausses, qui couvrait la jambe jusqu’aux pieds. Cet ancêtre du bas collait au corps et laissait donc plus que deviner le galbe de la jambe.

Au XVII^{e} siècle, ce galbe a commencé à avoir une importance en société où il valait mieux qu’il soit à la fois beau naturellement et habillé avec goût. Et c’est de ces hommes coquets qui se pavanaient en montrant leurs si belles jambes qu’est née l’expression « faire la belle jambe ». Elle s’appliquait également de façon plus générale à celui qui faisait le beau. Et, à la fin du même siècle, cette belle jambe était tellement importante qu’elle fera également apparaître l’expression déjà ironique « cela ne me rendra pas la jambe mieux faite », qu’on adressait à celui qui proposait quelque chose dont il n’y avait aucun avantage à tirer. L’expression voulait clairement dire « ça ne me servira à rien ».

De là, il est facile de comprendre qu’en éliminant la négation, on ait pu, par antiphrase et dans une situation identique, dire

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« ça me rendra la jambe mieux faite ». Ce n'est qu'au XIXe siècle qu'on trouvera d'abord un « ça me fait bien la jambe » avant que notre expression dans sa forme actuelle prenne le dessus.

La liberté ? Ça me fait une belle jambe, la liberté ! Moi, je sais que j'aurai jamais d'autre liberté que de me crever de travail pour pas crever de faim. Est-ce qu'il y aura moins de cognes sous le nouveau que sous l'ancien ?

Jean-Richard Bloch – Le dernier empereur : une histoire en treize tableaux – La Petite Illustration – 1927

252. Prendre ses jambes à son cou

Courir très vite, s'enfuir.

Il suffit de remonter à la fin du XVIIe siècle pour trouver l'explication de l'origine, à défaut de comprendre le lien avec le sens actuel. À cette époque, en effet, le linguiste Furetière écrivait qu'au début du siècle, « prendre ses jambes sur son col » signifiait « se résoudre à partir pour quelque message ou quelque voyage ». Il s'agissait donc simplement des préparatifs à un déplacement qui, outre quelques menus objets nécessaires au voyage, nécessitait, bien sûr, d'emporter aussi ses jambes, vues comme des accessoires également à ranger dans le sac des bagages. Et comme ce dernier était souvent porté en bandoulière ou à l'aide d'une sangle passant derrière le cou, il fallait aussi prendre ses jambes sur son col. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que le sens de l'expression a évolué pour marquer la promptitude, la vitesse du départ.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais Pontis leur fit observer qu'en courant ils seraient remarqués, rappelés, peut-être, qu'il fallait, au contraire, s'éloigner lentement, en se dandinant, en regardant le ciel et l'eau ; puis, à un détour du chemin, prendre ses jambes à son cou, et faire le quart de lieue en cinq minutes.

Auguste Maquet – La Belle Gabrielle – Imprimerie de Schiller aîné – 1861

253. Rire jaune

Rire de manière forcée.

Si le jaune est une couleur considérée comme positive (le soleil, donc la vie ; l'or, donc la richesse ; le blé, donc la nourriture…), il a aussi souvent été perçu de manière négative.

Certains situent les premières occurrences de cette expression au XVIIIe siècle, en associant le jaune au teint des hépatiques qui, compte tenu des désagréments de leur maladie et de l'humeur qui en découlait, ne pouvaient rire que de manière forcée. Mais en 1640, donc bien avant, Oudin écrit déjà « il rit jaune comme farine », expression de l'argot de l'époque où « farine » ne désigne pas l'aliment, mais quelqu'un de vicieux (« des gens de même farine » désignait, dans le Dictionnaire de l'Académie française de 1694, « des gens qui sont sujets à mêmes vices, ou qui sont de même cabale »).

Autrement dit, dès cette période, le rire jaune désignait un rire malsain, dissimulateur. C'est donc probablement de cette époque, et non pas des tempéraments bilieux, que nous vient cette expression.

(Chamillart) était un bon et très honnête homme […] d'ailleurs très borné […] riant jaune avec une douce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

compassion à qui opposait des raisons aux siennes.
Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon – Mémoires – Le livre de poche – 2008

254. On ne peut à la fois être juge et partie

1. On ne peut pas juger avec équité ses propres fautes.

2. On ne peut avoir un pouvoir d'arbitre dans une affaire où l'on a des intérêts personnels.

On peut indubitablement constater qu'à la fin d'un procès, lorsque le tribunal est vide, les magistrats sont bien à la fois juges et partis. Mais parmi les nombreux homonymes de « partie », un seul nous intéresse ici, et ce n'est pas la partie de pétanque.

Quand on est juge, on doit généralement décider si celui qui est accusé d'avoir commis une faute au détriment de quelqu'un d'autre l'a réellement fait et, si oui, prononcer la peine qu'il mérite. C'est dans une telle situation que nous avons affaire à deux parties, la partie plaignante, celle qui s'est plainte de l'entourloupe que la partie adverse lui a jouée, et cette dernière. « Partie » est ici un terme juridique désignant une personne physique ou morale engagée dans un procès.

La formule juridique latine à l'origine de notre expression, Aliquis non debet esse judex in propria causa, quia non potest esse judex et pars (nul ne doit être juge de sa propre cause, parce qu'on ne peut être juge et partie), qu'on trouve aussi sous la forme réduite Nemo judex in causa sua (nul ne peut être à la fois juge et partie) est pleine de sagesse : en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

effet, il ne saurait être question de désigner un fautif probable comme juge de la faute commise.

Le second sens proposé est une extension du premier et sort du cadre purement juridique. Il est souvent employé dans le monde des affaires où il indique qu'une entreprise impliquée dans une situation de conflit ne devrait pas pouvoir s'immiscer dans la prise de décision départageant les parties.

Ces arguments sont loin de convaincre ceux qui s'inquiètent de l'influence croissante des laboratoires dans tous les secteurs de la santé. Pour la revue Prescrire, la poursuite d'un traitement médical est une affaire délicate qui ne peut être discutée qu'entre un patient et son médecin et non confiée à un laboratoire, juge et partie.

Le Monde – Article du 25 décembre 2006

255. Ne pas avoir (pour) deux sous de jugeote

1. Manquer sérieusement de bon sens, de discernement.

2. Ne pas être très intelligent.

On trouve le mot « jugeote » pour la première fois en 1871 dans la correspondance de Gustave Flaubert[2]. Tout comme on peut dire « tremblote » pour « tremblement », Flaubert est parti du mot « jugement » dont il a remplacé la fin par le suffixe diminutif -ote.

Le jugement, c'est ici, comme nous dit Le Grand Robert : « la faculté de l'esprit permettant de juger (plus ou moins bien) des choses qui ne font pas l'objet d'une connaissance immédiate, certaine, ni d'une démonstration rigoureuse »,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

faculté qu'on associe généralement à l'intelligence ou à la capacité de raisonnement. Au point que quand on dit de quelqu'un qu'il n'a pas de jugeote, c'est plus souvent pour dire qu'il est un imbécile.

Alors dire d'une personne qu'« elle n'a pas (pour) deux sous de jugeote », c'est affirmer qu'elle en a tellement peu que, si on devait payer pour l'obtenir, on n'en donnerait même pas deux misérables sous (le « pour » souvent escamoté introduit la somme qu'on serait prêt à débourser).

Cette nouvelle a provoqué la consternation du beato, je l'ai vu sur l'heure. Je crois qu'il ressentait la même chose que moi. Ces gens-là n'avaient pas pour deux sous de jugeote et ne reconnaissaient pas les exemples donnés par le travail et par la prière.

Claúdio Aguiar – Complainte nocturne – L'Harmattan – 2005

256. C'est kif-kif

C'est pareil, équivalent.

Pour certains, le kif, c'est le haschich, cultivé en grande quantité au Maroc, pour le bonheur des paysans qui en tirent quelques revenus plus conséquents qu'avec d'autres cultures. En fait, « kif-kif » est une expression qui date de 1867 et qui a été empruntée à l'arabe maghrébin et introduite en France par les soldats des armées d'Afrique du Nord. C'est un redoublement du mot arabe kif qui signifie « comme ». On trouve des variantes intensives comme « kif-kif » le même sac ou, plus souvent, « kif-kif bourricot », cette dernière étant une adaptation libre d'une locution arabe voulant dire « pareil à l'âne ». Notez que « kif-kif bourricot » peut aussi être remplacé par la locution « blanc bonnet et bonnet blanc ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La demande pour de l'opéra à Québec rassure toutefois M. Déry, d'autant plus que pour être rentable, l'opéra doit vendre plus du trois quarts des billets à chaque représentation. « Quand on vend 78 % des billets, on arrive kif-kif. Si tu vends 100 %, tu fais 20 % de profits. »

David Rémillard – « Les mécènes du lyrisme » – Le Soleil, 1er juin 2013

257. Se laisser manger/tondre la laine sur le dos

Se faire exploiter sans se défendre.

Comme le mammouth, le mouton est un animal à poils laineux… Contrairement au mammouth, disparu depuis des lustres*, on le tond régulièrement et c'est grâce à lui que, depuis longtemps, l'Homme a pu se fabriquer des vêtements chauds pour l'hiver.

Cette expression, relevée au XVIe siècle, et toujours avec le verbe « manger », symbolise à la fois la passivité et la niaiserie (il faut être bien bête pour « se laisser tondre la laine sur le dos » sans réagir). Si elle est née, c'est aussi parce que le mouton est un animal généralement considéré comme docile, qu'il est facile de tondre. Mais pourquoi « manger » a-t-il été employé dans cette expression avant « tondre », beaucoup plus naturel ?

Pierre Marie Quitard explique le sens de cette expression en 1842 dans son Dictionnaire étymologique, historique, et anecdotique des proverbes et des locutions : « Souffrir tout, ne pas savoir se défendre, comme les brebis qui souffrent patiemment que les corbeaux se fixent sur leur dos et leur arrachent la laine. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Car effectivement, de nombreux oiseaux se servent de touffes de poils ou de laine pour tapisser leur nid. Et quoi de plus pratique que d'aller se servir directement sur le dos du fournisseur ?

Mais revenons à nos moutons, et je ne parle pas de certains membres de la brigade défensive montréalaise qui se laissent manger la laine sur le dos ! Il faisait donc si chaud à Houston ? Ce qui semble diviser l'opinion, c'est le genre d'ambiance que l'on souhaite créer durant les matchs.

Patrick Leduc – « Le beau défi marketing » – La Presse, 9 septembre 2014

258. Donner sa langue au chat

Renoncer à trouver ou à deviner une solution.

Cette expression n'apparaît qu'au XIX^{e} siècle. Auparavant, on disait « jeter sa langue aux chiens », expression qu'on trouve dans le Dictionnaire de l'Académie française (1835). Aux chiens, on jette les restes, ce qui n'a plus de valeur. Leur jeter sa propre langue, c'est leur abandonner son organe de la parole qui n'a plus d'utilité puisqu'on ne trouve pas la solution. Mais pourquoi les chiens sont-ils devenus un chat auquel on donne au lieu de jeter ?

Les linguistes Rey et Chantreau expliquent que « mettre quelque chose dans l'oreille du chat » (dixit George Sand), c'était lui confier quelque chose qui devait rester secret. Le chat avait donc connaissance de beaucoup de choses sans pour autant être capable de les divulguer, car à part le chat botté, vous en conviendrez, il y a peu de ces animaux qui parlent. « Donner sa langue au chat » serait ainsi un mélange de « jeter sa langue devenue inutile », mais « la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

confier au chat » pour être sûr qu'il la gardera, peut-être pour le cas où on déciderait de la récupérer plus tard.

À moins, tout simplement, qu'on ait voulu adoucir la formule canine en remplaçant « jeter » par « donner », plus sympathique, et « chien » par « chat », vu comme moins féroce.

– Où, en Afrique ? s'enquit l'enseignante pour vérifier si elle avait saisi quelques bribes du cours. L'adolescente allait donner sa langue au chat quand Jasmine éternua bruyamment, ce qui fit voler une feuille sur le sol.

Véronique Drouin – L'île d'Aurélie – La courte échelle – 2004

259. Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler

Il faut réfléchir (longuement) avant de parler.

De nos jours, comme on parle de moins en moins et qu'on utilise de plus en plus un clavier, avant de taper des bêtises, on devrait plutôt dire « tourner sept fois son clavier dans sa bouche ».

La date d'apparition de ce proverbe n'est pas vraiment connue, mais il n'est cité qu'à partir de l'édition de 1835 du Dictionnaire de l'Académie française. Cela dit, on trouve dans la Bible la forme suivante, attribuée à Salomon : « Le sage tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. » L'idée du sage qui réfléchit avant de parler ne date donc pas d'hier.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Car il est certain que tourner la langue dans sa bouche empêche de parler et, pour peu qu'on ne soit pas trop préoccupé par la maîtrise de ces mouvements linguaux, permet de réfléchir à ce qu'on va dire, évitant ainsi de sortir une ânerie de plus.

Mais pourquoi sept fois, me direz-vous ? Eh bien, si l'on oublie le ridicule de la situation face à votre interlocuteur qui se demande ce que vous attendez pour lui répondre, on peut déjà affirmer sans grand risque de se tromper que sept est plus grand que quatre ou cinq et que, par conséquent, le délai de réflexion sera d'une durée supérieure.

Mais pourquoi sept au lieu de neuf ou douze qui permettraient d'avoir encore plus de temps pour réfléchir ? Déjà parce qu'il y a le risque de voir partir l'interlocuteur et de passer pour un malade. Mais surtout parce que le chiffre sept est depuis très longtemps un nombre « magique » : les sept jours de la semaine, les sept planètes traditionnelles en astrologie, les sept couleurs de l'arc-en-ciel, les sept notes de la gamme, les sept péchés capitaux, les sept sacrements, les sept centres subtils au yoga, les sept ciels, les sept nains, les sept doigts de la main et ainsi, presque à l'infini.

À moins de crier au loup, le linguiste devrait se muer en philologue et en philosophe, le « docteur de la loi » recompter sur ses doigts et tourner sept fois sa langue dans la bouche, le professeur quitter le monde de la répétition écrite pour la spéculation intellectuelle.

Bernard Rio – L'arbre philosophal – L'Âge d'Homme – 2001

260. La langue de bois

1. Le discours figé, coupé de la réalité.
2. Le langage qui véhicule, de manière

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

artificielle, un message intentionnellement truqué.

Parmi ses nombreuses « utilités », la langue de bois, particulièrement celle que parlent de nombreux élus, permet de cacher la vérité, de répondre à côté de la question ou de noyer une absence de pensée ou de connaissance d'un sujet sous un déluge de paroles creuses. La langue de bois peut aussi servir à faire croire à quelqu'un qu'on ne lui est pas hostile, alors qu'on le manipule à ses propres fins.

Ce langage est un outil qui confirme parfaitement ce qu'a cité Stendhal en le mettant dans la bouche d'un jésuite, mais qui est généralement attribué à Talleyrand : « La parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée. »

Si on peut considérer que la pratique de la langue de bois est née en même temps que le langage chez l'homme, cette appellation est donnée pour récente en France puisqu'elle n'y serait apparue qu'au cours des années 1970.

L'explication qui en est généralement donnée vient des Russes qui, avant leur révolution, utilisaient l'expression « langue de chêne » pour se moquer du style administratif employé dans leur bureaucratie tsariste étouffante (sans que l'origine de cette appellation soit parvenue jusqu'à nous, semble-t-il).

L'ère bolchéviste n'améliore pas véritablement ce style : les manières de parler et d'écrire y sont codifiées et pleines de clichés. La locution continuera donc à être utilisée, mais le chêne se fait progressivement remplacer par le bois, tout simplement. L'expression aurait transité par la Pologne avant d'arriver chez nous.

Questionné ce matin au sujet de l'enquête sur le blanchiment d'argent dans le domaine de la construction,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jean Charest a usé d'une langue de bois remarquable : « On est conscient du fait que au niveau de la construction, il y a beaucoup d'activités [criminelles ?]. C'est une préoccupation pour nous de faire en sorte que les choses se passent correctement et on fera les ajustements au besoin. »

Antoine Robitaille – « Quels ajustements ? » – Mots et maux de la politique – Billet du 1er avril 2009

261. Éclairer la lanterne (de quelqu'un)

1. Dire, ajouter ce qu'il faut, le détail nécessaire pour être compris.

2. Apporter les éléments nécessaires à la compréhension de quelque chose.

On retrouve ici l'équivalence fréquente entre « lumière » et « compréhension intellectuelle » comme dans l'expression « être une lumière* ».

Cette expression vient du XVIIIe siècle, plus précisément de la fable de Jean-Pierre Clarisse de Florian, « Le singe qui montre la lanterne magique » dans laquelle un singe savant, voulant épater son entourage animalier, convie divers animaux à un spectacle dans lequel il utilise la lanterne magique[3] de son maître. Mais il n'oublie qu'un « petit détail » pour que les autres animaux comprennent pourquoi ils sont là, c'est d'allumer la lanterne !

« […] Les spectateurs, dans une nuit profonde,

Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir […].

Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose ;

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais je ne sais pour quelle cause

Je ne distingue pas très bien.

Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne

Parlait éloquemment, et ne se lassait point,

Il n'avait oublié qu'un point.

C'était d'éclairer sa lanterne. »

Après la publication de cette fable, « oublier d'éclairer la lanterne » se mit à signifier « omettre un point essentiel pour se faire comprendre ». Par la suite, l'expression se transforma et devint celle qu'on connaît aujourd'hui.

Rencontrant dans mon cours de biologie une notion complexe, je descendis pour aller demander à mon père d'éclairer ma lanterne.

Jennifer Tsegui – La pire erreur de ma vie – Publibook – 2009

262. Poser un lapin

Faire attendre quelqu'un en n'allant pas au rendez-vous qu'on lui a fixé.

Si vous faites le pied de grue* en attendant sans succès la venue d'une personne qui n'arrive pas à votre rendez-vous, c'est incontestablement que cette personne vous a posé un lapin. Cette expression, qui date de la fin du XIX^{e} siècle, a d'abord signifié « ne pas rétribuer les faveurs d'une femme ». Elle viendrait de la combinaison de deux termes argotiques, « poser » et « lapin ».

En 1883, Alfred Delvau, dans son Dictionnaire de la langue verte, donne à « faire poser » la signification « faire attendre ». Par ailleurs, en 1889, Lorédan Larchey, dans son

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nouveau supplément du dictionnaire d'argot, indique que « lapin » est employé là par allusion « au lapin posé sur les tourniquets des jeux de foire, qui paraît facile à gagner et qu'on ne gagne jamais ».

Autrement dit, le « poseur de lapin », terme qui a bien existé à cette époque, était celui qui faisait attendre son paiement (le lapin) ad vitam aeternam à la femme dont il avait profité. Dans ce cas, « poser un lapin » se disait bizarrement aussi « brûler paillasse », et c'est à cause de cette pratique que les dames de petite vertu ont pris l'habitude de faire payer d'avance leurs services.

Pour le sens actuel de l'expression, apparu à la même période, il est probable qu'il y ait eu un glissement d'une attente non comblée (celle du paiement) vers une autre attente également non comblée (celle de la personne attendue), puisque dans les deux cas, il s'agit d'un engagement qui n'est pas tenu, ce que semblerait confirmer a posteriori l'édition de 1922 du Larousse universel, où il est indiqué : « Poser un lapin : […] par extension, ne pas tenir un engagement, une promesse. »

Mieux valait oublier le mauvais plaisantin qui m'avait posé un lapin. Il avait neigé pendant la nuit, mais la température s'était radoucie. Je me promènerais seul puisqu'on m'avait fait faux bond !

Michel Louyot – La Japonaise de Prague – Publibook – 2011

263. Des larmes de crocodile

Des larmes feintes destinées à émouvoir et à tromper l'entourage.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L’arme du crocodile, ce sont ses énormes mâchoires qui lui permettent de happer un zébu ou un gnou et de l’entraîner dans l’eau pour l’y noyer avant de l’emporter dans son garde-manger.

Mais comment un animal qu’on présente comme si vorace et féroce pourrait-il avoir des sentiments de compassion au point de verser de chaudes larmes ?

Eh bien, la réponse se trouve dans l’Antiquité, du côté de l’Égypte. Car cette expression, qui existe sous la forme actuelle depuis le XVIe siècle[4] existait en d’autres versions grecques et latines. Elle vient d’une légende qui disait que les crocodiles du Nil attiraient leurs proies en gémissant à fendre l’âme des naïfs qui passaient à proximité et venaient s’enquérir, un peu trop près, de ce qui pouvait provoquer de tels pleurs. Cette légende était une autre version du mythe de l’appel des sirènes.

On peut également lire dans Internet que les glandes lacrymales des crocodiles utilisent les mêmes circuits neuromoteurs que leurs glandes salivaires et gastriques, ce qui expliquerait leurs larmes lorsqu’ils mangent leurs proies.

Or cette information répandue est malheureusement fausse : seuls les alligators américains (donc loin de l’Égypte) auraient des mâchoires faites de telle manière qu’elles peuvent finir par exercer une pression sur les glandes lacrymales.

Essuyant des larmes et se mouchant, Rader a déclaré que ses deux enfants et son ex-femme, dont il a divorcé le mois dernier, étaient ses dernières victimes. Le procureur Nola Foulston a estimé que Rader versait des « larmes de crocodile ». Elle avait demandé une période de sûreté de 40 ans, qui empêche Rader de présenter une demande de liberté conditionnelle avant 40 ans.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Prison à vie pour le tueur “BTK” » – Le Devoir – 19 août 2005

264. S’entendre comme larrons en foire

Très bien s’entendre.

Un larron étant, selon Littré, « celui qui commet un larcin, qui dérobe furtivement », l’expression « s’entendre comme larrons » (version du XVIe siècle) s’employait à propos de compères qui s’entendaient pour préparer un mauvais coup. C’est au XVIIe siècle qu’« en foire » s’est ajouté. Bien entendu, il ne s’agit pas d’une foire avec manèges et barbe à papa à foison, mais de ces foires qui désignent de grands marchés publics où toutes sortes d’articles sont présentés et mis en vente. Le genre de lieu où les mauvais coups au détriment des marchands comme des visiteurs s’avèrent faciles à perpétrer.

Dans cette expression, la notion de brigand associée aux larrons s’est peu à peu perdue, et, si on l’emploie aujourd’hui facilement pour désigner deux gamins qui s’entendent si bien qu’on imagine qu’ils pourraient très bien faire des bêtises ensemble, elle peut aussi simplement désigner des gens qui s’entendent à merveille, sans autre connotation.

En gros, cabernet sauvignon, syrah et merlot s’entendent ici comme larrons en foire en offrant, sur une bouche réjouissante à souhait, une trame fruitée souple, coulante, presque sphérique.

Jean Aubry **–** **«** Poggio ai Ginepri 2011, Tenuta Argentiera **»** – Le Devoir, 8 août 2014

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

265. Perdre son latin

Ne plus rien comprendre à quelque chose.

Cette expression, dont le sens actuel date du XX^e^ siècle, a eu diverses formes et significations.

Le latin était la langue du Latium (ou Lazio, en italien), cette région d'Italie où se trouve Rome. À une lointaine époque, dans ce qui allait devenir la France, le latin était la langue principalement écrite, que maîtrisaient les érudits, les savants et les ecclésiastiques, par opposition à la langue parlée vulgaire, le roman.

Au XIV^e^ siècle, « perdre son latin » s'appliquait bizarrement aux oiseaux, incapables de parler le moindre langage. Mais c'est une particularité propre à tous les animaux, alors pourquoi les oiseaux au lieu des hippopotames ou des castors ? Peut-être simplement parce que ces derniers gazouillent moins souvent dans les arbres que les oiseaux…

Mais plus sérieusement, c'est probablement parce que l'usage du latin étant à l'époque réservé aux religieux, aux politiques et aux savants qu'il était aussi incompréhensible du vulgum pecus que les gazouillis printaniers des oiseaux.

Au XVI^e^siècle, la locution signifie aussi bien « renoncer à comprendre », montrant ainsi la difficulté de cette langue pour un Français, que « ne plus savoir que faire, ni que dire » et qui s'exprimait aussi sous la forme « être au bout de son latin ». Elle a également été utilisée aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles pour dire « perdre son temps et sa peine » ou « travailler inutilement à quelque chose ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Autant dire que ce latin, pourtant indispensable pour comprendre l'étymologie de beaucoup de nos mots, a toujours porté une connotation négative, probablement liée à sa difficulté d'apprentissage et au clivage qu'il matérialisait entre les érudits et les autres.

Alain Rey, le plus célèbre des linguistes, lance un pavé dans la mare en proposant dans son Petit Robert 2009 des mots écrits d'une manière différente de celle des autres dictionnaires. Son but : simplifier notre langue. De quoi en perdre son latin !

Le Parisien – Article du 27 septembre 2008

266. S'endormir/se reposer sur ses lauriers

Se contenter d'un premier succès.

Le laurier est un arbuste aromatique de la région méditerranéenne. Si ses feuilles servent à parfumer des plats, ses rameaux servaient à tresser des couronnes destinées aux poètes, aux héros et aux vainqueurs. Cela vient du fait que, dans la Grèce antique, cet arbuste était dédié au dieu Apollon. Il représentait l'immortalité acquise par la victoire, mais aussi les qualités nécessaires à cette victoire : la sagesse et l'héroïsme.

« S'endormir ou se reposer sur ses lauriers », c'est donc, au figuré, se contenter de ses premiers succès (et de la couronne de laurier qui va implicitement avec) et arrêter là les efforts pour essayer d'en glaner de nouveaux.

Si cette expression existe avec ce sens depuis le milieu du XIX^{e} siècle, au XVII^{e}, on disait « se reposer à l'ombre de ses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lauriers » pour exprimer « jouir d'un repos mérité par des succès éclatants » (Littré), ce qui n'avait pas la même connotation négative ou restrictive que notre locution.

M. de Villepin en a fait la démonstration dès le 27 août en offrant des fleurs hérissées de piquants bien saillants pour les cent jours de son ami et non rival Nicolas Sarkozy. Il a invité la majorité à ne « pas s'endormir sur ses lauriers », parlant d'un « état de grâce » qui est aujourd'hui présent, mais qui ne s'appuie pas encore sur des résultats.

Le Monde – Article du 1er septembre 2007

267. Faire du lèche-vitrine

Déambuler devant des vitrines de magasins et en regarder le contenu avec plaisir ou envie (mais sans nécessairement une intention d'achat).

C'est depuis le XIIe siècle que le verbe « lécher », dont l'étymologie reste sujette à discussion, signifie « passer la langue sur quelque chose ».

Si, au XIXe siècle, le verbe « lécher » a également pris le sens de « effleurer de près » dont on pourrait croire que le substantif « lèche-vitrine » est tiré, tant on effleure alors les devantures des boutiques, Le Robert indique que « lécher les vitrines », apparu au XXe siècle, est une image qui doit plutôt être comprise comme « regarder de si près et avec tant de plaisir les vitrines des magasins qu'on a l'air de les lécher ».

La reprise de contact entre les deux garçons, alors que Jérôme était en train de manger une glace en faisant du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lèche-vitrine, les avait surpris l'un comme l'autre.
Jérôme Ziel – Différents – Éditions Le Manuscrit – 2004

268. Ne pas lésiner sur les moyens

Faire tout ce qu'il faut, tout ce qui est nécessaire pour obtenir satisfaction, arriver à son but.

Pour ce qui est du terme « moyen », tout le monde aura compris que, vu le sens de l'expression, le mot a ici l'acception de « ce qui sert pour arriver à une fin », sens qui nous vient du XIVe siècle et de l'adjectif « moyen » qui dès cette époque signifiait « médian » ou « intermédiaire » (comme on le trouve aujourd'hui dans Moyen-Orient, par exemple, bizarrement placé devant le nom qu'il qualifie, ce qui s'explique par une copie de l'anglais Middle East).

Passons maintenant au verbe « lésiner », qui date du XVIIe siècle et dont le sens initial est « épargner avec avarice ». Étrangement, il nous vient des cordonniers italiens. En effet, lesina en italien désigne l'alène, outil par excellence de ce corps de métier. Mais quel peut bien être le rapport entre l'alène et l'avarice, me direz-vous ?

Selon le Dictionnaire historique de la langue française, c'est à la fin du XVIe siècle que paraît en Italie une satire intitulée Della famosissima Compagnia della Lesina qui raconte l'histoire d'un groupe d'avares qui réparaient eux-mêmes leurs chaussures et dont l'emblème était l'alène[5].

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette satire connut un tel succès qu'elle fut très rapidement traduite en français sous le premier titre La Fameuse Compagnie de la Lésine ou alesne puis sous le titre La Contre-lésine (« lésine » étant la version française de lesina) où elle marque également suffisamment les esprits pour que « lésine » désigne alors une épargne constituée avec une avarice poussée à l'extrême, le mot donnant également le verbe « lésiner ».

– Ah, parce que toi, tu vas retrouver le trésor toute seule, alors que depuis des siècles on ne doit pas lésiner sur les moyens de recherche, sans succès ?

Roxane Rochelle – Le secret d'Isoline – Éditions Le Manuscrit – 2005

---

1 En fait, « cœur » vient du latin cor qui signifiait, au sens propre, « cœur, viscère, estomac ». Du coup, notre cuer, cœr, cor (formes anciennes de « cœur ») a aussi pris le sens général d'« organe » (dont l'estomac).

2 Mais le mot « jugeoteur », tombé dans l'oubli, a été utilisé à partir de 1845. Il désignait une personne qui s'autorisait à avoir un jugement sur tout sans avoir pour autant les connaissances ou compétences nécessaires.

3 Appareil de projection du XVII^{e} siècle muni d'un système optique qui permettait de projeter sur un écran des images peintes sur verre, en les agrandissant.

4 Avec l'ancienne forme du mot désignant le saurien en moyen français, à savoir « cocodrile » (venu de « cocodrille » en ancien français).

5 Voici ce qu'on trouve sur La compagnie de la lésine dans un ouvrage de Gustave Brunet paru en 1867 : « LÉSINE (compagnie de la). Le but assigné à cette compagnie imaginaire, d'après Vialardi, auteur du livre qui lui est consacré, est l'épargne la plus sordide. Tous les membres de la société ont des noms et des emplois conformes à leur institut ; ils sont obligés par leurs statuts de pousser la lésine au plus haut point de raffinement ; par exemple : de porter la même chemise aussi longtemps que l'empereur Auguste était à recevoir des nouvelles d'Égypte, c'est-à-dire 45 jours ; de se couper les ongles des pieds jusqu'à la chair vive, de peur qu'ils ne percent les bas de chausse et les escarpins ; de ne pas jeter de sable sur les lettres fraîchement écrites afin d'en diminuer le port, et autres pratiques semblables auxquelles on pourrait ajouter celles de ne pas mettre de points sur les i pour épargner l'encre. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

269. Au pied de la lettre/à la lettre

1. Dans le sens strict des mots, en n'en faisant aucune interprétation.
2. Scrupuleusement, rigoureusement.

Cette expression existe depuis le XVI^{e} siècle, mais elle a été précédée par « à la lettre » avec le même sens depuis le XIII^{e} siècle. « Pied » a ici le sens de « mesure » (à la mesure de la lettre), tel qu'on le trouvait autrefois dans l'expression « mesurer quelque chose au pied de ». Le Dictionnaire des expressions et locutions figurées explique que l'expression viendrait d'une allusion à la Bible dans un passage de laquelle (Deuxième lettre aux Corinthiens - 3,6), « lettre », « interprétation littérale des mots », est clairement opposé à « esprit », « véritable intention dissimulée sous les mots ». Certains ont lié l'origine de l'expression au pied (le bas) d'une lettre ou d'un courrier. Mais apparemment, rien ne permet de valider cette hypothèse.

Quant à l'ancienne expression « à la lettre », toujours utilisée dans son sens initial, sa signification a légèrement évolué à partir du XV^{e} siècle vers « scrupuleusement » et elle s'utilise en général pour évoquer la manière dont on applique des consignes, un ordre ou un règlement.

On ne veut pas le savoir, on veut le voir, dit la formule éculée. Et bien la publication en ligne et écologisante, Daily Green, a décidé de prendre la chose au pied de la lettre en mettant les internautes face à face avec les espèces animales marines en danger de disparition.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Fabien Deglise – « Les espèces animales en danger droit dans les yeux » – Les mutations tranquilles (Carnet du Devoir), 3 avril 2010

270. Courir plusieurs lièvres à la fois

Mener plusieurs entreprises en même temps, au risque de tout faire imparfaitement.

Un chasseur pas trop stupide sait bien qu'à vouloir viser en même temps deux lièvres levés au même moment, il a de très forts risques de n'en tuer aucun, surtout si ceux-ci s'enfuient dans des directions opposées. Dans un tel cas, mieux vaut qu'il se concentre sur un seul s'il veut avoir une chance de déguster un bon civet plus tard.

C'est pourquoi cette expression, effectivement venue du monde de la chasse à la fin du XVII^{e} siècle et généralisée à tous les domaines, sert souvent à critiquer celui qui a voulu trop en faire en s'attaquant à plusieurs choses simultanément.

Napoléon a-t-il eu raison de répéter la stratégie qui lui avait réussi à Austerlitz et Friedland de frapper sur l'aile droite pour séparer ses adversaires, avant de frapper au centre ? La réponse ne va pas de soi : « Sans doute, mais ce n'est pas ce qu'il a fait, relève le colonel Ludovic Perche, il a voulu courir plusieurs lièvres à la fois. » Le colonel Philippe Berne renchérit : « Par défaut de commandement, il y a eu une succession de fautes tactiques, un mauvais emploi de l'artillerie, une absence de préparation topographique. »

Le Monde – Article du 22 avril 2008

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

271. Se faire limoger

1. Pour un officier, se faire relever de son commandement.

2. Pour une personne ayant des responsabilités, être mise en disgrâce.

Beaucoup de gens savent que le verbe « limoger » est issu du nom de la ville de Limoges. Mais cette origine est-elle justifiée et quelle est la véritable histoire du limogeage ?

Au début de la Première Guerre mondiale, le général Joffre doit résoudre une crise importante dans le haut commandement de l'armée française. Il écarte alors de nombreux hauts gradés de leur poste. C'est de cette disgrâce que naît le verbe « limoger ». Le 15 août 1914, Joffre reçoit du ministre de la Guerre un télégramme lui indiquant que, désormais, les officiers généraux pourront être mis à la retraite d'office sur simple rapport motivé du commandant en chef.

Ayant jugé que de trop nombreux généraux et hauts gradés, brillants en temps de paix, étaient des incapables au front, Joffre décide qu'ils doivent se retirer dans une localité de la 12^{e} région, alors loin du front, qui comprend les départements de la Charente, la Corrèze, la Creuse, la Dordogne et la Haute-Vienne, et dans laquelle se trouve Limoges.

Au moment où commence la bataille de la Marne, début septembre, 58 officiers sont d'abord renvoyés à l'arrière. Au total, en décembre, 40 % des hauts gradés sont ainsi écartés de leur poste. Selon certaines sources, tous ces officiers

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

auraient été envoyés à Limoges, justifiant ainsi la naissance de ce qui était à l'époque un néologisme.

Selon d'autres sources, sur les 150 à 200 officiers ainsi éliminés, moins d'une vingtaine auraient été réellement tenus de séjourner dans la 12e région, et pas forcément à Limoges. Par extension, le verbe « limoger » s'applique aussi à tout gestionnaire qui se fait sanctionner. Aujourd'hui, on l'utilise plus précisément dans le cas d'un licenciement.

L'ancien dirigeant chinois réformiste Zhao Ziyang, limogé en 1989 après avoir sympathisé avec les étudiants en grève de la faim sur la place Tiananmen, est mort ce matin à l'âge de 85 ans, ont annoncé ses proches et le gouvernement.

« Zhao Ziyang est mort » – Le Devoir, 17 janvier 2005

272. Laver son linge sale en famille

Régler les fâcheuses affaires au sein du groupe concerné et non en public, discrètement et sans témoin.

Aujourd'hui, pour laver votre linge sale, il vous suffit d'entasser le linge dans le tambour de votre machine à laver, d'ajouter un peu de savon et d'appuyer sur le bouton de démarrage.

Mais autrefois, le linge se lavait au lavoir, en compagnie des autres femmes du voisinage et les commérages allaient bon train. L'endroit, dont le rôle social était extrêmement important, était parfait pour se tenir au courant des potins locaux et même des nouvelles du monde, lorsqu'elles arrivaient dans le coin.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le lavoir permettait aussi aux femmes présentes de parler de leurs différends familiaux et donc de les ébruiter très largement, car il est bien connu qu'un secret n'est bien gardé que lorsque tous ceux qui le connaissent sont décédés. L'image que contient l'expression est donc simple à comprendre : n'allons pas au lavoir ébruiter nos problèmes et dissensions familiaux (le linge sale) ; lavons (réglons) tout ça chez nous, en famille (au sein du groupe), et nos affaires resteront secrètes.

La naissance de l'expression est souvent attribuée à Voltaire, au XVIIIe siècle. Mais si l'auteur emploie bien « linge sale à blanchir », c'est pour désigner les poèmes que lui envoie pour correction le roi Frédéric II de Prusse, pas pour parler d'affaires ou de problèmes particuliers.

En revanche, elle aurait été utilisée au cours du même siècle par Casanova, et reprise en plusieurs occasions par Napoléon.

Plusieurs avaient déclaré dans le passé que M. Duceppe tenait son parti avec une main de fer. Mais sous sa gouverne, la formation affichait une unité tangible, qui semble maintenant se désintégrer sous M. Beaulieu. André Bellavance rappelait lundi que Gilles Duceppe avait l'habitude de « laver son linge sale en famille », déplorant que M. Beaulieu ne l'imite pas.

La Presse canadienne – « Duceppe croit que le chef du Bloc devrait rectifier certains de ses propos » – La Presse, 26 août 2014

273. Tête de linotte

Une personne étourdie, peu réfléchie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Tête » vient du latin testa qui voulait dire « coquille ». C'est par une métaphore que cette coquille désigne maintenant la boîte crânienne, siège de la pensée, mais aussi le visage y attenant.

La formule « tête de » est souvent utilisée de façon péjorative (tête de lard, tête de mule, tête de pioche) et « tête de linotte » ne fait pas exception. La linotte, qu'elle soit mélodieuse ou à bec jaune, est, comme chacun sait, un oiseau de la famille des fringillidés.

Mais cela importe peu : l'essentiel, c'est que cet oiseau a une boîte crânienne toute petite, ce qui veut dire un cerveau minuscule, siège de pensées d'un niveau à peine supérieur à celles d'une huître.

Mais vu le nombre important d'espèces d'oiseaux qui peuplent la planète, pourquoi la linotte au lieu de l'hirondelle, la rousserolle turdoïde ou la mésange à tête noire ?

D'abord, il faut savoir que si, aujourd'hui, l'expression évoque plutôt l'étourderie, autrefois, elle s'appliquait à quelqu'un « qui a peu de sens et beaucoup de légèreté d'esprit » (Dictionnaire de l'Académie française, 1694). Ensuite, si l'on se fie aux auteurs Cabard et Chauvet, dans leur ouvrage L'étymologie des noms d'oiseaux paru en 1997, ce qui caractérise cet oiseau, c'est qu'il fait son nid n'importe où, sans le dissimuler, donc à la portée des prédateurs ; il fait donc tout aussi preuve de légèreté d'esprit que celui qui a une « tête de linotte ».

Il m'appelait son mari et formait le vœu dans sa petite tête de linotte qu'une grande cérémonie de mariage réunirait la famille entière. D'ores et déjà nous avions une vie cachée d'amants que j'avais du mal à garder secrète.

Nordine Zaïmi – Le tombeau de la folle – L'Harmattan – 1995

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

274. La part du lion

La plus grosse part.

Chez les lions, ce sont principalement les femelles qui chassent la nourriture et, une fois la proie capturée, c'est le mâle qui s'arroge en premier les parts de son choix, ne laissant le reste aux femelles et aux petits qu'une fois rassasié. Et entre deux chasses, il copule, rugit un peu, fait la sieste, copule encore, se bat parfois avec un rival (il faut bien asseoir son rôle de mâle dominant ou défendre le groupe contre les intrus) et attend tranquillement le repas suivant. Autant dire que, dans un groupe, c'est généralement lui qui a la meilleure part. Et comme, en plus, l'animal est vu comme fort et féroce, on considère que, dans un butin, il peut s'arroger la part qu'il veut. Même si cela fait bien longtemps que ce comportement du lion est connu, cette expression, telle qu'elle est proposée ici et avec un sens proche, n'est attestée que depuis 1832, chez Victor Hugo, dans Notre-Dame de Paris où elle signifiait d'abord « la totalité des parts ».

Mais sans remonter jusqu'à l'aube de l'humanité, il suffit de s'arrêter chez Jean de La Fontaine et sa fable La Génisse, la chèvre et la brebis, en société avec le lion dans laquelle ces quatre animaux, après avoir décidé de se partager à égalité « le gain et le dommage », capturent un cerf que le lion partage effectivement en quatre parts ; mais juste après, ayant pris la première part, il dit :

« Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,

C'est que je m'appelle Lion :

À cela l'on n'a rien à dire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La seconde, par droit, me doit échoir encore :

Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.

Comme le plus vaillant, je prétends la troisième. Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,

Je l'étranglerai tout d'abord. »

Encore une fois, la loi du plus fort avait frappé ! Le notaire trempait dans ce plan en croyant avoir une bonne part des précieuses dépouilles du parfumeur et de ses co-intéressés ; mais l'homme à la discrétion duquel il se livrait devait se faire et se fit la part du lion.

Honoré de Balzac – César Birotteau – Pocket – 1999

275. Par le petit bout de la lorgnette

1. En ne considérant que les détails auxquels on accorde trop d'importance et en négligeant l'ensemble.

2. Avec un esprit étroit.

Le terme « lorgnette » a autrefois désigné une paire de lunettes sans branches et tenue à la main par une poignée. Cependant l'instrument optique qui nous intéresse ici est généralement rétractable et permet de voir de plus près des choses éloignées ; cet instrument s'appelle aussi une longue-vue.

Si le sens de cette expression, qui date du milieu du XIX^{e} siècle, est clair pour la plupart des gens, elle semble pourtant souvent absurde à ceux qui croient que voir par le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

petit bout veut dire tenir la lorgnette à l'envers, avec le gros bout devant l'œil, le petit bout étant pointé vers l'objet visé. Pourtant, c'est bien du bon usage de la lorgnette qu'il s'agit !

En effet, si vous utilisez normalement cet instrument, en plaçant l'œil sur le petit bout (vous regardez bien alors « par le petit bout »), pour viser un objet relativement proche de vous, vous n'en verrez qu'une toute petite partie, démesurément grossie. L'objet étant vu à travers la lorgnette, vous n'en voyez que des détails et sa vue d'ensemble vous échappe. La métaphore de notre expression dans son sens initial devient donc limpide. Par extension, ce qui explique le second sens, celui qui n'a pas l'esprit assez ouvert pour envisager tous les tenants et aboutissants de quelque chose, qui s'obstine à n'en percevoir qu'une partie parce qu'il a l'esprit étroit, est comparé à celui qui ne voit que peu de choses d'un tout comme s'il la regardait à travers la lorgnette.

« On traite les endroits où cette communauté-là est majoritaire comme des zones de guerre. On a fait un État policier dans l'État », résume M. Leman-Langlois. « À force de voir les choses par le petit bout de la lorgnette, on finit par oublier que les musulmans sont doublement victimes des attaques terroristes », plaide M. Juneau-Katsuya.

Mélanie Marquis – « Terrorisme : quand la communauté musulmane donne l'alerte » – La Presse, 30 avril 2013

276. Un vieux loup de mer

Un vieux marin aguerri (et parfois sauvage et bourru).

Le loup (l'animal terrestre qui chasse et se chasse) est un animal qui vit normalement au sein d'une meute, un groupe social où il existe une certaine hiérarchie. Mais pour diverses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

raisons, certains loups quittent parfois la meute et vivent, au moins un moment, en solitaire. D'un point de vue anthropomorphique, avant que les mœurs de ces canidés soient mieux connues, on les considérait alors comme des animaux asociaux, incapables de s'intégrer.

C'est ainsi que, par comparaison avec l'image du loup solitaire, le marin que son métier a rendu peu sociable s'est valu cette étiquette de vieux loup de mer au milieu du XVIIIe siècle. Le Dictionnaire de l'Académie française de 1832-1835 donne d'ailleurs comme définition : « Marin à qui un séjour constant sur mer a fait perdre tout usage du monde ».

Et puis, le marin, ayant réussi à atteindre un âge respectable, avait forcément pris de l'expérience et donc vu son côté sauvage remisé aux oubliettes, et la locution a fini par simplement désigner un marin aguerri.

Quoi qu'il en soit, le vieux loup de mer, lui, est aisément reconnaissable ; outre la casquette ornée d'une ancre et l'inévitable ciré marin, on peut citer plusieurs signes qui permettent de l'identifier instantanément : la figure colorée sculptée par les embruns, la démarche chaloupée rompue au roulis et trahissant l'habitude de tirer des bordées au moindre changement de vent, l'assurance enfin avec laquelle, contemplant le ciel d'un air morne en tirant sur sa pipe d'écume, il vous prédit le temps du lendemain, plus infaillible qu'un pape produisant sa bulle.

Jean-Paul Plantive, Michel Guérard – Petit almanach des métiers improbables et disparus – Ginkgo – 2001

277. Être une lumière

Être très intelligent.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vu le cinéma qu'ils nous ont fait, les frères Lumière[1] étaient incontestablement des lumières.

Quelqu'un d'intelligent est souvent capable de « briller » en société. Or s'il brille, c'est qu'il produit de la lumière, non ? Et s'il est intelligent, c'est grâce à cette lumière qu'il produit et qui peut nous éclairer sur de nombreux points.

Le sens métaphorique de « lumière » pour désigner l'intelligence date du XVIIe siècle, comme les verbes « briller » et « éclairer » ; les deux paires font référence à des personnes avisées ou intelligentes. On parlait à l'époque des « lumières » de quelqu'un pour désigner ses grandes capacités intellectuelles.

C'est par métonymie que cette lumière a fini aussi par désigner celui qui la possède, ce qui a ensuite donné naissance à notre expression au milieu du XXe siècle.

La légende [de Louis XVI] en fait un brave homme, mal formé, très inférieur à sa fonction, inconscient de ce qui se passe. On le voit pourtant très politique dans sa correspondance avec les rois étrangers, mais les écrits qui constituent ce qu'on appelle son testament montrent que ce n'était pas une lumière. Les grands moments historiques, comme ses entrevues avec Necker, La Fayette, Pache, sont des fiascos.

L'humanité – Article du 20 janvier 2005

278. Con comme la lune

Particulièrement stupide.

Cette expression est assez récente puisqu'elle semble n'être attestée qu'à partir du début du XXe siècle. Reste à savoir comment la Lune, qui éclaire nos nuits romantiques, peut être assimilée à quelqu'un de stupide.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Depuis le XVIIe siècle, la lune est associée à la distraction (« il est dans la lune » pour « il est distrait, il pense à autre chose »). La première explication vient de l'assimilation de la pleine lune à une face, un visage rond et sans aucune expression comme peut en arborer une personne abrutie, complètement stupide. L'autre vient de l'argot, où « lune » désigne le postérieur (par analogie de forme), partie de l'anatomie généralement mal considérée, souvent opposée à la tête, siège de l'intelligence.

J'aurais voulu m'identifier à George Clooney, le héros du film, même s'il n'y brille pas par la vivacité de son intelligence, mais les vagues nous poussaient invariablement sur le côté, si bien que je me sentais nul et me suis plutôt identifié au personnage de John Turturro, con comme la lune.

Andrée A. Michaud – Mirror Lake – Québec Amérique – 2006

279. Décrocher/promettre/demander la lune

Obtenir/promettre/demander l'impossible.

Même si quelques-uns ont maintenant réussi à aller y faire un petit tour, la Lune demeure quelque chose d'inaccessible pour la plupart d'entre nous.

C'est à cause de cette « proximité lointaine » qu'elle est devenue le symbole de l'impossible dans de nombreuses locutions depuis le XVIe siècle. Ainsi, Rabelais disait « prendre la lune avec les dents » pour « tenter l'impossible » et le prometteur de lune, celui qui promet l'impossible, existe depuis 1537. Selon la manière dont on l'emploie, l'expression « décrocher la lune » peut aussi vouloir dire « avoir une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réussite inattendue (tellement elle semblait impossible) ». Il est sûr que réussir à décrocher cette chose suspendue dans un ciel nocturne serait un bel exploit.

Quant à promettre la lune, c'est une habitude des candidats politiques en campagne (et le pire, c'est qu'ils sont crus, même s'ils font le coup chaque fois) et demander la lune, c'est nourrir l'espoir d'obtenir une chose que l'on pense inaccessible ou bien avoir de trop grandes exigences. Ces deux dernières locutions datent du milieu du XIX^{e} siècle.

J'aimerais tant te promettre la lune

Mais la lune est déjà prise

Livrer pour toi les clés de la fortune

Dans un monde un peu paisible.

Debout sur le zinc – Te promettre la lune – 2006

280. Lune de miel

1. Les premiers temps du mariage. 2. Le voyage de noces. 3. Une bonne entente entre deux parties.

Aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, la lune de miel désignait les mois qui suivent le mariage, période forcément heureuse lorsque l'union a été désirée par les deux parties. Elle a donc le premier sens proposé.

Selon certains, l'expression serait simplement une traduction littérale de l'anglais honeymoon. D'ailleurs, si l'on en croit les dictionnaires étymologiques anglais, la première citation du terme date de 1522, soit deux siècles avant la version

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

française. L'emprunt à l'anglais est donc tout à fait possible. D'autres attribuent à cette expression une origine païenne, quand autrefois à Babylone, il était de coutume que le père de la mariée offre à son gendre, pendant tout le mois qui suit le mariage, autant de mead (bière à base de miel) qu'il pouvait en absorber. Et comme le calendrier était basé sur le cycle lunaire, ce qui aurait dû s'appeler « le mois du miel » est devenu « la lune de miel ».

Cette origine est également évoquée par les dictionnaires étymologiques anglais. Alors la version française vient-elle directement de cette coutume ou bien est-elle vraiment une traduction littérale de la version anglaise, elle-même issue de la coutume ? Certains écrits français semblent confirmer cette seconde hypothèse (voir le premier exemple).

De nos jours, cette expression s'emploie de deux manières différentes, soit pour désigner le voyage de noces qui, généralement, suit directement le mariage, et qui est une période où les jeunes mariés exultent et sont encore extrêmement amoureux, et par extension, pour désigner une période de très bonne entente entre deux personnes ou deux partis politiques, par exemple.

Dans ce second cas, lorsqu'on l'évoque, c'est généralement qu'elle est en train de se terminer à cause de tensions qui se sont installées (« la lune de miel n'aura duré que trois mois », par exemple).

Depuis ma dernière [lettre], j'ai transféré mes pénates chez mon beau-père : m'y voilà avec ma femme, sa fille de chambre, etc., etc. La lune de miel est passée, et me voilà complètement marié. Ma femme et moi nous entendons à ravir. Swift dit que jamais un sage ne s'est marié ; d'accord, mais pour un fou, c'est, je crois, la plus délicieuse des positions.

Lord Byron – Œuvres complètes de Lord Byron, Lettre CCXI – 1815

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

281. Il y a/depuis belle lurette

Il y a/depuis longtemps.

Si on vous demande un jour ce que signifie « lurette », n'hésitez surtout pas à répondre sans aucune crainte de paraître ridicule que vous l'ignorez. En effet, personne ne le sait, puisque ce mot n'existe pas. Et pourtant on l'utilise dans notre locution. Étonnant, non ?

L'expression telle que nous la connaissons aujourd'hui est attestée dès 1877. Le pseudo-mot « lurette » vient de la contraction de la fin de « belle » avec le mot « heurette » ou « hurette », dans une expression qui est utilisée avec des variantes dans les dialectes de plusieurs régions : « il y a belle heurette ».

Ce dernier terme se compose du suffixe diminutif « -ette » accolé à « heure », qui voudrait normalement dire une « petite heure », sauf qu'elle est précédée de l'intensif « belle » qui donne à l'ensemble une échelle autrement plus vaste (comme dans « un sacré bout de temps », par exemple), ce qui explique que ce qui devrait être une simple petite heure se soit transformé en un long temps.

L'omnibus est, en matière de carrosserie et de mécanique, ce qui ne se fait plus depuis belle lurette. C'est un modèle ancien, un vieillard parmi les poids lourds, un millionnaire en kilomètres, un véhicule au bout du rouleau qui ne ressemble que de très loin à ce qu'il fut à l'époque de sa création.

Pierre Macaire – Le condor bat de l'aile – Le Plein des Sens – 2000

282. Depuis des lustres

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Depuis très longtemps.

Si vous visitez un jour la galerie des Glaces du château de Versailles et que vous regardez au plafond pour voir comment elle est éclairée, vous vous direz obligatoirement : « Ça en fait, des lustres ! » Mais il ne faut pas être une lumière* pour croire qu'on parle ici de ces lustres-là. Il ne s'agit pas non plus de ce lustre, également brillant, dont on parle pour une surface de métal bien polie, la robe d'un cheval ou l'aura d'une personne.

Il se trouve que le lustre était aussi autrefois une unité de temps, plus ou moins précise, selon son emploi. Au XVIIe siècle, « lustre », employé au singulier, signifie « période de cinq ans ». Cette durée vient probablement de l'Antiquité romaine où un lustre désignait soit un sacrifice expiatoire qui avait lieu tous les cinq ans au moment du recensement, soit le recensement lui-même. Mais, au pluriel, « lustres » désigne une période de temps longue et indéterminée. Et c'est bien la signification que l'on retrouve dans notre expression.

Mais les sentiments des ministres ne reflétaient pas ceux des peuples qu'ils gouvernaient. L'antipathie entre Français et Espagnols était bien réelle, nourrie depuis des lustres par le souvenir des guerres du XVIe siècle et plus encore par les rumeurs qui avaient circulé à l'occasion de l'assassinat de Henri IV.

Henri Sacchi – La guerre de Trente Ans : cendres et renouveau, Tome III – L'Harmattan – 2003

283. Avoir des yeux de lynx

1. Avoir une excellente vue.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Y voir clair dans les affaires ou dans le comportement des autres.

J'imagine que vous n'avez jamais vu de lynx porter des lunettes. Moi non plus ! Il est donc facile d'imaginer que cet animal a une très bonne vue. Mais la taupe n'en porte pas non plus. Or, ne dit-on pas, à juste titre, « myope comme une taupe » ?

Le lynx a effectivement une excellente vue en basse luminosité (il se repose le jour et chasse la nuit), ce qui suffirait à expliquer le sens initial de l'expression. Mais, selon certains linguistes, son origine ne viendrait pas de ce félin.

L'histoire remonte à l'Antiquité grecque, où, dans la mythologie, l'argonaute Lyncée (Lunkeos, en grec) qui accompagna Jason à la conquête de la Toison d'Or, avait des yeux lui permettant de voir à travers les nuages, jusqu'au fond de la mer ou même à travers les rochers et les murs. Ce serait donc la confusion entre le nom du compagnon de Jason et celui du félin qui, dans le langage populaire, aurait provoqué la création de l'expression déjà utilisée par Aristote au IV^{e} siècle avant notre ère.

Vrai ou faux ? Il sera difficile de le savoir, Aristote n'étant plus en état de confirmer. Toujours est-il que, par extension, on a considéré que quelqu'un de très sagace ou perspicace devait « avoir des yeux de lynx » pour percevoir les pièges d'une affaire ou les intentions cachées d'une personne.

Anachronismes, erreurs techniques, mauvais raccords, incongruités du scénario, mèche de cheveux mal placée ou cigarette qui allonge d'un plan à l'autre, autant de petites erreurs souvent mineures, mais qui finissent par agacer. Pour les yeux de lynx, le site Erreursdefilms.com se spécialise

dans la question et répertorie plus de 17 000 faux pas dans quelque 2000 films.
« Les erreurs dans les films répertoriées dans Internet » – La Presse, 4 août 2008
En tant que client, on a la possibilité de contrer les mécanismes frauduleux facilement détectables. Pour contribuer à l'assainissement des finances publiques, l'œil de lynx du client est un outil précieux.
Pierre-Yves Mcsween – « Fraude fiscale en table d'hôte » – La Presse, 10 septembre 2014

284. Ne pas mâcher ses mots

1. Parler franchement.

2. S'exprimer sans ménagement.

Autrefois, « mâcher » s'écrivait « maschier ». Et au XIIIe siècle, déjà, « ne le querre maschier » signifiait « ne pas chercher à dissimuler, dire franchement » (« querre » étant une ancienne forme du verbe « quérir »).

Au XVIe siècle, on trouve la forme « je ne lui macheroie point ses veritez », et au XVIIe, l'expression est devenue « ne point mâcher ». Ce n'est que plus tard que « ses mots » a été rajouté. L'image est simple à comprendre. Si vous laissez les mots sortir comme ça de votre bouche, sans prendre le temps de réfléchir à ce que vous allez dire, votre discours risque d'être un peu brut, peut-être blessant, mais il aura le mérite d'être franc. Alors que si vous « mâchez » un peu les mots, si vous les mastiquez au point de les modeler, les modifier et d'affiner un peu votre discours, vous allez probablement dire des choses moins agressives et peut-être parler de manière un peu plus diplomatique ou un peu plus hypocrite.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ne comprenant pas l'acharnement des villageois à son égard, le seul habitant qui puisse l'aider à comprendre autrui, c'est Djabian. Le vieil homme, très franc et doué de réalisme, ne mâche pas ses mots : « Les hommes ne rendent la vie facile et simple qu'à ceux qu'ils aiment. Car ils espèrent tirer bénéfice de ce qu'ils donnent ».

Alexis Allah – L'enfant-palmier – L'Harmattan – 2002

285. Pleurer comme une Madeleine

Pleurer abondamment.

Il nous faut remonter à la première moitié du premier siècle de notre ère pour trouver l'origine de cette expression.

Comme vous connaissez par cœur la Bible, et même s'il existe de nombreuses variantes de l'histoire de Marie la Magdaléenne (alias Marie-Madeleine ou Madeleine, du grec Magdalênê), vous savez que dans une de ces versions, une ancienne prostituée (anonyme selon certains, Marie-Madeleine selon d'autres) envahie par le remords a tellement pleuré devant le Christ en lui confessant ses péchés, qu'elle a pu lui laver les pieds de ses pleurs, avant de les sécher avec ses cheveux. Il n'en a pas fallu beaucoup plus pour qu'elle devienne le modèle de notre expression.

Si la première apparition de cette locution semble être chez Balzac au XIX^{e} siècle, au XIII^{e} siècle, « faire la Madeleine » voulait dire « affecter le repentir ».

Il ne revint pas pour dîner, et rentra fort tard. Je vous le jure, je restai dans ma chambre à pleurer comme une Madeleine, au coin de mon feu.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

286. Avoir maille à partir (avec quelqu'un)

Avoir un différend plus ou moins vif (avec quelqu'un).

Un point à l'endroit et un point à l'envers longtemps répétés, cela vous donne un tricot plein de mailles. Et si quelqu'un accroche une des mailles de votre tricot et le fait filer, vous pouvez être amené à vous quereller avec lui. Ce qui pourrait laisser supposer que l'origine de l'expression vient de là. Mais la maille dont il est question ici n'a strictement rien à voir avec les tissus ou les lainages.

Et puis, quand on connaît le sens du verbe « partir », on ne peut qu'être intrigué par son utilisation dans une expression qui a le sens indiqué. Mais c'est parce qu'on a complètement oublié que ce verbe nous vient du x^{e} siècle, du latin partire qui signifiait « partager » ou « diviser en parts », sens qu'a conservé un temps notre verbe avant d'être supplanté par « partager ».

Ensuite, au Moyen Âge, la maille était une monnaie. Selon Le Larousse, il en existait plusieurs : la maille d'argent (ou maille blanche), la maille noire (ou de billon), la maille d'or et celle qui nous intéresse ici, la maille bourgeoise, égale à la moitié du denier, lui-même égal au douzième du sou qui ne valait qu'un vingtième de livre.

Autant dire que la moitié du denier ne valait pas grand-chose. D'ailleurs, « n'avoir ni sou ni maille », signifiait « être dans l'indigence la plus totale ». Mais il se trouve aussi que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cette maille était la plus petite pièce en circulation à l'époque. Donc, lorsque deux personnes devaient se partager ou départir une maille (symbolisant quelque chose sans valeur), cela provoquait inévitablement une querelle, car comment diviser l'indivisible ?

Dans sa forme actuelle l'expression date du XVII^{e} siècle, mais elle a été précédée par la version « avoir maille à départir », où « départir », verbe qui a donné « départ », a d'abord également signifié « séparer » ou « partager ».

Galchenyuk, qui a eu maille à partir durant toute la soirée avec le défenseur Kyle Quincey, a finalement eu gain de cause lorsqu'il a saisi une rondelle libre derrière le filet avant de battre Howard sur le jeu du tourniquet.

Marc-Antoine Gagnon – « Le Canadien vient à bout des Wings en prolongation » – La Presse, 21 octobre 2014

287. En mains propres

Directement au destinataire (sans passer par un intermédiaire ou des moyens indirects).

N'est-il pas étonnant que personne ne s'assure que vous vous êtes bien lavé les mains avant de vous remettre quelque chose « en mains propres » ?

La justification est très simple. Le « propre » ici présent n'a rien à voir avec la saleté. Ce mot vient du latin proprius qui signifiait « qui n'appartient qu'à soi, que l'on ne partage pas avec d'autres » (et on le retrouve, entre autres, dans « nom propre »). Or, n'est-ce pas exactement le cas de vos mains, n'est-ce pas dans vos propres mains et à personne d'autre que ce quelque chose sera déposé ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lorsqu'on vous remet quelque chose en mains propres, on vous le donne directement à vous, sans utiliser des moyens indirects comme une personne tierce ou bien un envoi postal, par exemple.

En arrivant à Fairy-Knowe, il ne pensa plus à lord Evandale, demanda lady Marguerite dont le nom lui était beaucoup plus familier, et ne pouvant remettre sa missive en mains propres, comme il lui avait été enjoint de le faire, il préféra la garder que de la confier à un intermédiaire.

Walter Scott – Les puritains d'Écosse – 1835

288. En mettre sa main au feu

Être sûr de/affirmer fermement quelque chose.

Au Moyen Âge, il existait plusieurs moyens de déterminer avec une exactitude sans faille qui était coupable de quelque chose (moyens qu'on appelait les ordalies). Parmi eux, il y avait les combats. Par la force divine, le vaincu n'était jamais simplement le plus faible, c'était obligatoirement le fautif, cela va de soi.

Et il y avait aussi l'épreuve du feu. Elle consistait soit à saisir puis garder un moment en main une barre de fer rougie au feu, soit à mettre la main dans un gant métallique également rougi au feu. Quelle que soit la méthode, grâce à l'intervention divine, celui dont la main guérissait en moins de trois jours était déclaré innocent de ce dont on l'accusait. C'est de cette épreuve redoutable qu'est née notre expression.

Mais aujourd'hui, pas fous ou moins croyants (on sait aussi que Dieu a maintenant bien d'autres chats à fouetter*), on

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n’emploie cette expression, « je suis prêt à en mettre ma main au feu », que parce qu’on sait qu’il y a très peu de risques qu’on soit amené à le faire vraiment, même si ce qu’on a péremptoirement affirmé s’avère erroné.

En effet, même chez ceux qui croient fermement en Dieu, il en est peu pour imaginer encore qu’il est suffisamment habile pour guérir très rapidement leur main dans une telle situation.

Est-ce que le meurtrier cherchait l’argent trouvé par la concierge ? Si c’était le cas, le meurtre se résumait à un simple crime de rôdeur et il n’y croyait pas. Il était prêt à mettre sa main au feu que l’assassin voulait lui faire endosser ce crime.

Jean-Claude Lesueur – Pour retrouver Louise – Publibook – 2002

289. Faire main basse sur (quelque chose)

1. S’emparer de quelque chose.

2. Prendre, voler quelque chose.

Lorsqu’un gamin, perché sur un escabeau, s’empare du pot de confiture à la fraise amoureusement préparée par sa grand-mère et volontairement cachée sur une étagère en hauteur supposée inaccessible, le geste n’est pas tout à fait celui d’abaisser la main, au contraire.

Et pourtant, ayant été dénoncé par sa chipie de petite sœur et avant qu’il ne se fasse sonner les cloches, ses parents diront bien que l’enfant a fait main basse sur les restes de la réserve de confitures.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lorsque l'expression apparaît, au début du XVII^{e} siècle, c'est dans un contexte de guerre, et elle veut d'abord dire « ne pas accorder la vie sauve à l'ennemi vaincu ». Il faut voir là le geste du soldat qui, en abaissant sa main porteuse d'une arme, embroche de son épée, sans aucune compassion, un ennemi tombé à terre.

Ensuite, les pillages étant souvent associés à des massacres, la locution a pris le sens de « piller ». Or, piller, n'est-ce pas s'emparer avec brutalité de possessions d'autrui ? Et c'est bien le sens qu'on retrouve aujourd'hui dans l'expression, mais atténué, car on l'associe maintenant rarement à des morts d'hommes. Cette expression s'utilise généralement lorsque quelqu'un s'approprie des choses convoitées de manière brutale ou peu élégante.

Au total, une dizaine de personnes ont été interpellées à Nice et Marseille. Quatre à cinq hommes encagoulés et armés avaient fait main basse sur les toiles, le 5 août 2007, après avoir braqué le personnel du musée.

« Toiles inestimables retrouvées à Marseille » – Le Devoir, 5 juin 2008

290. Ne pas y aller de main morte

1. Frapper violemment.

2. Agir, intervenir brutalement, sans retenue.

Prenez une main qui, pour une raison ou une autre, est détachée du bras auquel elle appartenait. Vous constatez que cette main devient totalement inactive, incapable d'écraser un moustique ou du moindre autre mouvement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C’est ce qu’on peut, sans crainte de se tromper, appeler une main morte.

Prenez maintenant une main normale, située au bout du bras d’un bonhomme un peu bestial, capable d’asséner des coups très forts à quelqu’un d’autre. Par opposition à la main précédente complètement inerte[2], celle de notre bonhomme, lorsqu’elle frappe, est bien vivante et peut faire très mal. Cette simple comparaison a suffi pour que, dès le XVIIe siècle, on ait pu dire d’un tel type que, lorsqu’il frappait, il n’y allait pas de main morte.

Diable, Messieurs ! dit le cardinal, trois hommes hors de combat pour une dispute de cabaret, vous n’y allez pas de main morte.

Alexandre Dumas – Les trois mousquetaires – Pocket – 2011

291. S’en laver les mains

Refuser d’assumer la responsabilité d’une décision prise.

Nous allons maintenant évoquer une bien triste histoire, vieille de deux millénaires, et parler de Ponce. Non pas Pierre, l’homme au tempérament volcanique, mais Pilate.

Ponce Pilate, donc, est procurateur romain en Judée, en 33 de notre ère. Et quand on est procurateur, on a des décisions à prendre, fussent-elles lourdes de conséquences. Or, cette fois-là, Pilate doit ratifier la condamnation à mort de Jésus alors que sa femme, à la suite d’un rêve, lui a conseillé de ne pas s’associer au meurtre d’un juste.

Mais la foule excitée gronde et Ponce Pilate voit mal comment il pourrait ne pas lui accorder la victime tant attendue. Alors pour se disculper, il « prend de l’eau et se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lave les mains en présence de la foule en disant : je suis innocent de ce sang, c'est désormais votre affaire ».

Les Juifs, sans imaginer non plus les conséquences, acceptent que le sang retombe sur eux et leurs enfants, puis s'emparent de Jésus pour le crucifier, suivant en cela les usages romains, puisque la Judée était à l'époque sous domination romaine.

Et c'est à partir du moment où il n'y a plus eu de Pilate dans l'avion que les choses ont vraiment mal tourné pour Jésus. Toujours est-il que c'est de ce lavage de mains considéré comme purificateur, permettant de s'exonérer de la responsabilité d'un acte, que notre expression est née.

Moi, je m'en lave les mains, cria-t-il. C'est vous deux qui avez fait la sottise. Est-ce qu'il n'était pas plus sage de manger tranquillement nos petites rentes ? Toi, tu as toujours voulu dominer. Tu vois où cela nous a conduits.

Émile Zola – La fortune des Rougon – Folio – 2007

292. Un coup de main

1. Une aide ponctuelle.
2. L'art de s'y prendre adroitement. 3. Une attaque militaire rapide et audacieuse.

Le sens de cette locution varie selon le verbe qui la précède. Dans sa première acception, cette expression, qui date du début du XIX^{e} siècle, s'utilise généralement avec des verbes comme « donner » ou « demander » lorsque quelqu'un a besoin d'aide pour accomplir une tâche ou un travail déterminé. Ici, « main » ne désigne pas directement cette chose à cinq doigts qui se trouve au bout du bras et qui donnerait un coup, comme une gifle ; c'est une expression

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui a le sens « d'aide » (la main secourable), et le « coup » représente l'action courte. Le second sens, employé plutôt sous la forme « avoir le coup de main », est lié aux travaux manuels où l'artisan, très habile de ses mains, fait très vite et très bien ce que d'autres personnes non expérimentées mettraient longtemps à (mal) faire. Cette forme est d'ailleurs proche de « perdre la main », justement lorsque la personne n'a plus le coup de main. Les linguistes Rey et Chantreau expliquent que la dernière acception vient de la locution maintenant disparue « faire un coup de sa main » qui, au milieu du XV^e^ siècle, signifiait « commettre un forfait », à prendre comme « faire un mauvais coup de sa propre main ». L'expression avec ce sens ne prend sa forme actuelle qu'à la fin du XVII^e^, dans le milieu militaire.

Merci de votre coup de main, citoyens, dit le commandant. Tonnerre de Dieu ! Sans vous, nous pouvions passer un rude quart d'heure.

Honoré de Balzac – Les chouans – Pocket – 1999

293. Faire un malheur

1. Faire un scandale dont les conséquences pourraient être graves.

2. Avoir un grand impact, faire un grand effet, avoir du succès.

Voilà une expression dont les deux sens sont presque opposés. Comment cela se peut-il ?

Le premier sens est limpide. Quand vous dites « retenez-moi, ou je vais faire un malheur ! », c'est que quelque chose ou quelqu'un vous a irrité et que vous êtes prêt à tout casser ou

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à trucider l'agresseur, donc à provoquer un malheur, en réponse à l'attaque verbale ou physique subie. Il vaut donc mieux, pour éviter un drame, que l'on soit empêché de laisser la colère s'exprimer complètement. Et il en est ainsi depuis le milieu du XIXe siècle.

Le second sens est nettement plus récent. Bizarrement, mais heureusement, un spectacle qui « fait un malheur » fait le bonheur aussi bien des spectateurs que de toutes les personnes impliquées dans sa réussite. Et c'est effectivement dans le monde du spectacle qu'est d'abord apparue cette forme de l'expression, avant que son usage ne s'étende très largement.

Il s'agit bien sûr d'une simple antiphrase, une manière plaisante d'utiliser le contraire du sens véritable (comme quand vous diriez « c'est la vie de château » alors que vos conditions de vie sont difficiles).

C'est le cinéaste britannique Stephen Frears, dont le dernier film, The Queen, avec Helen Mirren en Élisabeth II, fait un malheur, qui présidera le jury du 60e Festival de Cannes, du 16 au 27 mai prochain.

« Stephen Frears présidera le jury du 60e Festival de Cannes » – Le Devoir, 12 janvier 2007

294. Une autre paire de manches

Une tout autre affaire (souvent plus difficile ou compliquée).

Il n'existe malheureusement aucune certitude quant à l'origine de cette expression qui est attestée au XVIe siècle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les seules choses que l'on sait avec certitude, c'est qu'au Moyen Âge, les manches des vêtements des gens de la haute société n'étaient pas cousues de manière définitive et qu'on pouvait donc changer facilement et partiellement de tenue en changeant simplement sa paire de manches ; on sait aussi que, beaucoup plus tard, au moment de l'apparition de l'expression, il a existé des demi-manches (parties basses de la manche) en lustrine – un coton glacé sur une face – servant à protéger les manches elles-mêmes et aisément interchangeables.

Une explication veut qu'au cours des tournois, les chevaliers portaient les couleurs de leur dulcinée en fixant à leur lance ou leur bouclier une des manches de la dame ; les manches seraient ensuite devenues des symboles que les amoureux s'échangeaient en gage de fidélité amoureuse (ce fait semble confirmé par le troubadour Vidal de Besaudun qui évoque deux amants qui, s'étant juré fidélité, promirent de « porter manches et anneaux l'un de l'autre »).

« Une autre paire de manches » aurait donc d'abord évoqué un nouvel amour ou une infidélité. Mais si l'histoire précédente semble réelle, le lien avec l'expression est loin d'être certain, car cette dernière est incontestablement présentée comme familière, voire vulgaire, au XVIIIe siècle. Il est donc assez peu probable qu'elle ait eu un lien quelconque avec les choses galantes chez les nobles, sauf si le contexte de son utilisation a largement évolué entre le XVIe et le XVIIIe siècle.

Le linguiste Alain Rey indique d'ailleurs qu'il n'existe aucune attestation de cette hypothèse et que « cette interprétation semble être le fruit de l'imagination anecdotique des commentateurs du XIXe siècle », ces derniers étant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

effectivement réputés pour avoir inventé de toutes pièces nombre d'explications étymologiques.

Une époque fantastique finalement. On allumait sa télé et hop, ça marchait. Et quand ça ne marchait pas, c'était super simple. C'est qu'elle était morte, ou débranchée… Tandis qu'à présent, c'est une autre paire de manches. On allume, puis on attend que les mises à jour de la box se fassent. Ce qui dure généralement deux à trois éternités quand on s'impatiente.

Le Figaro – Article du 13 mai 2011

295. (Se) casser la margoulette

1. (Se) casser la figure.

2. Tomber, faire une chute (sous la forme pronominale uniquement).

Toute personne à la perspicacité à peine aiguisée aura constaté d'elle-même la similitude de forme entre « (se) casser la figure », dont l'image est parfaitement claire, et « (se) casser la margoulette » qu'on trouve chez Flaubert à partir de 1864. De cette similitude, on peut aisément oser une déduction simple : « figure » et « margoulette » sont synonymes.

Eh bien, à ceux qui ont osé, je vais maintenant confirmer qu'ils ont eu raison de prendre ce grand risque.

À l'origine, « margoulette » désignait plutôt la bouche ou la mâchoire. Puis, par extension, le mot a désigné le visage ou la figure. Ce qui nous permet de retrouver la synonymie

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

imaginée. Mais pourquoi ce mot désignait-il la bouche ou la mâchoire ?

« Goulette » est le diminutif de « goule », forme ancienne de « gueule ». Quant au préfixe mar-, les étymologistes proposent plusieurs origines possibles. Parmi celles-ci, deux semblent plausibles :

– il pourrait être repris du verbe « margouiller » qui signifiait « mâchonner » ;

– il pourrait également être extrait du mot « normand » « margane » qui voulait dire « mâchoire ».

Bien entendu, ici, le mot « margoulette », comme le mot « figure », n'est qu'une image pour désigner le bonhomme au complet, car s'il chute ou reçoit une raclée, ce n'est pas forcément la figure qui encaisse les coups.

Allez-vous, dans le Nord, plus loin que Drontheim ? Prenez garde de vous casser la margoulette dans les montagnes. Rapportez-nous vos personnes en bon état.

Gustave Flaubert – Correspondances – 1869

296. Vieux comme Mathusalem

Extrêmement vieux.

Lorsqu'il est mort, Mathusalem n'était plus de toute première jeunesse, ainsi que nous l'apprend le livre de la Genèse où on trouve cette présentation :

« Quand Mathusalem eut cent quatre-vingt-sept ans, il engendra Lamech. Après la naissance de Lamech, Mathusalem vécut sept cent quatre-vingt-deux ans et il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

engendra des fils et des filles[3]. Toute la durée de la vie de Mathusalem fut de neuf cent soixante-neuf ans, puis il mourut. »

On comprend donc qu'il ait servi de référence dans une expression comme la nôtre. On peut noter, pour la petite histoire, qu'une version de la Bible comporte une erreur manifeste, car la date de naissance de Mathusalem fait qu'il serait mort après le Déluge. Or, ce dernier n'a rien laissé de vivant sur la Terre, et, selon nos dernières informations, Mathusalem n'était pas enregistré comme passager à bord de l'Arche.

La question est de savoir comment on peut communiquer en temps réel avec les citoyens au sujet des opérations. En ce moment, on travaille comme dans le temps de Mathusalem avec nos affiches.

Annabelle Blais – « Vers une application de déneigement à Montréal » – La Presse, 1er juin 2014

297. De mèche (avec quelqu'un)

De connivence (avec quelqu'un).

Mèche de bougie, de cierge, de pétard, de bâton de dynamite, de baril de poudre ou bien de cheveux ? À votre avis ? Eh bien, ce ne sera pas vendre la mèche* que de vous dire qu'on ne sait pas bien d'où vient cette mèche.

Selon les lexicographes, elle nous arrive du gascon ou du provençal mech qui veut dire « moitié », ou bien de l'italien mezzo qui signifie aussi « moitié » ou « moyen » (tous ces mots ayant probablement la même origine latine). On est donc loin de la mèche qu'on allume.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le linguiste Wartburg compare, lui, l'idée d'« arrangement conclu (donc préalablement préparé) », qu'on retrouve dans l'expression, avec le sens de « matière préparée pour prendre feu aisément », ce qui nous amène à la mèche d'explosif.

Toujours est-il que, à la fin du XVIIIe siècle, lorsque cette expression apparaît, « de mèche » a le sens de « de moitié dans un coup, un partage ».

Elle est précédée de peu, dans l'argot des typographes, par « être à mèche d'affut » (ou d'affur[4]) pour « être de moitié dans une affaire ».

Et quand on est de moitié, donc qu'on participe activement à une affaire avec quelqu'un, est-ce qu'il n'y a pas obligatoirement cette connivence, cette complicité qu'on trouve dans le sens de l'expression ?

Ma demande de divorce piétinait. J'appris que l'avocat était de mèche avec Mounir qui lui avait offert un beau bijou pour enterrer la procédure.

Liliane Mounigan – Pétales de vie – Publibook – 2008

298. Vendre la mèche

Trahir un secret (d'un complot).

Révéler quelque chose qui devait rester secret. La mèche qui nous occupe cette fois n'est pas celle de cheveux, mais celle qui servait autrefois à faire un brin de lumière à l'aide d'une lampe à huile, celle qui permettait aux artificiers de faire exploser des mines ou bien celle qui sert encore à allumer des pétards.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pour comprendre l'origine de cette expression, il faut remonter au XVIe siècle, lorsqu'on utilisait l'expression « éventer » ou « découvrir la mèche ». Lorsqu'un artificier éventait la mèche (en l'exposant à l'air) ou découvrait la mèche d'une mine ou d'un engin explosif ennemi, il permettait d'en éviter les dégâts.

Le verbe « éventer » a d'abord eu la signification « exposer au vent, à l'air », puis celui de « ébruiter, divulguer » avant de prendre enfin celui de « trouver, découvrir ». Par association, l'expression « éventer la mèche » a pris le sens de « découvrir les dessous d'un complot (avant qu'il fasse des dégâts) ou d'une affaire devant demeurer cachée ».

Puis, à partir du XIXe siècle, le mot « vendre » au sens de « trahir » est venu se greffer sur l'expression d'origine pour nous donner celle d'aujourd'hui.

Et j'ai cru un instant qu'à la différence de maman, papa savait. Sébastien avait-il vendu la mèche à papa ?

Christian Arassus – La rose, le renne et la violette – Mon petit éditeur – 2010

299. Être médusé

Être très étonné, figé par la stupeur.

Si vous avez quelques notions de la mythologie grecque, vous connaissez forcément les trois Gorgones ! Ou vous en connaissez au moins la plus célèbre, Méduse, ses sœurs étant Sthéno et Euryale.

Ces trois jeunes femmes à la chevelure constituée de serpents inspiraient la terreur (leur nom vient d'ailleurs du grec gorgos qui voulait dire « effrayant »).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jeune fille très jolie, Méduse séduisit le dieu de l'océan, Poseïdon, ce qui rendit Athéna suffisamment jalouse pour qu'elle affuble Méduse d'un pouvoir très particulier : toute personne qui la regardait dans les yeux était immédiatement transformée en pierre.

Or, lorsque vous êtes stupéfait par quelque chose, vous êtes généralement figé, immobile, comme « pétrifié », donc comme transformé en pierre, comme si votre regard avait croisé celui de Méduse. Si le verbe « méduser » existe depuis le début du XVIIIe siècle, il n'a guère été employé et ce n'est qu'à partir du XIXe que son participe passé est devenu commun dans notre locution.

Méduse sera tuée par Persée, qui la décapitera après s'en être approché à reculons en utilisant pour se guider un bouclier poli comme un miroir. Il offrira sa tête à Athéna qui la fixe ra sur son bouclier pour pétrifier ses ennemis, le regard de la Gorgone ayant gardé son sympathique pouvoir.

C'était le 24 octobre 1972. Aux assises nationales du CNPF, à Marseille, Antoine Riboud, alors patron de BSN, monte tranquillement à la tribune. « Dans nos sociétés modernes, l'inégalité excessive est partout, lance-t-il devant un parterre médusé : dans les salaires, les conditions de travail, le logement, le transport, l'accès à la culture et aux loisirs. » Quand Riboud reprend sa place parmi ses pairs, Ambroise Roux, le pape français des affaires, à l'époque président de séance, prend bien soin de dire que ces propos n'engagent que leur auteur.

Le Nouvel Observateur – Article du 11 décembre 1997

300. A beau mentir qui vient

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de loin

On peut facilement raconter des mensonges quand ce qu'on dit n'est pas vérifiable.

Voilà une expression proverbiale dont le sens est limpide lorsque, malgré sa syntaxe archaïque, on la comprend correctement comme voulant dire « celui qui vient de loin peut facilement mentir sur ce qu'il a vu ou vécu là d'où il vient ».

Elle est citée dans le Dictionnaire de l'Académie française de 1694. Elle est donc plus ancienne et date d'une époque où il restait encore de nombreuses terres à découvrir.

En ces temps, compte tenu des moyens de locomotion peu rapides qui existaient et de l'absence de téléphone ou d'Internet, il était facile à un voyageur revenant de loin de raconter des mensonges sur ce qu'il avait vu au cours de son périple, sûr qu'il était que personne n'irait vérifier. Il n'en a pas fallu plus pour que notre expression, pleine de bon sens, puisse aisément apparaître. Dans ce proverbe, comme dans quelques autres locutions, « avoir beau » signifie « être facile » ou « être aisé ».

À ce chapitre, il évoque le chercheur Paul Zumthor, qui s'est largement intéressé à la tradition orale et qui s'est penché sur le phénomène des troubadours, qui parcouraient l'Europe, de l'Espagne à l'Angleterre, en chantant et en racontant des histoires. Conteurs, ils étaient également voyageurs et, comme « a beau mentir qui vient de loin », ils avaient tout loisir d'interpréter la réalité à leur guise.

Caroline Montpetit – « Conter sa vie » – Le Devoir, 18 octobre 2003

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

301. La mer à boire

Une entreprise longue et difficile.

Cette expression n'est plus employée que sous la forme négative « ce n'est pas la mer à boire », souvent pour signifier à quelqu'un qui imagine avoir une montagne à soulever que finalement, sa tâche est bien plus facile que ce qu'il croit.

C'est une métaphore qui date du XVII^{e} siècle et que Jean de La Fontaine utilise dans Les Deux Chiens et l'Âne mort.

Quand on connaît la difficulté qu'il y a à avaler très rapidement une bouteille entière d'eau (ou de vin, d'huile de foie de morue, de kérosène, de Pommard 76 ou de toute autre boisson de son choix), on imagine bien que boire la mer est une entreprise dépassant les limites du possible, même avec une très grande paille.

L'image que véhicule l'expression est donc celle d'une tâche qu'on ne peut réussir qu'au prix de difficultés souvent insurmontables.

C'était donc le seul moyen, enfin, le seul que j'aie trouvé.
Cette somme lui permettra de t'attendre sans trop grogner, et tu vas regagner en partie sa confiance. Et puis zut, deux ou trois mois, ce n'est pas la mer à boire.

Jean-Pierre Serreau – La chair et le cœur – Publibook – 2007

302. Merde !

Souhait de bonne chance.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nous avons des quantités de manières d'utiliser ce sympathique mot, la plupart du temps en tant qu'injure associée à des situations désagréables. Mais il se trouve que chez nous, on l'utilise aussi pour souhaiter bonne chance à quelqu'un. Étonnant, non ?

Il n'existe aucune certitude quant à l'origine de cette acception du mot qui est attestée au cours de la première moitié du XX^{e} siècle.

La version la plus probable vient d'un simple usage superstitieux. Comme le souhait de « bonne chance » est interdit, car il peut provoquer un échec, le mot considéré comme l'antonyme permet de déjouer le mauvais sort qui attend celui qui va subir l'épreuve. (D'ailleurs, en ajoutant une couche de superstition alors que la première n'est même pas encore sèche, le destinataire ne doit pas répondre « merci » sous peine d'annuler la conjuration du sort.)

Une autre version, hélas non attestée, voudrait que dans le monde du théâtre, souhaiter « merde » à un acteur, c'était espérer pour lui que de nombreux fiacres viennent devant le théâtre déposer les spectateurs. Et comme les chevaux ont une fâcheuse tendance à déposer des mottes bien particulières sur leur trajet, beaucoup de crottin devant le théâtre signifiait alors beaucoup de spectateurs.

– Mon vieux Baptiste, c'est le moment de se quitter, n'oublie pas de te rouler en boule. Je te dis merde et au revoir ! Ils se serrèrent longuement la main.
– Je te dis merde aussi, à te revoir, sans toi j'aurais crevé à Rawa Ruska, je n'oublierai jamais.

Robert Dutronc – Le trèfle à cinq feuilles – Cheminements – 2003

303. Des yeux de merlan frit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Un regard épris et ridicule.
2. Des yeux levés au ciel, de manière affectée, ridicule, ne laissant paraître que le blanc de l'œil. 3. Un regard étonné, stupéfait.

Qui a déjà fait griller un poisson à la poêle a pu constater que cette pauvre bête, bien que n'étant plus trop capable d'être extatique, a en général la bouche ouverte et, surtout, les yeux sortis des orbites et ressemblant à des billes blanches. Si cette expression date du XIX^{e} siècle, c'est avec le cinéma muet qu'elle a pris tout son sens, alors que les mimiques des acteurs étaient exagérées et que, lorsque quelqu'un ouvrait des billes rondes, les yeux chavirés d'une ridicule extase censée symboliser une transe amoureuse, cette personne était comparée à un merlan frit.

Mais pourquoi un merlan au lieu d'une truite ou d'une baudroie, me direz-vous ? C'est une bonne question à laquelle le linguiste Claude Duneton, dans La puce à l'oreille, apporte un élément de réponse en citant une œuvre de Caylus, Recueil de ces Messieurs, qui en 1745 écrivait déjà : « C'est de là qu'on a dit des amants qui regardent tendrement leur belle : qu'ils font des yeux de carpe frite. »

Autres temps, autres poissons !

Le dernier sens proposé est une extension de l'usage due au fait que, souvent, celui qui est très étonné reste là, immobile, avec des yeux grands ouverts, qu'on dit parfois exorbités, et pouvant également rappeler ce pauvre poisson frit.

Tu penses qu'il ne crève pas les yeux, ton béguin pour ce pâlot d'étudiant empêtré dans son sourire ? Je parie que c'est même la blague de la maison. Tu penses si M^{lle}

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Laviolette, qui est la charité même… Oh ! tu peux nier tant que tu voudras, j'ai assez l'expérience des femmes, alleï ! Toi et tes yeux de merlan frit, quand tu la regardes !

Robert Choquette – Élise Velder – Bibliothèque québécoise – 2002

304. La huitième merveille du monde

Une chose remarquable.

Des sept merveilles du monde, œuvres remarquables construites par les hommes, initialement listées par Philon de Byzance au IIe siècle avant notre ère, une seule est encore visible de nos jours.

Et si à peu près tous en ont entendu parler, je suis prêt à parier que peu sont capables de toutes les citer. Alors histoire de rafraîchir les mémoires défaillantes, en voici le détail :

– la pyramide de Khéops, au Caire en Égypte ;

– les jardins suspendus de Babylone, sur l'Euphrate, dans l'ancienne Mésopotamie, pas très loin de l'actuelle Bagdad ;
– la statue de Zeus, à Olympie, en Grèce ;

– le temple d'Artémis, à Éphèse, en Asie Mineure ou en Turquie actuellement ;

– le mausolée d'Halicarnasse, à… Halicarnasse, en Asie Mineure également ;

– le colosse de Rhodes, à Rhodes (si !), en Grèce ;

– le phare d'Alexandrie, en Égypte, marquant l'entrée du port si cher à Claude François.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'existence de six de ces œuvres a été prouvée, seuls les jardins suspendus de Babylone n'ont pas laissé de traces. Cette liste étant établie et figée (même si, récemment, on a construit une liste de sept autres œuvres remarquables dont la Grande Muraille de Chine, le Machu Picchu ou le Taj Mahal), il est devenu courant, lorsqu'on découvre quelque chose de merveilleux, de lui faire une place naturelle au bout de la liste initiale en tant que huitième merveille du monde, à la suite des sept et inamovibles premières.

Ce même étonnement peut saisir celui qui se retrouve à devoir écouter un parent évoquant son enfant des étoiles plein les yeux et avec un air béat qui laisse entendre que l'on a affaire là à la huitième merveille du monde.

Pascale Senk – Le Figaro – 20 septembre 2010

305. Une messe basse

Une discussion discrète, en aparté et à voix basse.

Au sens propre, depuis le milieu du XVII^{e} siècle, une messe basse, par opposition à une grand-messe, est une messe « qui se dit sans chant, et où les prières sont seulement récitées » (Dictionnaire de l'Académie française, 1832-1835). C'est à la fin du XIX^{e} siècle qu'apparaît le sens figuré qui nous intéresse.

Mais en quoi une messe non chantée a-t-elle pu faire naître une expression appliquée à un dialogue discret entre deux personnes ?

Selon le linguiste Alain Rey, cela vient du fait que, lors d'une véritable messe basse, le prêtre marmonne des paroles indistinctes qui ne semblent pas destinées à être entendues

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

par l'assistance, exactement comme le sont les paroles échangées par ceux qui disent des messes basses.

Mariette a assuré l'avoir rencontrée […] en grande conférence avec M. César et lui faisant des messes basses chuchotées grand train.

Henri Pourrat – Gaspard des montagnes – Albin Michel – 2006

306. Outre mesure

Excessivement, exagérément, déraisonnablement.

Les différentes acceptions des mots « outre » et « mesure » peuvent faire penser à des choses diverses. Que diriez-vous par exemple d'une outre calibrée servant à mesurer des volumes de liquide ? « Grâce à mon outre mesure, j'ai pu me préparer tout un pichet de pastis parfaitement dosé que je consommerai avec modération dès qu'elle me rejoindra. » Le mot outre nous vient ici du latin ultra qui signifiait « plus loin ».

Si les Belges disent souvent des Français qu'ils sont situés outre Quiévrain, c'est parce que pour eux, nous sommes plus loin que la ville frontalière de Quiévrain (notez que, pour les Français, les Belges sont aussi situés outre Quiévrain ; tout dépend du point de vue duquel on se place…).

Donc « outre mesure », formule qui date du XII^{e} siècle, veut dire « plus loin que la mesure ». Oui, mais de quelle « mesure » s'agit-il ? D'un kilomètre, d'une lieue, de la distance de la Terre à la Lune ? Le mot « mesure » apparaît au XI^{e} siècle et est issu du latin mensura qui désignait d'abord l'action de mesurer, mais qui avait aussi les sens de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« norme » ou de « modération » (tiens, elle est arrivée, vite deux pastis !).

Au XIIe siècle, le mot signifie également « dimension considérée comme souhaitable » ; c'est le sens qui nous intéresse ici. En retenant cette acception, lorsque vous faites quelque chose « avec mesure », c'est que vous le faites sans dépasser les limites que la société considère comme acceptables.

À l'inverse, si vous faites quelque chose « outre mesure », c'est que vous dépassez les bornes admises, vous le faites de manière excessive.

Une entrée en matière « tranquille, ni bonne ni mauvaise » pour ces deux lycéens que le bac ne semble pas stresser outre mesure.

Libération – Article du 16 juin 2008

307. Sauver les meubles

Sauver l'essentiel lors d'un désastre, d'une déconfiture.

Que faites-vous lorsque, voyant que le jardin, le garage et la cave sont déjà envahis par des eaux montantes, vous constatez que l'intérieur de la maison va également être touché ?

Eh bien, le réflexe traditionnel, dans la mesure où il n'y a pas d'atteinte aux personnes, est de tenter de sauver ce qui peut l'être : le hamster, la mygale, le vase de Murano, les confitures, l'électronique, les papiers importants et les meubles qui peuvent être déplacés, que ce soit simplement en les surélevant sur des briques ou en les montant à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'étage. L'expression, qui date du XIXe siècle, est donc aisément compréhensible : lorsqu'un désastre se produit, quel qu'en soit le domaine, on fait le nécessaire pour essayer de sauver le plus important. Et puisqu'on parle de meubles, on peut rappeler que si, aujourd'hui, ils désignent des éléments bien précis de notre intérieur, au XIIe siècle, ils désignaient tous les biens déplaçables ou transportables (les biens meubles, par opposition aux immeubles), qu'il s'agisse de ce qu'on englobe maintenant dans le terme « mobilier », mais aussi les vêtements, les armes ou le bétail, entre autres. Ce n'est qu'au XVIIe siècle que le mot a pris le sens restrictif actuel.

Aucune équipe au monde n'est capable de gagner un championnat avec onze joueurs. Mais il faut que ceux qui sont sur le banc gardent la motivation pour sauver les meubles si on a besoin d'eux.

L'Équipe – Article du 27 janvier 2009

308. Je vous le donne en mille

Je vous mets au défi de deviner.

Contrairement à ce que voulaient faire croire Coluche et San Antonio (« je vous le donne Émile »), Émile Zola n'a strictement rien à voir dans la naissance de cette expression. En effet, cette locution de défi date du milieu du XVIIe siècle, à une époque où l'Émile ne pouvait pas encore s'être fait connaître puisqu'il n'était pas né. Elle est tout simplement une forme raccourcie de « je vous le donne à deviner, mais vous n'avez qu'une chance sur mille de trouver la réponse ». Ici, « mille » ne doit pas être seulement compris comme le nombre égal à dix fois cent, mais comme « un grand nombre », comme l'utilisait Antiochus dans Bérénice, de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Racine, lorsqu'il disait « mille autres mieux que moi pourront vous en instruire ».

L'ennemi à abattre durant le tournoi mondial où vont se hisser Les Sphynx sont – je vous le donne en mille étant donné l'âge des producteurs de ce film – russes. Pas soviétiques, mais pas loin. Pas tricheurs, mais près de la bande ça joue dur. Cliché ? Et comment !

Martin Bilodeau – « À vos marques… » – Le Devoir, 21 décembre 2012

309. Ne pas payer de mine

Avoir une apparence, un aspect peu engageant, qui n'inspire pas confiance.

Quand on dit de quelqu'un qu'il n'a pas bonne mine, c'est que son apparence donne l'impression qu'il ne va pas très bien. Cette mine-là n'a donc rien à voir avec celle du crayon ni avec celle du grisou.

Au XVII^{e} siècle, « payer de » signifiait « faire preuve de telle ou telle qualité ». À la fin du même siècle, « payer de bonne mine » voulait dire « avoir un physique avantageux, une belle prestance ».

Ce n'est qu'à partir du XVIII^{e} que l'emploi négatif traduit l'écart entre l'apparence réelle (la mine) et ce qui peut se cacher derrière. En effet, comme chacun a pu le constater, on trouve parfois des perles derrière des mines peu engageantes (par exemple : tel restaurant ne paie pas de mine, mais on y mange tellement bien qu'on en sort ravi).

On emploie en général cette expression lorsqu'on soupçonne ou lorsqu'on a effectivement constaté que l'apparence peu attirante cache quelque chose de finalement très intéressant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il est de ces petits guides urbains qui ne paient pas de mine, mais qui sont ô combien pratiques une fois à destination. Voici la nouvelle collection du Routard Express, qui tient dans une poche et qui propose, sur une carte dépliable de la ville, les meilleures adresses des rédacteurs des éditions Le Routard.

Diane Précourt – « Londres, Le Routard Express » – Le Devoir, 18 janvier 2014

310. La substantifique moelle

1. Le sens caché de quelque chose.

2. Ce qu'il y a de meilleur, de plus précieux en quelque chose.

Ah, un bon pot-au-feu auquel la moelle de l'os de bœuf a donné un petit goût savoureux ! On sait tous que la moelle est cette substance molle et grasse qu'on trouve au cœur des os et qui demeure invisible si on ne les brise pas. Si le nom « moelle » désigne aussi, dès la fin du XII^{e} siècle, ce qu'il y a d'essentiel, en particulier dans une œuvre de l'esprit, on sait moins souvent que cette expression a été rendue célèbre par Rabelais en 1534 dans le prologue de Gargantua. Il décrivait ainsi ce que doit être la lecture non passive : « À l'exemple d'icelluy [chien] vous convient estre saiges pour fleurer, sentir et estimer ces beaulx livres de haulte gresse… puis, par curieuse leczon et meditation frequente, rumpre l'os, et sugcer la substantificque mouelle. » (Cité par Littré.)

La substantifique moelle est ici une métaphore qui désigne ce que le lecteur actif doit extraire ou comprendre dans le texte qu'il lit, ce qu'il peut découvrir entre les lignes, le sens parfois caché du texte. Par extension, la substantifique

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

moelle est la quintessence de toute chose, ce qu'elle a de meilleur.

Film le moins bavard du monde, riche de connivences pourtant, celui-ci avec un poids de regards, de malaises, de rancœurs, d'éclats de lumière, montre une relation d'amour qui s'établit entre trois êtres. Le cinéaste touche la substantifique moelle des relations humaines et du cinéma.

Odile Tremblay – « Coup d'envoi du 17e Festivalissimo » – Le Devoir, 1er mars 2012

---

1 Je rappelle qu'Auguste et Louis Lumière sont généralement considérés comme les inventeurs du cinéma, avec une première projection privée le 22 mars 1895.

2 D'ailleurs, même si on ne l'emploie plus aujourd'hui, l'expression contraire « y aller de main morte » pour « intervenir ou frapper sans force ou doucement » a autrefois existé.

3 Le moins qu'on puisse lui reconnaître, c'est qu'il avait encore une sacrée santé pour son âge, le bougre !

4 Affur ou affure en argot désignait une affaire, généralement délictueuse, censée rapporter beaucoup.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

311. Être monnaie courante

Être une chose habituelle, une pratique banale.

Au sens propre, et depuis la fin du XIII^{e} siècle, la monnaie courante désigne la monnaie (pièces et billets) qui a cours, celle qui est autorisée et « couramment » utilisée. Elle sera opposée plus tard à la monnaie bancaire, par exemple les chèques.

L'expression, avec son sens figuré, apparaît au XVIII^{e} siècle chez Diderot. Elle est tout simplement un jeu de mots sur « courante » au sens d'« habituelle » et la monnaie courante au sens propre.

Malgré les règles adoptées par le gouvernement du Québec en août 2006, la surfacturation dans les garderies subventionnées est toujours monnaie courante.

La Presse canadienne – « Garderies subventionnées : la surfacturation reste courante » – Le Devoir, 25 septembre 2009

312. Promettre monts et merveilles

Promettre beaucoup de choses extraordinaires (même si elles semblent peu réalisables).

Nombreux sont les hommes politiques prompts à promettre monts et merveilles à ceux qui, naïvement, les écoutent. Les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

merveilles, à défaut d'en avoir réellement vu, tout le monde sait ce que c'est, il n'est donc pas la peine de s'attarder dessus. Mais il peut paraître très étrange d'ajouter des monts, qu'on comprend généralement comme de « petites montagnes ». Il faut savoir que dès le XIIIe siècle, un mont désigne une grande quantité. Le terme s'explique par le fait qu'une très grande quantité de choses empilées peut finir par former un très gros tas assimilable à une petite montagne.

C'est au début du XVIe siècle que l'expression, avec ses deux substantifs accolés, désigne quelque chose comme « promettre une grande quantité de choses merveilleuses ou étonnantes ».

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, on disait dans le même sens « promettre des monts d'or » pour évoquer soit des avantages très importants soit des richesses considérables.

À cinq heures du matin, nous nous mîmes en chasse, guidés par le fils de notre hôte, qui nous avait promis monts et merveilles, et qui, il faut le dire, continua à nous vanter la fécondité giboyeuse de son territoire avec une persistance digne d'un meilleur sort.

Alexandre Dumas – Le trou de l'enfer – Phébus – 2008

313. La montagne accouche d'une souris

Par rapport aux attentes ou à l'ambition d'un projet, le résultat est extrêmement décevant.

Une montagne accouche normalement dans la fureur de lave et de cendres, et jamais d'une misérable petite souris. Cette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

image quelque peu disproportionnée est pourtant très ancienne puisque, sous une forme un peu différente, le poète Horace l'évoquait déjà au I^er^ siècle avant notre ère (Parturient montes, nascetur ridiculus mus, traduit généralement par « les montagnes accouchent, une souris ridicule naît »).

C'est encore une fois Jean de La Fontaine qui a popularisé cette expression dans La Montagne qui accouche, où un poète annonce un sujet ronflant et ne produit pourtant qu'une œuvre très médiocre. Elle sera ensuite reprise par des auteurs comme Boileau ou M^me^ de Sévigné.

C'est bien la disproportion entre ce qui est attendu de la montagne et ce qu'elle produit qui provoque la déception et qui a rendu cette métaphore célèbre. La portée de l'expression dépasse largement la simple littérature. Elle s'applique maintenant à presque tous les domaines. Elle peut s'utiliser, par exemple, lorsqu'un gouvernement promet des réformes d'envergure destinées à redresser l'économie du pays et ne produit que des réformettes, ou bien lorsqu'un rapport ou un livre censé faire des révélations explosives s'avère être un pétard mouillé*.

En février 1993, le président Clinton proposait d'introduire un impôt lourd sur l'énergie en guise d'élément central de son plan de réduction des déficits publics. Le pétrole brut devait être soumis à un impôt de 21 %, le charbon à un impôt de 25,7 %, et le gaz naturel à un impôt de 16 %. En face d'une forte résistance politique, la montagne a finalement accouché d'une souris : un impôt de 4 % sur l'essence. »

Philippe Thalmann – Impôts écologiques : l'exemple des taxes co^2 – 1997

314. Affirmer mordicus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Affirmer avec obstination, avec ténacité.

On supposera que personne n'ignore ce que le verbe « affirmer » veut dire. Il ne nous reste donc plus qu'à « découvrir » d'où vient cet étrange « mordicus ».

Prenez un pitbull, ordinaire, mais n'ayant pas mangé depuis deux ou trois jours et mettez-le à côté d'un animal quelconque, de la taille d'une brebis, par exemple. Croyez-vous que le chien va vouloir entamer une conversation courtoise avec l'autre l'animal ? C'est très peu probable ! En fait, il va bien plus certainement planter ses crocs dans une des cuisses charnues qui s'offrent à lui et ne plus lâcher, mordre obstinément jusqu'à ce qu'il arrache un morceau de sa pauvre proie. Vous avez là une scène peu plaisante qui suffit à tout expliquer.

L'adverbe « mordicus » vient, au XVII^{e} siècle, du latin mordicus (étonnant, non ?) lui-même dérivé de l'équivalent latin de « mordre », et qui signifiait au sens propre « en mordant ».

Mais « mordicus » avait aussi, au figuré, la signification de « sans en démordre », comme notre pitbull agrippé avec obstination à la cuisse de sa victime. Il a vite été employé dans une forme négative pour marquer l'opiniâtreté, la ténacité de celui qui ne veut pas en démordre.

Donc, celui qui « affirme mordicus », c'est tout simplement celui qui ne veut absolument pas démordre de ce qu'il affirme.

Les psy dont elle se défiait lui auraient affirmé mordicus qu'elle avait fantasmiquement foutu en pièces le sein de sa mère pour le recoudre ensuite au fil imaginaire.

Muriel Cerf – Une passion – Actes Sud – 1996

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

315. Être dans les bras de Morphée

Dormir (profondément).

Dans la mythologie grecque, Morphée est le dieu des songes. Comme ses 999 frères et sœurs, il est l'enfant de la Nuit et d'Hypnos, le dieu du sommeil. Morphée endort les mortels en les effleurant d'une feuille de pavot (le nom « morphine », alcaloïde aux propriétés soporifiques tiré du pavot, vient de Morphée, lui-même dérivé de « morphé » qui, en grec, signifie « forme[1] »), les plongeant ainsi dans un sommeil propice aux rêves.

L'enlacement des corps pour le sommeil (être « dans les bras » de Morphée) est depuis longtemps une image classique dans notre littérature.

Malgré les effets conjugués d'Hypnos et de Morphée, certains esprits restés bien éveillés se demanderont pourquoi ce dieu a eu le nom de Morphée ou, indirectement, de « forme ». Eh bien, à ces insatiables curieux, on répondra que c'était parce que Morphée pouvait prendre pour chacun des formes différentes, chacun étant libre de choisir les bras dans lesquels il souhaitait s'endormir.

Si la mélatonine peut vous aider à glisser dans les bras de Morphée, l'effet n'est donc pas garanti pour autant.

Sophie Allard – « Mélatonine : miracle en vue pour les insomniaques ? » – La Presse, 14 octobre 2014

316. En toucher un mot (à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quelqu’un)

Parler brièvement de quelque chose (à quelqu’un).

Cette expression date du milieu du XVIe siècle. Son origine est plutôt facile à comprendre. Quand vous parlez à quelqu’un, vous employez en général de nombreux mots. Si vous n’en utilisez qu’un ou deux, c’est que vous êtes très bref. Bien sûr, il ne faut pas prendre un ou deux au mot. Il s’agit d’une exagération classique servant à indiquer la brièveté de ce que vous avez à dire.

Mais pourquoi « toucher », me direz-vous ? Eh bien, ici on doit lui comprendre le sens peu usuel de « effleurer » vu comme moins agressif que « dire ».

Hugues de Carignac fit au diplomate un récit aussi fidèle que détaillé du problème qui le préoccupait, en lui suggérant timidement d’en toucher deux mots à l’ambassadeur.

Philippe Duhamel – La Guerre en Irak : pourquoi ? – 2009

317. Prendre au mot

1. Accepter une proposition faite par quelqu’un qui ne parlait pas sérieusement.

2. Croire à une bêtise.

Cette expression date de la fin du XVe siècle. À cette époque, le substantif « mot » était compris au sens de « offre de prix » (utilisé comme tel dans La farce de maître Pathelin, pièce de théâtre du Moyen Âge dont l’auteur réel est inconnu[2]) et la locution voulait dire « accepter l’offre faite par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quelqu'un ». Son sens a depuis évolué vers une signification proche de « prendre quelqu'un à ses propres paroles » où celui qui fait une proposition en n'imaginant pas qu'elle puisse être prise en considération a la surprise de la voir acceptée. Par extension, on l'emploie aussi lorsque quelqu'un « gobe » une fausse information qu'il a lue ou entendue. C'est alors celui qui prend au mot ce qu'il lit ou entend qui se fait piéger.

On arriva au samedi. Le maître chanteur approcha : « Bill, il me faut dix shillings aujourd'hui.
– Tu ne les auras pas.
– Comment ? Et la police ?
Bill rit de bon cœur. « Vas-y, tu n'auras quand même pas un sou.
– Prends garde, Bill ; je te prends au mot », répondit l'autre en colère.

Sonia E. Howe – Plus précieux que l'or – Labor et Fides – 1949

318. Motus et bouche cousue

1. Pas un mot !

2. Formule employée pour demander une discrétion absolue.

On comprend aisément l'utilisation de la formule « bouche cousue ! » pour demander à quelqu'un de se taire, car celui dont l'orifice buccal est fermé par du fil à coudre a forcément beaucoup de mal à prononcer le moindre mot (ou à hurler de douleur). Cette version initiale est attestée dès le XV^{e} siècle. Quant à « motus », apparu en 1560, ce n'est pas du véritable latin, mais une simple transformation plaisante de mot (peut-être par rapprochement avec mutus qui veut dire « muet »).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Car dès 1480, ce mot s'emploie aussi seul comme une exclamation signifiant « pas un mot ! »

Mon argument principal était qu'au sein du « microcosme », que nous soyons hommes politiques, grands patrons, journalistes ou intellectuels, nous naviguons tous (assez d'hypocrisie !) entre deux écueils : l'omerta et la rumeur, la loi du silence et le risque de porter atteinte à l'honneur et à la vie privée d'autrui, le « motus et bouche cousue » et la non-divulgation de ce qui doit être porté à la connaissance des citoyens.

Luc Ferry – Le Figaro – Chronique du 8 juin 2011

319. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre

1. On n'obtient rien de personne par la force.
2. On conquiert plus facilement quelqu'un par la douceur que par la dureté ou la méchanceté.

Une mouche, lorsqu'elle se pose sur un liquide quelconque, serait-ce du vinaigre, est mal barrée*. À moins qu'une improbable main secourable vienne l'en sortir, il est presque sûr qu'elle va y finir sa vie. Toujours est-il que la mouche, qui semble instinctivement bien différencier les bonnes choses des mauvaises, ira bien plus volontiers se poser sur une cuillère de miel ou sur quelque chose de sucré que sur un fond de vinaigre (faites l'expérience, pour voir !).

Nous avons ici d'un côté une chose agréable (le miel ou le sucre) appréciée par le diptère et de l'autre une chose déplaisante (le vinaigre) que l'insecte va plutôt éviter.

Autrement dit, si vous voulez attirer une mouche dans vos filets, mieux vaut laisser traîner une douceur qu'une chose aigre. C'est certainement une excellente raison pour que, au début du XVIIIe siècle, apparaisse l'expression « on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre » qui a précédé la nôtre.

La métaphore en est bien plus explicite : pour amadouer, conquérir, faire obéir quelqu'un (la mouche), mieux vaut utiliser la douceur ou la gentillesse (le miel), que la méchanceté ou la force (le vinaigre).

Elle voulait inviter leur jeune ami à prendre le café, mais ne pouvait le faire devant l'Allemand sans impolitesse, elle se décida donc à l'inviter aussi. Il parut agréablement surpris et accepta l'invitation, elle se disait qu'après tout, on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre !

Gwen Sterlann – Quand le vert n'était plus couleur d'espérance – Liv'éditions – 2003

320. Un moulin à paroles

Une personne très bavarde.

Il y a le moulin qui est nommé d'après ce qu'on y moud, comme le moulin à blé, le moulin à café ou le moulin à poivre ; mais il y a aussi celui que l'on nomme d'après ce qu'il produit comme le moulin à huile, par exemple.

Et notre moulin à paroles fait incontestablement partie de la seconde catégorie, la personne bavarde produisant, par son bavardage incessant, une quantité intarissable de paroles. Cette expression, avec son sens actuel, nous vient de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le moulin symbolise la mécanique qui tourne sans arrêt, entraînée par le vent ou

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l’eau. Or l’expression existait déjà un siècle plus tôt. En effet, elle a d’abord désigné la langue, cet organe qui s’agite constamment dans la bouche de celui qui ne sait pas se taire. C’est par métonymie que celui dont « le moulin à paroles » fonctionne sans discontinuer est devenu lui-même « un moulin à paroles ».

Je l’avoue, David Garneau est un personnage très difficile à cerner. En entrevue, c’est un moulin à paroles inépuisable, qui peut autant vous parler d’un emploi à 300 000 $ par an qu’il a refusé chez Google que de l’usine qu’il a mise sur pied à Guangzhou, dans le sud de la Chine, pour la fabrication de ses figurines.

Hugo Dumas – « Les figurines et la marionnette » – La Presse, 2 juin 2014

321. Mettre/être au pied du mur

1. Ôter à quelqu’un toute possibilité de fuir.
2. Ne plus avoir le choix et être obligé d’agir ou d’accepter la situation.

Comme disait Lao-Tseu (à moins que ce ne soit Confucius), c’est au pied du mur qu’on voit le mieux le mur. La métaphore est donc simple à comprendre : si on vous a mis au pied du mur, vous n’avez plus de moyen de vous échapper, mais une fois que vous êtes au pied du mur, vous êtes obligé d’agir, sans plus pouvoir reculer.

La locution « être au pied du mur » avec son sens imagé date de 1590. Selon le Trésor de la langue française informatisé, « mettre au pied du mur » (qui se disait aussi « réduire au pied du mur ») vient des combats d’escrime où

on « poussait (quelqu'un) à l'épée jusqu'à ce qu'il soit adossé au mur et ne puisse plus rompre ».

Notez que, vous dirigeant vers le pied du mur, au lieu de vous retourner pour faire face aux ennuis qui vont vous tomber dessus, vous avez encore tout de même la possibilité d'aller droit dans le mur… et de vous y écraser.

En 1544, on trouvait aussi l'expression « être au pied du mur sans échelle », qui s'appliquait à celui qui ratait l'opération envisagée parce qu'il avait oublié quelque chose d'indispensable à sa réussite. Et ce serait cette expression qui, ayant perdu son échelle, aurait vu son sens évoluer à partir de 1590.

Montpellier, hier soir, était au pied du mur. Pour garder un tout petit espoir d'accrocher la sixième place et une qualification en Europa League, les Héraultais devaient à tout prix battre les Lorientais. Plus facile à dire qu'à faire.

Midi libre – Article du 12 mai 2011

322. Mystère et boule de gomme

S'utilise lorsqu'on évoque quelque chose de très mystérieux, que l'on ne sait expliquer.

Cette expression est d'usage courant, mais son origine exacte reste un peu « mystère et boule de gomme », même s'il est probable qu'elle soit de source enfantine.

Certains y voient une plaisanterie autour des mystères évoqués dans le roman de Jules Verne, Les 500 millions de la Bégum (où Bégum est transformé en boule de gomme). Mais comme l'expression n'est attestée qu'au milieu du XX^{e}

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

siècle (Henri de Montherlant l'utilise en 1949 dans Demain il fera jour), soit bien après la parution de cet ouvrage, le lien est peu probable. D'autres y voient plutôt ce qui suit.

Vous savez que, chez une voyante, la boule de cristal permet de découvrir un certain nombre de choses, passées ou à venir, et d'expliquer certains mystères concernant la personne qui consulte l'experte en divinations. Il va de soi que c'est la limpidité du verre qui favorise ces découvertes étonnantes (pour qui est assez crédule pour y croire).

Mais si, à la place d'une boule de cristal, M^{me} Irma utilise une boule d'un matériau sans transparence, comme une boule de gomme, elle ne pourra rien voir et le mystère restera inexpliqué.

Et le président d'avancer que tout le Sénégal allait se mettre à produire du maïs et que le million de tonnes était possible dès la saison prochaine. Sur quelle terre, avec quelle eau, mais surtout avec quels producteurs et quels intrants ? Mystère et boule de gomme, comme qui dirait.

Mamadou Dia – Échec de l'alternance au Sénégal et crise du monde libéral – 2005

323. Chassez le naturel, il revient au galop

Les défauts, les penchants ne se perdent jamais, ne peuvent pas être toujours dissimulés.

Il y a bien longtemps que l'homme a couché sur le papyrus cette vérité presque systématique qui veut que quelqu'un ne puisse longtemps dissimuler sa vraie nature. Quels que soient ses dons pour tromper autrui, il est probable qu'il y

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aura toujours des circonstances où il finira par laisser transparaître son véritable caractère, ses véritables penchants. C'est en effet dans les Épîtres d'Horace, qui datent du dernier cinquantenaire avant notre ère, qu'on trouve la phrase naturam expellas furca, tamen usque recurret qu'on peut à peu près traduire par : « Chasse la nature à coups de fourche, elle reviendra toujours en courant. »

Mais c'est Destouches qui, en 1732, dans sa comédie Le glorieux, a fait passer notre expression à la postérité. Dans cette histoire, le protagoniste est un homme infatué de sa personne qui, noble ruiné, s'est mis en tête d'épouser la fille d'un riche bourgeois. Mais la promise hésite fortement devant l'orgueil trop visible du prétendant dont la suivante, Lisette, lui conseille de moins montrer ses défauts en lui disant :

« Je ne vous dirai pas : changez de caractère ;

Car on n'en change point, je ne le sais que trop ; Chassez le naturel, il revient au galop. »

Du même texte, on a aussi retenu deux autres grands classiques dont la forme a pu un peu varier depuis le XVIII^{e} siècle : « Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne » et « La critique est aisée et l'art est difficile », cette dernière étant si connue qu'il suffit parfois de n'en citer que le premier hémistiche « la critique est aisée » pour être immédiatement compris.

Le souvenir de cette dernière décennie et, surtout, le choc de la débandade électorale d'avril dernier auraient dû guérir les leaders péquistes du « syndrome du calendrier », mais chassez le naturel et, c'est bien connu, il revient au galop.

Vincent Marissal – « Le syndrome du calendrier » – La Presse, 11 septembre 2014

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

324. Se casser la nénette

1. Se fatiguer, se dépenser, se décarcasser (pour faire quelque chose). 2. Réfléchir profondément. 3. Se faire du souci.

Cette expression, qui serait apparue dans les années 1930, a plusieurs sens, relativement proches, puisqu'ils sont tous liés au travail des méninges, que ce soit pour la réflexion ou l'angoisse.

Ceux qui ont un certain nombre d'années à leur compteur personnel connaissent peut-être la Nénette, cette brosse à lustrer les automobiles, née en 1947. Mais à ceux-là, je suis obligé d'avouer que la nénette à se casser n'a aucun lien avec cet objet qui a fait le bonheur de moult possesseurs de voitures, autrefois.

Notre nénette du jour, qui est un mot d'argot, a deux origines possibles. La première vient d'une abréviation du mot « comprenette » ou « faculté de jugement ». La seconde, plus probable, est une abréviation soit du mot « trombinette », soit du mot « bobinette[3] », les deux désignant le visage ou la tête (n'utilise-t-on pas aussi « se casser la tête » pour dire la même chose ?).

Si ceux-ci sont fiables, comme j'ai de bonnes raisons de le penser, la question qu'il faut se poser est la suivante : avec une voiture qui peut rouler sur 100 kilomètres avec 3,6 litres d'essence, a-t-on réellement besoin d'une voiture électrique ? Avec une telle donnée, croyez-vous qu'il vaille la peine de se casser la nénette pour mettre au point à des coûts faramineux des voitures totalement électriques au lieu des

hybrides rechargeables que Toyota s'apprête à introduire l'an prochain ?

Jacques Duval – « A-t-on encore besoin de la voiture électrique ? » – La Presse, 4 novembre 2009

325. Le nerf de la guerre

L'argent.

On sait que les nerfs sont ces fibres (très nerveuses) qui, dans le corps humain, transmettent, entre autres, les ordres issus de notre cerveau vers nos membres.

Mais au XI^e^ siècle, lorsque le mot apparaît, cette acception moderne n'est pas la première. En effet, le mot « nerf » vient du latin nervus qui, au sens propre, désignait de manière beaucoup moins spécialisée un ligament, un tendon ou une fibre quelconque et qui, au figuré, signifiait « force », « vigueur » et « partie essentielle (d'une chose) ». Et c'est surtout ce dernier sens figuré qui nous intéresse ici.

Car si au Moyen Âge, une guerre servait aussi à s'enrichir en pillant les biens et les terres de l'adversaire ou en rançonnant l'ennemi, elle est bien plus souvent un gouffre financier en raison du coût des armes, de l'équipement nécessaire et de la solde des armées. Si bien qu'il est difficile de mener « correctement » une guerre lorsque les caisses sont totalement vides, l'argent étant cette « partie essentielle » sans laquelle la guerre ne peut qu'être perdue face à un ennemi mieux équipé et mieux nanti.

Selon les lexicographes modernes, l'expression n'apparaît sous la forme actuelle qu'au cours du XVII^e^ siècle. Cependant, au XVI^e^, Rabelais parlait déjà du « nerf des batailles » et Jodelle, du « nerf de toute guerre ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un peu plus tôt encore, Nicolas Machiavel citait un historien du premier siècle en écrivant : « Quinte-Curce a énoncé cette opinion en parlant de la guerre qui éclata entre Antipater, roi de Macédoine, et Lacédémone. Il rapporte que le manque d'argent força le roi de Sparte à livrer bataille, et qu'il fut vaincu ; et que s'il avait différé de quelques jours le combat, la nouvelle de la mort d'Alexandre se serait répandue dans toute la Grèce, et la victoire se serait déclarée pour lui sans combattre. Mais comme il manquait d'argent, et qu'il craignait que son armée ne l'abandonnât faute de paye, il fut forcé de tenter la fortune des combats. C'est à cette occasion que Quinte-Curce avance que l'argent est le nerf de la guerre. » Comme quoi, si la citation est juste, il y a bien longtemps que l'on s'est rendu compte que, sans argent, point de guerre digne de ce nom. L'ancien sens figuré « force » ou « vigueur » a également été repris par le linguiste Furetière lorsqu'il a écrit : « L'argent est le nerf de la guerre, pour dire, c'est la force, le ressort qui fait agir toute l'armée. »

Celle-ci souligne que ce pacte, qui vient supprimer les conférences régionales des élus et les centres locaux de développement, amènera des mises à pied massives, et une perte d'expertise qui est inestimable pour les milieux ruraux. « Rappelons que l'expertise en région rurale, c'est le nerf de la guerre en matière de développement », affirme-t-elle.

Marc Rochette – « Solidarité rurale : le bureau de Nicolet en péril » – La Presse, 7 novembre 2014

326. À vue de nez/au pif/au pifomètre

1. Approximativement.
2. Au juger.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le nez est un outil extraordinaire et indispensable, que ce soit pour suivre le sillage d'une jolie dame parfumée, repérer qu'un vieil ivrogne est fâché avec le savon, humer l'excellente ratatouille de la maîtresse de maison ou du maître queux ou déceler l'approche d'une station d'épuration.

Eh bien, notre nez sert aussi à autre chose : à mesurer avec une précision toute relative des choses variées (« À vue de nez, cette carotte fait 17 centimètres », « Au pif, je dirais qu'il a 25 ans », « Selon mon pifomètre, il est 2 heures et quart »). Cet usage est à rapprocher des différents sens de « flair ». Quand un animal flaire quelque chose, avec son museau ou nez, c'est qu'il sent quelque chose qui l'attire, l'intéresse ou l'intrigue. Quand un homme a du flair (forme argotique), c'est qu'il a de l'instinct, une certaine aptitude à prévoir ou à deviner. C'est sur cette notion de « deviner » (ou mesurer au juger) grâce au flair, donc avec son nez, que repose notre expression. Mais la vue restant quand même indispensable pour juger (à condition d'avoir le compas dans l'œil*), c'est bien « à vue de nez » qu'on estime une chose.

Les variantes familières reposent sur « pif » qui, en argot, désigne soit le nez, soit la perspicacité (donc toujours le flair), le pifomètre n'étant qu'un pseudo-instrument de mesure basé sur ce fameux pif.

Il prend généralement place à bord de l'autocar à 6 h 30 ou 7 h le matin, alors que celui-ci est occupé environ aux trois quarts. À vue de nez, il estime la moyenne d'âge des usagers à environ 40 ans, avec une légère prédominance féminine. Parmi ces visages, de 30 à 40 % sont souvent les mêmes d'une journée à l'autre, remarque-t-il.

Isabelle Authier – « Je ne peux plus m'en passer » – La voix de l'Est, 25 octobre 2014

Eh bien, de plus près, il n'y avait que ces sacrées pierres dans mon rein gauche. C'était visiblement un diagnostic au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pifomètre, le docteur se basant sur des antécédents.
Henk Breuker – Quatre gousses d'ail – L'Harmattan – 1997

327. Sainte nitouche

1. Femme qui joue les prudes.
2. Personne qui joue l'innocence, qui tente de cacher ses défauts.

Sauf si ses parents ont voulu le punir dès sa naissance, aucun bébé de sexe féminin n'a jamais été prénommé Nitouche. Pour qu'une personne soit canonisée, il est impératif qu'elle ait eu une vie exemplaire, irréprochable (sans compter l'obligation d'avoir réalisé au moins deux miracles). Et parmi les choses qu'elle ne devait surtout pas faire, c'était, bien entendu, s'adonner au péché de chair hors mariage ou avec d'autres partenaires que son époux ou épouse. Notre sainte nitouche serait donc une femme très vertueuse, sexuellement intouchable ; ce serait une femme dont on pourrait dire « on n'y touche pas » ou, phonétiquement, « on nitouche pas ».

Ironiquement, une sainte nitouche est donc une personne qui joue les vertueuses, les prudes, qui prétend ne pas vouloir « y toucher », au point qu'on pourrait la canoniser plus tard, mais qui ne trompe aucunement son monde. Par extension, l'appellation s'applique à des personnes qui tentent de cacher leurs défauts et jouent les innocentes.

C'est au XVI^{e} siècle que la locution apparaît, entre autres chez Rabelais dans Gargantua.

Quand elle ressortit, elle tapota délicatement ses vêtements, lissa sur ses hanches sa robe froissée et refit le couloir avec les mêmes minauderies et le même air de Sainte Nitouche.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Thomas Wolfe – Le Temps et le fleuve, chronique de la jeunesse et de sa faim – L'Âge d'Homme – 1990

Eh bien dis donc, avec ton air de sainte nitouche, j'aurais pas cru ! Bien qu'il ne connût pas sainte nitouche, Ali reçut cette remarque cynique comme une gifle à son éducation. Était-ce de sa faute à lui si le respect dû aux personnes plus âgées lui imposait de paraître autre ?

Antoinette Ben Kerroum-Covlet – Gardien du seuil – L'Harmattan – 1988

328. Convoler en justes noces

Se marier.

On se doute bien que là où il est question de noces, on va évoquer le mariage. Certes, mais qu'ajoutent ici « convoler » et « justes » ?

Le verbe « convoler » vient du bas latin convolare qui, en droit, signifiait « se remarier », mais qui, par construction, aurait plutôt dû vouloir dire « voler avec, vers ou ensemble » (notez que de jeunes mariés volent bien ensemble sur leur petit nuage… plus ou moins longtemps).

Aujourd'hui, ce verbe n'est presque plus utilisé que dans cette locution. Quant à « justes », il a ici le sens de « légitime » ou, autrement dit, de parfaitement autorisé, compte tenu des lois du moment. D'ailleurs, chez les Romains, « justes noces », ou plutôt justæ nuptiæ, désignait un mariage légitime.

Une fois ses termes épluchés, notre expression pourrait donc signifier « se remarier au cours d'un mariage légitime », mais elle est en réalité employée plaisamment pour simplement dire « se marier ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le jeune crooner a ensuite fréquenté Cameron Diaz, nié des rumeurs d'aventures avec une ribambelle de stars incluant Scarlett Johansson et Mila Kunis, avant de convoler en justes noces en 2012 avec sa petite amie de longue date, l'actrice Jessica Biel.

Marie Bernier – « Justin Timberlake : anatomie d'un succès » – La Presse, 20 juillet 2014

329. Tête de nœud

Imbécile.

On peut parfois traiter quelqu'un d'imbécile de manière plus ou moins affectueuse. Mais ici, le terme est très injurieux. En argot, et depuis le début du XIX^{e} siècle, « nœud » désigne le pénis.

Cette appellation serait d'origine menuisière : les veines du bois rappellent celle du pénis en érection dont la dureté est comparée avec celle d'un nœud dans le même bois. Et qu'est-ce que la tête du nœud, sinon le gland, autre terme argotique injurieux ayant la même signification ? Le chansonnier français Aristide Bruant aurait été le premier à utiliser cette locution au tout début du XX^{e} siècle.

Reste à savoir pourquoi « gland » ou « tête de nœud » désignent un fieffé imbécile. Hélas, les informations sur ce point semblent inexistantes. On peut cependant imaginer le manque total d'intelligence de cette tête-là, même si, chez certains hommes, c'est bien sous la ceinture que se situe leur cerveau. Et puis l'indécision chronique n'est-elle pas aussi un signe d'imbécillité ? Or, la tête de nœud ne passe-t-elle pas son temps à rentrer et à sortir, montrant ainsi qu'elle n'arrive pas à se décider ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'ayant traitée de « bouffon » et de « tête de nœud » en début de semaine, Bernard Gauthier explique qu'il a lancé ces injures à la ministre dans le sens où « ces gens-là [du Ministère] sont complètement déconnectés de l'industrie de la construction [...], qu'ils n'ont jamais travaillé là-dedans ».

Fanny Lévesque – « Placement syndical : manifestation à Sept-Îles contre la loi 33 » – Le Soleil, 13 octobre 2011

330. Travailler au noir/faire du marché noir

1. Travailler clandestinement, sans être déclaré.

2. Faire du commerce illégal en période de restrictions ou de pénurie.

Dans les deux expressions, qui correspondent à des activités hors la loi, la notion de dissimulation est évidemment présente, et le qualificatif « noir » employé ici est lié au fait que, quand on veut dissimuler ce qu'on fait, il vaut mieux le faire dans l'obscurité d'une cave que dans la rue en plein jour.

Si « marché noir » est généralement associé à la période d'occupation pendant la Seconde Guerre mondiale, il est certain, d'après le linguiste Claude Duneton, que l'expression est née auparavant, au moins à la fin de la Première Guerre mondiale en Allemagne, à une période où le pays subissait d'importantes pénuries ; le qualificatif schwarz (noir) était déjà employé dans des termes comme schwarzarbeit (travail [au] noir), schwarzmarkt (marché noir), schwarzschlachtung

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

(abattage clandestin) ou schwarzhören (écouter la radio sans payer la taxe), pour ne citer que ceux-là.

L'Allemagne serait à l'origine des expressions, qui ne seraient que des traductions littérales. Il existe toutefois une autre origine évoquée çà et là, nettement plus ancienne, puisqu'elle nous viendrait du Moyen Âge. Elle reste cependant à confirmer.

Selon cette hypothèse, à cette époque, on ne devait travailler qu'à la lueur du jour ; mais bien entendu, certains maîtres, peu enclins à bien considérer leurs ouvriers ou serfs, n'hésitaient pas à les faire travailler illégalement une fois la nuit tombée, à la lueur de quelques bougies. Ce serait de ce travail de nuit dissimulé parce que non autorisé que « travail noir » serait né avant de devenir « travail au noir ».

Entre 2003 et 2008, les infractions liées au travail au noir ont plus que doublé, tandis que celles liées à l'emploi d'une personne sans titre de travail ont quadruplé. Des chiffres impressionnants livrés jeudi par l'Observatoire national de la délinquance, qui mesure la répression exercée par la police, la gendarmerie, les impôts ou les douanes dans ce domaine.

Le Figaro – Article du 17 décembre 2009

Mes parents n'ont jamais fait de marché noir. Ils n'auraient jamais profité de la pénurie générale, aggravée des réquisitions opérées par les occupants, pour revendre à prix faramineux, c'est-à-dire, de fait, à quelques privilégiés, les denrées qu'ils se procuraient.

Yves Jaffrennou – La guerre de Titi – Cheminements – 2004

331. Avoir un nom à coucher dehors

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Avoir un nom très difficile à prononcer ou à retenir.

Aujourd'hui, que vous vous appeliez Andreszjw Kraszwies-kichigawa ou Hildegarde von Geschwätzschwarzwaldzahnartzt, on vous accepte à l'hôtel sans aucune difficulté. Mais autrefois, au Moyen Âge et bien après, en ces temps reculés où les sirènes des patrouilles de police ne résonnaient pas encore et où les brigands troussaient la gueuse et détroussaient le gueux, les aubergistes étaient d'un naturel extrêmement méfiant.

Une fois la nuit tombée, pour se faire admettre dans une auberge, il fallait montrer patte blanche*, c'est-à-dire d'abord énoncer son patronyme. Et celui qui n'avait pas un nom très « chrétien » risquait fort de se voir éconduire et de devoir passer son chemin ou coucher à l'écurie.

Il ne fallait pas être trop susceptible pour vivre avec elle. Le pire, c'est qu'elle avait raison, qu'on n'avait pas idée de s'appeler comme cela [Lohme], que c'était un nom à coucher dehors (d'ailleurs, sapristi, je couchais dehors), mais on n'était pas responsable de son prénom.

Jean Romain – Le sixième jour – L'Âge d'Homme – 1993

332. Se noyer dans un verre d'eau

1. Être incapable de faire face (sereinement) à la moindre difficulté.
2. Être complètement perdu une fois confronté au moindre changement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Littéralement, il est peu probable que vous arriviez à vous noyer dans un verre d'eau. À moins que vous soyez très, très petit ou que le verre soit très, très grand. On peut donc comprendre cette expression comme montrant le côté ridicule qu'il y aurait à réussir à se noyer dans un verre d'eau, fait aussi stupide que celui de se laisser dépasser par la moindre difficulté.

Au XVII^{e} siècle, on poussait même l'exagération plus loin, puisqu'on disait déjà se noyer dans un crachat ou se noyer dans une goutte d'eau.

Sauf que le sens initial de l'expression n'était pas tout à fait celui d'aujourd'hui. Ainsi que le signale le Dictionnaire de l'Académie française de 1762, « il se noierait dans un crachat » servait à qualifier un homme malhabile. Cela se comprend bien, car il faudrait effectivement l'être beaucoup pour arriver à perdre la vie de cette manière.

Cela dit, dès le début du XVII^{e} siècle, « se noyer » avait déjà le sens figuré de « se laisser dépasser (ou submerger) ». Or, celui qui se laisse dépasser, c'est aussi celui qui, peut-être par manque d'habileté, ne peut affronter sereinement de petites difficultés. Le glissement vers le sens actuel s'explique donc aisément.

Alors qu'il est entré dans son crépuscule, personne n'a entrepris de gravir cette colline et je ne comprends pas qu'il ne comprenne pas combien il y perd et se noie dans un verre d'eau.

Louis Porcher – Nouvelles d'hier et d'aujourd'hui – L'Harmattan – 2002

333. Une nuit blanche

Une nuit sans sommeil.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Autant vous l'avouer tout de suite : il n'existe aucune certitude quant à l'origine de cette expression qui date du XVIIIe siècle. Et pourtant, vu la taille du texte ci-après, il y a quand même des choses à en dire. On en trouve une attestation datée du 30 octobre 1771 dans une lettre de la marquise du Deffand, Marie de Vichy-Chamrond alors âgée de 74 ans, à l'homme politique et écrivain anglais Horace Walpole. Elle y écrit ceci :

« Vous saurez que j'ai passé une nuit blanche, mais si blanche, que depuis deux heures après minuit que je me suis couchée, jusqu'à trois heures après-midi que je vous écris, je n'ai pas exactement fermé la paupière ; c'est la plus forte insomnie que j'ai jamais eue. »

Comme il ne semble pas exister de traces antérieures dans la littérature française, certains auteurs émettent l'hypothèse que c'est elle qui a inventé ce terme. Mais comme on le trouve dans d'autres ouvrages postérieurs moins d'un an et demi après (voir l'exemple), il n'est pas certain que cela soit le cas.

Nous allons commencer par la proposition la moins originale, mais probablement la plus véridique. Vous n'êtes pas sans savoir que, dans notre belle langue, le qualificatif « blanc » indique très souvent un manque : voix blanche (pour une voix sans timbre), tir à blanc (tir qui se fait sans balle), examen blanc (examen dont les résultats sont sans conséquence sur le classement), mariage blanc (mariage sans union sexuelle) ou, pour clore une liste non exhaustive, faire chou blanc pour indiquer une absence de résultat. De ces exemples, et même sans connaître le sens de l'expression, il est assez facile d'imaginer qu'une nuit blanche est simplement une nuit sans sommeil.

Bien entendu, on peut trouver quelques autres explications, en particulier dans Internet où la plus répandue (et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

certainement la plus fausse) évoque les chevaliers qui, la nuit précédant leur adoubement, devaient rester éveillés dans une tenue entièrement blanche. Mais si cette explication était la bonne, il faudrait expliquer pourquoi il a alors fallu attendre la seconde moitié du XVIIIe siècle pour trouver la première trace écrite de cette expression, plusieurs siècles après cette coutume de chevalerie.

Toutefois, une autre hypothèse plus vraisemblable nous vient de Saint-Pétersbourg, en Russie. À l'époque du règne d'Élisabeth, puis de Catherine II, la cour royale dans cette ville était fréquentée par de nombreux Français, en été principalement.

Or, à cette époque de l'année et à cette latitude, les nuits sont loin d'être vraiment noires, le soleil ne se couchant jamais complètement. Et dans ces années-là, tradition perpétuée actuellement par le Festival des Nuits blanches de Saint-Pétersbourg, la vie « nocturne » battait son plein. Autant dire que ceux qui participaient aux bals et autres fêtes tardives passaient des nuits doublement blanches : à la fois par l'absence de sommeil et par la luminosité de la nuit.

Il se peut donc tout à fait que la locution « nuits blanches » ait été rapportée et popularisée par les Français qui passaient du bon temps là-bas.

Voilà une cascade de sottises qui donnera beau jeu aux rieurs, et que je recommande à votre bonne humeur et à vos nuits blanches à force de rire. Tâchez pourtant, tout en riant, de dormir un peu.

Voltaire – Correspondance avec M. d'Alembert – 1821

334. Un (sacré) numéro !

Une personne qui se fait remarquer par son

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

originalité, son côté bizarre.

C'est à partir de 1879 que le mot « numéro » désigne une partie d'un spectacle de cirque ou de music-hall. Et c'est de là que, par extension et à partir de 1901, une personne qui veut se faire remarquer est devenue « un numéro » et même, parfois, « un drôle de numéro ».

Cependant, le sens de « personne bizarre ou originale », probablement influencé par le sens précédent, semble remonter à une locution du milieu du XIX^{e} siècle, « être un bon numéro », qui voulait dire « être ridicule » et dont l'origine n'est pas précisée.

Willa Mae Buckner est morte en l'an 2000. C'était un sacré numéro. Elle était née à Augusta, en Georgie, en 1922. À 12 ans, elle rejoignait un de ces cirques noirs qui sillonnaient alors le Sud avec leur cohorte de charlatans, de magiciens, de musiciens et de comédiens…

Le Nouvel Observateur – Article du 16 mars 2006

Elles s'étaient installées avec deux autres filles : des amies des amies d'autres amies. Parmi les colocs, il y avait Jessica. Un drôle de numéro ! Belle à en faire crever d'envie, intelligente et vive, elle n'arrêtait pas deux minutes.

Denise Riendeau – Trois femmes de passion – Septentrion – 2003

335. Être en odeur de sainteté

1. Être en état de perfection spirituelle.

2. Être bien vu.

Autrefois, on croyait que le corps d'une personne sainte émettait après sa mort une odeur particulière, suave qui permettait de le distinguer aisément des autres personnes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

décédées. C'est de là qu'apparut au XVIIe siècle notre expression selon le premier sens indiqué, pour désigner une personne ayant eu de son vivant un comportement si admirable que sa canonisation était envisageable.

Mais avant cela, au XVIe siècle, il existait déjà « être en bonne/mauvaise odeur » employé à propos de quelqu'un qui faisait bonne ou mauvaise impression, tant il est vrai que les odeurs qui émanent d'une personne qu'on rencontre peuvent parfois inciter à la cataloguer très rapidement.

Le linguiste Furetière indique d'ailleurs « Odeur se dit figurément aux choses morales et signifie bonne ou mauvaise réputation ». Ce sens n'a pas disparu et demeure aujourd'hui dans notre expression, « bonne odeur » devenant « odeur de sainteté ».

Dans son sens moderne, la locution s'emploie plutôt à la forme négative – ne pas être en odeur de sainteté – pour parler d'une personne mal vue par une autre.

Pour résumer, disons que Damas n'est pas en odeur de sainteté auprès de la communauté internationale, ou du moins de sa composante occidentale. (Ce qui n'a d'ailleurs pas empêché les États-Unis de s'entendre avec Damas pour sous-traiter une partie de leur sale besogne de torture pendant les années Bush.)

Claude Lévesque – « L'urgence syrienne » – Le Devoir, 31 mars 2011

Vous croyez, Comtesse, que cette lettre va lever tous les obstacles ; pas du tout : elle n'a fait que les compliquer, les républicains n'ayant pas ce ministre en odeur de sainteté.

Giacomo Costantino Beltrami – Le Mexique – 1830

336. Œil pour œil, dent pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dent/ la loi du talion

Formule ou principe exprimant un esprit de vengeance ou un besoin de punition : le coupable doit subir le même dommage que celui qu'il a fait subir à sa victime.

Avant d'attaquer, on peut préciser que talion vient du latin talis qui signifie « tel » ou « pareil ». Les toutes premières traces de la loi du « talion » ont été trouvées dans le Code d'Hammourabi, recueil de lois du roi de Babylone qui a régné entre 1792 et 1750 avant notre ère. Ces lois disaient : « Si quelqu'un a crevé l'œil d'un homme libre, on lui crèvera l'œil ; si quelqu'un a cassé une dent d'un homme libre, on lui cassera une dent… »

S'il peut paraître barbare pour nos mentalités occidentales actuelles, ce système d'application de peines limitées à ce qui a été subi a permis d'éviter que les personnes ne se fassent justice elles-mêmes en plus d'introduire un début d'ordre dans la société pour le traitement des crimes : les représailles ne pouvaient pas dépasser ce qui avait été fait. On retrouve aussi cette formule dans l'Ancien Testament. Dans l'Exode, on peut lire : « Mais si malheur arrive, tu paieras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure. »

Et dans le Lévitique : « Si un homme frappe à mort un être humain, quel qu'il soit, il sera mis à mort. S'il frappe à mort un animal, il le remplacera – vie pour vie. Si un homme provoque une infirmité chez un compatriote, on lui fera ce qu'il a fait : fracture pour fracture, œil pour œil, dent pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dent ; on provoquera chez lui la même infirmité qu'il a provoquée chez l'autre. »

Mais selon le Nouveau Testament, Jésus a exprimé un sérieux bémol à cette notion de peine ou de souffrance égale à celle endurée. Dans Matthieu 5,38-42 : « Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil et dent pour dent. Et moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre. À qui veut te mener devant le juge pour prendre ta tunique, laisse aussi ton manteau. Si quelqu'un te force à faire mille pas, fais-en deux mille avec lui. À qui te demande, donne ; à qui veut t'emprunter, ne tourne pas le dos. »

De nos jours, dans celles de nos sociétés où il reste encore un vernis de civilisation, la loi du talion n'est heureusement plus appliquée, au grand dam* des partisans de la peine de mort, entre autres.

Pour les besoins d'une recherche sur les comportements de type « œil pour œil, dent pour dent » (tit for tat), des neurologues anglais formèrent des groupes de deux personnes, puis ils relièrent chaque groupe à un mécanisme par lequel chacun pouvait exercer une pression sur l'index de l'autre. Selon les instructions des expérimentateurs, les membres de chaque groupe étaient censés exercer tour à tour une pression égale à celle qu'ils venaient de ressentir. Malgré tous leurs efforts, ils ne parvenaient pas à respecter ces instructions. À chaque fois qu'ils subissaient une pression, ils répondaient par une pression nettement plus forte, tout en pensant faire subir à leur partenaire ce qu'ils venaient eux-mêmes de subir.

Carol Tavris, Elliot Aronson – Les erreurs des autres – Markus Haller – 2010

337. Se mettre le doigt dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l’œil

Se tromper grossièrement.

Certaines explications sur l’origine de cette expression évoquent la pauvre grenouille de bénitier qui fait le signe de croix de manière si maladroite qu’elle se plante malencontreusement le doigt dans l’œil. Mais leurs auteurs se mettent probablement le doigt dans l’œil.

Car c’est oublier qu’en argot, « œil » désigne aussi l’anus et que, dans le langage populaire, l’erreur est souvent exprimée par des termes évoquant des choses placées sous la ceinture. Ainsi, quand on se trompe, on peut dire « se foutre dedans » et quand on est trompé par quelqu’un, les allusions à la sodomie deviennent fréquentes (« il m’a enculé », par exemple).

Quant au doigt, dans un contexte pareil, il est facile d’imaginer ce qu’il représente. De là, on comprend qu’on puisse évoquer, sinon réellement pratiquer, l’autosodomie en se mettant le doigt dans l’œil lorsqu’on est lourdement trompé par soi-même.

« Doigt » et « œil » n’étant généralement compris que dans leur sens normal (et c’est probablement tant mieux), à la suite de cette expression, et selon l’ampleur de l’erreur, on ajoute parfois « jusqu’au coude » ou même « jusqu’à l’omoplate » lorsqu’il s’agit d’amplifier l’importance de l’erreur.

Cela signifie immanquablement qu’on s’est mis le doigt dans l’œil. Quelle mouche a piqué nos bons évêques de donner leur avis sur l’emploi des préservatifs en matière de fornication ? Cela ne les regarde pas.

Jean Dutourd – Scandale de la vertu – L’Âge d’Homme – 1997

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

338. À pied d’œuvre

Prêt à commencer un travail.

Il est bien connu que c’est au pied du mur :

– qu’on voit le mieux le maçon ;

– que le maçon voit le mieux le mur.

Or, qu’est-ce qu’un mur pour un maçon, sinon une de ses œuvres ? Donc, de bon matin, lorsque le maçon arrive au pied du mur qu’il doit continuer à élever, on peut sans conteste dire que le maçon est « au pied de son œuvre », donc « à pied d’œuvre », prêt à attaquer son dur labeur.

Si, bien entendu, chaque mur est bien une des œuvres du maçon, il ne faut quand même pas oublier que le mot « œuvre » est aussi, depuis le XIIIe siècle, synonyme de « travail » ou « activité ». Mais ce n’est qu’au XVIIe qu’on a commencé à dire de ce maçon, arrivé sur le lieu de son travail et prêt à attaquer ce dernier, qu’il était à pied d’œuvre.

Il va de soi que le maçon peut être remplacé par n’importe quel autre travailleur. Et si, aujourd’hui, on la spécialise plutôt pour des personnes, elle a d’abord et principalement été employée pour des matériaux ; ainsi on disait des briques prêtes à être utilisées pour monter le mur, qu’elles étaient à pied d’œuvre.

À Montréal, où une trentaine de centimètres de neige sont tombés, les employés ont été à pied d’œuvre tout le week-end pour nettoyer les quelque 10 000 kilomètres de chaussée et de trottoirs.

« Cocktail hivernal » – Le Devoir, 23 décembre 2013

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

339. En rang d’oignons

Sur une seule ligne, à la file.

À ma connaissance, personne n’a jamais vu des oignons quitter le potager en marchant au pas, bien rangés les uns derrière les autres en direction de la cuisine. On peut cependant imaginer que l’origine vient de la manière dont le jardinier plante méticuleusement ses oignons dans le potager, bien alignés les uns derrière les autres. Sauf que les oignons ne sont pas les seuls ainsi traités. Pourquoi ne parlerait-on pas plutôt de rangs de poireaux, de carottes ou de laitues ?

Une explication traditionnelle, reprise dans plusieurs ouvrages, veut que cette expression nous vienne du XVIe siècle. À l’époque, à Blois, au cours des états généraux qui se tinrent en 1576 et 1588, officiait un maître de cérémonie qui devait assigner les places des seigneurs et des députés. Ce maître, qui avait exercé sous plusieurs rois, en commençant par Henri II, aimait ranger son petit monde selon des règles protocolaires précises qu’il devait absolument faire respecter.

Ce personnage était Artus de La Fontaine-Solaro, baron d’Oignon, et c’est en raison de sa renommée et de sa science du placement des personnes avec le respect du protocole que notre locution serait née. Or il se trouve qu’en 1611, donc quelques années plus tard, « se mettre en rang d’oignons » voulait dire « s’intégrer à une compagnie où on n’a pas sa place » ou bien « prendre place dans une réunion où on n’est pas invité ». Pour confirmer ce sens, le lexicographe Randle Cotgrave, en 1672, donne cette version de l’expression : « se mettre en rang d’oignons et ne valoir

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

une échalote », qui signifiait « usurper une place ou un emploi dont on n'est pas digne ».

Par ailleurs, Leroux de Lincy, linguiste du XIXe siècle cité par Littré, écrit, à propos de notre rang d'oignons : « Ne vient-il pas tout simplement de la manière dont les gens de la campagne assemblent les oignons avec des liens de paille, en plaçant les plus gros les premiers, et ensuite les autres ? » Ce ne serait ensuite qu'en 1654, plus d'un demi-siècle après le baron d'Oignon (ce qui éliminerait l'origine qui lui est liée) que l'expression aurait également pris son sens actuel.

De petites maisons en terre ont poussé comme des champignons, en rang d'oignons, qui se croisent à intervalles réguliers, et vue de loin on imagine une ville américaine.
Nelly Staderini – Sage-femme en Afghanistan – Cheminements – 2003

340. S'occuper de ses oignons

Ne pas se mêler des affaires des autres.

Chacun est en droit de se demander comment cette plante potagère peut avoir pris le sens métaphorique d'« affaires personnelles » dans cette expression. Mais ceux qui se posent cette question se mettent peut-être le doigt dans l'œil*, car ce n'est peut-être pas vraiment la plante au bulbe multicouche qui est évoquée ici.

Cette locution date du début du XXe siècle. Au cours du siècle précédent, « oigne », diminutif d'« oignon », désignait en argot aussi bien l'anus, les fesses ou les pieds. L'expression « se le mettre dans l'oigne » voulait d'ailleurs dire « mépriser ». Quoi de plus étonnant, alors, puisqu'elles existent toujours aujourd'hui, que de voir ici une simple

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

variante argotique des expressions « s'occuper de ses fesses » ou « s'occuper de ses pieds » (cette dernière venant, selon le linguiste Claude Duneton, à la fois du danger que pouvaient subir les pieds dans certains ateliers de l'époque et du fait qu'« oigne » – ou « ogne » – désignait aussi l'ongle) ?

Mais Cellard et Rey, dans leur Dictionnaire du français non conventionnel, évoquent en plus une origine réellement liée à la plante potagère.

Selon cette hypothèse, dans le centre de la France, les femmes avaient le droit de cultiver un coin de jardin où elles faisaient pousser des oignons avant d'aller les vendre sur le marché pour se faire un peu d'argent de poche. Il était donc courant d'entendre les hommes dire aux femmes qui voulaient imprudemment se mêler de leurs affaires « occupe-toi de tes oignons » ou bien « ce ne sont pas tes oignons ».

Arrivé à son étage, le second, il avait d'ailleurs réussi à se persuader que la psychologie de Pradonet, c'était pas ses oignons, non plus que celle de son hôtesse.

Raymond Queneau – Pierrot mon ami – Folio – 1972

341. Un oiseau rare

1. Une personne aux qualités exceptionnelles.

2. Une personne impossible à trouver (car on lui recherche trop de qualités ou de compétences).

Si la forme actuelle de l'expression, souvent employée de manière ironique, date de la première moitié du XIX^{e} siècle, au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XVIIe, on utilisait « un rare oiseau », traduction du latin rara avis (in terris), version qu'on a trouvée chez le poète satirique latin Juvénal, dans une de ses Satires[4].

Si « un rare oiseau » fut employé par Jean de La Fontaine, on trouvait déjà cette même idée bien avant lui, au XVe siècle, dans « oysel qui ne se trouve pas souvent ». Il faut dire que le terme « oiseau » a servi, dès le XIVe siècle, à désigner un individu ; on le retrouve dans notre expression tout comme dans « un drôle d'oiseau ». Avec exactement la même signification, on rencontre aussi les expressions « oiseau bleu » ou bien « merle blanc » (chez Marivaux, par exemple).

Quelles sont les conditions de recrutement, d'hébergement et d'encadrement dans les centres de formation du foot français ? Jusqu'où les clubs sont-ils prêts à aller pour dénicher l'oiseau rare ?

Libération – Article du 22 novembre 1999

342. OK

D'accord.

Peut-on considérer « OK » comme une expression ? Je n'en suis pas certain, mais son origine semble tellement intriguer que lui faire une place dans ces pages m'a quand même semblé utile, voire indispensable. L'origine qui est aujourd'hui reconnue comme la plus probable est proposée d'après les travaux de recherche d'Allan Walker Read dans les années 1960. Il indique que la première occurrence écrite connue de cette abréviation a été repérée dans le journal de Boston (Massachusetts), le Morning Post, le 23 mars 1839. L'abréviation figurait dans un article qui traite d'une abréviation de oll korrect, une altération phonétique de all

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

correct pour « tout va bien », tout comme il y a eu auparavant OW pour all right transformé en oll wright[5]. Ce « OK » local aurait probablement eu une durée de vie limitée s'il n'avait été, dès l'année suivante, popularisé lors de la campagne des démocrates à New York. Ceux-ci créèrent en effet un groupe appelé les Democratic OK Club pour soutenir leur candidat Martin Van Buren, jouant à la fois sur le sens précédemment cité de « OK » et sur l'abréviation de Old Kinderhook, le surnom de Van Buren, venu de sa ville natale Kinderhook, dans l'État de New York.

Bien que Van Buren ait perdu les élections, l'abréviation eut le succès que l'on sait, puisque pendant la campagne, elle fut détournée par de nombreux opposants au moyen d'adaptations comme Out of Kash (à court d'argent), Out of Kredit (sans foi) ou bien Out of Klothes (nu). La deuxième hypothèse la plus répandue est celle-ci : le O de « OK » viendrait du chiffre zéro dans l'abréviation de 0 killed qu'utilisaient les Sudistes pendant la guerre de Sécession pour indiquer qu'il n'y avait pas eu de victimes lors d'un combat.

Vous restez sur votre faim ? Vous avez entendu parler d'autres origines ? Pas de problème, il suffit de demander ! Voici tout un lot d'hypothèses :

– « OK » viendrait de l'altération de l'écossais och aye qui veut dire « oui, vraiment ! » ;

– « OK » serait issu d'un langage africain comme le mandingue où o ke veut dire « certainement » ou du wolof où waw kay veut dire « oui, vraiment ! » ;

– à moins que l'origine ne soit le oikea finlandais qui veut dire « correct, exact » ;

– le français n'est pas oublié puisqu'« au quai » servait à signaler qu'un ballot était au sol et que la corde pouvait être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

récupérée pour descendre le suivant ;

– il ne faut pas oublier l'allemand Ohne Kommentar écrit par les immigrants qui n'avaient rien à signaler ;

– et puis il y a aussi les débardeurs grecs qui travaillaient dans le port de New York et écrivaient « OK » (ola kala pour « c'est bon ») sur les caisses prêtes à embarquer.

Vous voyez que les hypothèses plus ou moins fantaisistes ne manquent vraiment pas. Il y en a même encore de nombreuses autres.

Je me suis retrouvée au volant de ce gros engin, juste à le diriger dans un premier temps. Je l'ai pris au mot pour la suite.
– OK ! D'accord, d'accord !!! Explique-moi comment ça marche !?!
Elle était stupéfaite que je relève le défi.
Rafaël Lemor – Femme de lettre anonyme – Publibook – 2009

343. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs

Pour arriver au résultat voulu, il faut se résoudre à faire certains sacrifices inévitables.

Voilà une locution proverbiale un tantinet pessimiste. Elle veut nous faire croire que, pour réussir à obtenir quelque chose, il faut qu'il y ait des dommages collatéraux, pour reprendre un terme à la mode, ou bien qu'il faut faire des sacrifices ou consentir à abandonner des choses (argent, avantage…).

Certes l'image évoquée par l'expression correspond parfaitement à ce schéma, mais faut-il généraliser ? Cette locution est apparue au milieu du XIX^{e} siècle. Mais auparavant, au XVIII^{e} siècle, la locution « faire une omelette » voulait dire « casser des choses fragiles ».

Ce n'est pas un droit acquis d'être candidat de l'ADQ », a-t-il rappelé, lançant un avertissement à ceux qui auraient pu croire le contraire. « À la prochaine élection, on va être jugés sur la qualité des gens qu'on va présenter à la population », a-t-il ajouté, en disant qu'on ne faisait pas d'omelette sans casser des œufs.

La Presse canadienne – « Dumont entend bien choisir ses candidats » – Le Devoir, 23 avril 2008

344. Rouler sur l'or

Être très riche.

Bien sûr, on peut facilement imaginer un symbole de la richesse sous la forme d'une voiture qui roulerait sur une route pavée d'or installée dans la propriété d'un quelconque magnat de la finance ou du pétrole. Mais ce n'est pas l'origine de cette expression qui date du XVIII^{e} siècle.

C'est en effet bien plus probablement une altération de la forme pronominale « se rouler sur l'or » (et sur l'argent), citée par le linguiste Furetière. Datant de la fin du siècle précédent, la locution « se rouler » a bien le sens de « se tourner de côté et d'autre » comme dans « se rouler dans l'herbe ».

Cette fois, l'image est plutôt celle de la personne assez riche pour disposer d'un tas d'or suffisamment important pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'elle puisse se rouler dessus, un peu comme l'oncle Picsou dans son gigantesque coffre-fort.

Furetière indique également que dans le milieu de la finance, on disait que l'argent roule : « rouler se dit aussi de l'argent lorsqu'il se remue, lorsqu'il s'en fait grand commerce. » De plus, « on dit encore, en parlant d'un homme fort riche, que les sacs d'or et d'argent roulent dans sa maison, qu'il se roule sur l'or et sur l'argent ».

Cette locution s'emploie souvent sous une forme négative en relation avec quelqu'un qui est pauvre.

Paul Martin a levé le voile hier sur une grosse portion du contenu de la fiducie destinée à financer sa campagne. Ce que l'exercice démontre est que son équipe roule sur l'or et que lui-même bénéficie de puissants appuis financiers. Des gens d'affaires et des entreprises ont versé jusqu'à 100 000 $ pour sa cause.

Manon Cornellier – Campagne au leadership du PLC : Paul Martin roule sur l'or – Le Devoir, 13 septembre 2003

345. Il y a de l'orage dans l'air

1. Une dispute, une querelle s'annonce.

2. La situation s'aggrave.

Que voilà de belles métaphores météorologiques ! Un orage, tout le monde sait ce que c'est. Lorsque les éclairs se produisent, c'est en des endroits où l'air est chargé d'électricité. Or ne dit-on pas qu'« il y a de l'électricité dans l'air » lorsque la tension[6] monte entre deux personnes, au risque de provoquer de véritables éclats ?

Ce rapprochement aisé entre « l'atmosphère » qui règne entre les deux personnes et cette électricité qui contient

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'atmosphère est bien évidemment à l'origine de notre expression. Et ce, depuis le XVIIIe siècle.

On utilise aussi « ça tourne à l'orage » pour évoquer une situation qui est en train de se détériorer : l'orage, l'explosion de la nature, n'a pas encore eu lieu, mais on sent bien qu'il se prépare.

Stephen Harper aurait dû comprendre que les ennuis commençaient dès la lecture du premier paragraphe du premier article que La Presse canadienne a consacré à sa prise de position sur le conflit au Liban. « Le premier ministre n'avait pas même débarqué en Europe qu'il s'alignait fermement avec les États-Unis et Israël dans la conflagration », rapportait l'agence de presse. À ces simples mots, le premier ministre et ses conseillers en communications auraient dû sentir qu'il y avait de l'orage dans l'air et qu'on avait déjà tiré des conclusions à propos de ses motivations.

Norman Spector – « Tirer des conclusions » – Le Devoir, 10 août 2006

346. Ours mal léché

1. Personne qui fuit la société.

2. Personne bourrue.

On sait que l'ours est un animal solitaire, même s'il lui faut bien, de temps en temps, se rapprocher d'un congénère du sexe opposé pour perpétuer l'espèce. Si le premier sens de l'expression se comprend donc aisément, le second est moins évident.

C'est, bien avant, à l'époque d'Aristote, déjà, qu'on trouve une croyance qui dit que le petit de l'ours naît en partie informe et qu'il est « finalisé » par sa mère qui le lèche pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aboutir à un animal complètement formé. Pour le confirmer, par exemple, on trouve en 1579 le texte suivant :

« Ce néanmoins je diray quant est de l'ourse, qu'elle ne fait ses petis ayans les membres si confus, principalement les jambes, né sans forme et figure comme aucuns ont écrit, et comme le populaire le croit. Aussi peu est-il vray qu'en les léchant les façonne, jusques à ce qu'ils ayent forme d'ours. Car au val d'Ananie j'ay vu une grande ourse pleine que les veneurs éventrèrent, les petis estans encores au ventre, qui ayent tous leurs membres distingués et formés, non pas sans forme, comme plusieurs estiment, ajoustans plus de foy à l'autorité d'Aristote et Pline, qui l'ont ainsi éscrit, qu'à leurs propres sens et expérience. »

C'est ainsi que d'une prétendue malformation physique on s'est déplacé vers une malformation éducative, la personne « mal léchée » étant mal éduquée, donc grossière, pour donner le second sens de l'expression.

Il avait vécu dans le monde ; il avait des talents, quelque savoir, de la douceur, de la politesse ; il savait la musique, et comme j'étais de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal léchés qui nous entouraient.

Jean-Jacques Rousseau – Les confessions – Le livre de poche – 2012

347. Être paf

Être ivre.

Ce paf argotique (ou anciennement « paff ») n'a aucun lien avec l'onomatopée bien connue, généralement associée au coup (« et paf, le chien ! »). Il s'agit d'une abréviation du participe passé « paffé » issu du verbe « paffer » ou

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« empaffer » qui, à la fin du XVIIIe siècle, voulait dire « enivrer ». On le trouve aussi sous les formes pronominales « se paffer » ou « s'empaffer » (également au sens de « se gaver d'aliments et de vin »).

Mais l'origine de ces verbes est discutée. Plusieurs lexicographes jugent qu'il s'agit d'une déformation de « se piffrer » ou « s'empiffrer ». Mais pour Lorédan Larchey, « empaffer » voulait dire « remplir de paf », le paf ayant été, au milieu du XVIIIe siècle, un terme générique pour désigner une boisson alcoolisée.

Pardi ! murmura Augustine, dont la tête roulait sur les épaules, ils [les enfants] sont paf ; ils ont chanté comme les grandes personnes.

Émile Zola – L'assommoir – Folio – 2013

348. Sur la paille

Dans une grande pauvreté.

N'est-il pas fort sympathique d'être sur la paille à batifoler dans la grange avec la fille ou le fils du fermier ? Alors pourquoi cette signification pour notre expression ?

D'abord, qu'est-ce que la paille ? Au XIIe siècle, le mot désigna une botte de blé puis, un peu plus tard, la « tige entière de céréales dépouillée de son grain ». Maintenant, il s'agit plus généralement de la tige coupée de plantes diverses.

La couche de paille est un symbole de pauvreté depuis le XIIIe siècle. En effet, la paille est considérée comme le déchet d'une culture, comme une chose sans réelle valeur. Et être contraint de dormir dans une grange sur des déchets faute

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de moyens pour s'offrir un vrai lit confortable, n'est-ce pas une véritable marque de pauvreté ?

Cette expression est citée par le linguiste Furetière au XVIIe siècle avec le verbe « coucher ». D'autres versions avec les verbes « être », « finir », « mourir » ou « mettre » viendront ensuite.

Est-ce qu'elles se fichaient du monde ? Encore du crédit, elles rêvaient donc de le mettre sur la paille ? Non, plus une pomme de terre, plus une miette de pain.

Émile Zola – Germinal – Le livre de poche – 2012

---

1 Pensez à « morphologie », par exemple.

2 D'ailleurs, avec le même sens, « c'est votre dernier mot ? » (à la fin du XVIIIe siècle) n'était aucunement une question rituelle d'un certain Jean-Pierre cathodique ; elle avait simplement pour but de demander si c'était la dernière offre de prix proposée.

3 Pas celle qui va choir une fois tirée la chevillette de la porte de la mère-grand.

4 Si on lui doit quelques expressions très connues comme « du pain et des jeux » (panem et circenses) ou bien « un esprit sain dans un corps sain » (men sana in corpore sano), il y en a au moins une qui reste complètement d'actualité, vingt siècles plus tard : « La paix des ménages est sans espoir tant que ta belle-mère est en bonne santé » (Desperanda tibi salva concordia socru).

5 D'après Read, à cette époque, les gens (au moins ceux de Boston) étaient friands d'abréviations de toutes sortes comme RTBS (Remains To Be Seen), GTDHD (Give The Devil His Due) ou SP (Small Potatoes), entre autres. Un peu comme si vous utilisiez régulièrement quelque chose comme IFRACCQAAC (Il Faut Rendre À César Ce Qui Appartient À César), par exemple.

6 Encore un mot qui s'applique aussi bien à l'électricité qu'aux relations humaines.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

349. Avoir du pain sur la planche

Avoir beaucoup de travail, beaucoup de tâches à accomplir.

Avant le début du xx^{e} siècle, cette expression voulait dire tout autre chose, puisqu'elle signifiait « avoir des ressources pour l'avenir, être assuré de ne manquer de rien ». L'image s'explique à l'époque où le pain pouvait être conservé longtemps avant d'être mangé. Avoir de nombreuses miches posées sur ses planches de stockage, c'était avoir de quoi tenir un moment.

Le fait que l'expression ait changé de sens peut s'expliquer de deux manières, et la fin de ce pain de longue durée remplacé progressivement par le pain que nous achetons chaque jour à la boulangerie y a probablement contribué. On a pu alors imaginer les pains crus que le boulanger pose d'abord sur une planche après les avoir façonnés, avant de les mettre au four. S'il n'a pas lancé la cuisson, cet homme a du pain (des pains) sur la planche avant d'avoir accompli sa tâche. Il a donc beaucoup de travail devant lui.

L'autre explication vient du linguiste Claude Duneton. Elle remonterait à une expression argotique qu'utilisaient les voyous, « la planche au pain », qui désignait le tribunal (par allusion à sa position élevée comme les planches où le pain était conservé). En plus, à cette époque de royauté, « manger le pain du roi » signifiait « être en prison ou aux galères (ou à l'armée) » puisque le pain étant fourni gratuitement par l'État, donc le roi.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La combinaison de ces deux expressions a fait que les voyous ont assimilé les années de galère ou de bagne distribuées par le tribunal (des sortes de rations) à autant de pains sur la planche, ces derniers prenant alors le sens de « corvées », là où auparavant ils avaient le sens de « ressources ».

C'est vrai que ce soir je dois rencontrer quelques membres du comité spécial des Nobel pour mettre certains sujets au point. Nous avons du pain sur la planche, car nous avons l'intention de réécrire une autre mouture de la déclaration des Droits de l'Homme…

Blaise Aplogan – La Kola brisée – L'Harmattan – 1990

350. Hors pair

Hors du commun, exceptionnel.

Alors que nous avons déjà « hors du commun », immédiatement compréhensible par tous ceux qui savent ce que « commun » veut dire, pourquoi avons-nous aussi « hors (de) pair » (qui se disait autrefois « hors du pair » et même « sans per » un peu après le x^{e} siècle ? Eh bien, il suffit de se pencher un peu sur l'étymologie et le sens du mot « pair » pour le comprendre.

Ce mot, qui est issu du latin par ou paris signifiant « égal », s'écrivait « peer » au x^{e} siècle, puis « per » un siècle plus tard (on retrouve aujourd'hui cette égalité dans le mot « parité ») avant de devenir « pair » qui ne s'utilise plus que dans certains contextes puisque « pareil » l'a aujourd'hui remplacé. La signification initiale de « sans per » était donc « sans pareil ». Et « hors pair » ou « hors du pair », puis « hors de pair », voulait d'abord dire « au-dessus des choses semblables ». Ensuite, « au-dessus » a été amplifié pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aboutir à quelque chose de très au-dessus et même d'exceptionnel.

Le point culminant, c'est incontestablement le Don Quichotte de Cervantes, lequel enchaîne déjà avec un XVIIe illuminé par une série d'œuvres hors pair, – celles de Lope de Vega, Tirso de Molina, Calderón, Gongora, Quevedo – hors pair par la puissance d'expression à la fois, et le raffinement.

Georges Haldas – L'Espagne par les écrivains que j'aime – L'Âge d'Homme – 2006

351. Envoyer paître

1. Se débarrasser (de quelqu'un) avec brusquerie.

2. Envoyer promener.

On l'a oublié parce qu'on ne l'utilise plus sous cette forme, mais le verbe « paître » a d'abord été transitif puisqu'au XIIe siècle, il signifiait « nourrir un animal ». C'est d'ailleurs de cette forme que vient « repu », issu de « repaître », toujours largement utilisé. Il cohabitait avec « pû », qui signifiait « nourri ». Ce verbe a aussi eu d'autres significations : de « conduire au salut », en religion, à « tromper », au XIIIe siècle, quand il était employé avec « faire » ; selon les linguistes Rey et Chantreau, on a même eu au Moyen Âge un « faire paître avec soi » qui signifiait « attirer dans son parti par des promesses ». Aujourd'hui, le verbe est principalement intransitif, puisqu'on ne « paît » plus les animaux, mais qu'on les « fait paître » lorsqu'on les mène aux champs pour brouter. Et comme les champs destinés à cette fin ne se trouvent pas forcément à proximité de la ferme, faire paître les animaux, c'est souvent les éloigner vers un champ à distance. Il est donc aisé d'imaginer que notre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

expression est une métaphore de cet éloignement, l'importun étant brutalement envoyé au loin pour s'en débarrasser.

Il faut savoir que si l'expression est apparue au XV^e^ siècle, « faire herbe paistre », également au sens de « tromper », s'utilisait dès le XIII^e^ siècle pour exprimer « mener comme un sot, en dupant ». Cela explique que, dans son Dictionnaire françois publié en 1680, César Pierre Richelet donne à notre locution la signification « envoyer promener comme un sot ». De nos jours, on a oublié la sottise de l'importun pour n'en plus considérer que le côté dérangeant justifiant qu'on cherche à l'éloigner sans ménagement.

Impossible de faire consentir ce vieil entêté à découcher. J'ai voulu lui prêter mon pardessus. Il m'a envoyé paître.

George Sand – Monsieur Sylvestre – 1866

352. La boîte de Pandore

1. La source des ennuis.

2. L'origine de malheurs, de catastrophes.

Les truands parlent de la boîte des pandores, autrement dit du « panier à salade », les pandores désignant les gendarmes[1]. Mais la « véritable » boîte de Pandore nous vient de la mythologie gréco-romaine.

Les frères Prométhée et Épiméthée, qui étaient des Titans, furent chargés par Zeus de créer les hommes, ce qu'ils firent. Mais Prométhée, ému par la nudité de ses créatures, vola le feu aux dieux, apprit aux hommes à s'en servir et s'installa parmi eux.

Zeus jura de se venger de Prométhée. Il demanda alors à Héphaïstos de créer une femme identique à une déesse (et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui deviendra donc la première femme), munie de tous les attributs qui vont bien avec, c'est-à-dire beauté et habileté, ce à quoi Hermès ajouta aussi d'autres traits de caractère comme la ruse, la fourberie, la paresse, la méchanceté, la sottise, la parole enjôleuse et trompeuse, auxquelles il ajouta, pour faire bon poids, une curiosité sans bornes. Ainsi naquit Pandore. Pandore fut alors envoyée chez les deux Titans, munie d'un beau récipient (ou jarre ou boîte, selon les versions) offert par Zeus à destination de son futur époux et renfermant un paquet de maux parmi lesquels on trouvait la vieillesse, la maladie, le chagrin, la folie, le vice ou la famine, tous inconnus des hommes. Ce récipient contenait également un petit bonus d'une autre catégorie, l'espérance.

Malgré les nombreuses réticences de Prométhée, Épiméthée se laissa subjuguer et épousa Pandore qui, bien entendu, avait eu l'interdiction absolue d'ouvrir le récipient. Mais son insatiable curiosité la poussa à profiter un jour de l'absence d'Épiméthée pour ouvrir la boîte dont tous les maux s'échappèrent et se répandirent sur l'humanité. Au fond de la boîte, il ne restait plus que l'espérance qui finit aussi par sortir, et heureusement, car sans elle l'humanité aurait eu bien du mal à supporter tout le reste.

Il existe quelques petites variantes de cette histoire, mais on peut faire un parallèle certain avec Ève, la croqueuse de pommes, à cause de qui l'Homme fut chassé du Paradis terrestre et dut apprendre à subir tout ce qui, dans notre histoire, s'est échappé de la boîte de Pandore.

Car ton cœur est pour moi la boîte de Pandore
Qui cache en ses replis l'essaim trompeur des maux
L'envie et la colère y croisent leurs émaux,
La luxure y sourit aux baisers qu'elle implore.
La gourmandise y dort, prompte à se réveiller ;
La paresse s'y fait un charmant oreiller ;

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L’orgueil s’y dissimule avec indifférence.
Et pourtant j’ai rêvé d’ouvrir ce cœur fatal…
C’est qu’au fond de la boîte, avec un doux signal,
– Un signal amoureux – m’appelle l’espérance.
Emmanuel des Essarts – Poésies parisiennes – 1862

353. Un panier percé

1. Une personne qui dépense sans compter, qui dilapide son argent.

2. Une personne qui manque de discrétion.

Point n’est besoin d’être un panier percé pour comprendre la métaphore. Quelqu’un qui, au marché, s’aviserait de remplir son panier percé de lentilles en vrac y dépensera bêtement toute sa fortune avant que le panier soit plein. De là à considérer que celui qui est « un panier percé » est quelqu’un qui dilapide son argent, il n’y a qu’un pas qui fut franchi à la fin du XVIIe siècle.

On peut noter que la locution avait un autre sens, oublié depuis, puisqu’elle voulait aussi dire « être une personne sans mémoire, qui oublie tout », les « trous » laissant filer tout ce qui aurait dû être retenu ; du coup, elle a aussi servi à désigner un idiot, avec la locution « être bête comme un panier percé » (ce qui explique la toute première phrase de ce texte). Au Québec, l’expression désigne une personne peu discrète, qui rapporte des informations qu’elle devrait garder pour elle-même.

Il faut que le gouvernement réévalue le dossier pour éviter que ce soit un panier percé et que ça devienne un gaspillage de fonds publics. Il y a trop d’investissement public comparativement aux fonds privés qui ne sont pas là. Ça

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

paraît très mal. Si le projet était sérieux, la moitié du capital de risque serait assumée par des investisseurs.

Marc Rochette – « Analyse : RER Hydro en courants contraires » – Le Nouvelliste, 23 avril 2014

354. En panne

Dans l'impossibilité de pouvoir fonctionner.

Voilà le genre d'expression que l'on prononce régulièrement sans avoir la moindre idée de ce que peut être son origine, mais surtout sans même se poser la question. Ce sont encore une fois les gens de la marine à voiles qui nous l'ont donnée, dès le XVIe siècle. En effet, « mettre en panne », c'était disposer ou orienter la voilure de telle manière que le bateau n'avance plus.

Selon le linguiste Furetière, c'était aussi faire pencher le bateau, lorsque celui-ci avait une voie d'eau d'un côté, à la fois pour limiter les entrées d'eau et pour mieux pouvoir colmater la brèche.

Quant à la panne sèche, elle ne vient pas de la voiture qui n'avance plus pour cause de réservoir vide, mais encore de la marine. Cette fois la « panne » s'obtenait en l'absence totale de voilure, en utilisant uniquement le gouvernail, par opposition à la « panne » avec voilure qui s'appelait la « panne courante ».

Depuis le début du XXe siècle, « panne » s'utilise au sujet d'une voiture qui ne peut plus avancer à cause de l'arrêt involontaire de son moteur. Elle a ensuite été étendue à d'autres usages (« je suis en panne d'idées » pour le créatif ou bien « je suis en panne d'argent » pour celui qui a du mal à joindre les deux bouts).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Car, depuis janvier, leur immeuble de quinze étages abrite un ascenseur en travaux (donc immobile) et un autre qui tombe en panne au moins une fois par semaine.

Le Parisien – Article du 17 octobre 2009

Michel Rocard peut savourer une victoire « posthume » : la CSG, cet impôt tant vilipendé quand il le créa en 1990, est devenue la bonne à tout faire des gouvernements en panne d'argent ou d'idées.

L'Express – Article du 13 avril 1995

355. Tomber dans le panneau

1. Tomber dans le piège.

2. Se faire duper.

À une époque où les panneaux électoraux fleurissent à tous les coins de rue, il est très facile de « tomber dans le panneau » des promesses électorales dont la majeure partie ne sera pas tenue.

De même, alors que les panneaux publicitaires sont partout et nous promettent des choses plus incroyables les unes que les autres, il existe encore des gens qui, bien qu'ils se soient fait prendre plusieurs fois, continuent à tomber dans le panneau des slogans aguicheurs.

Mais, à l'époque où cette expression est apparue, au XVII^{e} siècle, nos routes et chemins n'étaient pas encore bordés de telles publicités. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher l'origine de notre expression, même si elle colle bien avec nos pratiques modernes.

Pour tout savoir, il nous faut remonter jusqu'au XIII^{e} siècle, époque où, pendant la chasse, un panneau était un filet ou une étoffe tendue de manière à y prendre le gibier.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C’est donc simplement de ce piège bien réel qu’est d’abord née l’expression figurée « tendre un panneau » (à quelqu’un) avant que n’apparaisse l’expression actuelle, où le verbe « tomber » est parfois remplacé par « donner », au sens de « heurter » ou de « pénétrer dans ».

Il n’y a pas d’invention saugrenue – de préparation honteuse – , qui se fasse faute d’un brevet du roi. Le public prend ledit brevet pour une approbation spéciale de Sa Majesté, et tombe dans le panneau.

Consommateur averti, Mau Lao n’est pas tombé dans le panneau quand sa banque lui a offert un « renouvellement simplifié » à un taux de 5,2 % sur cinq ans. « J’ai simplement appelé le type de la banque pour lui dire que je n’allais pas accepter ce taux »”, raconte-t-il.

Stéphanie Grammond – « Renouvellement hypothécaire : épargnez 10 000 $ en 15 minutes » – La Presse, 21 avril 2014

356. Le parcours du combattant

1. Un parcours semé d’embûches.
2. Des démarches (administratives, judiciaires…) longues et compliquées.

Le parcours du combattant vient du milieu militaire, où les recrues doivent enchaîner plusieurs épreuves physiques et pénibles. L’expression désigne à la fois le parcours lui-même avec tous ses obstacles, mais aussi l’épreuve qui consiste à le traverser, souvent dans un temps limité.

Par extension, et depuis 1963, il désigne toutes les démarches, tous les parcours, toutes les activités dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lesquels on est susceptible de rencontrer d'importantes difficultés, de se heurter à des portes désespérément closes, à des interlocuteurs obtus ou à des obstacles difficilement franchissables.

Les malades qui devaient prouver l'existence d'une transfusion responsable de la contamination à VIH ont souvent dû mener, avec leurs avocats, un véritable parcours du combattant pour obtenir les renseignements nécessaires à leur indemnisation.

Christophe de Bernardinis – Les Droits du malade hospitalisé – Heures de France – 2006

357. Une parole d'évangile

Une vérité incontestable.

Dans Jésus en son temps, Henri Petiot dit Daniel-Rops a écrit : « L'expression célèbre, "évangile selon…", ne veut rien dire d'autre qu'affirmer cette indissociable unité… Il n'y a vraiment qu'un seul Évangile, une seule bonne nouvelle devant laquelle s'effacent humblement ceux qui en sont les témoins et les hérauts. Les documents et les expressions peuvent varier, le message reste unique, indiscutable, comme la parole même de Dieu. »

Autrement dit, ce qui est écrit dans les Évangiles (qui relatent selon des perspectives un peu différentes la vie et le message de Jésus-Christ) est la vérité incontestable. Daniel-Rops ne fait qu'affirmer, après bien d'autres, ce que croient les catholiques fervents et qui a fait naître cette expression qui dit qu'une parole d'évangile est une chose sûre et indiscutable.

Autrefois, on disait aussi « mot d'évangile ». Cette expression est souvent employée à la forme négative (tout ce qu'il dit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n’est pas parole d’évangile) pour exprimer qu’« il ne faut pas croire tout ce qu’une personne dit ».

Gardons-nous toutefois de prendre pour parole d’évangile tout ce qu’ils nous disent. Il serait faux de croire que les conservateurs, une fois élus, seraient à ce point souples qu’ils donneraient au Québec tout ce qu’il demande.

Bernard Descôteaux – « Élections référendaires ? » – Le Devoir, 22 décembre 2005

358. Refiler la patate chaude

Se débarrasser sur quelqu’un d’autre d’une affaire embarrassante ou délicate.

Vous avez probablement déjà remarqué qu’une pomme de terre entière qui vient d’être cuite à l’eau bouillante ou en papillote dans le barbecue, par exemple, garde longtemps sa chaleur. Selon les experts consultés, ce serait en raison du volume d’eau qu’elle contient.

Donc, la patate reste bien chaude très longtemps. Et c’est une excellente raison pour que, lorsqu’on en prend une à la main, on soit surpris et que, pour éviter de se brûler, on la passe vite fait à son voisin, à charge pour lui d’en faire ce qu’il en veut, l’essentiel étant qu’on ne soit plus soi-même gêné par cette chose brûlante.

Si la métaphore nous vient sans surprise de cette image, il faut savoir que cette patate-là, comme l’originale, nous vient des Amériques.

En effet, au milieu du XIX^{e} siècle, hot potato désignait un problème qui était si sujet à controverse ou sensible qu’il était risqué de chercher à lui trouver une solution. Ce sens de hot potato vient lui-même d’une métaphore un peu plus ancienne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

to drop like a hot potato qui voulait dire « abandonner quelque chose ou quelqu'un très rapidement ». Notez que, dans cette dernière expression, on laissait purement et simplement tomber la pomme de terre, ce qui est tout de même un réflexe plus naturel quand elle est brûlante, alors que maintenant, on la passe à quelqu'un d'autre.

Or, depuis que le dossier des gaz de schiste a connu l'explosion médiatique que l'on sait, au printemps 2010, l'action du provincial a consisté pour l'essentiel à passer la patate chaude au Bureau d'audiences publiques sur l'environnement (BAPE), puis à commander une évaluation environnementale stratégique (EES), puis à derechef tout renvoyer devant le BAPE quand l'EES s'est terminée.

Jean-François Cliche – « Affaire Ristigouche : un spectacle désolant » – Le Soleil, 8 août 2014

359. Graisser la patte

1. Soudoyer (quelqu'un).

2. Donner de l'argent (à quelqu'un) pour en obtenir une faveur.

Dans cette expression qui date du XVII^{e} siècle, la patte n'est jamais que la version animale de la main qui va recevoir l'argent. D'ailleurs, au XIV^{e}, on disait « oindre la paume ». Mais pourquoi « graisser » ? Vous me direz que d'oindre à graisser, il n'y a qu'un pas et que la dérive semble naturelle. Certes. Mais alors, pourquoi « oindre » pour représenter l'action de mettre de l'argent dans la main ? Eh bien, il se trouve que, depuis longtemps, la notion de gras est associée à celle de profit. En effet, un bonhomme gras n'est-il pas un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

symbole de celui qui peut bien manger, donc celui qui a de l'argent ?

« Graisser » est ici une métaphore qui marque le profit mal acquis, comme dans l'ancienne expression, à la forme très proche de la nôtre, « engraisser les mains » (de quelqu'un) où la graisse symbolise également la corruption ou le gain illicite.

Et Maco a laissé ici tous ses papiers. Il faut aller à la caisse des pensions de l'université, demander les formulaires pour les prêts. Il faut… Écoute, si on graisse la patte aux employés, ils accorderont le prêt.

Emilio Carballido – La Rose aux deux parfums – Éditions Lansman – 1991

360. Montrer patte blanche

Donner un signe de reconnaissance, une autorisation pour pouvoir entrer dans un lieu ou participer à une assemblée.

Il paraît que le mot « patte » vient de l'illyrien, groupe de langues parlées par un peuple de l'Antiquité qui vivait dans une zone située entre la Croatie actuelle et les régions côtières de l'Albanie. Les Albanais sont d'ailleurs considérés comme les descendants des Illyriens. Quel rapport avec la patte blanche, me direz-vous ?

Eh bien, sans le mot « patte », il n'y aurait pas eu cette expression. Nous devons donc une fière chandelle* aux Illyriens. Ayons une pensée émue pour eux qui, contrairement aux Thraces, n'en ont pas laissé beaucoup.

Si, comme son nom l'indique, l'Illyrien moyen ne lisait vraiment pas beaucoup, ce n'était pas le cas de Jean de La

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Fontaine. Et ce dernier écrivait, aussi. C'est d'ailleurs encore lui qui a popularisé cette expression dans sa fable Le loup, la chèvre et le chevreau, dans laquelle la patte blanche est celle que le chevreau, dont la mère est absente, demande au visiteur (le loup) de montrer s'il veut se faire ouvrir la porte. Celui-ci, avec ses pattes noires ou grises, s'en trouve fort marri car, du coup, il ne peut croquer le chevreau.

Et, bien que l'histoire officielle ne le dise pas, c'est peut-être bien après cette cruelle déception que le loup, pour se consoler, s'en est allé tirer la chevillette, faire choir la bobinette, puis croquer la mère-grand du petit chaperon rouge.

Par exemple, comment se fait-il qu'un individu aussi lourdement armé puisse entrer aussi facilement dans l'édifice du Parlement ? Moi qui ai déjà été membre en règle de la Tribune parlementaire, je dois montrer patte blanche et passer par la fouille et le détecteur de métal lorsque je retourne à la Colline du Parlement.

Vincent Marissal – « Le temps d'être grand » – La Presse, 23 octobre 2014

361. Le haut du pavé

1. Une situation sociale, hiérarchique… élevée.

2. Une position élevée.

Bien avant l'apparition du tout-à-l'égout et des trottoirs, les rues et ruelles, qui étaient pavées, n'étaient pas plates. Elles avaient une forme en creux, le haut du pavé contre la façade des habitations et le creux, au centre de la rue, servant d'égout à l'air libre pour évacuer les eaux de pluie, mais aussi toutes les eaux usées qu'y déversaient les habitants.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En l’absence de trottoir, les piétons marchaient le plus près possible des maisons pour éviter de s’approcher du cloaque situé au milieu. Lorsque des nobles ou aristocrates, ou des gens respectables, ne serait-ce que par leur âge, croisaient des gens du peuple (mais c’était souvent simplement l’apparence ou la richesse des vêtements qui servait de repère), ces derniers devaient se décaler vers le centre et laisser « le haut du pavé » aux gens censés faire partie de la haute société.

C’est ainsi que, par métaphore, les gens qui tiennent « le haut du pavé » sont des personnes qui ont une situation sociale élevée ou qui en dominent d’autres. Cette locution est ou a été employée avec des verbes variés comme « tenir », « prendre », « céder » ou « disputer », entre autres.

Traditionnellement, le risque humain, pour assurer la renommée et le succès, est celui de la folie des grandeurs parce que, pour garder le haut du pavé, on creuse le trou financier en anticipant les recettes, éventuellement on est tenté de tricher vis-à-vis du fisc, ce sont les caisses noires, ou vis-à-vis du jeu, c’est la corruption.

Patrick Mignon – La passion du football – Odile Jacob – 1998

362. À fleur de peau

1. À la surface de la peau.

2. Qui réagit à la moindre sollicitation.

Si vous regardez de près les verbes « affleurer » et « effleurer », dont le sens ne vous échappe bien évidemment pas, vous retrouvez dedans cette fleur qui n’a strictement rien à voir avec la rose, le lys ou la marguerite.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le mot « fleur », qui date du XII^e siècle, vient du latin florem, accusatif de « flos » qui désignait la fleur (celle des champs ou des pots), mais aussi « la partie la plus fine de quelque chose ». De ce sens ont découlé tous les autres : « partie la meilleure », puis « partie supérieure » et, enfin, « surface ».

C'est de ce dernier que naît, au milieu du XIV^e siècle, la locution « à fleur de » pour dire « à la surface de ». C'est ainsi qu'une personne qui a une sensibilité « à fleur de peau » peut très vite (et en général de manière trop brutale ou déplacée) réagir à ce qu'elle prend parfois à tort pour une agression verbale.

Comme l'œuvre de Marot est faite de bonne humeur primesautière et de sentiments à fleur de peau, ils [les poètes de province] n'éprouvent aucune honte à avouer leur plaisir à la lire, parfois à tenter de l'imiter.

Claude Longeon – Une province française à la Renaissance – 1975

363. Coûter la peau des fesses/la peau du cul/les yeux de la tête

Coûter très cher.

On n'a pas de certitude quant à l'origine de cette série d'expressions. Ce qu'on peut dire à coup sûr, c'est qu'au XIX^e siècle, Alphonse Allais utilisait simplement « coûter la peau », prouvant ainsi qu'à cette époque, toute la peau et pas seulement celle de certaines parties du corps avait de l'importance, ce qui se comprend.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La première attestation de la version avec « fesses » ne daterait que de 1976, dans un article du Nouvel Observateur, même s'il est probable qu'elle date de bien avant. La dernière variante proposée, sans « peau » cette fois, date du XIX^{e} siècle (Balzac, entre autres, l'utilisait) et insiste à juste titre sur l'importance que tout un chacun donne à ses yeux, mais avec une formulation bizarre (« coûter les yeux » aurait suffi). Elle s'explique peut-être par une volonté de renforcement (« oui, c'est bien les yeux de ma tête qui valent très cher ! »).

Puis les réparations coûtaient à la fois les yeux de la tête et la peau des fesses. Je décidai d'abandonner mon vieux tacot et de prendre le bus.

Ahmed Ismaïli – Dialogue au bout de la nuit – L'Harmattan – 2010

Je ne pourrai pas lui donner des antibiotiques qui coûtent la peau du cul (sept cents balles la boîte, je suis un malade richissime, et je loue la Sécu de me rembourser).

Pierre Derensy – Les hommages me révulsent – Zinedi – 2002

– Combien l'as-tu payée ? Bhola chercha à se donner de l'importance.
– Le marché est très actif ces temps-ci, répondit-il. Cela m'a coûté les yeux de la tête. Il m'a fallu payer quatre-vingts roupies par vache et trente roupies par veau.

Premchand, André Couture – Godan : Le don d'une vache – L'Harmattan – 2006

364. Trois pelés et un tondu

Dans une assemblée ou une réunion, très peu de personnes (considérées sans intérêt).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette expression contient deux informations sur lesquelles il faut se pencher : le nombre de personnes est très réduit et ces personnes sont sans intérêt. Pour ce qui est du nombre, la compréhension est facile : trois plus un font quatre, ce qui est très peu pour un endroit ou une réunion où l'on s'attend à trouver du monde. Mais pourquoi ce dédain pour les pelés et les tondus ?

Avant d'avancer dans l'explication, il est bon de savoir que Rabelais, au XVI^{e} siècle, utilisait « trois teigneux et un pelé » et que si notre expression est apparue à la fin du XVIII^{e}, on utilisait déjà « trois tondus et un pelé » auparavant.

En ancien français, un pelé est un avare, une canaille, un miséreux, bref une personne peu fréquentable. À ces sens, il faut aussi ajouter plus tard celui qui est pelé parce qu'atteint de « pelade », une affection du cuir chevelu. Quant au tondu, s'il l'était, c'est parce qu'il avait la teigne, dermatose parasitaire du cuir chevelu (d'où les teigneux de Rabelais). Nous avons donc affaire ici à des gens que l'on considérait comme malsains ou malpropres. Ils furent choisis autrefois pour désigner, comme le fait notre expression, des personnes sans intérêt, à éviter.

Non, les unités complémentaires, aussi bien les officiers que la troupe, ils les ont envoyées le mois dernier : trois pelés et un tondu, d'ailleurs. Et puis, avec tous les officiers qui sont disponibles, ils n'enverraient pas des débutants à peine sortis du cours comme nous.

Eugenio Corti – Le cheval rouge – L'Âge d'Homme – 1997

365. Avoir du peps

Avoir de l'entrain, du dynamisme, de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l’enthousiasme, de la vigueur, de l’énergie.

Le mot « peps » est une variante de « pep » qui vient de l’américain, forme raccourcie de pepper, ou « poivre » en français. Aux États-Unis, depuis le milieu du XIXe siècle, le mot pepper était utilisé au figuré comme synonyme d’« énergie ». La forme raccourcie « pep » est apparue en 1912, avec le sens de « vigueur, énergie », puis en 1922 dans l’expression full of pep (plein de pep). Le mot est ensuite attesté en 1923 au Québec, puis en 1926 en France où on lui a ajouté un s sans qu’il y ait d’explications bien claires là-dessus.

Sa copine, quant à elle, fait partie de celles-là. À n’en pas douter, cette fille a du peps. Son corps, dont j’ai perçu les monts et vallées sous un maillot moulant et une jupe courte (mais pas trop), à coup sûr réveillerait un mort.

Fabien K. – Pas de repos pour Théo – Le Manuscrit – 2002

Pour vivre de leur crayon, les illustrateurs (dont le salaire est souvent une avance sur leurs redevances de droits d’auteur) doivent varier les projets. Heureusement, PisHier aime se frotter à l’actualité économique, donner un peu de pep aux textes arides.

Josianne Desloges – « PisHier : dessine-moi des histoires » – Le Soleil, 12 octobre 2014

366. Ce n’est pas le Pérou !

1. C’est une somme modeste.
2. Ça ne rapporte pas beaucoup. 3. Ce n’est pas grand-chose.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'Eldorado, le pays de l'or, a longtemps fait rêver les Européens, au XVIe siècle, lorsqu'ils ont mené de nombreuses expéditions en Amérique du Sud. Parmi les différentes vagues d'exploration et de pillage du continent sud-américain, c'est en 1532 que Francisco Pizarro défit les Incas au Pérou en capturant leur roi Atahualpa et en massacrant jusqu'à 20 000 des personnes qui l'accompagnaient dans le piège que le conquistador avait tendu. Le roi prisonnier fait alors livrer aux Espagnols de très grandes quantités d'or et d'argent en échange d'une libération qu'il n'obtiendra jamais puisqu'il sera supplicié dans sa prison en 1533. Son or sera rapporté en Espagne par l'un des frères de Pizarro. C'est ce symbole de richesse qu'était le Pérou qui, en 1661, a d'abord donné au nom le statut de synonyme de « trésor » ou de « fortune ». Puis en 1790 sont nées la version positive de l'expression (c'est le Pérou !) et sa variante négative, beaucoup plus utilisée aujourd'hui.

Je gagne 900 F par mois, plus les primes ça fait 903 Mais avec toutes les retenues, ça fait 802 tout au plus C'est pas beaucoup, c'est pas l'Pérou
Mais c'est à vous

Bourvil – C'est pas le Pérou – 1976

Pour le porte-parole de l'Association des policières et des policiers provinciaux du Québec, Jean-Guy Dagenais, l'entente est malgré tout satisfaisante compte tenu de ce qui a été obtenu par les autres employés de l'État. « Ce n'est pas le Pérou, mais dans le contexte actuel on est satisfaits. »

« En bref : Entente acceptée » – Le Devoir, 6 juillet 2006

367. Valoir son pesant d'or

Être d'une grande valeur, d'un grand intérêt,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de grand mérite.

« Pesant » viendrait du verbe « peser ». L'or étant un métal de grande valeur, on imagine bien que le poids (le « pesant ») en or de quelque chose de pas trop léger représente une somme importante. Cette expression se retrouve dès le XIIIe siècle où on comparait déjà un être cher à son poids en or.

Une hypothèse veut que l'origine vienne d'une déformation de « besant », nom d'une ancienne monnaie en or de Byzance (aujourd'hui Istanbul) dont le poids constant, chose assez rare pour les pièces de l'époque, était de 4,48 grammes. Certains la rejettent sous prétexte que le besant n'avait qu'une très faible valeur et qu'on n'aurait donc pas cherché à faire des comparaisons flatteuses basées sur cette pièce. Mais si, pour obtenir un même poids en or, on met dans la balance 4 lingots d'un kilo ou 900 besants, la valeur finale en or reste la même.

La raison invoquée pour le rejet de cette hypothèse ne me paraît donc pas suffisante, ce qui fait que le mystère demeure. Une chose est sûre, c'est qu'au XVIIe siècle, pour se moquer de quelqu'un ou indiquer qu'il avait de gros défauts, on disait qu'il valait son pesant de plomb.

« Valoir son pesant de cacahuètes » est également une variante ironique désignant quelque chose de ridicule ou sans valeur.

Qu'elle est belle ! s'écriaient-ils en un concert de voix ; elle dit et parle d'or ! C'est un cœur d'or ! Elle vaut son pesant d'or !

Félix Feuillet de Conches – Contes d'un vieil enfant – 1858

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

368. Avoir un pet de travers

1. Être passagèrement indisposé.
2. Être contrarié, de mauvaise humeur.

« Pet » est un mot qui apparaît au XII^e^ siècle. Il vient du latin peditum, déverbal de pedere qui voulait dire « péter ». Il désigne un gaz intestinal.

Dès le XIII^e^ siècle, il a pris le sens figuré de « quelque chose de peu de valeur » (on se demande bien pourquoi) au point qu'on a vu apparaître au XIX^e^ « ne pas valoir un pet », éventuellement suivi du nom d'un animal dont le plus utilisé de nos jours est le lapin.

Tous ceux qui ont, un jour ou l'autre, souffert d'aérophagie aiguë savent combien il peut être désagréable d'avoir quelque part dans les intestins des flatulences « coincées », refusant d'aller goûter aux joies d'une sortie à l'air libre. C'est une chose susceptible de contrarier, de mettre de mauvaise humeur voire de faire temporairement souffrir. Cela suffit pour que, dans la première moitié du XX^e^ siècle, lorsqu'on avait en face de soi une personne de mauvaise humeur ou souffrant d'une indisposition peu grave, on puisse se dire qu'elle avait un pet de travers.

Il a à peine décarré que Béné-ma-Furette m'appelle : elle ne peut pas venir ce matin. Enfin quoi ? Elle va se mettre à avoir toujours un pet de travers, ou quoi ?

Frédérique Stragiotti-Brismontier – Un si pétillant naufrage : fantaisie policière – Books on demand – 2010

Quand on est dans ces pays de merde, quand, au-dehors, le soleil écrase tout, plongeant la ville entière dans l'attente immobile de l'ombre et de la fraîcheur, dès qu'on commence

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à avoir un pet de travers, on a toujours peur que ça prenne rapidement des proportions considérables.

Pierre Macaire – Tryptique indochinois – 1997

369. Un pétard mouillé

1. Une action, une révélation qui devrait être sensationnelle ou spectaculaire, mais qui ne fait aucun effet.

2. Une nouvelle importante qui se révèle fausse.

À la toute fin de l'année, piquez deux pétards (ceux qui font du bruit, pas ceux que certains fument…) à votre fils, puis trempez-en un dans l'eau quelques instants. Ensuite allumez la mèche de l'autre, le sec et attendez un peu. Normalement, il explosera dans un fort bruit désagréable. C'est normal, c'est ce à quoi sert un pétard !

Enfin, allumez celui qui reste (celui que vous avez trempé dans l'eau un peu avant – je précise pour ceux qui ont du mal à suivre) et attendez un peu. À part peut-être un misérable « pschitt », même pas capable de faire fuir votre chat, votre pétard n'explosera pas. Autrement dit, parce que la poudre est trempée et ne peut plus exploser, ce pétard mouillé, ce machin normalement censé faire un effet du tonnerre, ne va rien produire de remarquable. Il n'en fallut pas beaucoup plus pour que cette absence d'effet attendu génère notre métaphore qui s'applique à toute chose qui ne produit pas l'effet espéré ou attendu.

Outre sa mission de paix plutôt avortée, il avait compté sur un projet de loi qui aurait pénalisé les provinces dans le cas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

où celles-ci auraient imposé ou autorisé des frais modérateurs ou la surfacturation en matière de santé. […] Comme, dans les faits, le problème n'est pas encore important, la loi est adoptée et devient un pétard mouillé sans répercussion électorale.

Jacques Flynn – Un bleu du Québec à Ottawa – Septentrion – 1998

370. Dans le pétrin

Dans une situation pénible d'où on ne parvient pas à sortir.

Le boulanger vous dira que, de son pétrin, il vous sort une pâte amoureusement malaxée avec laquelle il pourra préparer de succulentes baguettes. Car, à l'origine (depuis le XIIe siècle), le pétrin était ce coffre en bois dans lequel le boulanger pétrissait la pâte à pain. Avec la mécanisation, ce coffre a été remplacé par une cuve dans laquelle un bras mécanique mélange la pâte. L'appareil a gardé le nom de pétrin.

Nous avons ici une simple métaphore qui date de la fin du XVIIIe siècle, le contenu du pétrin étant une matière pâteuse et collante de laquelle il serait difficile de sortir si on tombait dans un très grand récipient qui en contiendrait. Ce pétrin-là peut être utilisé avec des verbes comme « être », « se mettre dans », « tirer du », « se sortir du ».

Si tu ne m'avais pas déconseillé, je serais allé la trouver et peut-être que je me serais enfoncé encore plus profondément dans le pétrin qu'avec Stini ou Ûrsi. C'est tout de même bien d'avoir encore quelqu'un de plus intelligent que soi.

Jérémias GottheLf – Uli le valet de ferme – L'Âge d'Homme – 1999

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

371. Peu ou prou

Plus ou moins.

Attention ! Cette expression ne vient pas de la marine ! Car il ne faut pas confondre avec « peu ou proue », qui n'existe pas (encore) et ne voudrait rien dire.

Nous savons tous ce que veut dire « peu ». Qu'en est-il de « prou » ? Cet adverbe, qui signifie « beaucoup » ou « assez », date du XIIIe siècle. Il vient du nom « prou » qui voulait dire « profit[2] ». Au XVIIe siècle, on disait « avoir prou de quelque chose » pour dire qu'on en avait beaucoup. Depuis, le mot est tombé en désuétude et n'est plus utilisé que dans notre expression. Celle-ci apparut vers 1600, alors qu'un peu avant, on disait « ni peu ni prou » pour dire « ni peu ni beaucoup ».

Pendant la première moitié du XXe siècle, les physiologistes du système nerveux ont été, peu ou prou, des électriciens.

Jean-Didier Vincent – Biologie des passions – Odile Jacob – 1999

372. Ne tirez pas sur le pianiste !

1. Soyez indulgent envers une personne qui fait de son mieux !

2. N'accusez/n'agressez pas un subalterne au lieu du véritable responsable !

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C’est Oscar Wilde qui, dans ses Impressions d’Amérique, raconte qu’en 1880, dans le saloon de Leadville, ville-champignon où l’on venait de découvrir des gisements aurifères, un panneau disait Please don’t shoot the pianist. He is doing his best. Ce qui, en bon français, peut se traduire par « Merci de ne pas tirer sur le pianiste. Il fait de son mieux. » Car c’est bien par allusion au Far West que cette expression est née. Qui n’a pas vu dans des westerns ce fameux pianiste qui, dans les saloons, est toujours là pour animer les lieux et « adoucir les mœurs ». Sauf que lors des bagarres, quand les balles commençaient à siffler, les deux premières victimes étaient souvent le miroir placé derrière le comptoir et le pianiste.

Le pianiste pouvait aussi devenir une cible lorsqu’il jouait faux ou qu’un client ivre ne supportait plus la musique. Il est probable que cette expression a repris du poil de la bête après la sortie, en 1960, du film de François Truffaut, Tirez sur le pianiste avec Charles Aznavour.

Alors si par hasard je bafouille un peu, et si mes phrases s’emberlificotent les unes dans les autres, soyez indulgents et ne tirez pas sur le pianiste.

René Arcos, Paul Colin, Jean Guéenno – Europe : revue littéraire mensuelle – Volume 64 – 1968

373. Au pied levé

1. Sans avoir le temps de se préparer.
2. À l’improviste.

Voilà une métaphore qui existe depuis le XV^{e} siècle et qui est relativement simple à comprendre. Imaginez-vous debout quelque part. Soudain, l’envie d’aller ailleurs vous prend. Que faites-vous alors ? Eh bien, vous levez d’abord un pied.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si, au moment où votre pied est levé, prêt à avancer, quelqu'un vous dit soudain « passe-moi le sel », il vous prend incontestablement à l'improviste, sans que vous ayez eu le temps de vous préparer à sa demande.

À l'origine, cette expression s'employait uniquement lorsqu'on s'adressait à quelqu'un au moment où il s'apprêtait à partir (le pied déjà levé), mais elle s'est rapidement généralisée à toutes les situations où quelqu'un est pris à l'improviste ou n'a pas le temps de se préparer à ce qu'on lui demande. Elle fut d'abord « à pied levé », au milieu du XV^e^ siècle, avant de devenir « au pied levé » au milieu du XVI^e^.

Les rencontres du premier tour se sont achevées avec la victoire 6-3, 7-5 du Suisse Roger Federer – lui aussi déjà qualifié – sur le Suédois Thomas Johansson, vainqueur des Internationaux d'Australie, qui a remplacé au pied levé Andre Agassi blessé.

Associated Press – « Tennis : Hewitt en demi-finales » – Le Devoir, 16 novembre 2012

374. Avoir bon pied bon œil

Avoir l'air alerte, vif, vigoureux, en bonne santé.

Nul besoin d'être grand clerc pour comprendre l'origine de cette expression qui date du XV^e^ siècle et qu'on applique plus généralement à une personne âgée. Avoir bon pied, c'est à la fois être stable en position debout et pouvoir marcher rapidement. Avoir bon œil, c'est avoir une très bonne vue. Celui qui combine les deux est donc très probablement en bonne santé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais si le sens d'aujourd'hui paraît clair, signalons que le Dictionnaire de l'Académie française de 1694 indiquait : « On dit figurément, bon pied bon œil, pour avertir un homme de prendre garde à lui. Et qu'il faut avoir bon pied, bon œil avec quelqu'un pour dire qu'il faut être extrêmement sur ses gardes pour se garantir de surprise. » Autrement dit, si la notion d'une personne alerte était déjà bien présente, c'était plus pour favoriser la vigilance et la capacité à échapper aux mauvais coups.

Bon pied bon œil, le teint frais, qui penserait qu'il a huitante-cinq ans, Benjamin Pury ?

Gilbert Perritaz – L'infanterie du Bon Dieu – Éditions La Sarine – 2003

375. Avoir le pied marin

1. Être à l'aise, garder son équilibre à bord d'un bateau.

2. Par extension, ne pas être malade sur un navire.

Ici, l'adjectif « marin » sous-entend « digne d'un bon marin ». Car il est bien connu que la mer est rarement d'un calme plat. Par conséquent, le marin qui déambule sur le pont d'un navire doit composer avec le roulis et le tangage, qui peuvent être plus ou moins prononcés, et qui sont très loin de faciliter la marche.

C'est pourquoi le « bon marin » n'est pas censé être perturbé par ces mouvements. Il peut se mouvoir aisément sans perdre l'équilibre. On dit alors qu'il a le pied marin puisqu'il maîtrise parfaitement les mouvements de pieds (et de jambes) nécessaires à un déplacement sans chute. Par extension, et par opposition à ceux qui vomissent tripes et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

boyaux dès qu'ils sont à bord d'un navire qui remue un peu, celui qui a le pied marin est celui qui profite imperturbablement du bonheur d'être sur les flots, quelles que soient les conditions. Selon le linguiste Furetière, cette expression date de la seconde moitié du XVII^{e} siècle. À la fin du XVIII^{e} siècle, elle signifiait aussi « ne pas être ébranlé dans des circonstances difficiles ». Ce sens s'est complètement perdu aujourd'hui.

Diable de roulis, va !… Certainement, je n'ai pas le pied marin.

Alexandre Dumas – La chasse au chastre – Actes Sud – 1995

376. Mettre les pieds dans le plat

1. Aborder un sujet tabou de façon brutale ou inattendue.

2. Commettre une bévue grossière, un grave impair, une indiscrétion impardonnable.

Peut-être faut-il parfois se méfier des métaphores à l'origine trop évidente ! Dans Les locutions françaises, Pierre Guiraud indique que cette expression qui date du début du XIX^{e} siècle ne viendrait pas d'un malotru peu respectueux des plats de son hôte. En fait, cette locution serait née d'un jeu de mots entre les termes franco-provençaux « gaffe » pour « gué », « gaffer » pour « nager » ou « patauger » et « plat » pour « étendue d'eaux basses ».

Celui qui met les pieds dans le plat et qui commet donc une belle gaffe serait celui qui, à l'origine, aurait remué les pieds

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ou pataugé dans une eau peu profonde au point d'y soulever la vase. On comparerait alors cette personne à celui qui agiterait maladroitement une question à ne surtout pas aborder. Selon Alain Rey, cette explication aurait aussi l'avantage d'expliquer le sens familier du mot « gaffe » dont l'origine serait peu claire, sinon, car bien loin de la perche du batelier, acception initiale du mot.

Dans la majorité, la question a été posée près de deux semaines avant le scrutin. Le 8 mars, la ministre de l'Environnement a mis les pieds dans le plat en déclarant : « S'il y a un second tour FN-PS dans un canton, moi, dans ce cas-là, je dis clairement : on vote PS ! »

Le Monde – Article du 24 mars 2011

377. Mettre à pied

Renvoyer, congédier (un employé).

Lorsqu'elle est apparue au XV^e^ siècle, cette expression signifiait « priver de son cheval ou de ses chevaux ». Il en allait ainsi du cavalier ou du soldat qui avait commis une faute et qu'on privait momentanément de sa monture ; il subissait alors une double humiliation puisqu'il réintégrait la piétaille et qu'on lui affectait des tâches ingrates, indignes de son rang.

Le sens figuré actuel apparaît au XIX^e^ siècle. On trouve également la forme « être à pied » qui signifie « être sans emploi, sans revenus ».

Non Barnabé, qu'il a dit le docteur. Pour le moment, tu ne dois plus aller au travail. Si tu es mis à pied, cela veut dire que tu ne vas plus au travail.

Saint-Fromond – Barnabé – Les 12 Ours – 2012

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

378. Prendre son pied

1. Avoir du plaisir ou un orgasme, au cours de l'acte sexuel.

2. Prendre un grand plaisir en pratiquant une activité ou en découvrant les joies d'une nouvelle activité.

« Pied » vient ici de l'argot des voleurs au XIX^{e} siècle. Il désignait une « part », une « ration », un « compte » que les voleurs réservaient sur leur butin pour leurs complices. En 1878, « j'en ai mon pied » voulait dire « j'en ai mon compte, j'ai ma ration ». C'est ce sens de « ration », quelque peu déformé, qui a permis ensuite de dire d'une femme qui « prend sa ration » qu'elle en a eu pour son compte lorsqu'elle a fait l'amour en ayant du plaisir.

Si cette expression a longtemps été réservée à la gent féminine, elle s'est plus récemment étendue au genre humain tout entier. Par extension, et depuis les années 1970, l'expression peut aussi s'utiliser pour toute activité qui procure un plaisir intense.

De ce côté, elle était stupéfiante et pour tout dire géniale, toujours partante, dans les contextes les plus extravagants : elle était capable de prendre son pied derrière une haie, dans les toilettes du lycée, dans une voiture, dans le garage avec sa famille dans le jardin juste à côté, même dans la cabine d'essayage d'une boutique de fringues.

Philippe Gentric – Un dernier jour sur la terre – Première Édition – 2012

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

379. Jeter la (première) pierre (à quelqu'un)

Accuser, blâmer, critiquer (quelqu'un).

Sous cette forme, cette expression est attestée en 1672, mais au xv^{e} siècle, on disait déjà, avec le même sens, « jeter des pierres dans le courtil (le jardin) de quelqu'un ».

Pour qui connaît un peu l'Évangile, l'origine de ces expressions paraît évidente. Une femme qui avait commis un péché d'adultère avait, selon la loi de Moïse, été condamnée à la lapidation. Ceux qui allaient accomplir la sentence invitèrent Jésus à y participer, le but étant de le piéger : soit il renonçait à obéir à la Loi, soit il ne respectait pas son enseignement du pardon. C'est à cette occasion que le Christ déclara son fameux : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. »

Comme aucune des personnes présentes ne pouvait décemment prétendre être totalement pure, elles renoncèrent toutes à la lapidation, permettant ainsi à la femme de rester en vie et d'être pardonnée par Jésus. C'est de cet épisode qu'est née l'idée de condamnation associée au fait de jeter une pierre à quelqu'un (la première ou une autre), avec un sens affaibli dans notre expression, puisqu'il n'est plus ici question de pure condamnation, mais d'abord de simple accusation ou critique.

Ce que je réprouve dans le personnage [le malfaiteur], je le réprouve également dans tous les hommes et toutes les femmes qui lui jettent la pierre. Il faudrait avoir les mains bien pures pour jeter la pierre, mais les mains pures ont ceci de remarquable qu'elles ne jettent point de pierres.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Julien Green – Journal – Flammarion – 2006

380. Pierre qui roule n’amasse pas mousse

Une vie aventureuse ne permet pas d’amasser des biens (ou des richesses).

Ceux qui aiment se promener dans des sous-bois frais et humides en auront vite compris l’origine. Ils ont en effet pu constater que, sur les cailloux (ou les pierres) qui n’ont pas bougé depuis longtemps, on trouve plein de cette belle mousse verte. À l’inverse, sur les cailloux qui bougent régulièrement, ceux déplacés par les torrents, par exemple, point de mousse, car elle n’a pas le temps de s’y déposer et d’y proliférer.

Cet ancien proverbe du XVII^{e} siècle incite donc les gens à rester casaniers, à se fixer sur une activité bien précise, pour avoir des chances de s’enrichir.

À ce proverbe qui prétend que « pierre qui roule n’amasse pas mousse » j’avais juré d’apporter un cinglant démenti. Je voulais être cette fameuse exception qui confirme la règle. Je voulais rouler et tenir le pari non seulement d’« amasser beaucoup de mousse », mais encore, de m’accrocher tout le temps à la matière palpable, celle qui nourrit, de ses bonnes substances, chaque corps dans lequel le mouvement fait encore vibrer intensément la vie.

Raphaël Onana – Un homme blindé à Bir-Hakeim – L’Harmattan – 1996

381. Avoir pignon sur rue

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Avoir une maison (ou un commerce) à soi.
2. Avoir une notoriété certaine (pour un commerce ou une entreprise).

Du XV^e^ au XVII^e^ siècle, la façade des maisons en ville, souvent étroites et construites en bois et torchis, comportait en haut un pignon, généralement triangulaire, destiné à supporter l'extrémité de la poutre principale (faîtière) de la charpente. « Avoir pignon sur rue » voulut donc tout d'abord dire : « posséder une maison ou un commerce en ville ».

La façade sur la rue et son pignon étant les parties les plus visibles de la maison, les gens aisés ne se privaient pas de la décorer, en fonction de leurs moyens, pour afficher leur niveau de richesse.

Au XVI^e^ siècle, le sens de l'expression évolua pour s'employer à propos de personnes qui possédaient des immeubles et des biens, ou à propos de riches commerçants.

Après l'incendie de Londres en 1666, au cours duquel les flammes s'étaient propagées par les façades et les charpentes des maisons, les façades à pignon, souvent en encorbellement[3], furent interdites progressivement dans les grandes villes. Si ces pignons ont peu à peu disparu, l'expression est restée et son sens a encore évolué pour désigner toute personne, toute entreprise ou tout commerce qui a une forte notoriété, avec une connotation d'honnêteté ou de solvabilité.

L'occasion unique se présenta lors d'une réception donnée par un homme d'affaires zaïrois ayant pignon sur rue. Tout le gratin économique que comptait la capitale avait été convié dans sa résidence sur les hauteurs de Kinshasa.

Gilbert Naiken – Majivu – Mon petit éditeur – 2010

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

382. Jouer à pile ou face

Faire un pari sur le côté sur lequel tombera une pièce de monnaie lancée en l'air.

Bien entendu, nous avons là un choix purement binaire, car on suppose que la probabilité pour que la pièce retombe et se maintienne sur la tranche est complètement nulle. C'était d'autant plus vrai avec les anciennes pièces mal formées, irrégulières, avec lesquelles les Romains, déjà, faisaient des tirages au sort.

Si de nos jours, on comprend pourquoi l'un des deux côtés d'une pièce s'appelle face – puisqu'on y trouve très souvent la représentation de la tête de quelqu'un –, on peut légitimement se demander pourquoi l'autre côté s'appelle pile. Pour le savoir, il nous faut remonter au XIIe siècle. À cette époque, on jouait déjà « à croix ou pile », parce qu'un des côtés de la pièce comportait une croix, chrétienté oblige, et l'autre était frappé de motifs divers à l'aide d'un coin métallique qu'on appelait une pile[4] ; et de l'instrument destiné à la graver est né le nom de ce côté de la pièce. On peut d'ailleurs noter qu'on disait autrefois de quelqu'un qu'il n'avait « ni croix ni pile » pour dire qu'il n'avait aucun argent.

Plus tard, la croix a progressivement été remplacée par une face à l'effigie du souverain (pratique qui existait déjà au temps des Romains). Bizarrement, ce n'est pourtant qu'à partir du milieu du XIXe siècle que ce côté de la pièce a pris le nom de « face » et que notre expression est apparue. Et bien que le côté pile ne soit plus frappé depuis longtemps avec une pile, il a bel et bien gardé son nom initial.

Nous allons chercher à gagner un match au New Jersey afin de disputer une sixième rencontre devant nos partisans. Dès

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lors, tout devient possible. Si jamais nous gagnons le sixième match, le résultat du septième pourra être tiré à pile ou face. Mais avant d'en arriver là, il nous faut remporter le cinquième match.

« Le Lightning en danger » – Le Devoir, 2 mai 2003

383. Tomber pile/au poil/pile-poil

1. Tomber ou arriver juste, exactement, comme il faut, au bon moment.
2. Parfait, parfaitement.

Le « pile » dont il est question ici est l'envers d'une pièce de monnaie ainsi nommé parce qu'on appelait pile la tour (emblème de force) qui, du XI^{e} au XVI^{e} siècle, ornait le revers de nombreuses pièces, l'avers (le côté face) portant la tête du roi. Voici donc une autre façon d'expliquer le terme « pile ». Autrefois, quand quelqu'un « tombait pile », c'est qu'il tombait sur le dos, donc sur l'envers. Puis, lorsqu'une pièce « s'arrêtait pile », sans tourner ou vibrer, c'est qu'elle tombait sur son envers de manière nette, brusquement. Par extension, depuis le XIX^{e} siècle, cette netteté s'est transformée en justesse ou exactitude dans notre « tomber pile » d'aujourd'hui, plus proche de « tomber à pic ».

Avec « au poil », la précision est bien présente. Certains placent cette expression au XIX^{e} siècle, avant que la photographie ne se développe (sans jeu de mots), à une époque où les peintres chargés de faire les portraits devaient le faire avec une grande précision, « sans qu'il manque un poil » reproduit sur leur œuvre. Cependant son attestation au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tout début du XX^{e} siècle rend cette explication probablement fantaisiste.

Toujours est-il que, compte tenu de la taille d'un cheveu ou d'un poil d'humain, faire quelque chose « au poil près » implique tout de même une grande précision, proche de la perfection. Puis, le mélange amusant des deux expressions « (tomber) pile (au) poil » a donné la dernière variante proposée.

Sans aucun guide et en se fiant à son intuition ordinaire (qu'il nous dit être une sorte de décharge électrique agissant brusquement et sans préavis sur les poignets qui tiennent le volant), il nous fait tomber pile sur des spectacles qui valent le coup.

Jean Giono – Voyage en Italie – Gallimard – 1990

– C'est au poil ! murmura l'un des jumeaux, qui se nommait Louis-César.
– Au petit poil ! répéta mezza voce Osmond, l'autre jumeau.

Michel de Saint-Pierre – Les aristocrates – Librairie générale française – 1967

Rebel peut lui demander n'importe quel papier, il sera fait dans les temps, calibré pile-poil et sans faute. Non, vraiment, commissaire, rien à dire de Renée. C'est presque une amie pour moi.

Christine Muller – On achève bien les cigognes – L'ecir – 2007

384. Un pince-sans-rire

Personne qui pratique l'humour, l'ironie tout en restant sérieuse.

« Pince-sans-rire » est un mot composé issu de « pincer sans rire », expression qui date du XVI^{e} siècle. Cette expression est née à la même époque que le jeu « pincer

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sans rire » ou « je te pince sans rire » sans qu'on sache réellement préciser si la locution a donné naissance au jeu ou l'inverse. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'autrefois, le verbe « pincer » avait aussi le sens de « railler » (plus tard, au XVIIIe siècle, il a également signifié « caresser » ou « peloter »). Mais qu'était ce jeu aujourd'hui disparu, me demanderez-vous ?

Eh bien, il était à peu près aussi intelligent, quoique plus salissant, que celui de la barbichette[5]. Il se pratiquait en groupe. Un des participants se barbouillait les doigts de suie et un autre, plus ou moins volontaire, se faisait légèrement pincer par lui en différents endroits du visage. Bien entendu, cela provoquait un barbouillage infâme sur la figure, et si jamais une autre des personnes présentes en riait, elle devait alors se mettre à la place de la victime.

Selon le linguiste du XVIIe siècle, Oudin, « pincer sans rire » a signifié « offenser ouvertement » (contrairement à son sens initial et à celui actuel) et « pincer en riant » voulait dire « offenser et faire semblant du contraire », déjà bien plus proche.

C'est au XVIIIe qu'apparaît le mot « pince-sans-rire ». Et qu'il s'agisse d'offenser, de railler ou simplement de plaisanter (dans l'emploi contemporain), c'est toujours fait avec un sérieux qui amène le destinataire à se demander si on se moque de lui.

Il s'agissait, par de telles affirmations, de suggérer que même les plus rouges des communards n'avaient pas vraiment d'idéologie précise. Maupassant, de même, écrit qu'il « soupçonne M. Vallès d'être au fond un grand sceptique, un pince-sans-rire communardo-farceur », et Zola reprochait à Vallès de n'avoir que « des convictions d'opposition ».

Jean Richepin – Les étapes d'un réfractaire : Jules Vallès – Champ Vallon – 1993

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

385. N’être pas à prendre avec des pincettes

1. Être très sale, répugnant, méprisable, ignoble.

2. Être de très mauvaise humeur.

Lorsque le mot « pincette » est apparu il y a quelques siècles, il servit à désigner deux choses de taille très différente. La première était une petite pince à épiler et la seconde était cet instrument de métal à deux branches permettant de déplacer bûches et tisons dans le feu, sans se brûler.

Les grosses pincettes permettaient donc, au sens large, de ne pas saisir directement quelque chose qu’il n’est vraiment pas souhaitable de toucher, par exemple quelqu’un qui serait répugnant pour cause d’hygiène déplorable et qu’on ne prendrait, s’il le fallait vraiment, qu’avec des pincettes.

C’est de cette image de quelque chose qu’on évite de toucher qu’apparut l’expression au début du XIX^{e} siècle selon le premier sens indiqué, la saleté s’étendant ensuite, au sens figuré, aux esprits malsains. Au milieu du même siècle apparut l’usage pour parler d’une personne très en colère, celle-ci ne devant évidemment être approchée, touchée, qu’avec un maximum de précautions.

On pourrait se dire que l’expression normale devrait être « il est à prendre avec des pincettes » signifiant « il ne faut surtout pas le toucher directement ». Mais la négation renforce le côté repoussant de la personne en voulant dire

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'il n'est pas souhaitable de la prendre, « même » avec des pincettes.

Il a ajouté qu'il ne se sentait pas très bien, qu'il avait dû se froisser un muscle et qu'il ne pouvait pas rester assis. Oh, je ne sais plus… Tout ce que je sais, c'est qu'il n'était pas à prendre avec des pincettes. Ensuite, je lui ai parlé du rendez-vous que j'avais pris pour lui et ç'a paru lui faire plaisir.

Gore Vidal – Myra Breckinridge – L'Âge d'Homme – 1988

386. Damer le pion

Surpasser/l'emporter sur (quelqu'un).

À moins d'être minuscule ou d'en avoir un immense, on ne fait pas de ski sur un pion. On ne dame donc pas ce dernier comme on dame la neige d'une piste de ski.

Mais même si vous n'avez jamais skié, vous avez probablement déjà joué aux dames. Or, il se trouve que notre expression vient justement des dames et des échecs. En effet, dans ces deux jeux, lorsque vous avez réussi, en traversant les diverses embûches tendues par votre adversaire rusé, à mener un pion dans le camp adverse sur la dernière rangée du damier ou de l'échiquier, ce pion, au jeu de dames, est transformé en une dame ou, aux échecs, en une pièce de votre choix, roi excepté, mais c'est en général la reine (ou dame) qui est choisie. Dans les deux cas, cette nouvelle pièce, beaucoup plus forte que votre pion initial, vous donne un avantage conséquent sur l'adversaire et peut favoriser votre victoire.

Notre expression, qui date de la fin du XVII^{e} siècle, est donc une métaphore issue de ces jeux et appliquée à la vie courante, lorsque vous avez la possibilité de prendre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'avantage sur quelqu'un. Elle est assez souvent employée lorsque celui qui prend l'avantage n'est pas celui auquel on s'attendait.

Les deux repreneurs ont damé le pion à l'homme d'affaires Larry Ellison, cofondateur de la firme Oracle spécialisée en système de gestion de base de données, et grand favori pour racheter le club [les Golden State Warriors] évoluant à Oakland en Californie.

L'Équipe – Article du 16 juillet 2010

Car, à Zürichberg, sur les hauteurs de la plus grande métropole suisse, à l'orée du zoo, se love un écrin presque campagnard de verdure et de bois. […] C'est probablement pour cette raison que dans le palmarès des villes où il fait bon vivre, Zurich dame le pion à toutes ses rivales internationales.

Le Monde – Article du 1er septembre 2008

387. Tailler une pipe

Faire une fellation.

Tout d'abord, si jamais vous ne saviez pas ce qu'est une fellation, n'hésitez surtout pas à vous reporter à un dictionnaire digne de ce nom avant de revenir ici, sinon vous aurez du mal à comprendre la suite. Cette expression est une déformation récente de « faire une pipe », par combinaison avec « tailler une plume » qui a la même signification.

Les premiers usages attestés de « faire une pipe » ne datent que de la première moitié du XXe siècle, chez les prostituées, l'expression « faire un pompier » étant usuelle auparavant. Alors pourquoi cette nouvelle expression ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Au début du xx^{e} siècle, les fumeurs du peuple se roulaient leurs cigarettes, les cigarettes manufacturées apparues à la fin du siècle précédent étant réservées aux personnes de la haute société et aux femmes. Ils disaient alors qu'ils « s'en roulaient une » ou « se faisaient une pipe » (si la cigarette s'appelait aussi la pipe en argot, parmi d'autres appellations, ce serait parce que la quantité de tabac nécessaire pour fabriquer la cigarette était à peu près équivalente à celle utilisée pour une pipe).

De là, il est facile d'imaginer que les dames de petite vertu qui faisaient des pompiers à leurs clients comparaient leurs gestes à ceux que font les fumeurs d'abord méticuleusement avec leurs doigts et puis le long de la cigarette avec leur langue avant d'aboutir à une « pipe » prête à être fumée.

Les esprits très curieux se demanderont pourquoi on disait aussi « tailler une plume », expression maintenant oubliée. D'après Cellard et Rey dans leur Dictionnaire du français non conventionnel, cela viendrait du fait qu'autrefois, et c'était une tâche plutôt réservée aux femmes, avant de tailler au canif les plumes d'oie qui servaient à écrire, il fallait en humecter l'extrémité avec la langue, opération pouvant rappeler les débuts d'une fellation.

Et le pompier, alors ? me direz-vous, titillé par votre curiosité insatiable. La même source rappelle qu'autrefois, les pompiers alimentaient leurs lances à incendie en activant à la main les pompes de leurs citernes. Ces mouvements de va-et-vient du piston dans le corps de la pompe rappellent le fait qu'au cours d'une fellation, l'homme se fait « pomper » par un autre type de va-et-vient, et le tout mélangé à la similitude entre « pomper » et « pompier » aurait fait le reste.

Le souteneur de madame s'appelait Pompée ! Sans vouloir me foutre de Germaine, je trouve que faire des pipes pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

entretenir un gars qui s'appelle Pompée, c'est un peu de la provocation.

Martin Rolland – La rouquine – Balland – 1976

Même quand je taille une pipe, je sais être discrète. (À ce moment-là, Huma entre, mais personne ne s'en aperçoit.) J'en ai taillé des pipes dans des lieux publics sans que personne ne s'en rende compte, sauf l'intéressé !

Pedro Almodóvar – Tout sur ma mère – 1999

388. Pas piqué des vers/hannetons

1. Parfait, excellent, exceptionnel, très réussi, formidable…

2. Bien conservé, intact.

Lorsque le bois des anciens meubles est envahi par les vers, on dit qu'il est « piqué » par ces animaux rampants, en raison des traces laissées par les nombreux petits trous visibles à la surface du bois. Il va de soi que l'état de tels meubles est très loin d'être considéré comme parfait ou exceptionnel.

Dès le XVII^{e} siècle, on utilisait déjà l'expression « piqué de vers » pour désigner des vêtements mités ou du bois rongé par les insectes. Quant au hanneton, il s'attaque, qu'il soit encore larve ou adulte, à différents types de plantes dont les céréales (c'est pourquoi on peut le qualifier de céréales killer). Il est assez vorace et rend impropres à la consommation, donc plus qu'imparfaites, les plantes dont il se régale. On imagine aisément que l'inverse de « piqué de vers » qualifie quelque chose d'intact, bien conservé, en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

parfait état et, par extension, quelque chose d'exceptionnel ou d'excellent. La version « hannetonnée » est apparue au XIXe siècle, un peu après sa sœur avec exactement le même sens.

Cette expression serait attestée en 1832 dans la chanson « Les Amours de Mahieu » pour désigner une belle jeune fille en pleine santé, apte à satisfaire les besoins de galipettes du bossu lubrique héros de l'histoire. La signification actuelle apparaît au début du XXe siècle.

Il faut dire que les révélations contenues dans les bouquins n'étaient pas piquées des vers. Imagine le journal intime d'un curé parisien racontant les turpitudes des ouailles de son quartier.

Christine Muller – On achève bien les cigognes – L'ecir – 2007

J'ai une petite cave avec quelques crus pas piqués des hannetons, alors même si les Allemands arrivent… Une bonne bouteille et tout s'arrange. Messieurs, leur dirai-je, mettons cartes sur table.

Henri-Frédéric Blanc – La mécanique des anges – Éditions du Rocher – 2004

389. Un pique-nique

Un repas froid collectif pris à la campagne ou dans la nature.

Voilà un simple mot composé et non une réelle expression, mais comme son origine intrigue souvent les esprits curieux, elle se fait tout de même une petite place dans ces pages.

Le mot est d'abord attesté à la fin du XVIIe siècle dans la forme « faire un repas à pique-nique », c'est-à-dire « où chacun apporte quelque chose à manger, où chacun paye

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

son écot » (Le Grand Robert). Un siècle plus tard, on pouvait aussi trouver la forme « faire un pique-nique », qui avait le même sens. Ces repas pouvaient se faire aussi bien en plein air que chez quelqu'un, voire dans une auberge. C'était donc un peu l'équivalent de ces repas entre amis d'aujourd'hui où chacun apporte une partie de ce qui se trouvera dans les assiettes.

Pour ce qui est de l'origine du mot, la première partie, « pique », viendrait du verbe « piquer » au sens de « picorer », utilisé au XVIIe siècle (par allusion aux oiseaux ou aux poules qui picorent des graines de-ci de-là). La deuxième partie, « nique », n'a rien à voir avec « Domi ». En effet, toujours à la même époque, une nique désignait « une petite chose sans valeur ». Elle a aussi désigné une petite monnaie. Favorisé par la rime, l'assemblage des deux mots symboliserait donc les petites choses que chacun apporte pour picorer, puisqu'on y mange un peu de chacun des plats.

Cela dit, l'étymologie du mot n'est pas certaine. Les Anglais nous ont ensuite piqué le mot qu'ils ont transformé phonétiquement en picnic. Mais on ne s'est pas laissé faire et on le leur a repris au XIXe siècle avec cette fois la même acception que la leur, à savoir un « repas collectif pris à la campagne ».

Il ne pouvait pas aller s'occuper de Jimmy, non, il ne pouvait tout simplement pas renoncer au pique-nique. C'est vrai, il n'était jamais allé à un pique-nique.

Lucy-Maud Montgomery – Histoires d'orphelins – Québec Amérique – 1992

390. Laisser en plan/planter là

Abandonner, laisser dans l'attente.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il va de soi que l'attente évoquée dans la signification n'a rien à voir avec le camping, mais il est extrêmement difficile de faire intuitivement un lien entre « plan » et « abandon » ou « attente ». Si le verbe « planter » au sens de « abandonner sur place » date du XV^e^ siècle, c'est l'expression du XVII^e^ « planter là quelqu'un pour/à reverdir » qui explique tout, d'autant plus que « laisser en plan » s'écrivit d'abord « laisser en plant », écriture confirmée par la forme « planter là ».

L'image initiale porte bien sûr le plant qui, une fois en terre, est abandonné par son planteur, au moins le temps qu'il lui faut pour pousser. La confusion avec « plan » s'explique par le fait que l'expression « mettre en plan », au XVII^e^ siècle, avait deux significations, « mettre au sol, à plat » (d'où le plan) et « mettre en gage », donc abandonner avec l'intention de le récupérer plus tard, second sens qui porte aussi la notion d'abandon qu'on trouve dans notre expression. C'est donc le joyeux mélange de ce plan-abandon avec le plant fiché dans le sol qui a donné la première forme de l'expression.

Les partisans du Canadien auront une bonne idée de ce à quoi ressembleront les Sénateurs cette saison. La formation d'Ottawa emploiera pratiquement tous ses vétérans pour le match de ce soir entre les deux équipes. À l'avant, Zack Smith est essentiellement l'unique vétéran laissé en plan, tandis qu'à la ligne bleue, Marc Méthot n'y sera pas.

Guillaume Lefrançois – « Le vrai visage des Sénateurs contre le CH » – La Presse, 3 octobre 2014

391. Le plancher des vaches

La terre ferme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette expression date du XVIe siècle sous la forme « plancher aux vaches ». Sur le pont des anciens bateaux en bois, les marins avaient bien peu de chance de croiser des vaches. C'est par simple opposition avec leur plancher à eux, habituellement situé sur l'eau, qu'ils ont pris l'habitude de désigner la terre ferme comme étant ce « plancher » où les vaches sont nettement plus faciles à croiser et où il fait bon revenir après un long séjour en mer.

On disait aussi autrefois : « Il n'est rien tel que le plancher des vaches » pour indiquer qu'il y a beaucoup moins de danger à voyager par la terre que par la mer.

Question de rendre le tout encore plus simple, un code de couleurs – rouge pour les mousquetons, jaune pour la poulie – indique où attacher les différents équipements une fois dans les arbres. Car dès le plancher des vaches abandonné, chaque participant est autonome.

Jean-Sébastien Massicotte – « Les arbres comme terrain de jeu » – Le Soleil, 7 mai 2014

392. Être/mettre à côté de la plaque

1. Se tromper, manquer son but.
2. Répondre à côté de la question.

L'origine de cette expression reste incertaine. Je vais malgré tout essayer de fournir des pistes pas trop « à côté de la plaque ».

Si on élimine d'abord la plaque de cuisson, la plaque dentaire et la plaque d'égout qui n'ont rien à faire ici, que nous reste-t-il ? Selon certaines sources, cette expression

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

proviendrait d'activités de tir où une plaque constitue le panneau de la cible. Au tir à l'arc, par exemple, c'est souvent une plaque de paille qu'il faut viser ou, à certaines épreuves de tir au pistolet, les cibles sont des plaques métalliques rondes. Alors si le joueur manque la cible, il est « à côté de la plaque », sens propre qui se serait ensuite élargi.

Si cette explication paraît simpliste et manque d'attrait, c'est la plus probable, car elle correspond à une activité abondamment pratiquée, ce qui facilite sa propagation dans le discours populaire.

L'auteur poursuit en osant nous avouer que le statisticien ne dispose à peu près jamais d'échantillons conformes à la théorie, ce dont les spectateurs de la télévision gavés de sondages électoraux qui tapent à côté de la plaque ont commencé à se douter depuis longtemps.

Émile Jalley – La psychologie scientifique est-elle une science ? – L'Harmattan – 2007

393. Battre son plein

1. Arriver à son moment le plus intense.
2. Être à son point de plus grande activité.

Au milieu du XIX^{e} siècle, cette expression se rapportait à la marée qui, lorsqu'elle a atteint son plein, c'est-à-dire son point le plus haut, reste un moment stable avant de commencer à redescendre.

À cause du verbe « battre », certains ont compris « son plein » comme « une sonorité pleine ou forte ». En réalité, il ne s'agit pas ici d'un adjectif, mais bien du substantif « plein », le niveau le plus haut, comme le plein d'essence, pour la voiture, ou le plein des sens, en cas d'extase.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lorsque la fête bat son plein, ce n'est pas qu'elle est bruyante, mais qu'elle est à son plus haut niveau d'intensité. Comme « son » est un possessif, le pluriel devient « les fêtes battent leur plein ». D'ailleurs, à ce propos, voici ce que dit l'Académie française sur ce sujet souvent polémique :

« Si l'expression "battre son plein" a naguère encore suscité quelques controverses, tous les spécialistes s'accordent aujourd'hui à donner raison à Littré. Dans cette expression empruntée à la langue des marins, "son" est bien un adjectif possessif et "plein" un substantif, les meilleurs auteurs se rangent à ce point de vue. Le plein, c'est la pleine mer, et l'on dit que la marée bat son plein lorsque, ayant atteint sa plénitude, elle demeure un temps stationnaire. On dit donc bien les fêtes battent leur plein. »

La guerre bat son plein en Algérie, mais dans ces deux romans elle ne dit rien de cette guerre. D'emblée, l'auteur se situe dans la découverte du corps, de l'amour et de la sensualité, du conflit des amoureux et du couple.

Jean Déjeux – La littérature féminine de langue française au Maghreb – Karthala – 1994

394. Péter les plombs/disjoncter

1. S'énerver brutalement et fortement.

2. Devenir fou.

Aujourd'hui, dans les habitations relativement modernes, les dégâts causés aux appareils électriques par les courts-circuits et surtensions électriques sont limités par des disjoncteurs, ces petits boîtiers munis d'un interrupteur, qu'on trouve rassemblés dans le tableau électrique central.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lorsqu'un problème électrique survient, le disjoncteur saute et coupe le courant vers les prises et points lumineux qui lui sont reliés. Si le problème n'est pas un défaut d'un des appareils, il suffit de relever la petite manette du disjoncteur pour rétablir le courant dans la partie concernée. Comme quoi la modernité n'a pas que des inconvénients…

Mais autrefois, lorsque la technologie électrique n'était pas aussi avancée, la protection du réseau électrique intérieur se faisait par des fusibles qu'on appelait aussi des plombs, ellipse de « plomb de sûreté » ou « plomb fusible ». Ces termes datent de la fin du XIX^{e} siècle.

Ces choses fabriquées en porcelaine étaient ainsi nommées parce qu'elles comportaient un fil de plomb d'un diamètre variable selon l'intensité maximum du courant qui pouvait le traverser. En effet, la particularité de ce fil, qui était un point de passage obligé du courant, était de fondre (d'où le terme « fusible ») lorsque ce dernier était trop fort, comme dans le cas d'une surtension due à un orage. Du coup, en fondant, le plomb coupait l'électricité vers la zone alimentée et en protégeait les appareils connectés.

Très pratiques pour l'époque, ces plombs avaient malgré tout un défaut : pour remettre le courant, il fallait impérativement avoir en réserve du fil de plomb de différents diamètres et une lampe de poche ou une bougie, puisqu'il fallait y voir quelque chose pour remplacer le fil fondu et qu'il n'était pas question, comme on peut le faire maintenant, de tâtonner dans le noir pour trouver la manette du disjoncteur.

Ce plomb, qui fondait ou qui « pétait » et qui, du coup, empêchait le fonctionnement de ce qu'il alimentait, a produit, dans les années 1980, la métaphore qui nous intéresse ici. On y compare en effet le cerveau à un appareil électrique alimenté à travers des plombs ; et lorsque son propriétaire s'énerve brutalement ou se met à avoir un comportement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aberrant, c'est que son cerveau ne fonctionne plus parce qu'il n'est plus alimenté, donc que « ses plombs ont pété ».

Et c'est tout naturellement avec l'évolution de la technologie, la disparition progressive des fusibles (passés entre-temps par des formes plus aisément remplaçables que les fils de plomb) et la généralisation des disjoncteurs que « péter les plombs » est petit à petit remplacé par « disjoncter ».

La qualification du Barça, mercredi, fut conforme à la dimension irrationnelle et dramatique qui rend les derniers tours de la Ligue des champions uniques en leur genre. Ballack et Drogba en ont pété les plombs en agressant quasiment l'arbitre, M. Ovrebo.

L'Équipe – Article du 6 mai 2009

Vladimir Poutine a littéralement disjoncté à l'issue du sommet UE-Russie, lundi à Bruxelles. Mais seuls les Russes ont eu le privilège de s'en apercevoir. Les interprètes, fournis par le Kremlin, se sont en effet bien gardés de traduire en anglais – rien n'était prévu pour le français – les propos de leur dirigeant.

Libération – Article du 13 novembre 2002

395. Un soleil de plomb

Un soleil écrasant, accablant.

Celui qui a eu l'occasion de se trouver en plein été au cœur de Death Valley (Californie/Nevada, États-Unis) ou bien sur les rives du lac Assal (Djibouti), entre autres lieux très chauds, savent bien à quel point les rayons du soleil peuvent être accablants. Le soleil semble faire peser sur les épaules un poids énorme au point de rendre très pénibles certains efforts.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Or, le plomb, à cause de sa densité, est depuis longtemps un symbole très compréhensible de ce qui est pesant, lourd, au sens propre, et de ce qui est accablant, au figuré. C'est pourquoi « de plomb » est un qualificatif qu'on trouve accolé non seulement au soleil (depuis 1835), mais aussi à la chaleur, au sommeil (à partir de 1842), etc.

L'été écrasait toujours la campagne sous un soleil de plomb. Dans les prés roussis, les bêtes recherchaient comme elles pouvaient un peu de fraîcheur sous les ombrages.

Robert Dutronc – Le trèfle à cinq feuilles – Cheminements – 2003

396. De bon/mauvais poil

De bonne/mauvaise humeur.

Le poil, c'est ce qui est visible en premier sur quelqu'un qui en a, avant même la peau. Et comme le caractère, ou plutôt l'humeur, lorsqu'elle n'est pas neutre, est quelque chose d'immédiatement palpable chez une personne, cela semble avoir suffi pour que, depuis longtemps, ce poil si repérable soit assimilé au caractère ou à l'humeur.

D'ailleurs, au XVI^{e} siècle, « changer de poil » voulait dire « changer d'attitude, de caractère ». À la même époque, on utilisait aussi l'étrange « avoir la queue marquée de mauvais poil » pour dire « être de mauvaise humeur ». Bizarrement, malgré l'existence de ces expressions, notre expression ne semble apparaître que dans la première moitié du XIX^{e} siècle.

Ce matin, je me lève de mauvais poil, comme souvent ces derniers temps. Vraiment de mauvais poil. L'autre, ma femme, roupille à mes côtés, la bouche grande ouverte, elle bave légèrement et fait une espèce de bruit de fond de gorge horripilant, ronchrrunnnn, ce genre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Frédéric Chaix – Rock'n'roll désillusion – Éditions Le Manuscrit – 2005

Dans « les vertes collines d'Afrique », il dit que la plus belle chose qui puisse arriver à un écrivain, c'est d'avoir une idée. Alors tout coule de source et vous êtes de bon poil.

Nicolas Houguet – L'Amérique que j'aime – L'Harmattan – 2004

397. Faire le point

1. Préciser une situation en analysant les circonstances et les faits connus.

2. Faire un bilan, dresser un état des lieux.

Voilà une expression dont le sens proposé date du début du XX^{e} siècle. Elle vient indubitablement de la marine où son sens propre reste en usage[6]. En effet, en mer, il faut être capable de conduire un navire avec précision et sécurité. Et lorsqu'on est loin des côtes, il importe d'être capable de savoir où on est et dans quelle direction on doit aller pour atteindre le but souhaité. Si, aujourd'hui, tout cela est facilité avec les instruments modernes que sont les radars et GPS, par exemple, il fallait se servir autrefois de ce qui était visible, comme le soleil et les astres, en s'aidant de cartes et d'instruments de navigation.

Le point, c'est la position du navire sur la carte. Et « faire le point » c'est, en se basant sur des éléments connus ou visibles, calculer cette position. C'est de cette exploitation d'informations repérables, visibles ou connues pour savoir où on en est, que « faire le point » signifie « dresser un bilan ou préciser une situation à partir d'éléments connus ».

« Nicolas Sarkozy fera mercredi à l'Élysée à 11 h 30 avec plusieurs de ses ministres un point sur l'épidémie de grippe porcine en France, où une vingtaine de cas suspects sont en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cours d'investigation », a annoncé la présidence de la République.

Le Monde – Article du 29 avril 2009

398. Se pointer (quelque part)

Apparaître, arriver (quelque part).

En l'absence de certitude, il existe deux explications à cette signification. La première vient du linguiste Gaston Esnault qui indique qu'à la fin du XIX^{e} siècle, « se pointer » voulait dire, pour un soldat, se mettre à son poste d'observation, là où il pouvait bien « pointer » son arme ou un canon contre l'adversaire. L'extension de ce sens initial aurait donné la signification actuelle, amalgame entre « se pointer » et « arriver à son poste d'observation ».

La seconde explication est proposée dans le Dictionnaire du français non conventionnel et suppose une apparition de l'expression au milieu du XX^{e} siècle, ce qui n'est pas compatible avec l'hypothèse précédente. Elle viendrait du milieu du travail, alors que les ouvriers pointaient en arrivant au travail, puis à nouveau à la fin de leur quart. « Se pointer » aurait d'abord voulu dire « présenter sa fiche de travail à un point de contrôle (homme ou machine) » ou, autrement dit, « faire constater son arrivée », acception suffisante pour admettre que, par déformation, elle se soit transformée en « arriver ». Cela dit, on peut noter qu'en 1715, « se pointer » voulait déjà dire « se diriger vers », tout comme « pointer » (une arme, par exemple) signifie « diriger vers » ; alors entre « se diriger » vers un endroit et y « arriver », il peut n'y avoir que les quelques pas qui auraient finalement pu donner naissance à l'expression.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le lendemain, c'était au tour des deux frères du capitaine de se pointer à bord. Ils semblaient très contrariés de son absence.

Robert Hudon – Le maître de grave – Septentrion – 2005

399. Comme un poisson dans l'eau

Complètement à l'aise, bien dans son élément.

Si vous décrochez un poisson de l'hameçon qui l'a sorti de l'eau et le déposez au fond de votre seau, il restera certes muet comme une carpe*, mais vous constaterez aisément et rapidement qu'il n'est pas vraiment à son aise. Alors que si, à travers une eau claire, vous en regardez un en train de nager, il vous semble vraiment dans son élément. Peut-être tout simplement parce qu'il y est, autant que vous à l'air libre.

Cette constatation facile à faire par tout un chacun a donné naissance à notre expression sous sa forme actuelle au XVII^{e} siècle, parfois précédée de l'adjectif « heureux ». Mais on a eu auparavant un « sain comme un poisson en l'eau ». Les linguistes Rey et Chantreau notent même, au XIII^{e} siècle, un « je ne suis pas si aise com le poisson qui nœ » (nage).

Lucien reconnaissait vaguement dans ce vieux beau la supériorité de l'homme au fait de la vie parisienne ; il était surtout honteux de lui devoir ses réjouissances : là où il était inquiet et gêné, l'ancien secrétaire des commandements se trouvait comme un poisson dans l'eau.

Honoré de Balzac – Les illusions perdues – Le livre de poche – 2006

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

400. Engueuler comme du poisson pourri

S’en prendre verbalement (à quelqu’un) de façon très violente.

Voilà une expression extrêmement bizarre. Le linguiste Alain Rey l’explique par une déformation probable de « traiter quelqu’un de poisson pourri », injure qui aurait pu naître dans le milieu des harengères ou marchandes de poisson traditionnellement fortes en gueule.

Mais que cela ne vous empêche pas, si vos relations avec votre patron vous le permettent, de l’engueuler comme du poisson pourri, et de lui dire qu’on lui revaudra ça.

Jules Romains – Les hommes de bonne volonté – Robert Laffont – 2010

---

1 Selon le Trésor de la langue française informatisé, le nom « pandore » vient d’une chanson de 1857 par Gustave Nadaud dans laquelle un gendarme est affublé du nom de Pandore parce qu’en hollandais de l’époque, pandœr désignait… un gendarme.

2 Jean de La Fontaine, dans Le paysan qui avait offensé son Seigneur, écrivait : « Or buvez donc, et buvez à votre aise ; Bon prou vous fasse ! Holé, du vin, holé ! »

3 En raison des taxes calculées sur la surface occupée au sol, une partie des étages étaient construits en encorbellement, c’est-à-dire en saillie sur le rez-de-chaussée duquel ils débordaient donc au-dessus de la rue. De ce fait, les étages de chaque côté de la rue étaient à proximité immédiate, ce qui facilitait fortement la propagation des incendies.

4 Cela dit, une autre version indique que ce nom venait de la pile (une tour, emblème de force) gravée autrefois sur le revers d’une pièce.

5 Vous savez, celle de la personne en face qu’il faut tenir, même si elle est parfaitement imberbe, mais le plus longtemps possible sans rire, sous peine de recevoir une tape…

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6 Sachant que ce sens propre peut également s’utiliser pour tout élément mobile, un aéronef, par exemple.

401. Un poisson d'avril

Une plaisanterie ou canular fait uniquement le 1er avril.

Voilà un poisson qui nage en eaux troubles. Et ce n'est pas une farce, car l'origine de ce poisson n'est pas vraiment connue. Alain Rey indique que cette expression daterait de la fin du XVIIe siècle. Elle reposerait sur une plaisanterie avec le mot « poisson » qui, depuis le XVe siècle, désignait un souteneur, qu'on appelle aussi un maquereau. Or le poisson du même nom se pêche idéalement aux alentours du mois d'avril. Et puisque ce mois printanier est propice aux amours illégitimes, un poisson d'avril désignait alors un jeune entremetteur. Alain Rey n'indique toutefois pas quelle est la relation entre ce beau poisson-là et les plaisanteries du 1er avril. Cela dit, il existe de nombreuses autres hypothèses.

Selon la plus répandue, le roi Charles IX décida en 1564 que le Premier de l'an serait dorénavant le 1er janvier au lieu du 1er avril. Certains contemporains, mécontents de ce qu'ils considérèrent comme une absurdité, continuèrent à célébrer le 1er avril en s'offrant quand même des étrennes. Les autres, pour se moquer d'eux, offrirent de faux cadeaux qui se transformèrent ensuite en plaisanteries et autres canulars. Le seul détail pouvant nuire à la crédibilité de cette histoire, c'est que Charles IX, s'il a bien décidé par l'édit de Roussillon du 9 août 1564 de fixer le jour de l'an au 1er janvier, ne désirait qu'uniformiser des dates qui étaient très différentes selon les régions et provinces de France. Et aucun texte ne semble indiquer qu'il y avait quelque part dans le royaume

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un endroit où le premier jour de l'année était le 1er avril. Quoi qu'il en soit, le pape Grégoire XIII réforma ensuite le calendrier julien et étendit la mesure de Charles IX à toute la chrétienté.

Une autre hypothèse vient de la Grèce antique où il paraît qu'au jour qui correspondait à notre 1er avril, on fêtait le dieu du rire. Si nous ne sommes déjà pas bien certains de ce que signifie ce 1er avril, le fait qu'en France on évoque un poisson (ce qui n'est pas le cas dans de nombreux autres pays où la même coutume existe) n'est pas plus expliqué et les origines potentielles sont nombreuses. En voici une liste non exhaustive.

L'une d'entre elles viendrait du fait que le 1er avril correspondait à la fin du carême chez les chrétiens, période pendant laquelle le poisson était privilégié, la viande étant interdite. Les cadeaux étaient alors parfois de faux poissons offerts à ceux qui, pourtant, attendaient avec impatience de pouvoir enfin manger de la viande. Selon une autre hypothèse, le Soleil (ou la Lune ?) quittait ce jour-là le signe zodiacal des Poissons. Une autre encore viendrait du fait que la pêche était interdite à cette époque, en période de reproduction des poissons, celui d'avril venant compenser le manque.

Pour conclure ce monceau d'incertitudes, j'ajouterais qu'à cause de la morosité ambiante, de sa durée de vie limitée à une seule journée et de l'exploitation trop intensive des zones de pêche où il batifole, le poisson d'avril a un peu tendance à disparaître, tout comme les éléphants roses. Mais que cela ne vous empêche pas de garder le sourire et de ne pas gober toutes les informations que vous lisez ou écoutez chaque 1er avril.

Il y en a eu plusieurs aujourd'hui, mais certains poissons d'avril médiatiques sont certainement plus percutants que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d’autres.

Fabien Deglise – « Jean Charest démissionne : la palme du meilleur poisson d’avril cuvée 2010 » – Carnet du Devoir, 1er avril 2010

402. Pomme de discorde

Sujet de discussion et de dispute.

On peut bien entendu penser à la pomme qu’Ève fit croquer à Adam, mais ce serait faire fausse route. Si l’expression date du XVIe siècle, son origine remonte à la mythologie grecque. En ce temps-là vivait la déesse Éris (ou Discorde, en grec). Elle avait une charmante petite famille, puisqu’elle était la mère de la Misère, de la Famine, des Batailles, des Mensonges et, pour couronner le tout, du Meurtre. Quelque peu vindicative, cette divinité fut si furieuse de ne pas être invitée au mariage entre le héros Pelée et la déesse Thétis qu’elle jeta au milieu des autres déesses présentes à la cérémonie une pomme d’or, dérobée dans le jardin des Hespérides, sur laquelle était gravé « à la plus belle ». Bien entendu, ce fut immédiatement la foire d’empoigne, chaque divinité jugeant que la pomme lui revenait.

Pour faire cesser ces chamailleries, Zeus désigna Pâris comme volontaire pour décider qui, entre Aphrodite, Héra et Athéna, devait garder la pomme. Du coup, afin d’être choisie, chacune fit une promesse à Pâris, la première lui promettant l’amour de la plus belle femme du monde, la deuxième, un grand royaume et la troisième, la sagesse. Ce naïf de Pâris se laissa convaincre par la promesse d’Aphrodite et lui remit la pomme d’or.

Si on comprend donc maintenant l’origine de la pomme de discorde, l’histoire ne s’arrête pas là. En effet, la femme promise par Aphrodite s’avéra être Hélène, reine de Sparte et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

épouse de Ménélas, que Pâris enleva et ramena à Troie, provoquant ainsi la guerre.

Futenma était devenue une pomme de discorde entre Tokyo et Washington depuis l'arrivée au pouvoir en septembre du gouvernement de coalition de centre gauche de Yukio Hatoyama, qui avait promis de tout faire pour retirer cette base d'Okinawa.

France-Presse – « En bref : Accord nippo-américain » – Le Devoir, 29 mai 2010

403. En grande pompe

1. Avec solennité.

2. Avec beaucoup de faste, de luxe.

Pour ceux qui savent qu'en argot, « pompe » veut dire « chaussure », je rappelle que la forme n'est pas le pluriel « en grandes pompes » et qu'on n'évoque donc pas quelqu'un qui chausserait du 13.

En réalité, cette pompe nous vient du XII^{e} siècle et du moyen français. Elle désignait déjà un cérémonial, une grande fête ou un cortège luxueux ou fastueux ; le mot vient du grec pompê qui signifiait « escorte » ou « procession ». L'expression apparaît au XVII^{e} siècle chez Pascal dans ses Pensées où il évoque la venue de Jésus-Christ « en grande pompe ». Si depuis, le nom « pompe » avec cette acception est rarement utilisé de manière isolée, notre locution, elle, reste très vivace.

Le président chinois est arrivé jeudi après-midi sur le sol français pour une visite en grande pompe de deux jours.

Le Figaro – Article du 5 novembre 2010

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

404. Ça se bouscule au portillon

Il y a une forte affluence.

Je vais vous parler d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, contrairement à ceux de plus de cinquante ans qui sont passés par Paris et y ont utilisé son métro. En effet, à cette époque-là, l'accès aux quais du métro se faisait par un portillon qui était bloqué par le poinçonneur au moment où la rame arrivait sur le quai. Alors ceux qui, dans le couloir d'accès, entendaient le bruit de la rame en mouvement se précipitaient, espérant ne pas la manquer et perdre ainsi de précieuses minutes. D'où les bousculades au portillon aux heures de pointe, pour ceux qui avaient pu passer à temps. Pour ceux qui avaient été bloqués derrière le portillon, cela provoquait une accumulation de gens trépignant d'impatience qui se déversaient ensuite sur le quai une fois la barrière à nouveau ouverte. C'est de cette image du métro que nous vient le premier sens de l'expression, utilisée partout où il y a une foule dense qui trépigne pour avoir accès à quelque chose (à l'entrée d'un spectacle, d'un match de hockey…) ou, plus généralement, lorsqu'il y a une affluence plus ou moins inattendue quelque part (un grand nombre de candidats à une élection, un flot important de véhicules sur une route, des paroles prononcées trop rapidement avec les mots en partie mangés, des pensées en quantité et mal contrôlées…).

Je me souviens d'ailleurs que mon oncle trouvait que je parlais trop vite, que les mots sortaient de ma bouche comme s'ils étaient superposés les uns par-dessus les autres, « Ça se bouscule au portillon ! » disait-il gentiment.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

405. Tirer le portrait

Photographier quelqu'un.

Au Moyen Âge, les verbes « traire » et « tirer » ont plusieurs acceptions communes, parmi lesquelles « s'acheminer vers », « lancer une arme de trait » ou bien « tracer un trait, dessiner ». Le second verbe supplantera le premier pour toutes ces acceptions citées, dont la dernière est celle qui nous intéresse ici.

Quant à « portrait », il est issu du verbe « portraire » (portraire signifiant donc « pour dessiner ») qui, au milieu du XVIe siècle, désignait la représentation picturale du buste ou du visage d'une personne (on disait au même moment « tirer quelqu'un pour faire son portrait »). À la fin du même siècle, il désigne également la description verbale d'une personne. « Tirer le portrait », c'est donc d'abord dessiner ou tracer le portrait de quelqu'un.

À partir du milieu du XIXe siècle, avec l'avènement de la photographie et le remplacement progressif des portraits peints par les photos, « tirer quelqu'un » puis notre expression ont vu leur usage réduit à la représentation photographique du buste ou du visage.

Le cadre vide cher à Régis Debray dans son « Œil naïf » (naïf, mais non innocent, précise-t-il…). « La photo de moi que je préfère », écrit-il, vengeur, au photographe venu lui tirer le portrait la veille, « est bel et bien celle d'un cadre vide ».

Pierre Arnaud – Le portrait – Presses universitaires Paris-Sorbonne – 1999

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

406. Le pot aux roses

Ce qui était tenu secret (le plus souvent parce que malhonnête).

Cette expression remonte au XIII^{e} siècle. Employée avec le verbe « découvrir », elle est utilisée avec la même signification que « découvrir le pot » au XIV^{e} et « découvrir le pot pourri », au XV^{e}. Mais si son utilisation ancienne est avérée, son origine est très discutée. Pour certains, cela viendrait du pot contenant le rose dont les femmes se fardaient et dont la découverte levait le voile sur la tromperie que représentait leur teint si agréable.

Une autre explication, du linguiste Alain Rey, viendrait d'un mélange entre le couvercle du pot, récipient banal, qui une fois soulevé permettait d'en découvrir le contenu, et du complément « aux roses » pouvant évoquer une préparation rare, voire secrète.

Enfin, Maurice Rat, dans son Dictionnaire des expressions et locutions traditionnelles, imagine (sans preuve pour étayer son hypothèse) que l'expression viendrait du vase de roses que laissaient les belles au bord de leur fenêtre afin que leur galant puisse y déposer un mot doux, sa découverte révélant leur relation.

Huit membres du personnel ont déjà été renvoyés en décembre et quinze autres, dont les deux ex-directeurs, sont accusés de graves erreurs de gestion ayant occasionné pour 9 millions de dollars de pertes et pour 1 million de dollars de fraudes. […] C'est par hasard qu'a été découvert le pot aux roses.

Jean-Philippe Ceppi – Libération – Article du 6 juin 1995

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

407. Tourner autour du pot

1. Rechercher un avantage d’une manière détournée, insidieuse.

2. Hésiter, tergiverser, parler avec des détours avant d’aborder franchement un sujet.

Ah, cette belle marmite suspendue dans la cheminée et dans laquelle le repas du soir est en train de cuire à petit feu ! Humez-moi le fumet appétissant et tentant qui s’en dégage ! Et si je m’en approchais en douce, allant et venant devant, comme si de rien n’était, avec le secret espoir de chiper un bon morceau nageant en surface ? Oui, je sais, je n’ai pas le droit, mais qui me surveillera et s’en apercevra si je tourne autour ou à proximité immédiate suffisamment longtemps pour diminuer l’attention de la cuisinière ?

Et voilà comment, à partir d’une marmite ou d’un pot[1], naît au XV^e^ siècle une métaphore qui, d’abord, s’applique à quelqu’un qui cherche par un moyen détourné à obtenir un avantage généralement indu. Le procédé indirect a, par extension, donné le second sens, qui s’applique cette fois à quelqu’un qui utilise des moyens détournés pour s’exprimer, qui n’ose pas aborder franchement un sujet.

Certains objecteront qu’il était rare, voire impossible, de trouver une cheminée conçue de telle manière qu’on puisse faire le tour de ce qui y chauffait, donc de « tourner autour » du pot.

J’accepte qu’on me dise que cela ne va pas. Cela prouve que je peux m’améliorer, que je peux faire mieux. Il me dit ce qu’il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

a aimé, ce qu'il n'a pas aimé. Je préfère qu'on me dise les choses tout de suite plutôt que de tourner autour du pot.

L'Équipe – Interview de Laure Manaudou du 16 novembre 2008

408. Laid/moche comme un pou

Très laid.

Avez-vous déjà vu la photo d'un pou ? On peut même imaginer qu'avec une taille un peu supérieure, le pou provoquerait quelques frayeurs chez celles et ceux qui ne supportent pas la vue d'une araignée ou d'une autre bestiole. Mais ce n'est pas vraiment sa laideur qui a fait retenir le pou dans cette expression.

En effet, même si, à la fin du XVIII^{e} siècle (période où la locution est attestée pour la première fois), le microscope existait déjà et permettait d'admirer l'animal dans ses moindres détails, bien d'autres insectes au moins aussi laids et bien plus faciles à observer auraient pu prendre sa place. C'est plus en raison des désagréments qu'il cause en société et de la répulsion que pouvait provoquer le pouilleux que cet insecte sert de modèle à la laideur.

Ma mère me disait toujours : « Tu es laide comme un pou. » « Tu as des yeux comme des trous de mite. » « Tu es trop cambrée, tu as des pieds trop grands, heureusement que tu as de jolies oreilles. »

Marie Cardinal – Les mots pour le dire – Le livre de poche – 1977

409. Manger sur le pouce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Manger (très) rapidement.

Cette expression est attestée dès le début du XIX^{e} siècle. D'abord, pensez aux ouvriers ou aux paysans d'alors qui, ayant apporté leur repas dans leur gamelle, n'avaient que très peu de temps pour manger, ou aux soldats en guerre qui, pendant leurs déplacements ou entre deux attaques, devaient rapidement avaler leur repas.

Maintenant, imaginez une main tenant un bout de pain (ou autre chose de comestible) et l'autre tenant un couteau avec lequel le mangeur coupait un morceau de sa nourriture, le poussait sur le pouce qui, étant opposable aux autres doigts, servait alors de cale, et l'y maintenait tout en l'amenant à sa bouche.

Si votre imagination (peut-être aidée par le souvenir de quelques images vues dans d'anciens films) vous a permis de bien voir ce geste autrefois commun, alors vous venez de comprendre l'origine de cette expression, effectivement associée à une consommation rapide de la nourriture !

Cette pâtisserie originale vient d'ouvrir ses portes à Sillery, mettant en vedette la dacquoise, un gâteau meringué à la crème, ainsi que diverses viennoiseries, des chocolats fins, de savoureux déjeuners et des repas du jour variés. Le décor est sobre, mais l'endroit est lumineux. Parfait pour bien manger sur le pouce ou s'offrir une gâterie gourmande.

Martin Fournier – « Les bonnes fourchettes » – Le Devoir, 8 avril 2011

410. Jeter de la poudre aux yeux

Présenter des apparences flatteuses, mais

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

trompeuses.

Le mot « poudre » nous vient au XII^e siècle, du latin pulvis qui désignait « la poussière du sol ». C'est parce qu'il s'est spécialisé ensuite dans quelques autres usages (la poudre à canon, les poudres de l'apothicaire…) que le terme « poussière » a fini par le remplacer dans le langage courant.

Dans notre expression, qui existe sous différentes formes également depuis le XII^e siècle (et depuis le milieu du XVI^e sous la forme actuelle), c'est bien la poussière du sol que la poudre évoque. En effet, selon le linguiste Furetière, l'origine vient des Jeux Olympiques. Lors d'une course, ceux qui étaient devant, donc qui étaient bien partis pour l'emporter sur leurs adversaires, soulevaient de la poussière qui, inévitablement, venait dans les yeux des suivants. C'est ainsi qu'à l'origine l'expression signifiait « l'emporter sur quelqu'un », sens aujourd'hui oublié.

Le sens actuel, qui date du milieu du XVII^e siècle, est lié à l'aveuglement que peut provoquer de la poussière ou une poudre quelconque jetée dans les yeux de quelqu'un, aveuglement assimilée à l'éblouissement que peut provoquer sur ce quelqu'un une apparence très flatteuse, juste, destinée à endormir sa méfiance, à le tromper.

Les années 1980 et aussi les années 1990 sont les années frime et les années fric. Il s'agit, comme le dit le langage familier et argotique, de « frimer ». C'est-à-dire de paraître à la fois avec ostentation et fausseté. Pour faire impression et illusion. En jetant de la poudre aux yeux. Désir de paraître.

Roger-Gérard Schwartzenberg – La politique mensonge – Odile Jacob – 1998

411. Quand les poules auront

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des dents

Jamais.

La plupart des êtres humains savent que les volatiles en général, et les poules en particulier (puisque c'est notre sujet du moment), ne font pas le bonheur des dentistes puisqu'elles n'ont aucune dent à l'intérieur de leur bec.

Autrement dit, « quand les poules auront des dents » est simplement une locution synonyme de « jamais » ou de « à la saint-glinglin* », entre autres. Cette expression est attestée à la fin du XVIII^{e} siècle. Parallèlement, à la fin du XIX^{e}, on disait aussi « quand les poules pisseront » pour exprimer exactement le même sens.

Il semble toutefois que le choix de la poule dans cette expression n'ait pas été judicieux. En effet, des travaux récents de l'éminent professeur Efthimios Mitsiadis ont permis de faire pousser des dents chez des spécimens de nos volailles après transplantation de cellules souches dentaires de souris. Le but n'est pas de lâcher dans la nature des poules carnivores, mais de parvenir à faire pousser des dents sur des patients souffrant de graves anomalies dentaires.

Donc, même si les poules n'ont pas de dents aujourd'hui, peut-être en auront-elles d'ici un moment. Imaginons en effet qu'une poule génétiquement modifiée s'échappe du labo, survive, s'accouple avec un coq qui n'aura pas une dent contre elle* et donne naissance à des petits viables, peut-être vivrons-nous alors un scénario digne de L'Attaque des poules tueuses ?

— Quand te marieras-tu, toi ?
— Quand les poules auront des dents.
— Y en a qui en ont.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Raymond Queneau – Le dimanche de la vie – Folio – 1973

412. Mordre la poussière

1. Être jeté à terre au cours d'un combat.

2. Par extension, être vaincu.

Beurk ! Ceux qui ont déjà eu la « chance » d'avoir du sable ou de la poussière dans la bouche savent que ce n'est jamais volontairement qu'on mord la poussière. Si cela nous arrive, c'est soit involontairement à la suite d'une chute, soit parce que nous avons voulu ou avons été contraints de nous frotter à plus fort que nous et que ce malotru nous a précipités la tête la première à la rencontre du plancher des vaches*.

Si cette expression est très ancienne (la métaphore est parfaitement compréhensible et les combats de lutteurs avaient souvent lieu sur des terrains de sable ou de terre poudreuse), son sens étendu ne semble être utilisé que depuis le XVII^e^ siècle, époque où on utilisait également « mordre la terre ». Mais vu ce qu'il nous en reste aujourd'hui, cette dernière a visiblement « mordu la poussière ». Cela dit, si le sens moderne n'implique pas la mort du vaincu, elle était plus que sous-entendue au XVIII^e^ siècle puisque « mordre la poussière » signifiait « être tué dans un combat ».

Le lendemain j'ai tenu ce discours à mes hommes : Je suis fier de vous, vous vous êtes bien battus, ce n'est pas tous les jours que des vilains font mordre la poussière à des gens d'armes. Vous conterez partout cette victoire, car il est vain de faire de belles choses si nul ne l'apprend.

Michel Carcenac – Les chemins de Jean Bouloc – Éditions du Hérisson – 1999

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

413. Un procès d'intention

1. Une accusation ou critique portant non pas sur des actes, mais sur des intentions supposées.

2. Une accusation injuste ou insuffisamment fondée.

Tout le monde sait ce qu'est un procès (« procès » vient indirectement du latin procedere qui a aussi donné « processus ») lorsqu'il se déroule en présence d'un juge et qu'il a pour but de désigner laquelle des parties a le meilleur avocat. Mais, au figuré, et depuis le XV^e^ siècle, c'est aussi une critique, une mise en cause de quelqu'un, sens qui est celui qu'on trouve dans notre expression. Quant à l'intention, elle ne se matérialise pas toujours par un acte.

Et si on a le droit de juger quelqu'un sur les actes qu'il commet, lorsqu'ils sont répréhensibles, peut-on le faire sur ses seules intentions, exprimées ou supposées, tant qu'il n'est pas passé à l'acte ? Autrement dit, peut-on l'accuser, le critiquer sur la simple base de ses intentions, peut-on lui faire « un procès d'intention », au risque d'être profondément injuste ?

Cette expression semble n'être attestée qu'à partir du début du XIX^e^ siècle.

Le Conseil québécois du théâtre (CQT) invite depuis hier ses membres et l'ensemble du milieu théâtral à dénoncer le « procès d'intention subi par Margie Gillis sur la chaîne Sun News Network ».

« Le Conseil québécois du théâtre à la défense de Margie Gillis » – Le Devoir, 22 juin 2011

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

414. Nul n’est prophète en son pays

1. Il est plus difficile d’être apprécié ou reconnu chez soi qu’à l’étranger.

2. Les talents de quelqu’un ne sont jamais assez reconnus par les siens.

Sous sa forme actuelle, l’expression existe depuis le milieu du XVIIe siècle. Mais selon les textes sacrés chrétiens, il nous faut remonter loin pour en retrouver l’origine, c’est-à-dire dans les évangiles de Luc et Matthieu.

Alors qu’il était retourné à Nazareth, village où il avait grandi, Jésus subit les sarcasmes et les moqueries des habitants, de ceux qui l’avaient connu comme le simple fils d’un charpentier et qui ne pouvaient l’imaginer en Messie fils de Dieu.

Matthieu conclut son passage de cette histoire en écrivant : « Et il ne fit pas là beaucoup de miracles à cause de leur manque de foi. »

Tel a été miraculeux au monde, auquel sa femme et son valet n’ont rien vu seulement de remarquable. Peu d’hommes ont été admirés par leurs domestiques. Nul n’a été prophète non seulement en sa maison, mais en son pays, dit l’expérience des histoires.

Michel de Montaigne – Essais – Gallimard – 2009

415. Tenir à quelque chose

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comme à la prunelle de ses yeux

Tenir beaucoup, énormément à quelque chose.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, commençons d'abord par expliquer ce qu'est la prunelle. Il s'agit d'un diminutif de « prune ». Dès le XII^{e} siècle, il désigne la pupille, par analogie de couleur et de forme avec les baies du prunellier qui, comme chacun sait, ont l'apparence de petites prunes. « Pupille », dans ce sens, date du début du XIV^{e} siècle et il vient du latin pupilla qui voulait dire « petite fille ». On a donné ce nom à cette partie de l'œil à cause de la petite image qu'on voit s'y refléter. Les dates nous montrent que la pupille s'est donc d'abord appelée la prunelle. Tenez-vous à vos yeux ? J'imagine que oui. On comprend donc aisément qu'une telle expression ait pu naître, même si le terme « prunelle » désigne ici l'œil tout entier.

Cette expression date du début du XIV^{e} siècle, mais au XIII^{e} on disait déjà « aimer plus que son œil ». Autant dire que cet organe a toujours été considéré, à juste titre, comme ayant une très grande valeur pour son propriétaire. La locution « comme à la prunelle de ses yeux » peut aussi s'employer précédée d'autres verbes que « tenir ».

Oh ! Vous l'avez trouvé ! Comme je suis contente ! J'avais si peur de l'avoir perdu ! J'y tiens comme à la prunelle de mes yeux ; c'est un cadeau que mon père m'a fait [...].

Léna Eyl – Moi, mon ennemi – L'Harmattan – 2008

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

416. La puce à l'oreille

L'attention, la méfiance, les soupçons éveillés.

Cette expression a changé de sens au cours des siècles et on en a trouvé de nombreuses formes. Elle est attestée au XIIIe siècle, à une époque où les petits parasites pullulaient, quel que soit le niveau social de leur hôte, et où les tourments qu'ils provoquaient occupaient les esprits et les mains.

La Revue de linguistique romane nous indique que la première attestation, « avoir la puce en l'oreille » signifiait « être tourmenté par l'amour » et la variante « mettre la puche en l'oreille à quelqu'un » voulait dire « provoquer un désir amoureux chez quelqu'un ».

À la fin du XIVe siècle, le sens devient « être inquiet, agité », comme pour quelqu'un qui aurait senti une puce venir se loger dans son conduit auditif et qui en craindrait les conséquences. Mais on peut aussi y comparer la puce à l'inquiétude qui démange et dérange. C'est au XVIIe siècle que l'expression se transforme et que « à » remplace « en ».

Parallèlement, dès le XIVe siècle, on évoquait déjà les oreilles qui sifflaient ou grattaient lorsque quelqu'un était censé parler de vous. C'est probablement l'association de ces bizarres démangeaisons et de l'inquiétude de quelqu'un ayant la puce à l'oreille qui a donné à cette expression son sens actuel.

Cette expression, bien que très ancienne, est pourtant d'une grande modernité puisque nos animaux domestiques ont

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

maintenant la puce (électronique) à l'oreille, en guise de tatouage.

Le système de notation, en revanche, n'est pas directement surveillé par Apple. Or la quasi-totalité des applications de Molinker avaient reçu un classement supérieur à quatre étoiles, et des commentaires élogieux, mais rédigés dans un anglais approximatif. Ce qui a mis la puce à l'oreille d'utilisateurs, qui ont demandé à Apple d'enquêter sur ces classements étranges.

Le Monde – Article du 9 décembre 2009

417. En quarantaine

1. Contraint à l'isolement.

2. Exclu d'un groupe.

Il n'aura échappé à personne que dans « quarantaine », il y a « quarante ». Partant de là, il sera facile de comprendre la suite. Au XIIe siècle, « quarantaine » s'utilisait pour parler de la période de quarante jours du carême.

On a eu aussi la quarantaine-le-roi (sous saint Louis et Philippe Auguste) qui interdisait à un seigneur offensé de se venger avant que cette période soit écoulée.

À partir du XVIIe siècle, la locution a servi à désigner la période d'isolement destinée à empêcher la propagation d'une maladie (les personnes soupçonnées d'être contaminées étaient gardées à l'écart, empêchées de se déplacer, pendant quarante jours). Ainsi, lors d'épidémies ou de soupçons de maladies venues de l'étranger, on trouvait, à proximité des ports, des bateaux mis en quarantaine et signalés par un drapeau particulier interdisant aux autres navires de s'en approcher.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si le terme est resté, la durée des quarantaines médicales est rapidement devenue variable, généralement largement inférieure à quarante jours. Par extension, quelqu'un qui est mis en quarantaine est aussi quelqu'un qui est exclu temporairement d'un groupe.

L'unité des soins de longue durée du Centre de santé et de services sociaux de Port-Cartier, sur la Côte-Nord, a été placée en quarantaine par les autorités locales de santé publique. Cette quarantaine, qui a été décrétée le 17 juillet, est causée par une éclosion locale de cas de syndrome d'allure grippale dans cette unité de l'établissement.

La Presse canadienne – « CSSS en quarantaine » – Le Devoir, 24 juillet 2009

418. S'en moquer comme de l'an quarante

S'en moquer, s'en désintéresser complètement.

L'origine de cette expression n'est pas connue. Si elle est bien attestée à la fin du XVIII^{e} siècle, les lexicographes modernes ne s'entendent pas sur son histoire.

Certains évoquent l'an 1040, que les gens de l'époque auraient cru être celui de la fin du monde : c'était l'an 1000 auquel on ajoute la durée de vie du Christ (40 ans). Le doute est toutefois permis puisqu'on a toujours dit que le Christ avait été crucifié à l'âge de 33 ans. En outre, cette expression ne serait-elle apparue que 7 siècles plus tard, si on avait vraiment dû se moquer de cette date dont tout le monde aurait eu peur pour rien ? Et puis, à part quelques érudits, les gens de cette époque connaissaient-ils la date ? Pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'autres, l'an 40 évoqué ici serait l'an 1740, à l'égard duquel de nombreuses calamités avaient été annoncées. Et comme rien de particulier ne s'était passé, on s'en serait raillé.

Selon Littré, il s'agirait d'une raillerie, par les royalistes, de l'an 40 de la République, année jamais atteinte par le calendrier républicain, mais sans qu'on sache vraiment pourquoi le nombre 40 a été retenu alors que ce calendrier a eu une durée de vie bien plus courte. Il pourrait également s'agir d'une plaisanterie des sans-culottes sur l'âge qu'aurait eu Louis XVI quelques jours après avoir un peu perdu la tête. Enfin, cette expression pourrait venir de la déformation d'une expression très populaire au XVIII^{e} siècle : « s'en moquer comme de l'Alcoran », ce dernier désignant le Coran à cette époque. Le linguiste Alain Rey la rejette, faute de preuves, mais son confrère Claude Duneton la défend.

Si les bonheurs d'ici-bas m'étaient tous défendus, je m'en moquais comme de l'an quarante, je franchissais les barrières, je chaussais les bottes de sept lieues […].

Alain Mabanckou – « Mes amours d'antan » – Courrier international, 1er août 2009

419. Des querelles intestines

Des dissensions, des conflits qui se passent à l'intérieur d'un groupe.

Quand on vous parle d'intestin, vous pensez immédiatement à cette longue chose, grosse ou grêle, mais toujours peu ragoûtante qui déborde du ventre quand on se fait hara-kiri. Et quand on évoque les querelles intestines, vous vous dites peut-être que, compte tenu de l'abondance de bactéries diverses qui grouillent là-dedans, il est impossible qu'elles

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'entendent sur tout et que, du coup, les bagarres ou de simples querelles bactériennes doivent être fréquentes.

C'est oublier que l'adjectif « intestin » vient du latin intestinus qui signifiait « intérieur ». C'est pourquoi il y a longtemps que cet adjectif veut dire « qui se passe à l'intérieur de quelque chose ». Il n'y a qu'à se souvenir de Cicéron, lui qui évoquait déjà la bellum intestinum ou « guerre civile » dont on sait qu'elle se passe à l'intérieur d'un pays et de sa population. Notre expression, qui date de la fin du XVII^{e} siècle, évoque les dissensions au sein d'un groupe social tel qu'une entreprise, une association ou un parti politique… Et c'est vrai que les partis politiques sont des lieux où la soif de pouvoir des uns et des autres fait que les querelles intestines y sont monnaie courante*.

Silvio Berlusconi s'est déclaré « certain, absolument certain » hier que son gouvernement, miné par les querelles intestines, retrouverait « l'élan idéal » pour aller jusqu'au bout de son mandat, en 2006.

Reuters – « En bref : Optimiste Berlusconi » – Le Devoir, 15 juillet 2004

420. À la queue leu leu

En file indienne, l'un derrière l'autre.

Après le XI^{e} siècle, en ancien français, la syntaxe était très différente de celle d'aujourd'hui. On pouvait s'y passer d'article, écrire un complément de nom sans préposition ou rejeter le verbe en fin de proposition.

Ainsi « à la queue leu leu » était un raccourci de « à la queue (du) leu (le) leu » ou, en moins compact encore : « c'est à la queue d'un leu qu'on trouve un autre leu ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quand on sait que « leu » est la forme ancienne de « loup », que les petites bandes de loups avaient pour habitude de se déplacer les uns derrière les autres, et que le loup était très présent dans l'imaginaire des gens de l'époque, on comprend que cette expression soit apparue pour désigner une file indienne, bien avant que l'Amérique et les Amérindiens ne soient découverts.

Premier jour : premières présentations. C'est à la queue leu leu que les passionnés se faufilent dans les différentes salles d'exposition pour découvrir le travail des jeunes artistes.

Le Figaro – Article du 4 mai 2010

421. Avoir la queue entre les jambes

Se sentir honteux.

Cette expression n'a aucune origine grivoise. C'est bien entendu au chien qu'il faut penser, cet animal ayant l'habitude de revenir la queue basse, voire entre les pattes, lorsqu'il s'est bataillé avec un de ses semblables et qu'il a eu le dessous. C'est tout simplement de cette image que reconnaît tout propriétaire de chien que notre expression est née vers le XVI^{e} siècle.

Toujours par comparaison avec le meilleur ami de l'homme, deux autres expressions inspirées de l'appendice caudal de l'animal sont devenues trop tendancieuses à notre époque compte tenu du sens qu'a pris le mot « queue » : s'en aller la queue levée voulait dire « content et joyeux » et voir sa queue reluire signifiait « éprouver de la fierté », en lien avec un beau poil brillant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Alors imaginez-vous, aujourd'hui, dire à vos amis, en parlant de votre enfant qui vient d'obtenir brillamment son diplôme : « Je vois ma queue reluire et, du coup, je m'en vais la queue levée. »

Ce n'est vraiment pas si simple. Plusieurs entraîneurs venus des États-Unis sont repartis la queue entre les jambes. Qui ne se souvient pas du passage de Bart Andrus à Toronto ?

Miguel Bujold – « Alouettes : le talent est en place » – La Presse, 26 juin 2013

422. Sans queue ni tête

Incohérent, incompréhensible.

Normalement, toute histoire qui tient la route comprend un début compréhensible (« Il était une fois une méchante sorcière… ») et une fin du même acabit (« … ils vécurent quelques années seulement en concubinage avant qu'il soit emporté par le tétanos et que, de désespoir, elle s'immole par le feu »).

Le début, qui généralement met en place les personnages et les lieux, c'est l'introduction ou la tête ; et la fin, c'est la conclusion ou la queue. Et avec ce qu'on trouve entre ces deux-là, l'ensemble est censé faire quelque chose de compréhensible. Enlevez les deux extrémités et l'histoire perd beaucoup de sa cohérence. C'est simplement ce que veut dire l'expression.

D'ailleurs, il y a une expérience très simple à tenter. Ouvrez une boîte de sardines. Vous constatez qu'elles sont là, allongées les unes à côté des autres, sans queue ni tête. Prenez-en une à part et demandez-lui de vous raconter une histoire. Sans surprise, ce qui ne fait que confirmer l'expression, vous ne comprendrez rien à ce qu'elle va vous raconter. Du coup, vexée, elle va se taire définitivement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais quand on traduit une phrase ou un paragraphe de cette façon, l'ordinateur ne capte évidemment pas le sens de la phrase. Il la traduit donc mot pour mot. Ce qui crée la plupart du temps des phrases sans queue ni tête, parfois rigolotes, parfois hilarantes, mais toujours exaspérantes pour le lecteur qui tente de comprendre ce qui est écrit.

Denis Gratton – « Une gaffe royale » – Le Droit, 19 août 2014

423. Être sur le qui-vive

1. Être vigilant, sur ses gardes.
2. S'attendre à un danger, à une attaque.

Cette expression date de la fin du XVII^e^ siècle sous cette forme. À partir du début du XV^e^ siècle, cependant, elle fut utilisée sous sa forme latine qui vivat ? pour demander à une autre personne de quel parti (au sens de « association de personnes ») elle était.

Plus tard, une sentinelle qui entendait un bruit à proximité de son lieu de garde demandait « Qui vive ? » ou sous une forme un peu moins concise « Qui est vivant ici ? Faites-vous connaître ! » Mais l'interjection s'employait aussi pour demander à quelqu'un approchant, parfaitement visible, de décliner son identité.

Au début du XVII^e^ siècle, l'interjection est devenue le substantif « qui-vive », mot qu'on ne trouve presque plus maintenant que dans notre expression.

Souvent, rappelle Gabrielle Richard, l'élève est sur « le qui-vive » toute la journée, en raison de la présence de l'intimidateur.

Isabelle Pion – « Les élèves victimes d'homophobie plus susceptibles de décrocher » – La Tribune, 11 mai 2011

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

424. En rade

1. Laissé à l’abandon, à l’écart.
2. En panne, dans l’impossibilité de fonctionner.

Voilà une métaphore dont on ne peut ignorer l’origine marine. « Rade » est issu d’un mot de vieil anglais qui a donné road (route) dans cette langue. Et en France, si dès le XIVe siècle, « rade » a désigné « un bassin naturel ou artificiel où les bateaux peuvent s’abriter », il a aussi été utilisé au XVIe pour désigner une route.

C’est de cet endroit abrité où les navires peuvent attendre au calme que la tempête passe ou bien mouiller en attendant que l’équipage revienne de sa virée à terre que vient notre expression. En effet, le bateau en rade est à l’écart du port[2], et entre se trouver à l’écart et être (ou paraître) à l’abandon, il n’y a qu’un pas que certains se sont vite empressés de franchir au début du XIXe siècle. C’est aussi parce qu’un navire en rade est à l’arrêt que le sens initial a été déformé pour évoquer quelque chose qui ne marche plus, qui est en panne* comme un véhicule également immobilisé.

Avec nos avions qui dament le pion au soleil, avec nos magnétophones qui se souviennent de « ces voix qui se sont tues », avec nos âmes en rade au milieu des rues, nous sommes au bord du vide, ficelés dans nos paquets de viande, à regarder passer les révolutions.

Léo Ferré – Poète… vos papiers ! – 1956

D’autres Toulonnais qui font le décompte de toutes les entreprises financées sur fonds publics ici et qui n’ont jamais

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rempli le rôle qu'elles étaient censées remplir vous diront, désabusés, que « ce tunnel est un beau symbole pour une ville qui s'effondre sur elle-même ». Toulon, dont le tunnel hélas, n'est pas resté seul en rade.

Le Nouvel Observateur – Article du 20 mars 1997

425. Manger à tous les râteliers

1. Profiter de toutes les situations possibles, sans scrupules.

2. Piocher sans hésiter dans tout ce qui peut être bénéfique.

Grâce à votre perspicacité, vous avez deviné que « râtelier » et « râteau » ont la même origine, en l'occurrence le mot latin rastellum. Si le râteau est un instrument de jardinage muni à son extrémité de plusieurs dents, le râtelier est un support mural dans lequel on dépose le fourrage destiné à nourrir les chevaux, les vaches ou les moutons. C'est parce que le râtelier est également composé d'un ensemble de barreaux en bois ou en métal parallèles, et qu'il a donc une apparence similaire à un grand râteau, qu'il est nommé ainsi. Et lorsqu'un animal de l'étable se met à manger dans la partie du râtelier qui se trouve devant son voisin, on peut dire qu'il mange à son râtelier.

Le Dictionnaire de l'Académie française de 1762 signale la forme « manger à plus d'un râtelier ». C'est une métaphore où le râtelier représente une situation porteuse d'avantages, avec une personne qui, bien que disposant généralement de son propre râtelier, n'hésite pas à profiter sans scrupules de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

celui de quelqu'un d'autre, à ses dépens. La métaphore existait déjà un siècle auparavant, dans la forme « je leveray (j'enlèverai) le râtelier à ce gourmand ».

Et comme le profiteur ne va certainement pas s'arrêter à un seul râtelier supplémentaire, l'expression a évolué pour inclure « tous », qui désigne toutes les situations dont il pourrait profiter.

Mon cher, soyez mousquetaire ou abbé, soyez l'un ou l'autre, mais pas l'un et l'autre, reprit Porthos. Tenez, Athos vous l'a dit encore l'autre jour : vous mangez à tous les râteliers.

Alexandre Dumas – Les Trois Mousquetaires – Le livre de poche – 2013

La philosophie, à toutes les époques, reproduit toujours quatre grands systèmes, y compris le scepticisme. Je prends un peu dans tous ces systèmes ; je mange à tous les râteliers, je suis éclectique.

Pierre Leroux – Réfutation de l'éclectisme – L'Harmattan – 2007

426. Un remède de bonne femme

1. Un remède simple et populaire.

2. Un remède sans grand intérêt, voire inefficace.

Voilà une expression fort intéressante à la fois par l'évolution de son sens et par l'origine qu'on lui prête généralement. Selon une idée répandue, le mot « femme » de cette expression est en fait une déformation de l'ancien français « fame » qui signifiait « renommée ». Autrement dit, on utilisait autrefois « de bonne fame », du latin bona fama, pour dire « de bonne renommée ». Le mot « fame » (qu'on trouve

encore aujourd'hui dans « fameux » ou « mal famé ») ayant été oublié, il s'est transformé à l'écrit en son homophone « femme ». Par conséquent « le remède de bonne femme » devrait s'écrire « remède de bonne fame » pour exprimer « remède de bonne renommée ». Cette explication figure dans de très nombreux ouvrages et, par conséquent, sur de nombreux sites Internet. Son seul, mais principal inconvénient est qu'elle est fausse, malgré le fait qu'elle semble parfaitement tenir la route.

En effet, il est peu probable que vous trouviez un ouvrage ancien répertoriant l'expression « remède de bonne fame ». Vous trouverez aisément dans beaucoup de livres parus jusqu'au milieu du XIXe siècle les termes « de bonne fame » (ou « famé ») et « renommée » (preuve que le mot était encore connu tardivement, ne justifiant pas son remplacement par « femme »), généralement en évoquant le besoin de rétablir celle de quelqu'un ayant été injustement accusé de quelque chose, mais point de « bonne fame » dans un contexte type de l'utilisation de notre expression[3].

En revanche, vous trouverez de nombreux remèdes de bonne fame dans des ouvrages publiés à partir de la seconde moitié du XXe siècle, date où la fausse origine a commencé à se répandre. En fait, notre « femme » est juste ; l'évolution sémantique du syntagme « bonne femme » explique les deux significations assez opposées.

« Bonne femme » apparaît au milieu du XVIIe siècle et désigne à la fois une femme bonne et une femme âgée, donc d'expérience, ce qui explique la connaissance par cette dernière de remèdes simples pour soigner de nombreux soucis physiques, remède devant bien sûr être compris comme quelque chose qui guérit un mal quelconque.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En 1693, on trouve sous la plume de Valentin Esprit Fléchier, évêque de Nîmes, dans son Histoire du cardinal Ximenès la phrase suivante :

« Qu'elle espéroit pourtant avec l'assistance de Dieu, sous la protection duquel étoit ce grand Homme, que dans huit jours elle le guériroit par le moyen de quelques simples, dont elle connoissoit la vertu ; qu'elle demandoit pour toute grâce qu'on n'en parlât pas aux Médecins, qui se moquent de ces petits remèdes de femmes. »

Et nous voilà déjà aux remèdes de femmes (et non de « fame »), pas encore bonnes, mais on y viendra. En effet, cinq ans plus tard, dans Pratique spéciale de médecine, écrit par Michael Ettmüller, on trouvera ceci : « Cette bonne femme n'ignoroit pas que le vin tiède bu après l'enfantement étoit merveilleux pour refaire les accouchées. »

Voilà donc une bonne femme, incontestablement une femme bonne, dont la renommée n'est pas évoquée, et qui connaît un remède pour vite retaper une de ses consœurs qui vient d'accoucher. Même si elle n'est citée par l'Académie française que dans la version de 1798 de son dictionnaire, notre expression apparaît au début du XVIIIe siècle. On la trouve par exemple chez Philippe Hecquet dans son Observations sur la saignée du pied paru en 1724 : « Mais suivant ce détail, qui est d'après les Auteurs qui la donnent au public, l'inoculation est une pratique populaire, un remède de bonne femme, ramassé de parmi un peuple ignorant. »

Nous y sommes ! La bonne femme, celle qui a suffisamment d'expérience pour connaître bien des choses de la vie, connaît nombre de remèdes simples, mais utiles pour soigner de nombreux bobos, ce qui explique le premier sens de l'expression, sans avoir besoin d'aller chercher le fameux bona fama. Malheureusement, au fil du temps, la femme bonne du premier sens est devenue une emmerdeuse. Le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

syntagme est en effet devenu suffisamment péjoratif, et ce, dès le XIXe siècle, pour qu'une fois associé au remède, il en désigne un forcément sans intérêt et inefficace.

Elle ressemblait à ces malades arrivés à un état désespéré qui essaient de toutes les recettes et se confient même aux remèdes de bonne femme.

Honoré de Balzac – La maison du chat-qui-pelote – Le livre de poche – 1999

427. Tirer sa révérence

1. S'en aller.

2. Abandonner, renoncer. 3. Mourir.

Au XIIe siècle, la révérence désigne d'abord un grand respect, parfois mêlé de crainte. Par extension, c'est devenu, au milieu du XIVe siècle, le salut cérémonieux qui était la marque de ce respect, adressé aux personnes de rang supérieur ou aux autorités ecclésiastiques.

C'est ensuite devenu un geste de civilité, principalement réservé aux femmes, pour saluer une autre personne ou pour prendre congé. Et c'est d'après ce dernier usage que « tirer sa révérence » est apparu au début du XVIIIe siècle pour dire d'une personne qu'elle s'en va, qu'elle ait fait ou non une révérence. Sur ce, certains curieux vont se demander : « mais pourquoi avoir utilisé le verbe "tirer" dans cette expression ? » Simplement parce qu'à l'époque où le salut cérémonieux était pratiqué, à la cour par exemple, « tirer le pied » signifiait porter son pied en arrière pour saluer ; le tirer vers l'arrière permettait donc d'amorcer la révérence. On emploie aujourd'hui cette locution de différentes manières, soit avec une certaine ironie lorsque quelqu'un ayant quelque chose à se reprocher s'est éclipsé ; soit avec peine

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ou respect lorsqu'une personne connue vient de décéder, par exemple ; soit avec regret ou dépit lorsque quelqu'un abandonne ou renonce à quelque chose.

La mère était morte d'épuisement. Le père ne s'en était jamais remis. Il a tiré sa révérence un matin d'automne. Gisèle l'avait trouvé dans son lit, elle s'était approchée pour le regarder de près.

Leïla Houari – Le chagrin de Marie-Louise – L'Harmattan – 2007

Les six conseillers tirant leur révérence, ainsi que les deux défaits aux élections du 27 octobre dernier, bénéficieront d'une « aide financière transitoire » pour faciliter leur changement de carrière.

Jean-François Dugas – « Ville d'Ottawa : près de 390 000 $ en indemnités de départ » – Le Droit, 11 novembre 2014

428. À tour de rôle

À chacun son tour.

Aujourd'hui, on connaît surtout le « rôle » que joue un acteur et il paraît difficile de faire le lien avec la signification de l'expression. C'est pourquoi nous allons remonter au milieu du XV^{e} siècle, époque où « à tour de rolle » (ou « rollet ») apparaît avec le sens qu'on lui connaît encore, c'est-à-dire « à chacun son tour », mais « dans l'ordre d'inscription au rôle ». Car le mot « rôle », qui date du XII^{e} siècle, nous vient du latin médiéval rotulus qui désignait un parchemin roulé. Et il se trouve que, si ces rouleaux de parchemin conservaient des écrits de toutes sortes, ils servaient aussi à tenir des registres administratifs, des listes de personnes accompagnées d'informations variées, ou d'actes divers. Et même si les rouleaux ont peu à peu laissé la place aux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cahiers, carnets et répertoires, on les a appelés des rôles jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

Sur un navire, par exemple, vous prenez le registre ou « rôle » qui contient le nom des marins et vous faites l'appel, vous citez les noms l'un après l'autre, dans l'ordre où ils se présentent sur le rôle, donc « à tour de rôle ». Et lorsque vous citez le dernier nom, vous êtes à la fin du rôle ou, autrement dit, si on se rappelle les rouleaux de parchemin, au bout du rouleau*.

Depuis une dizaine de jours, ils occupent, nuit et jour, à tour de rôle, une salle de réunion. Leur coup d'éclat s'inscrit dans une « lutte » engagée il y a neuf mois.

Le Monde – Article du 8 mars 2010

429. Un rond-de-cuir

Un employé de bureau.

Vous savez certainement que lorsqu'on est longtemps assis sur une chaise peu confortable, à l'assise en bois, par exemple, on finit par avoir mal au postérieur.

Alors autrefois, lorsque les sièges étaient loin d'avoir le confort dont on peut aujourd'hui bénéficier, les personnes qui devaient rester longtemps assises sur de telles chaises utilisaient souvent, entre leur siège et leurs fesses, un coussin en cuir plus ou moins rembourré et généralement de forme circulaire. Ce rond de cuir (sans les traits d'union) leur permettait d'épargner à leurs fesses des douleurs vite insupportables.

Et puis en 1893, Georges Courteline, en s'inspirant de nombreux souvenirs personnels, publia le roman Messieurs les ronds-de-cuir où il décrit la médiocrité des petits

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fonctionnaires appliquant avec plus ou moins de délectation des règlements stupides ou étant les victimes de ces mêmes règlements. À la suite du succès de ce roman, le terme « rond-de-cuir » ne tarda pas à désigner de manière péjorative un fonctionnaire peu motivé ou inefficace ou un bureaucrate.

C'était pour lui l'heure vraiment douce de la journée, où se pouvaient gaver, délecter tout à l'aise, de belle prose administrative, ses instincts de rond-de-cuir endurci.

Georges Courteline – Messieurs les ronds-de-cuir – Flammarion – 1993

430. Au bout du rouleau

1. Épuisé.

2. Qui n'a plus de ressources (physiques ou financières).

En moyen français (milieu du XIV^e^ au XVI^e^ siècle), on disait « être au bout de son rollet ». L'origine de l'expression remonte donc à loin. À très loin même, si l'on en croit l'explication du linguiste Claude Duneton.

Autrefois, les livres étaient constitués de feuilles collées bout à bout, écrites sur une seule face, puis enroulées et entourées avec un parchemin autour du rouleau ainsi obtenu, pour le conserver. Ces rouleaux s'appelaient des rôles. Les rôles ont ainsi été utilisés et conservés jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle. C'est d'ailleurs sous ce nom qu'on appelait les registres administratifs et de ce nom également que vient l'expression « à tour de rôle* ».

Contrairement aux textes littéraires, le texte des acteurs médiévaux d'une pièce de théâtre était écrit sur un rôle. Ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui explique maintenant qu'un acteur « joue un rôle ». Lorsque la feuille était de petite taille ou le rôle de théâtre peu important, on utilisait le nom de rollet. Ainsi, celui qui arrivait au bout du rollet n'avait plus rien à lire ou à dire.

À la fin du XVII^{e} siècle, quelqu'un qui était « au bout de son rollet » était quelqu'un qui ne savait plus quoi dire à la fin d'un discours, quoi faire dans ce qu'il avait entrepris, quoi répondre ou trouver de quoi vivre. Puis le rollet a laissé la place au rouleau qu'on retrouve d'ailleurs chez Diderot dans Jacques le fataliste et son maître : « Tout est déjà écrit sur le Grand Rouleau ».

Détachée de son origine théâtrale et avec la signification de « à bout de ressources », l'expression fut conservée au XIX^{e} siècle. « Être au bout de son rouleau », c'était ne plus avoir de pièces, donc de ressources.

Enfin, cette expression aurait été revitalisée à la fin du XIX^{e} siècle par les cylindres (les rouleaux !) des phonographes de l'époque qui produisaient des sons de plus en plus déformés au fur et à mesure que le ressort du mécanisme arrivait en bout de course.

L'Assemblée des Premières Nations prévient le premier ministre Stephen Harper que les communautés autochtones sont au bout du rouleau. Dans une lettre au ton mordant, le chef national de l'APN, Shawn Atleo, écrit que l'initiative du gouvernement fédéral pour stimuler l'indépendance et la prospérité des Autochtones, lancée en grande pompe en janvier dernier, ne donne aucun résultat.

La Presse canadienne – « Les Autochtones écrivent à Harper » – Le Devoir, 15 novembre 2012

431. Payer rubis sur l'ongle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Payer comptant (et totalement).

Il ne doit pas être très pratique de chercher à faire tenir un rubis sur son ongle d'une main pendant qu'on sort son portefeuille de l'autre. Sans compter que l'utilité de la chose n'est pas évidente ! Alors d'où peut bien venir cette expression ?

Du XVIIe siècle. À cette époque, on disait plutôt « faire rubis sur l'ongle ». Dans son Dictionnaire comique publié en 1718, Philibert-Joseph Le Roux indique qu'au cours des beuveries, lors d'une tournée dédiée à un absent estimé, il était coutumier de garder au fond du verre une toute petite goutte, de la verser sur l'ongle du pouce, puis de la lécher pour marquer l'attachement porté à la personne. Et si le verre avait contenu du vin, une telle minigoutte pouvait facilement passer pour un rubis. À la même époque, l'expression devint aussi une façon de dire « payer jusqu'au dernier sou ». Mais cette fois, c'étaient les poches qui étaient complètement vidées. Le « rubis » liquide ayant été progressivement oublié, le second sens a tenu, le verbe « payer » ayant pris le dessus sur « faire » avant qu'on n'associe plus l'expression qu'à un paiement comptant et intégral.

À 91 ans, il habite le même appartement, rue Fessart, dans le 19e arrondissement, depuis vingt ans. Avec sa modeste retraite, il a pourtant toujours payé son loyer rubis sur l'ongle.

L'Expansion – Article du 23 octobre 1997

432. Le marchand de sable est passé

Il est l'heure de coucher les enfants.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Voilà un homme vraiment très altruiste : comme le père Noël, mais beaucoup plus souvent que lui, il passe dans les foyers y distribuer quelque chose sans même en attendre une compensation quelconque.

À la fin du XVIIIe siècle, on disait « avoir du sable dans les yeux » pour dire qu'on avait envie de dormir. C'est même dès le XVIIe qu'un personnage fabuleux qui vient jeter du sable dans les yeux des enfants est utilisé pour représenter le sommeil. Le linguiste Furetière, à la même période, écrivit d'ailleurs : « Le petit homme leur a jeté du sable dans les yeux. »

Ma mère me disait à l'heure du coucher : « Il est temps d'aller au lit, le marchand de sable va passer. » Celui-ci savait ce qu'il faisait ; je m'étais tellement dépensé pendant la journée qu'il survenait toujours à point nommé pour me permettre de reconstituer mes réserves d'énergie épuisées par mon activité débordante.

Jean-Didier Vincent – Voyage extraordinaire au centre du cerveau – Odile Jacob – 2007

433. Avoir plus d'un tour dans son sac

Trouver toujours le moyen de résoudre une difficulté.

On sait que la femme transporte tout un tas de choses dans son sac à main. Si vous avez un besoin soudain d'un hamac, d'une cafetière, d'une tronçonneuse, d'une grue ou même d'une pince à épiler, elle vous retrouve ça aisément au fond de son petit bagage. Elle n'est donc jamais prise au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dépourvu et arrive toujours à se débrouiller. Ce qui serait suffisant pour expliquer l'image de notre expression…

Le prestidigitateur, l'homme des « tours » de magie, fait en core mieux puisque, de son sac, il vous sort aussi bien un lapin qu'une femme équipée de son sac à main. Et c'est de cet artiste et de son « sac à malices » (dénomination officielle) que nous vient cette expression, toujours par allusion à celui qui est capable, grâce au contenu de son sac, de parer à toute éventualité.

Si la forme actuelle de notre expression n'est apparue qu'en 1935, près d'un siècle plus tôt, en 1851, on disait « avoir bien des tours dans son sac ». Jean de La Fontaine, en 1678, utilisait déjà « avoir cent ruses au sac » avec le même sens.

S'il fallait encore en faire la démonstration, le maire de Montréal, Denis Coderre, aussi présent, a prouvé qu'il a plus d'un tour dans son sac. Pour faire taire ceux qui se fichaient des laïus des élus, il a lancé, à son tour au micro : « Vous m'entendez bien en avant ? Oui ? Moi aussi, je vous entends bien. Focus ! » Rigolade générale.

Simon Boivin et coll. – « Carnet de campagne : nos journalistes sur la route » – La Presse, 5 avril 2014

434. L'affaire est dans le sac

L'affaire doit ou va réussir.

Aux alentours du XVIIe siècle, à une époque où, au cours des procès, nombre de documents étaient écrits sur les rouleaux de papier (voir être « au bout du rouleau* »), les avocats et magistrats transportaient ces pièces dans des sacs et non pas dans des mallettes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une première explication de l'apparition de notre métaphore vient des avocats. À la fin du procès, l'avocat certain d'avoir bien défendu son client rangeait ses documents dans son sac en attendant le verdict, en pensant que l'affaire était dans le sac, puisqu'il n'aurait plus besoin de les ressortir. La seconde explication vient tout simplement de l'archivage : toutes les pièces du procès étaient également rangées dans un ou plusieurs sacs pour être archivées. À partir de ce moment, l'affaire (terminée) était « dans le sac ».

Avec 1100 pi linéaires en bordure de l'eau, des montagnes tout autour et assez de terrain pour y construire un chez-soi, ils n'ont pas hésité. […] Suffisait de trouver des alliés pour la conception de la maison et l'aménagement du terrain, et l'affaire était dans le sac.

Marie-Andrée Amiot – « Mont-Tremblant : la maison aux poutres » – La Presse, 16 août 2014

435. Vider son sac

Dire tout ce qu'on pense, tout ce qu'on a sur le cœur (quitte à blesser).

Lorsqu'une femme retourne son sac à main sur la table, à la recherche de son sèche-cheveux qu'elle n'a pas pu repérer au toucher, gênée qu'elle était par la tronçonneuse et la machine à café qu'elle emporte toujours avec elle, peut-on dire qu'elle vide son sac ?

Oui, on peut ! Mais pas dans le sens de notre expression d'aujourd'hui. Si son apparition est bien toujours située au XVII^{e} siècle, nos deux principales sources s'affrontent sur l'origine de cette expression.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le linguiste Alain Rey nous dit qu'autrefois, elle signifiait « déféquer », le sac représentant alors le ventre ou l'estomac. Cette théorie tient la route puisqu'on retrouve ici la notion de soulagement procuré une fois qu'on a « vidé son sac », ou d'extirpation hors de soi d'abord de produits de la digestion puis de paroles, ce qui pourrait parfaitement expliquer l'évolution de son sens.

Le linguiste Claude Duneton écrit plutôt que cette expression vient d'un terme de tribunal. En effet, alors que nos documents actuels sont des papiers rangés à plat dans des chemises et classeurs que l'avocat peut à peu près aisément transporter avec lui, il fut un temps où les documents officiels étaient conservés sous forme de rouleaux (voir d'ailleurs l'expression « au bout du rouleau* »).

L'avocat, pour transporter tout ce dont il avait besoin pour plaider, n'avait alors d'autre moyen que de mettre ces rouleaux dans un sac. Et, devant les juges et jurés, il « vidait son sac » au fur et à mesure de ses besoins, avec toute la hargne qui doit habiter l'homme de loi qui veut défendre son client. Cette expression aurait ensuite quitté la salle du tribunal en emportant avec elle la coloration d'agressivité qu'on y retrouve aujourd'hui.

Il vide son sac, dit que sa mère est une égoïste, qu'il déteste son beau-père, qu'il a toujours été malheureux, qu'il déteste la maison de sa mère, qu'il aurait voulu rester chez ses grands-parents […]. Je suis soulagée qu'il dise enfin à une personne véritablement concernée par cette histoire ce qu'il a dans les tripes.

Pauline Schreiner – L'inconditionnelle – Éditions Le Manuscrit – 2006

436. À bon entendeur, salut !

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Que celui qui comprend bien (ce que je veux dire ou ce que j'ai dit) en tire profit (ou fasse attention) !

Cette expression qui date du XVIIe siècle est souvent une menace, un avertissement plus ou moins voilé. Qu'est-ce que ce mot « entendeur » ?

Celui qui mange n'est-il pas un mangeur, celui qui marche, un marcheur et celui qui vend, un vendeur ? Eh bien, un entendeur, mot qui n'est plus maintenant employé que dans cette expression, c'est quelqu'un qui entend. Mais ici, le verbe « entendre » doit être compris comme il était aussi employé autrefois pour signifier « comprendre », comme dans les anciennes locutions « entendre à demi-mot » ou « entendre la plaisanterie ». Quant au salut, il ne s'agit pas du tout d'une salutation, mais du fait d'échapper à un danger ou à une souffrance[4]. Autrement dit, « celui qui a bien compris trouvera son salut ». Cette expression pourrait être une allusion à la parole de l'Évangile « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ». (Matthieu, XIII.)

La loi passera, nous montrerons à tous les pays amis que le 29 juillet nous nettoierons le pays avec le balai de la justice, j'en prends Dieu à témoin, à bon entendeur salut. Aucun enfant du peuple ne doit plus être victime des macoutes.

Christian Lionet – Haïti : l'année Aristide – L'Harmattan – 1992

437. Une planche de salut/trouver son salut

1. Un dernier moyen.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Utiliser un moyen qui permet d'échapper à un très grave ennui ou à une catastrophe.

Il paraît évident, en première lecture, que notre salut n'a (presque) rien à voir avec celui du gladiateur dans l'arène face à César ou à celui du militaire face à son supérieur. Si je dis « presque », c'est parce que le salut dont il est question ici dérive tout de même du salut qui nous intéresse. En effet, le mot « salut » nous vient du latin salutem, accusatif de « salus », qui désignait quelque chose en bon état, en bonne santé, entier. Il a aussi signifié « vie », par opposition à « mort ».

Le salut correspond donc d'abord à ce qui permet de conserver le bon état, l'intégrité de quelque chose ou de quelqu'un, ou, indirectement, de le sauver. Ce qui nous permet de comprendre qu'« une planche de salut », c'est en premier lieu une planche qui permet à quelqu'un de rester en vie. Et des planches comme ça, si ça ne court pas les rues, on les trouve aisément en mer, lorsqu'un naufragé sauve sa vie en s'accrochant à une des planches composant son bateau qui vient de couler.

C'est bien de cette image du naufragé que nous vient la première expression, au début du XIX^{e} siècle. Mais au XVI^{e} siècle, le mot « planche » utilisé seul avait déjà pris le sens de cette expression. Par extension, une planche de salut, c'est plus généralement un moyen d'échapper à une catastrophe et de rester en vie.

Quand on n'est pas en mer et qu'on n'a pas de planche à portée de main, il existe des situations où il est tout de même très utile de trouver un moyen d'échapper à la mort, donc de « trouver son salut », que ce soit face à un animal agressif (auquel cas, on peut trouver son salut dans la fuite) ou, acculé à un mur, face à un voyou armé d'un couteau (auquel

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cas on peut tenter de trouver son salut dans l'attaque-surprise).

Maintenant que l'origine des deux expressions est limpide, revenons un court moment à notre autre acception du mot « salut ». Vous ne le saviez peut-être pas, mais, au vu de l'origine du mot, lorsque vous saluez quelqu'un, vous lui souhaitez en fait de rester en vie ou de garder une bonne santé. Mais ce sens initial étant généralement oublié, le salut est simplement vu comme une marque de politesse, de respect ou de déférence, telle qu'on la retrouve dans le salut militaire.

Pendant que les diplomates du monde entier continuaient à s'accrocher comme à une ultime planche de salut au plan de paix saoudien pour le Proche-Orient, les combats s'intensifiaient en Cisjordanie où au moins 12 Palestiniens et un Israélien ont été tués hier et plus d'une centaine de Palestiniens, blessés.

Libération – Article du 1er mars 2002

Ciba trouve son salut dans le giron du numéro un mondial de la chimie, BASF. Le groupe suisse a beaucoup souffert de la hausse des cours des matières premières et du prix de l'énergie au premier semestre 2008.

Le Figaro – Article du 16 septembre 2008

438. Passer un savon

Réprimander.

Autrefois, lorsque les femmes se retrouvaient autour du lavoir communal, lieu d'échanges d'informations, de potins et de médisances diverses, elles y faisaient la lessive à l'aide de savon, certes, mais elles s'aidaient aussi souvent d'un battoir,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

large palette de bois destinée à battre le linge pour en extraire les impuretés.

C'est d'une telle image qu'est venue, au XVII^{e} siècle, l'expression « laver la tête (à quelqu'un) », d'abord au sens de « battre, donner des coups » puis simplement de « réprimander ». Puis dans le prolongement de l'idée, au début du XVIII^{e} siècle, le mot « savon » a désigné une réprimande, souvent sévère, et a été accompagné non seulement du verbe « passer », mais aussi de « donner » ou « prendre », selon la situation.

Mais une vieille dame, dont l'appartement donne dans la cour, dit que tout le quartier entend, quand il se fait passer un savon par la mère, de bonne heure le matin ou assez tard le soir.

Georges Haldas – L'air natal – L'Âge d'Homme – 1996

439. Séance tenante

Immédiatement, sans délai.

Si je vous dis céans que « séance » vient du verbe « seoir », est-ce que cela va vous asseoir sur votre séant ? « Seoir », apparu au XI^{e} siècle, signifiait « être assis ». Par son étymologie (le latin sedere), il est lié au verbe « (s') asseoir » ainsi qu'à « siège » d'où vient le verbe « siéger ». Or, une séance n'est-elle pas une réunion de personnes venues là pour accomplir ou décider quelque chose, une réunion de gens qui, sans surseoir, « siègent » posés sur leur « séant » ?

Quant à « tenante », c'est simplement l'adjectif issu du participe présent du verbe « tenir » ; il veut donc dire « qui se tient ». De fait, le sens normal mais ancien de « séance

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tenante » est « la séance qui est en train de se tenir » ou bien « au cours de la séance ». Cette forme est apparue au tout début du XIXe siècle. C'est au milieu du même siècle qu'elle a pris le sens moderne, au figuré. Car si la séance est tenante, c'est qu'elle a lieu en ce moment même, immédiatement, tout de suite.

Le site Internet du quotidien francophone Le Soir embrayait en milieu de matinée en annonçant que la joueuse [Justine Henin] « a décidé d'arrêter sa carrière séance tenante ».

Le Point – Article du 14 mai 2008

440. Aller à la selle

Déféquer.

Si l'expression en elle-même n'est plus trop utilisée à notre époque (on en trouve plein d'autres variantes plus ou moins poétiques), la désignation de ce qu'on abandonne au petit coin est toujours vivante puisqu'on parle, par exemple, d'analyses de selles.

Mais qu'en pensent le cavalier ou le coureur cycliste qui posent leurs fesses sur une selle ? Eh bien, aussi étrange que cela puisse paraître, le lien entre ces deux selles est très fort. Si l'expression date du XVe siècle, le mot « selle » nous vient du XIIIe, issu du latin sella qui désignait un siège, plus précisément le siège des artisans qui travaillent assis ou le siège des professeurs, mais aussi le siège du cavalier ou, autrement dit, la selle du cheval (à une époque où la bicyclette n'existait pas encore). Lorsque le mot apparaît en français, il sert aussi à nommer une chaise percée, une de celles sur lesquelles certaines personnes aisées s'asseyaient pour y faire leur grosse commission, éventuellement recueillie dans un pot placé dessous, chaise qu'on appellera

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

successivement selle aisée, selle nécessaire puis selle percée.

C'est par cette chaise, l'ancêtre de notre toilette, qu'à la fin du XIVe siècle, « selle » (au singulier) en est venue à désigner les excréments. Et c'est de ce mot qu'est née notre expression, un peu plus tard.

Certains prétendent que « comment allez-vous ? » était autrefois un raccourci poli pour demander « comment allez-vous à la selle ? », pour s'enquérir de la santé de la personne à qui on pose la question. Mais si cette explication est présente sur de nombreux sites Web, ou dans certains ouvrages récents, je n'ai pour l'instant trouvé aucune source ancienne digne de foi qui la confirme.

Depuis quatre ans, ce malade a des hémorroïdes qui lui occasionnent de la constipation et des douleurs quand il va à la selle. Ces douleurs se prolongent parfois quelques heures après la défécation.

La presse médicale belge – 1850

441. Faire semblant de/ne faire semblant de rien

1. Faire comme si, laisser paraître, feindre de.

2. Faire comme si de rien n'était, ne manifester volontairement aucune réaction.

Ces deux expressions datent de la fin du XIIe siècle. « Semblant » est la forme substantivée du participe présent du verbe « sembler », lui-même issu du bas latin similare,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« être semblable ». Dès le XIe siècle, le verbe signifie de manière générale « présenter une apparence ». En ancien français, on disait « montrer semblant » pour « simuler ».

Bizarrement au premier abord, si on se rapporte à la simulation, « montrer bel semblant », voulait dire « faire bon accueil » ; mais si on prend « sembler » pour « paraître », alors on comprend que « bel semblant » puisse signifier quelque chose comme « bon accueil », l'hôte faisant tout pour paraître sympathique.

Même si les deux expressions paraissent s'opposer, les personnes concernées adaptent leur attitude de manière à faire croire quelque chose à leur entourage.

À partir de là, si l'enfant ne s'investit pas, il ne se passe rien. Mais s'il met son énergie et son imagination en route, il peut faire semblant qu'il est le pirate ou le coiffeur. Jouer des rôles. Ça ne fait pas appel à la dextérité, comme les Legos, ça rejoint l'imaginaire.

Marie Allard – « Playmobil a 40 ans » – La Presse, 4 novembre 2014

Quand Huriel nous eut quittés, nous fîmes promenade et conversation avec Joseph ; mais, pensant qu'il était content de m'avoir vu, et le serait encore plus de se trouver seul avec Brulette, je les laissai ensemble, sans faire semblant de rien, et m'en allai rejoindre le père Bastien pour m'occuper à le voir travailler.

George Sand – Les maîtres sonneurs – Folio – 1979

---

1 Dès le XIIIe siècle, la grosse marmite servant à faire cuire les aliments s'appelait un pot. Et c'est d'ailleurs de ce pot-là que viennent le pot-au-feu et le potage. Mais pas le pot aux roses*. Ni le poteau rose. Pas plus que le pot au noir.

2 À partir du XIXe siècle, un navire « en petite rade » était au mouillage près du port, tandis qu'un navire « en grande rade » en était éloigné.

3 Pour enfoncer encore le clou, Furetière au XVIIe siècle (époque de l'apparition de l'expression) indiquait « Fame…, renommée, réputation. Il n'est en usage qu'en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cette phrase de pratique : Rétabli en sa bonne fame et renommée. »

4 L’expression « planche de salut » vous en dira plus là-dessus.

442. Un coup de semonce

Un avertissement ou une mise en garde, souvent accompagné d'une menace.

« Semonce » est un substantif issu du participe passé du verbe « somondre », au XI^e^ siècle, devenu « semondre » au siècle suivant. Ce verbe a eu plusieurs significations au cours du temps : au XI^e^, il voulait dire « inviter quelqu'un à faire quelque chose » ou bien « convoquer les vassaux » ; au XII^e^ siècle, il signifiait « sommer quelqu'un de s'expliquer sur un fait » ; au siècle suivant, c'était « convoquer en justice », puis au XV^e^ siècle, on l'utilisa pour « avertir en adressant une réprimande » et au XVII^e^ siècle, pour « réprimander ». Si « semonce » a suivi la plupart de ces significations, c'est à partir du XVI^e^ siècle qu'il équivaut à « avertissement ». Au début du XVIII^e^ siècle, dans la marine, la semonce est un ordre donné à un navire de montrer ses couleurs, autrement dit de hisser le drapeau qui permet d'en connaître l'origine.

Le « coup de semonce » est alors le premier coup de canon, tiré à blanc ou loin de la cible, qui intime l'ordre à un autre navire d'affaler les voiles, de s'arrêter et de hisser des couleurs. Avec la menace implicite que si l'ordre n'est pas respecté, les prochains coups de canon serviront à couler le bateau.

Depuis le début du XIX^e^ siècle, notre coup de semonce est, hors du domaine maritime et de manière figurée, devenu un avertissement, souvent assorti d'une menace dans le cas où la sommation ne serait pas respectée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Voyant cela, le lieutenant n'avait eu d'autre alternative que de saisir et brandir son mousquet vers le ciel. Il avait fait feu. Coup de semonce pour inciter les citoyens et citoyennes à respecter l'ordre.

Louis G. Lafontaine – La berceuse de Notre-Dame – Mon petit éditeur – 2011

443. Avoir du sex-appeal

Avoir un certain pouvoir d'attraction sexuelle.

L'absence de « e » à l'extrémité de « sex » aura mis la puce à l'oreille* des anglicistes confirmés, car le mot nous vient bien d'Angleterre, vers la fin des années 1920.

Si le sens de « sex » ne laisse aucun doute, le mot « appeal », lui, correspond à « attrait ». Autrement dit, le sex-appeal s'utilise en général à propos d'une personne (le plus souvent une femme) qui excite le désir (en 1927, le mot avait pour traduction littérale « appel du sexe »).

Cette appellation a un peu vieilli, au bénéfice, si l'on peut dire, de qualificatifs différents (être sexy). Surtout, elle a souvent servi de remplacement à la version française plus douce et à la connotation sexuelle moins marquée « avoir du chien ».

Sauf, dit-il, qu'elle a un petit ami qui s'appelle Rusty Godowski. C'est mon élève en cours de danse. Et je puis vous assurer que ce petit blanc-bec a du sex-appeal à revendre !

Gore Vidal – Myra Breckinridge – L'Âge d'Homme – 1988

444. Couper le sifflet

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Laisser coi.

Voilà une expression qui, lorsqu'elle est apparue au XVI^e^ siècle, avait un sens autrement plus barbare. En effet, à cette époque, « sifflet » désignait au figuré le gosier, cet endroit où passe la trachée par laquelle on respire et qui peut siffler, pendant certaines maladies. Alors couper le sifflet n'avait d'autre signification que celle d'« égorger », ce qui était une excellente manière d'empêcher quelqu'un de s'exprimer. On trouvait aussi « serrer le sifflet » pour « étrangler ».

C'est au cours du XVIII^e^ siècle que le sens s'est fortement atténué pour devenir celui d'aujourd'hui, lorsqu'on empêche une personne de s'exprimer en raison de l'étonnement, l'indignation ou la peur qu'on lui inflige.

« Pardieu ! s'écria Sancho, voilà ce qui s'appelle répondre. N'ajoutez plus rien, mon cher maître : vous avez coupé le sifflet à ce beau monsieur qui nous dit qu'il n'y a point de chevaliers errants, point de géants, point de fantômes. »

Cervantes – Don Quichotte de la Manche – Points – 2001

445. Ce n'est pas une sinécure

1. Ce n'est pas une situation, un emploi, quelque chose de facile ou de tout repos.
2. Ce n'est pas une mince affaire.

Peut-on réellement considérer cette phrase comme une expression ? Car on la prononce simplement comme un constat, pour désigner une situation qui n'est pas… une sinécure.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C’est un peu comme si vous disiez, en voyant un vélo, « ce n’est pas une voiture » ou bien, en voyant un poisson rouge, « ce n’est pas un mammouth ».

Le mot « sinécure » date du début du XIXe siècle. Selon Le Grand Robert, il vient du latin sine cura, abréviation de beneficum sine cura qui signifiait « bénéfice ecclésiastique sans souci, sans travail ». Il s’emploie à propos d’un travail où on est bien payé sans avoir à fournir beaucoup d’efforts ou plus généralement à propos d’une situation dans laquelle aucun effort n’est attendu. Par extension, il signifie aussi une « chose sans importance ou insignifiante ».

De nos jours, on peut fréquemment rencontrer le contresens « Quelle sinécure ! » pour indiquer une situation désagréable, quelque chose de négatif. Peut-être utilisée d’abord comme antiphrase, cette locution est maintenant un véritable contresens, la signification du mot « sinécure » n’étant généralement pas connue.

Tous les restaurateurs vous le diront : ouvrir un restaurant et le faire tourner, ce n’est pas une sinécure. Laurent Caraux a répété l’exercice plus de 75 fois dans sa vie. C’est dire l’énergie et la fibre entrepreneuriale de cet homme de soixante-et-un ans.

Les Échos – Article du 18 avril 2011

446. Une bête de somme

Une personne effectuant des travaux pénibles avec beaucoup d’acharnement.

Une bête de somme n’est nullement un spécialiste des additions. Car depuis le XIIe siècle, la somme est la charge que peut porter un cheval ou un mulet. C’est pourquoi, au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XVIe siècle, est apparue la locution « bête de somme » pour désigner « une bête de charge qui porte des fardeaux ».

C'est parce que la bête de somme est lourdement chargée et éventuellement exploitée sans vergogne par son propriétaire, que la locution a, à partir du XVIIIe siècle, été utilisée au figuré pour désigner une personne effectuant des travaux pénibles, que ce soit volontairement ou sous la contrainte. Au XVIe siècle, on disait aussi « servir à sac et à somme » pour dire « être soumis à des corvées ».

Il serait faux de croire qu'Alexandre le Bienheureux (1967), d'Yves Robert, préfigure Mai 68, mais on ne peut s'empêcher d'y voir un joli pied de nez au système capitaliste, un hommage sourire en coin à l'exquise paresse qui évite ainsi à l'homme de se transformer en bête de somme.

André Lavoie – « Prendre son temps » – Le Devoir, 12 décembre 2009

447. Une chasse aux sorcières

Persécution organisée et généralement injuste (très souvent par un gouvernement contre ses opposants).

Les chasses aux sorcières existent depuis bien longtemps, puisque, pour prendre le cas de la France, la première sorcière à brûler sur le bûcher le fut en 1275 à Toulouse. En effet, de tout temps, mais pas dans toutes les communautés, ceux qui étaient accusés d'avoir des pouvoirs surnaturels ou néfastes ont été pourchassés et éliminés.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Toujours est-il que notre expression date du milieu du XX^{e} siècle et qu'elle nous vient de l'écrivain et dramaturge américain Arthur Miller au moment du maccarthysme après la Seconde Guerre mondiale. À cette époque, on observait aux États-Unis une volonté de neutraliser tous ceux qui de près ou même de très loin pouvaient passer pour des communistes ou leurs sympathisants. En 1952, Arthur Miller créa avec Les sorcières de Salem, une allégorie du maccarthysme à partir d'un événement survenu dans l'Amérique puritaine du XVII^{e} siècle.

En 1692, à Salem Village (devenue Danvers aujourd'hui), des jeunes filles se mirent à accuser d'autres villageois d'être des sorciers et de les avoir envoûtées. Les accusations furent prises pour argent comptant et les accusés durent choisir entre avouer ou être pendus. Cette farce tragique fit tache d'huile et s'étendit rapidement à de nombreux villages et villes environnantes, touchant même Boston.

C'est cette persécution injuste (il n'y avait pas plus de sorciers que de poissons faisant de la bicyclette) devenue une page de l'histoire américaine qui fit écrire encore plus tard à Arthur Miller : « Plus je lis des choses sur la panique de Salem, plus j'y trouve des correspondances avec ce qu'il s'est passé dans les années cinquante. »

Mais les intervenants s'alarment surtout de la « pression médiatique » qui s'abat contre ceux qui expriment un point de vue « anticonformiste ». « Une véritable chasse aux sorcières », s'insurge Christian Vanneste qui analyse longuement les rouages de la « pensée unique ».

Politis – Article du 13 mai 2011

448. À vos souhaits !

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Formule traditionnelle adressée à une personne qui éternue.

Mais d'où vient donc l'habitude de cette expression équivalente à « Dieu vous bénisse ! » ? Malheureusement, il n'y a aucune certitude. Voici trois des explications que proposèrent les linguistes. Il en existe quelques autres.

Selon Théodore de Jolimont, linguiste du début du XIX^{e} siècle, l'expression remonte à très loin. Dans la mythologie, tout comme dans les croyances chrétiennes et juives, la première réaction du tout premier homme aurait été d'éternuer. Par la suite, ce serait donc « logiquement » devenu le premier réflexe de tout nouveau-né. Or, que souhaiter de mieux à un bébé que d'être béni par Dieu et que tous ses futurs souhaits se réalisent ?

Autre explication : l'éternuement aurait aussi été le tout dernier acte d'un mourant, car Adam serait mort en éternuant, ainsi que tous ses descendants jusqu'à ce que le patriarche Jacob demande à Dieu de faire cesser cette mauvaise habitude, un signe de joie (la naissance) ne pouvant aussi être un signe de deuil. Mais même si, grâce à Dieu, l'éternuement du mourant a disparu, l'habitude de bénir celui qui va se présenter devant son Créateur est restée.

Enfin, il faut aussi savoir qu'il n'y a encore pas si longtemps, en Angleterre et en Écosse, les nourrices croyaient que, tant que l'enfant n'avait pas éternué, il était habité par les fées et comme ensorcelé. Il fallait donc user de stratagèmes pour que l'enfant éternue trois fois, seul moyen de le débarrasser des mauvais esprits. On notera que si les explications varient, dans les trois cas cités l'éternuement du nourrisson à la naissance est toujours présent.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Birotteau fit un geste pour le prier de mettre sa casquette.
« Je n'en ferai rien, je ne me couvrirai pas que vous ne soyez assis et couvert si vous êtes enrhumé ; ma chambre est un peu froide, la modicité de mes revenus ne me permet pas… À vos souhaits, monsieur l'adjoint. »
Birotteau avait éternué en cherchant ses actes, il les présenta, non sans dire, pour éviter tout retard, que monsieur Roguin, notaire, les avait rédigés à ses frais.
Honoré de Balzac – César Birotteau – Folio – 1990

449. Être dans ses petits souliers

1. Éprouver une sensation d'inconfort due à une situation embarrassante.
2. Être mal à l'aise.

C'est à la fin du XI^e^ siècle que le mot « soulier » désigne une chaussure. Mais, contrairement à ce qu'on pourrait penser, au vu de l'usage moderne du mot qui désigne plutôt une chaussure couvrant bien le pied, il a été utilisé aussi bien pour des chaussures ouvertes (des sandales par exemple) que pour des chaussures plus ou moins fermées (souliers de bois, pour des sabots).

Au début du XIX^e^ siècle apparaît « être mal dans ses petits souliers », qui signifie « être malade ». Cette métaphore liée au soulier qui blesse parce qu'il est mal ajusté ou trop petit date du siècle précédent où l'on trouvait déjà quelques expressions comme « c'est là que le soulier me blesse » (où « soulier » est aujourd'hui remplacé par « bât ») ou « chacun sait où le soulier le blesse » pour « chacun connaît les failles

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de son caractère ». L'image du soulier trop petit, donc inconfortable, reste évidente dans notre version de l'expression, qui est attestée en 1830, métaphore qui peut s'utiliser dès que quelqu'un est très mal à l'aise, quelle qu'en soit la raison.

Que se passait-il ? Avait-il bien préparé son allocution ? Il s'excusa, disant qu'il ne pouvait plus continuer, et se retira. Ça commençait bien, je me sentais mal parti et dans mes petits souliers.

André Rocheblave – Les Châtaignes blanches : une famille protestante dans les Cévennes du xx^{e} siècle – 2008

450. Cracher dans la soupe

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Critiquer en mauvaise part ce dont on tire avantage.

Beurk ! Chacun est libre de cracher dans sa propre assiette de soupe, mais il n'est pas vraiment bienséant de le faire dans celle du voisin.

La soupe, c'est ce qui nourrit donc, plus largement et au figuré, ce qui permet de vivre. Elle symbolise aussi le profit (notion qu'on retrouve dans « par ici la bonne soupe ! » qui signifie quelque chose comme « à moi les bénéfices/les avantages ! »). Alors cracher dessus ou dedans, avec toute la connotation de mépris que cette action peut avoir, c'est montrer vraiment peu de considération pour cette « nourriture » pourtant indispensable ou pour les avantages ou bénéfices qu'on peut en tirer. Cette expression est utilisée depuis le début du XIX^{e} siècle.

« Ces déclarations, c'est pire que de cracher dans la soupe, c'est un manque de respect pour un métier que je considère comme sacré », dit Abdellatif Kechiche qui s'en prend directement à Léa Seydoux : « Pourquoi est-elle venue à Cannes pleurer, remercier, monter les marches, passer des journées à essayer des robes et des bijoux ? Quel métier fait-elle ? »

Agence France-Presse – « La vie d'Adèle ne devrait pas sortir, selon son réalisateur » – La Presse, 25 septembre 2013

451. Un sous-fifre

Employé subalterne.

Pour que le mot « sous-fifre » apparaisse, encore fallait-il qu'il y ait un fifre, comme quand on évoque un sous-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lieutenant, une sous-préfecture ou un sous-bois, par exemple.

Or, au cours des quelques décennies passées, avez-vous déjà entendu quelqu'un se faire passer pour un fifre ou se faire appeler fifre ? C'est peu probable ! Et pourtant… En remontant dans le temps, on commence à trouver le sous-fifre au tout début du XX^{e} siècle, au sens de « novice » ou « apprenti ». Notre signification actuelle en découle directement, car quand on a besoin qu'un service soit correctement rendu ou qu'une décision soit prise, on ne va évidemment pas s'adresser à un novice.

C'est vers les années 1880 que le fifre désigne entre autres un homme maladroit, comme l'est le novice dans le métier qu'il apprend, ou bien une personne sans énergie. D'où le lien, encore avec notre sous-fifre, au sens assez méprisant. Mais le fifre était aussi un liard, une monnaie de très faible valeur (le quart d'un sou) dont le nom était utilisé dans des expressions négatives comme « ne pas avoir un liard » pour « ne pas avoir d'argent ».

On commençait à trouver ici un sens de petitesse qui nous vient en fait de « fiferlin » ou « fifrelin », dont dérive « fifre », mot qui désignait une petite chose ou de la monnaie de très faible valeur. C'est cette valeur ténue qui a dérivé vers la petitesse, ou faiblesse, d'une compétence ou d'un pouvoir qu'on retrouve aujourd'hui dans notre sous-fifre.

Enfin, « fifrelin » dériverait de l'allemand Pfifferling qui veut dire « girolle » (on se demande quel lien il peut y avoir avec un champignon), mais aussi « fétu » ou « chose sans valeur » employé dans ce dernier sens dès le XVI^{e} siècle dans la locution das ist keinen Pfifferling wert qui signifiait « cela ne vaut rien » et dont la version française est « ça ne vaut pas un fifrelin ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Et qui pourrait vous vouloir du mal ?
– Joseph Conrad.
– Conrad ? Vous connaissez Joe ? Le sous-fifre du consulat de France à Bangkok ! s'exclama Gilet.
– Conrad est plus qu'un sous-fifre, Éric. Il manigance tout un tas de choses et m'en veut à mort pour ce que je lui ai fait.
Jean-Luc Bermond – Fleur de pavot – Le Plein des Sens – 2004

452. Casser du sucre sur le dos (de quelqu'un)

Dire du mal (de quelqu'un) en son absence.

Les absents ont toujours tort, c'est bien connu. Et nombreux sont ceux dont les oreilles doivent siffler dès qu'ils ont le dos tourné.

Dans cette expression, on trouve deux parties intéressantes. Il est inutile de s'attarder sur le sucre, tout le monde sait ce que c'est. Quant à « sur le dos », c'est ce qui permet de faire porter le fardeau d'une responsabilité quelconque à quelqu'un. Et comme ce dernier n'est pas là pour se défendre, c'est plus facile.

L'explication de « casser du sucre » pose un problème légèrement plus épineux. Autrefois, non seulement le sucre était un complément alimentaire de luxe (l'expression ne vient donc pas des quartiers pauvres), mais on ne trouvait pas de belles boîtes rectangulaires remplies de beaux petits morceaux parfaitement taillés et superbement alignés. On disposait plutôt d'un bloc (un pain) de sucre qu'il fallait casser en petits morceaux, au fur et à mesure des besoins.

C'est donc dans une telle situation qu'on « casse du sucre » ! Mais quel peut bien être le lien avec les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

méchancetés débitées en l'absence du principal intéressé ? Bien que peu facile à faire, on a tout de même trouvé une piste, même si elle n'est pas confirmée par des écrits passés.

Au XIX^e^ siècle, le verbe « casser », parmi ses nombreux usages argotiques, signifiait aussi « médire » ou, plus exactement, « révéler des choses désagréables sur quelqu'un ». On en retrouve une version dans « casser le morceau » qui, chez les brigands, voulait dire « avouer » ou « dénoncer un complice ». Par ailleurs, il y a bien plus longtemps encore, des paroles sucrées étaient des « paroles flatteuses ». Alors, il n'est pas impossible que, par antiphrase, en mêlant cette signification du verbe « casser », en lien avec ce pain de sucre qu'il faut briser, et le contraire de « paroles flatteuses », on ait abouti à « casser du sucre » qui est apparu au cours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle.

C'est à la fin du même siècle que le complément « sur le dos » a été ajouté. On peut y voir un mélange à la fois du poids des médisances qu'on fait porter à l'absent sur son dos, mais aussi le fait que ces méchancetés sont dites dans son dos, c'est-à-dire en son absence, soit, en fin de compte, à l'image du pain de sucre qu'on casse sur son dos.

Elles se mettaient à casser du sucre sur le dos des uns et des autres. Elles passaient en revue toutes nos connaissances, et nul ne trouvait grâce à leurs yeux.

Mikhail Saltykov-Chtchédrine – Le bon vieux temps – L'Âge d'Homme – 1997

453. Faire un tabac

Obtenir un franc succès.

L'origine de cette expression, attestée à partir de 1970, n'est pas certaine. Elle est cousine d'« avoir le gros tabac » qui, au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

début du XX^{e} siècle, signifiait « être très applaudi », pour un comédien de théâtre.

Outre celui du tabac à priser ou à fumer, le mot « tabac » a eu de nombreux sens depuis le début du XIX^{e} siècle. On en retrouve une partie dans les locutions « passer à tabac » (rouer de coups) et « coup de tabac » (un orage soudain qui malmène un bateau en mer).

Ces deux dernières expressions sont issues des formes occitanes tabassa ou tabasta (pour « frapper à grands coups », « cogner », mais aussi « faire du bruit »), formes qu'on retrouve maintenant dans « tabasser ». C'est ce « tabas » qui, par homonymie, aurait été confondu ensuite avec « tabac ».

Si cette étymologie est la bonne, alors c'est que le bruit du tonnerre qui roule (celui du coup de tabac) a pu être comparé à la salve d'applaudissements que reçoit celui qui fait un tabac. On peut aussi penser aux coups donnés avec le pied pour accompagner les applaudissements et faire un maximum de bruit pour exprimer son appréciation du spectacle. Cette hypothèse est renforcée par le fait qu'une claque, en langage de théâtre, était un ensemble de claqueurs, des gens payés pour applaudir. Et les applaudissements sont bien une succession de claques, donc de coups, de ceux qu'on peut donner à quelqu'un qu'on passerait à tabac.

Il existe aussi la version « en faire tout un tabac » qui signifie « en faire toute une histoire ». Mais c'est une autre histoire…

Il s'agit d'un premier album en quatre ans pour l'auteure-compositrice-interprète, qui avait fait un tabac avec sa chanson 1234, tirée de l'album The Reminder (2007). Feist présentera quelques spectacles en Europe et aux États-Unis avant de rentrer au Canada.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La Presse canadienne – « Feist sera à Montréal et à Québec en décembre » – Le Devoir, 3 août 2011

454. Passer à tabac

Rouer de coups.

Molière, dans son Don Juan, a écrit : « Il n'est rien d'égal au tabac ; c'est la passion des honnêtes gens ; et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. » Autant dire que l'avis sur les paquets de cigarettes a quelque peu changé depuis.

Si l'on compare la forme « passer à tabac » avec « passer à la moulinette » ou « passer au fil de l'épée », on se demande si le tabac de notre expression a bien un lien avec ce qui a d'abord été considéré comme une herbe médicinale. Il se trouve que ce n'est pas vraiment le cas. Si cette expression ne date que du dernier quart du XIX^{e} siècle, son origine remonte au radical -tabb – qui exprime l'idée de frapper et qu'on trouve dès le XIII^{e} siècle dans des dialectes du sud de la France, en Provence et en Occitanie, et dès le XV^{e} dans plusieurs verbes dont « tabuster » qui voulait dire « battre » ou « frapper ».

C'est avec ce radical qu'un « tabas » argotique est apparu (il donnera le verbe « tabasser » au début du XX^{e} siècle), vite remplacé par l'homophone « tabac », par croisement avec le nom de l'herbe, et ce, même si le mot a déjà désigné « une volée de coups ». Ce qui suffit alors à expliquer l'usage de ce tabac-là avec « passer à » au sens de « soumettre à l'action de », rôle qu'aurait eu du mal à remplir le tabac à rouler ou à chiquer.

Même si elle est probablement fausse, il faut savoir qu'il existe une autre explication qui viendrait de l'époque où

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vidocq, ancien bagnard devenu chef de la Sûreté de Paris, imposait à ses hommes d'extorquer rapidement les aveux des présumés coupables.

Ceux qui réussissaient, donc qui employaient des moyens un peu radicaux, étaient récompensés par un paquet de tabac. D'où la dénomination des interrogatoires musclés.

Ce gars a été passé à tabac, peut-être battu à mort et poussé dans l'eau après. Ça ne ressemble pas à un accident, crois-en mon instinct.

Sylvain Forge – La Ligne des rats – L'Harmattan – 2009

455. Faire table rase

1. Considérer comme nulles et inexistantes des idées de conduite adoptées précédemment, les rejeter en bloc.
2. Reprendre de zéro une procédure de recherche de quelque chose (explication, solution, criminel…).

Le premier sens proposé n'apparaît que dans le Dictionnaire de l'Académie française de 1835. Et pourtant, la métaphore de la table rase qui représente une forme de virginité nous vient de bien plus loin.

Pour commencer, on peut noter que « ras », adjectif datant du XII^{e} siècle, nous vient du latin rasus, issu du verbe radere qui signifiait « raboter » ou « raser ». D'abord sous la forme « res », il nous en est resté « rez » qu'on trouve dans « rez-de-chaussée ». Ce « ras » a donc commencé par qualifier une pleine mesure (« remplie à ras bord », dit-on aujourd'hui)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avant de désigner également au XIVe siècle une surface lisse et unie, celle qui nous intéresse ici.

La notion de « table rase » nous vient du latin tabula rasa qui désignait une tablette de cire vierge, sans aucune inscription ; Aristote en a fait une métaphore de l'âme à la naissance, vierge de toute connaissance et de toute idée. On retrouvera cette image du support vierge au XVIIe siècle en philosophie. L'expression « faire table rase », elle, date bien du XIXe siècle. Elle reprend l'idée de la virginité, mais volontairement provoquée : on efface tout et on recommence.

Il est temps, a soutenu M. Landry, de faire table rase et de recommencer le débat sur des bases plus solides. « Le gouvernement a mené le dossier de façon catastrophique. C'est un gâchis. Il faut reprendre ça à zéro. Il est dans l'intérêt collectif d'aller au fond des choses. »

La Presse canadienne – « Gaz de schiste – Bernard Landry salue l'entrée en scène de Bouchard » – Le Devoir, 28 janvier 2011

456. Rendre son tablier

1. Refuser de poursuivre son service.
2. Quitter son emploi, abandonner.

Lorsqu'un domestique porte un tablier, il est assez logique que, pour manifester son intention de s'arrêter de travailler, il l'enlève et le rende à son employeur. Il n'en fallut pas plus pour que, de son sens initial, notre expression prenne la signification de « démissionner », même pour quelqu'un ne portant pas de tablier.

Selon Lorédan Larchey, cette expression apparaît à la fin du XIXe siècle (on disait « quitter son tablier » un siècle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

auparavant), à une époque où le personnel de maison portait effectivement plus facilement le tablier que de nos jours.

Après l'Allemand Bertie Vogts qui a démissionné de son poste de sélectionneur du Nigéria, son compatriote Reinhard Fabisch n'a pas voulu quitter son pays, où il séjourne depuis deux mois, et a rendu son tablier à la Fédération béninoise de football.

L'Équipe – Article du 1er mai 2008

457. Sans tambour ni trompette

Discrètement, secrètement, sans bruit.

Vous pouvez toujours essayer de jouer du tambour ou de la trompette sans vous faire repérer ou sans déranger vos voisins, vous n'y arriverez pas, sauf si vous êtes dans un colloque de sourds. Car, comme tous les instruments de musique (on oublie les modernes et électroniques sur lesquels on peut brancher un casque), ces deux-là sont bruyants.

Par ailleurs, à moins que vous ne vous éclatiez pas le tibia sur le coin de la table basse ou ne fassiez pas tomber le vase Ming de l'hôte, lorsque vous vous éclipsez sans tambour ni trompette d'une soirée inintéressante, c'est que vous le faites discrètement, de façon à ne pas vous faire remarquer.

Autrefois, les troupes militaires partant à l'assaut de l'adversaire étaient accompagnées de musiciens, tambours et trompettes principalement, chargés de donner du cœur au ventre de ceux qui partaient à l'abattoir. En cas de mauvaise

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fortune, la retraite pouvait aussi être accompagnée par ce qui restait des musiciens. Mais lorsque la troupe devait décamper le plus discrètement possible, il va de soi qu'il était hors de question d'ajouter du bruit à celui des mouvements. Dans ce cas, les soldats partaient sans tambour ni trompette.

Venue du monde militaire en 1650, mais précédée un peu avant par « sans trompette et sans tambour », cette expression s'est généralisée à toute action effectuée discrètement ou secrètement.

Québec solidaire a lancé sa campagne sans tambour ni trompette, mercredi à Montréal, sa porte-parole Françoise David s'étonnant du ton déjà agressif du chef libéral Philippe Couillard. Malgré tout, elle a dit espérer une campagne d'idées, au ton modéré et respectueux, afin que les électeurs ne décrochent pas de la campagne.

La Presse canadienne – « Québec solidaire lance sa campagne en espérant un ton modéré et des idées » – Le Devoir, 6 mars 2014

458. Tant pis/tant mieux

1. C'est dommage, la chose est regrettable.

2. La chose est très appréciable.

En fait, le pis de ces deux expressions date du XII^{e} siècle et vient du latin pejus, neutre du comparatif pejor qui a donné « pire ». Ce dernier mot a supplanté « pis », qui était aussi un comparatif de « mal » et qu'on ne retrouve plus que dans quelques expressions.

« Mieux » est, bien sûr et depuis bien longtemps, le comparatif de « bien ». La forme « melz » existe depuis 881 ; elle est devenue ensuite « mielz » mais aussi « miels », « mialz » ou « mieulx ». « Mieux » est attesté dès le début du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XIIIe siècle. Les deux locutions adverbiales, elles, datent du XVIe ou du XVIIe siècle.

On peut maintenant s'interroger sur la signification de « tant ». Malheureusement, les lexicographes ne sont généralement pas diserts sur ce sujet ; mais selon certains, il faudrait y voir une forme raccourcie de « tellement bien ». La notion de quantité qu'évoque « tellement » est remplacée par « tant » (qui désigne aussi souvent une quantité) et, pour en accentuer la force, le « bien » remplacé par « mieux » (et l'équivalent négatif pour « pis »).

Avec la fatigue et l'émotion, Jules réagira-t-il au traitement ? Sera-t-il à nouveau dans l'obligation de se coucher ici ? Tant pis pour le jardin ! Tant pis pour les asperges et pour le reste ! Il terminera son œuvre si la maladie le lui permet. Ou bien il attendra de l'aide, un jour prochain peut-être !

Christaline Océan – Les hirondelles sont parties – Le Manuscrit – 2010

« Je ne peux comprendre que des fonctionnaires aient accepté d'injecter 15 millions en subventions dans une usine de fil bas de gamme à Drummondville, a-t-il ajouté. C'était écrit dès le départ que ça ne marcherait pas. Tant mieux si cela a marché pendant quatre ans, et tant mieux pour les travailleurs si effectivement la fermeture n'est que temporaire. »

« Worldbest ferme ses portes » – Le Devoir, 11 mai 2004

459. Sur le tas

Sur le lieu de travail.

Nous savons tous ce qu'est un tas. Officiellement, c'est un amas, une masse informe de substances généralement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lourdes comme des pierres, du sable, de la terre, du bois, posées au sol sans volonté d'arrangement.

Mais notre grand ami Le Robert nous indique que c'est aussi : « Des matériaux de construction rassemblés sur le lieu même où l'édifice va être bâti. » Et c'est cette dernière signification qu'évoque notre expression, qui date de la fin du XIX^{e} siècle. En effet, le lieu de la construction, c'est aussi le lieu du travail.

Ainsi, une grève « sur le tas » est bien une grève sur le lieu de travail. Et c'est bien « sur le tas » qu'on apprend son métier. Cette notion de tas vient de la maçonnerie où le terme a d'abord désigné l'endroit où étaient taillées les pierres à bâtir, avant de qualifier l'endroit même où les murs étaient construits (« être sur le tas » était synonyme d'« être à pied d'œuvre »*).

L'apprentissage du métier, en fait, relevait donc de ce que l'on nommerait aujourd'hui une formation sur le tas, avec des passages obligés, des opportunités inégales, des espoirs et des découragements.

Pascal Plas – Avocats et barreaux dans le ressort de la cour d'appel de Limoges : 1811-1939 – Presses universitaires de Limoges – 2007

460. Prendre le taureau par les cornes

Affronter un problème avec détermination, sans chercher à le contourner.

Comme vous le savez certainement, le taureau est un animal qui pèse plusieurs centaines de kilos, généralement nettement plus d'une demi-tonne. Or malgré la masse de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'animal, il existe des formes de combat ou de spectacle où des individus s'amusent, en approchant un tel animal par le côté, à lui saisir les cornes et, en s'y agrippant et en forçant sur sa tête, à le faire se coucher à terre.

Noberto Caimo raconte ainsi son voyage en Espagne en 1755 : « J'y ai surtout admiré certains traits singuliers d'un courage et d'une intrépidité extraordinaires, comme de saisir adroitement le taureau par les cornes et de le renverser par terre. » Mais qu'on ne s'y trompe pas, une telle action n'est pas donnée à tout le monde et arriver à un tel but sans être blessé, éventré et tué est d'une grande difficulté. C'est elle que métaphorise notre expression, car il faut effectivement beaucoup de détermination pour s'attaquer de front à un tel obstacle.

Si les lexicographes modernes indiquent que l'expression est apparue sous cette forme au milieu du XIX^{e} siècle, on trouve pourtant dans un ouvrage de Guillaume de Lamberty écrit en 1727 le texte suivant : « C'étoit d'autant qu'il avoit ouï dire au feu Duc de Schomberg, le Père, que d'attaquer la France dans les Païs-Bas, c'étoit prendre un Taureau par les cornes. » Or, il ne fait aucun doute que la forme et le sens y sont bien déjà ceux de notre époque.

Il y a à peine un an, dans la foulée de l'incident Jonathan Roy, des Remparts de Québec, la LHJMQ a pris le taureau par les cornes. « On a parcouru beaucoup de chemin, constate-t-il. Ce qui me rend le plus heureux, ça a été la volonté de toutes les équipes d'emboîter le pas parce que tout changement aurait été impossible sans leur collaboration. »

La Presse canadienne – « LHJMQ : les bagarres sont en voie d'être éradiquées » – Le Devoir, 10 septembre 2009

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

461. Le téléphone arabe

La transmission très rapide d'une information par le bouche-à-oreille.

Cette expression est apparue au cours de la première moitié du XX^{e} siècle (on en trouve des traces écrites en 1943, mais elle est probablement antérieure). Pourquoi « téléphone », alors qu'il ne s'agit que d'une transmission de personne à personne ? Simplement parce que l'information circule si étonnamment vite qu'elle peut donner l'impression que les deux personnes placées aux extrémités de la chaîne de transmission ont utilisé un téléphone. Et aussi, avec un peu d'ironie, pour montrer que même sans moyens de communication évolués, une information peut très rapidement se propager.

Et pourquoi « arabe » ? Parce que l'expression est née par référence aux pays nord-africains pendant la colonisation, pays où, avant que les technologies modernes ne s'y répandent, les informations importantes circulaient déjà très rapidement par le bouche-à-oreille, soit par des messagers ou des informateurs, soit directement à travers la population. Mais on a aussi employé la forme « téléphone de brousse », qui fait cette fois référence à l'Afrique noire où le même genre de transmission orale rapide existe. Cette expression peut aussi avoir un côté péjoratif en raison des presque inévitables déformations successives de l'information lorsqu'elle passe d'une personne à une autre. Pour désigner la même chose, on parle également de téléphone kabyle, mais ce dernier ne marche que quand la « kabyle » téléphonique n'a pas été vandalisée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La nouvelle tendance publicitaire cherche donc à exploiter un outil de communication vieux comme le monde : le bouche-à-oreille […]. D'après une étude réalisée par McKinsey en 2001, 67 % des ventes sont en effet influencées par le téléphone arabe. Fini le placard publicitaire ou la pub télé dont tout le monde profite pour aller aux toilettes : c'est désormais votre voisin qui vous conseille une marque de voiture […].

Le Nouvel Observateur – Article du 3 juillet 2003

462. Une tempête dans un verre d'eau

Beaucoup de bruit ou d'agitation pour pas grand-chose.

Lorsque la météo signale un avis de tempête, on peut se préparer à une nature véritablement agitée, que ce soient des arbres fortement brassés par le vent, des rivières qui débordent alimentées par des pluies diluviennes ou une mer déchaînée avec d'énormes vagues s'écrasant contre les rochers.

Mais quelles sont la taille et la force des vagues qu'une tempête pourrait bien provoquer dans un verre d'eau ? Ce ne serait qu'une toute petite agitation dérisoire, sans aucun effet dévastateur que ce soit aux limites ou en dehors du verre. Donc en estimant très faibles les chances de tomber un jour sur un verre géant, on peut considérer sans risque de se tromper qu'un avis de tempête dans notre verre d'eau ne serait que beaucoup de bruit pour pas grand-chose et ne risquerait pas de semer la panique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C’est depuis 1849, date de la première attestation de cette expression, que l’homme semble avoir renoncé à trouver de très grands verres pouvant contredire la démonstration.

Tempête dans un verre d’eau ou inquiétude justifiée ? La procédure d’infraction lancée par la Commission européenne samedi contre la France perturbe à la fois les consommateurs et les défenseurs de la langue française. Va-t-on assister à une déferlante de produits étiquetés uniquement en anglais, des chicken wings, hamburgers, crumbles, brownies, et autres milk-shakes, sans même que leur dénomination n’apparaisse en français ?

Le Parisien – Article du 30 juillet 2002

463. Qu’à cela ne tienne !

1. Peu importe !

2. Que cela ne soit pas un obstacle !

Depuis le début du XIIIe siècle, la locution « tenir à » indique un rapport de dépendance, d’effet à cause. Quelques exemples ? En voici : « Il a tenu à peu de choses qu’il ne fût maître de l’Angleterre » (Alexandre Duval, Édouard en Écosse) ou bien « Il ne tiendra qu’à vous que je vous arrache de ce misérable lieu » (Molière, Dom Juan, Acte II, scène 2).

Dans notre expression, « cela » désigne une difficulté ou un obstacle mentionné juste avant dans la conversation et considéré comme de peu d’importance. Celui qui la prononce présume que la difficulté est si petite qu’elle sera très vite résolue ou contournée. Autrement dit, elle importe peu, ce qui explique le premier sens indiqué. Cette forme impersonnelle est apparue à la fin du XVIIe siècle. À l’origine, on disait plutôt : « À cela ne tienne ! »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

– Mais mon terme est payé, je suis ici pour mon argent comme tout le monde, dit-elle en lançant un regard de vipère sur les pensionnaires.
– Qu'à cela ne tienne ! nous nous cotiserons pour vous le rendre, dit Rastignac.
Honoré de Balzac – Le père Goriot – Folio – 1999

464. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras/mieux vaut tenir que courir

1. Une chose obtenue vaut mieux que des choses attendues ou promises.

2. Un avantage réel, même modique, vaut mieux qu'un profit illusoire bien plus considérable.

Tous ceux (et ils sont très nombreux) qui écrivent le premier proverbe sans mettre un « s » à « tiens » présument qu'il s'agit du possessif et comprennent l'expression comme « ce qui est déjà à toi est préférable à ce qui pourrait l'être et qui ne le sera peut-être jamais ». Ce n'est pas faux, mais la forme d'origine s'écrit avec un « s » à « tiens », car il s'agit de la conjugaison à la deuxième personne du verbe « tenir ». Le proverbe signifie donc « ce que tu tiens déjà (dans tes mains) est préférable à ce que tu pourrais tenir plus tard ». De la même façon, le second proverbe indique qu'il vaut mieux tenir quelque chose que courir, peut-être inutilement, après autre chose, même si cette seconde chose peut sembler nettement plus intéressante.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ces deux locutions proverbiales ne sont jamais que des formalisations d'un simple bon sens dont personne ne devrait se trouver départi. La première est citée par le Dictionnaire de l'Académie française de 1835, la seconde par l'édition de 1935, mais elle daterait de la fin du XVIIe siècle.

– Commandant, dit Jambe-de-Bois, j'ai plus de foi dans les pièces de cent sous que mon fils va gagner que dans le trésor dont vous parlez !…
– Soit, reprit le commandant Kelmère, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ; mais il n'en coûte guère d'essayer…

Revue des deux mondes – Tome XLV – 1863

M. Lecoq reprit d'un ton bonhomme et caressant : « Tu es mon ami, et tu sais bien que j'ai toujours eu l'intention de faire ta fortune… Lève-toi.
– Ma fortune ! répéta Mathieu. Hum ! hum ! patron ; avec vous, mieux vaut tenir que courir… On dit ça.

Paul Féval – Les compagnons du silence – Phébus – 1998

465. Être terre-à-terre

1. Avoir un esprit peu capable de se détacher des choses communes.
2. Être prosaïque, matériel, sans ambition.

Cette locution existerait depuis le XVIIe siècle. Selon plusieurs sources, elle a d'abord signifié « à ras du sol » et s'est d'abord employée au sens propre pour les chevaux lorsqu'ils progressent par petits sauts ou pour les danseurs qui exécutent leurs pas sans sauter. Les uns comme les autres en restent toujours très près du sol (la « terre »). À la fin du même siècle, l'expression a pris le sens toujours compris aujourd'hui, pour désigner cette fois une personne dont

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'esprit est incapable de s'élever ou de faire abstraction des contraintes quotidiennes.

Dans son Dictionnaire marin des sentiments et des comportements, paru en 2009, Pol Corvez propose une autre origine nettement plus ancienne puisqu'elle daterait de la fin du XIIe siècle où « aller terre-à-terre » signifiait « naviguer de port en port ». C'est ce qu'on appelle aujourd'hui du cabotage, qui consiste à naviguer sans s'éloigner beaucoup de la terre ferme (cet usage maritime est cité par le Dictionnaire de l'Académie française de 1694 et par Augustin Jal, en 1848, dans son Glossaire nautique). Ce faible éloignement systématique de la terre serait à l'origine du sens figuré.

Pour suivre un cambrioleur sans envergure dont elle s'est éprise, une jeune Marseillaise abandonne son petit garçon aux bons soins de sa sœur cadette, plus terre à terre qu'elle, et de son père veuf, dépassé par les événements.

Mediafilm – « Suzanne » – Le Devoir, 30 mai 2014

466. Par tête de pipe

Par personne.

Cette expression s'utilise familièrement lorsqu'on comptabilise des personnes : « il y aura un demi litre de vin par tête de pipe », par exemple, lors d'un repas.

Au XIXe siècle, la locution « tête de pipe » utilisée seule était péjorative puisqu'elle qualifiait un visage aux traits grossiers, par allusion aux têtes assez grossières sculptées sur le fourneau de certaines pipes.

Puis au XXe siècle, le croisement de « par tête », au sens de « par personne », et de « tête de pipe » a enfanté notre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

locution.

La population de la France avale 230 000 tonnes de friandises par an, soit 3,7 kilos (8 lb) par tête de pipe. Aux États-Unis, c'est le double, et même orgie en Finlande, en Suède ou au Danemark.

Libération – Article du 3 octobre 2008

467. Un travail de titan

Un travail énorme, colossal, gigantesque.

Selon la mythologie grecque, les Titans, au nombre de douze (ou quatorze dans certaines versions), sont des divinités qui ont précédé les fameux dieux de l'Olympe (parmi lesquels Zeus qui était le fils du Titan Cronos et de sa sœur Rhéa). Ils étaient six filles et six garçons, tous des géants, enfants de Gaïa, la Terre, et d'Ouranos, le Ciel.

Cronos détrôna son père après l'avoir émasculé et, comme on lui avait prédit qu'il serait à son tour détrôné par un de ses enfants, il les avala tous au fur et à mesure de leur naissance, sauf Zeus qui lui échappa grâce à une ruse de sa mère Rhéa et qui fut élevé par Gaïa. Une fois Zeus adulte, il réussit à faire régurgiter ses frères à son père et, aidé par eux et les Cyclopes (aînés des Titans, mais rejetés par leur père), il le combattit et prit sa place.

Au cours de cette lutte féroce qui dura dix ans, les Titans voulurent atteindre le ciel où Zeus était réfugié. Pour ce faire, ils entassèrent l'une sur l'autre les trois montagnes les plus hautes de Grèce, l'Olympe, l'Ossa et le Pélion. Même si c'étaient des géants extrêmement forts, l'ampleur de la tâche fut colossale (on peut aussi dire titanesque !). C'est par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comparaison avec cet énorme travail que l'expression est née au milieu du XIX^{e} siècle.

Mais pas de blocage, afin de prendre justement le temps de convaincre ceux qui ne le sont pas de la justesse du mouvement. Un joli travail de titan : passer dans chaque TD et chaque amphi, pour convaincre, avant que le cours ne commence, les étudiants de se mettre en grève, en pariant sur la force des arguments.

Le Monde – Article du 30 novembre 2007

468. À tombeau ouvert

1. À une vitesse très dangereuse.

2. Trop vite.

Cette expression qui date de la fin du XVIII^{e} siècle s'utilise après des verbes indiquant le déplacement comme « galoper » (à l'époque), « rouler », etc.

Il ne faut pas chercher de second degré ici puisque la métaphore doit être comprise au sens littéral : celui qui roule « à tombeau ouvert » va si vite qu'il risque sa vie et va inexorablement et volontairement terminer sa course directement dans le tombeau qui l'attend grand ouvert.

Décollage sur les chapeaux de roue, atterrissage à tombeau ouvert. Au Palais Garnier, à Paris, le Ballet du Bolchoï de Moscou interprète jusqu'au 15 mai Flammes de Paris, une épatante anomalie chorégraphique. Entre ces deux pics émotionnels, on a eu le temps de desserrer sa ceinture à la fin du premier acte pour la revisser d'un coup sec au second, mené dans la fièvre et au triple galop.

Le Monde – Article du 9 mai 2011

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

469. Tomber à l’eau/dans le lac

Échouer, rester sans suite, ne pas aboutir (en parlant d’un projet ou d’une entreprise).

Le symbole de la noyade et de la perte de tout, vie comprise, semble être une explication toute trouvée pour l’image que cette expression véhicule.

On peut aussi facilement imaginer que le fait de laisser tomber à l’eau, au-dessus de la fosse de Milwaukee[1], un objet indispensable pour effectuer une tâche peut nuire quelque peu à sa bonne exécution. Mais l’explication, pour une fois, paraît un peu trop simple. Chronologiquement, vers le XVIIIe siècle, on trouve d’abord l’expression « tomber dans le lac » dont on imagine très bien qu’elle a pu se transformer en « tomber dans l’eau » au XIXe, avant de devenir notre « tomber à l’eau » si familier.

Mais le lac est-il vraiment un lac, à savoir une « grande nappe naturelle d’eau à l’intérieur des terres », comme nous le dit Le Grand Robert ? Eh bien non, probablement pas ! En effet, au XIIe siècle, un « lacs » (qui se prononçait comme la) désignait un nœud coulant destiné à capturer le gibier ou certains animaux nuisibles (« lacs » et « lacet » ayant la même étymologie), et tomber dans le lacs, c’était littéralement « tomber dans le piège », puis, beaucoup plus tard, « tomber dans l’embarras/dans la misère ». Ensuite, au XVIIIe siècle, alors que l’usage du lacs se perdait, sa prononciation s’est transformée en « lac », ce qui a entraîné la confusion avec le plan d’eau en même temps que l’évolution du sens.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

D’après ce cancérologue, « pas de gravité importante, bien qu’il faille traiter cela rapidement ». Je suis inquiet pour mon projet, va-t-il tomber à l’eau avant d’être arrivé à terme ? Le médecin me conseille de continuer une vie normale, sans barrière particulière à mes projets.

Étienne Duchon – D’un opéra à l’autre – Publibook – 2007

470. Tomber enceinte/malade/amoureux…

Passer à l’état de personne enceinte/malade/amoureuse.

Ce qui étonne en général dans cette expression, et qui en justifie la présence ici, c’est l’usage du verbe « tomber », généralement associé à quelque chose de brutal, que ce soit une chute ou un choc, par exemple.

Il faut donc simplement se rappeler que, parmi les nombreuses acceptions de ce verbe multiusages (tomber la veste, tomber une femme, tomber un adversaire, tomber sur quelqu’un, tomber en désuétude, tomber de haut…), il en est une qui signifie « devenir » ou « passer d’un état à un autre » lorsque le verbe est suivi d’un attribut. Et c’est bien ce dont il s’agit ici, la personne passant d’un état « normal » à un autre état où elle est enceinte, malade ou amoureuse, voire les trois en même temps.

Un mois ne s’était pas écoulé que Pava tomba enceinte. Au début elle en fut heureuse, mais avec le temps, elle devint de plus en plus triste et apathique, jusqu’à ce qu’elle finisse par tomber malade.

Milka Bayitch-Podereguine – Le point du jour – L’Âge d’Homme – 1994

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

471. Le torchon brûle

La discorde règne (le plus souvent au sein d'un couple).

On peut facilement concevoir que le torchon qui brûle est un simple symbole de la dispute, même si aucun véritable torchon ne prend feu et si c'est simplement de la vaisselle ou des couteaux bien pointus et tranchants qui volent au travers de la pièce.

Mais c'est voir cette expression avec nos yeux modernes que d'imaginer cela. En effet, dans cette locution qui date de la fin du XVIIIe siècle, le torchon n'est pas celui du ménage. Selon le Dictionnaire historique de la langue française, le premier sens du mot correspondait, au XIIe siècle, à un coup que l'on donne. On peut donc déjà faire un rapprochement avec la bagarre qui s'annonce lorsque le torchon brûle.

Quant au Dictionnaire de l'Académie française de 1798, il dit ceci : « Torchon, se disoit aussi au sens de Torche. De là le proverbe populaire, Le torchon brûle entre eux, ou simplement, Le torchon brûle, pour dire, Il y a entre eux un sujet de discorde allumé. »

Le linguiste Claude Duneton, lui, nous propose autre chose, indirectement lié au tout premier sens de « torchon » : l'expression serait un double jeu de mots. D'abord, « torchon » serait une plaisanterie basée sur « torcher » ou « se torcher » au sens de « se battre » (c'est l'histoire du « coup » qui réapparaît). D'ailleurs, un coup de torchon, c'est autant une bagarre qu'un bon ménage, et une torchée, c'est une sévère correction. Par ailleurs, vous vous rappelez certainement ce jeu où, gamin, vous deviez retrouver quelque chose ou quelqu'un caché et, lorsque vous vous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

approchiez très près de l'endroit, on vous disait « tu brûles ! ». Dans ce cas, « brûler » indiquait la proximité. « Le torchon brûle » voudrait donc simplement dire « les coups sont très proches ».

Les jours où le torchon brûlait, elle criait qu'on ne le lui rapporterait donc jamais sur une civière. Elle attendait ça, ce serait son bonheur qu'on lui rapporterait. À quoi servait-il, ce soûlard ? À la faire pleurer, à lui manger tout, à la pousser au mal.

Émile Zola – L'assommoir – Folio – 2013

472. Une tour d'ivoire

Une situation dans laquelle on se retranche pour s'isoler du reste du monde.

À l'origine, l'expression vient du Cantique des Cantiques dans lequel collum tuum sicut turris eburnea signifie « ton cou, comme une tour d'ivoire » et compare le long cou blanc d'une femme à une tour faite d'ivoire.

Mais c'est Charles-Augustin Sainte-Beuve qui, en 1830 dans Les consolations, en a complètement détourné le sens alors que, dans un poème, il parlait d'Alfred de Vigny : « Et Vigny, plus secret, comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait. » Mais pourquoi cette image, vous demandez-vous ? Eh bien, je m'en vais tout vous révéler ! La tour, c'est l'endroit en hauteur d'où, comme sœur Anne, on n'« ivoirien » venir. Mais pour le poète, c'est le symbole du lieu surélevé où il peut s'isoler du monde, au calme, loin de l'agitation des masses qu'il méprise, afin d'y ciseler tranquillement des vers, de manière aussi fine et minutieuse que l'artiste qui travaille l'ivoire. Avec la tour d'un côté et le travail de l'ivoire de l'autre, vous tenez là votre tour d'ivoire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dans une conférence prononcée à la fin de 1919, Georges Duhamel prend acte de l'inévitable engagement des écrivains dans leur temps. À partir d'Aristote, en passant par Juvénal et Dante, Étienne Dolet et Voltaire, pour arriver à Hugo et Tolstoï, l'auteur de La confession de minuit montre qu'il est impossible d'échapper à l'événement, que la tour d'ivoire est une chimère.

Luc Rasson – Écrire contre la guerre – L'Harmattan – 1997

473. La tournée des grands-ducs

Une sortie luxueuse, dispendieuse.

Ne faut-il pas impérativement être un ornithologue pour trouver chouette, la nuit, de faire la tournée des grands-ducs ? Eh bien, pas uniquement ! Si, aujourd'hui, on entend beaucoup parler de star system, à la fin du XIX^{e} siècle, en Russie, ils en étaient encore au tsar system. À cette époque, attirés par l'attrait de Paris, la Ville-Lumière qui venait d'être revampée par le baron Haussmann, les princes de la famille impériale russe – qu'on appelait grands-ducs –, désœuvrés, mais riches et voyageurs, venaient régulièrement dans la capitale où ils allaient de cabaret en cabaret, de spectacle en spectacle, de lieu de plaisir en lieu de plaisir, en dépensant sans compter.

C'est tout simplement de ces longues virées nocturnes et coûteuses qu'est née notre expression. Cela dit, on ne peut s'empêcher de penser que le choix du terme « grand-duc », au lieu de « prince » ou « tsar », par exemple, a pu être influencé par l'oiseau nocturne, en raison à la fois de son

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

port altier et du fait que, pour trouver sa pitance, le grand-duc peut faire de très longues virées.

Il fraternise avec un quidam et en avant pour la tournée des grands-ducs ! En général, ses escapades se terminent par une bonne gueule de bois avec les compliments bien sentis de Valentine.

Armel Job – La reine des Spagnes – L'Harmattan – 1995

474. Être en train de…

Être occupé à…

Voilà une locution adverbiale dont la forme nous vient du XV^e^ siècle, mais dont le sens a évolué au fil du temps. À la fin du XV^e^ siècle, la locution « en train » signifiait « en action », « en mouvement » ou encore « en cours d'exécution ». Il fallait donc un certain entrain pour être « en train ».

Au milieu du XVI^e^ siècle, « en train de » marque l'imminence d'une action ; au milieu du XVII^e^ siècle, elle indique cette fois quelqu'un qui est « disposé à ». Ce n'est qu'en 1731 qu'elle prend le sens actuel, dont la notion de durée rejoint le sens initial. Celui qui est en cours d'exécution de quelque chose, n'est-il pas occupé à exécuter cette chose ?

La moitié des Américains estiment désormais que la guerre contre le terrorisme est dans l'impasse. Ils ne sont aussi que 33 % à penser que les États-Unis sont en train de gagner cette guerre, selon un sondage publié hier par le quotidien USA Today.

« Les Américains deviennent sceptiques » – Le Devoir, 26 juin 2002

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

475. Ne pas avoir les yeux en face des trous

1. Ne pas voir quelque chose de bien visible.
2. Ne pas être bien réveillé.

Quand on émerge du lit, que ce soit après avoir mal dormi ou bien après une soirée bien arrosée, le réveil est souvent difficile, au point qu'on a du mal à distinguer ce qui nous entoure, que l'on bute dans le chien couché au pied du lit, que l'on se cogne dans la porte entrouverte, ou que l'on verse le café à côté de la tasse ; comme si on avait beaucoup de mal à bien voir ce qui nous entoure, bien qu'ayant les yeux bien ouverts. Or, à partir du moment où quelqu'un ne voit pas bien, il est facile d'imaginer, sous une forme plaisante, qu'il « a les yeux de travers », comme on disait déjà au XVII^{e} siècle, ou bien que ses yeux ne sont pas bien en place dans leurs orbites, donc pas en face des trous.

Le linguiste Gaston Esnault indique qu'il faut comprendre « les yeux en face des trous du masque (que porte la personne) ». Certes, cela ne facilite pas non plus une vision claire, mais aucune source ne citant cette précision, faut-il la prendre pour argent comptant, sachant qu'elle n'apporte rien de plus à une image déjà aisément compréhensible et attestée en 1925 ?

Extrême fatigue et insatiable besoin de sommeil – les yeux, comme on dit, pas en face des trous –, impression presque physique d'œillères coupant toute attention à ce qui ne concerne pas l'idée fixe.

Michel Leiris – Frêle bruit – Gallimard – 1992

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

– J’espère que personne ne verra les seaux. Ça foutrait tout en l’air.
– Y a pas de risques. On les a bien camouflés. Et puis le matin, y a pas grand monde pour avoir les yeux en face des trous.

Michaël Perruchoud – Poil au temps – L’Âge d’Homme – 2003

476. À tue-tête

Très fort, en parlant de la voix.

Imaginer qu’on puisse « tuer la tête » d’une personne, donc la personne elle-même, rien qu’en parlant ou en chantant paraît un peu extrême. Mais cela vient simplement du fait qu’à notre époque, « tuer » n’a pas tout à fait la même signification qu’au XVI^{e} siècle, lorsque apparut notre locution adverbiale.

En effet, le verbe « tuer » a eu autrefois plusieurs significations. Ainsi, vers 1150, si ce verbe signifiait bien « occire quelqu’un », comme maintenant, « soi tuer » voulait simplement dire « s’évanouir ». Au moment où cette expression est apparue, « tuer » avait aussi le sens de « frapper », la plupart du temps à la tête ; et, par extension, il voulait aussi dire « fatiguer » ou « exténuer ». On comprend bien, alors, qu’une personne qui chante trop fort à proximité fatigue son entourage.

Malgré son côté archaïque, cette expression est restée vivace alors que d’autres comme « à tue-chevaux » pour dire « très vite » ont disparu. On peut supposer que la disparition des déplacements avec des chevaux l’a fait sombrer dans l’oubli. En revanche, il existe encore des gens qui chantent très fort et de manière désagréable, au point qu’on soit parfois

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

effleuré par l'idée de leur « tuer la tête » avant qu'ils ne tuent la nôtre.

Le fait de pouvoir boire autant de piña colada qu'on le souhaite au bar de la piscine, et ce, même à 10 h le matin, peut inciter plusieurs voyageurs à faire des abus. Résultat : le timide Gaétan se retrouve à faire un striptease sur la plage, alors que Sabrina chante La bamba à tue-tête dans le hall de l'hôtel.

Nathaëlle Morissette – « Savoir vivre en vacances » – La Presse, 8 novembre 2014

477. Le bout du tunnel

La fin d'une période, d'une situation difficile à vivre.

Sur le sentier qui passe au fond des gorges du Verdon, en France, il existe des tunnels sans éclairage, dont un très long et courbe où, lorsqu'on s'y aventure sans lampe de poche, on est vraiment très heureux de finir par voir « le bout du tunnel », au sens propre comme au sens figuré.

Un tunnel sans lumière, c'est forcément très sombre, qualificatif qu'on applique aussi volontiers, au figuré, à une période ou à une situation difficile à vivre. Alors, le parallèle avec un véritable tunnel est facile à faire : on est toujours heureux lorsqu'on passe de l'obscurité à la lumière, que ce soit au sens propre parce qu'on est effectivement à la sortie du tunnel ou bien au sens figuré parce qu'on arrive à la fin d'une période difficile.

En 1897, on trouve « sortir du tunnel », le « bout du tunnel » datant du début du XX^{e} siècle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Chez les participants à cette rencontre, on se réjouissait de découvrir que le maire Demers s'intéresse au développement économique en général et au secteur immobilier, en particulier. « On voit la lumière au bout du tunnel. On vient de passer des années de souffrance à patienter. »

Kathleen Lévesque – « Développement à Laval : les délais pires que jamais » – La Presse, 31 octobre 2014

478. Donner un tuyau

Donner un renseignement plus ou moins confidentiel.

Voilà une expression argotique qui date de la fin du XIX^{e} siècle. Lorsque vous êtes en groupe et que vous avez une information confidentielle à donner à quelqu'un, comment procédez-vous habituellement ? Vous n'allez certainement pas lui crier le renseignement, histoire de couvrir le bruit des conversations !

Non, vous allez bien plus probablement approcher votre bouche de son oreille et lui murmurer l'info qui va « s'écouler » dans son conduit auditif vers l'oreille interne. Or, ce conduit auditif dans lequel vous « coulez » l'information n'est-il pas assimilable à un tuyau ? Et voilà comment ce qui véhicule l'information est devenu, par métonymie, le renseignement lui-même.

Quant à la comparaison d'un tuyau crevé avec un renseignement erroné, elle est aisément compréhensible : un véritable tuyau crevé ne sert à rien, pas plus que notre tuyau argotique lorsqu'il ne repose sur rien.

Si vous avez un billet pour ce soir, vous avez tiré le gros lot. Si ce n'est pas le cas, vous risquez de manquer l'un des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

concerts de l'année. On va même vous donner un tuyau : le numéro de la réservation est le (514) 842-9951.

Christophe Huss – « La quintessence de la musique » – Le Devoir, 2 mars 2006

479. Fort comme un Turc

Très fort (physiquement), vigoureux, robuste.

De nos jours, un Turc n'est jamais qu'un être humain comme un autre. Et même s'il y a des Turcs qui détiennent des records du monde en haltérophilie, rien ne semble justifier qu'on associe davantage la force à un Turc qu'à un Grec, à un Monégasque ou à un Chinois. Mais il ne faut pas oublier l'histoire de la Turquie.

Avant que ce pays ne devienne ce qu'il est aujourd'hui, il faisait partie de l'Empire ottoman, bâti par un peuple de guerriers à coups de conquêtes en Europe, en Afrique et en Asie. Ces combattants turcs, ou ottomans, impressionnaient par leur force, leur courage et aussi leur brutalité et leur cruauté.

C'est ainsi qu'aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, le Turc symbolisait l'incroyant, l'ennemi brutal. On disait d'ailleurs de quelqu'un de rude et de sans pitié qu'il était « un vrai Turc » et traiter quelqu'un « à la turque », c'était le traiter sans ménagement.

L'expression est née au milieu du XV^e^ siècle, un peu après la prise de Constantinople (l'ancienne Byzance, aujourd'hui Istanbul) par les troupes du sultan Mehmet II en 1453.

– Quel âge a-t-elle, monsieur, cette future comtesse ?
– Mais elle approche de quinze ans : déjà cela vous est grand d'une toise, gentil, frais comme une matinée d'avril, leste, découplé, gaillard, et surtout fort comme un Turc.
– Diable ! voilà de bonnes dispositions pour être comtesse.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

– Oh ! sa mère a beau dire, elle le sera.

Cervantes – Don Quichotte de la Manche – Points – 2001

480. Les vaches maigres/les vaches grasses

1. La pénurie

2. L'abondance.

Il ne faut pas chercher très loin pour comprendre qu'en période de pénurie, les vaches sont maigres, car elles mangent peu, alors qu'elles sont bien grasses en période d'abondance. L'image est donc très claire, mais pourquoi des vaches ?

Selon le chapitre 41 de la Genèse, c'est lors d'un rêve que Pharaon a vu s'annoncer deux périodes successives, une de sept années d'abondance, symbolisée par sept vaches grasses, puis une autre de sept années de disette, représentée par sept vaches maigres. Ce sont ces vaches qui sont restées les symboles qu'on retrouve aujourd'hui dans notre expression.

Maintenant, ô Père Spicace, considère que toute société compte ses membres, que votre industrie vise à prévenir les aléas de l'avenir. Ceci est une des clefs de la subversion, pour qui est habile à corrompre, car une société qui se compte répertorie, distribue la récolte, stocke le surplus des années de vaches grasses en prévision des années de vaches maigres.

Bernard Couty – Vindicare ! – Books on Demand Editions – 2009

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

481. Manger de la vache enragée

1. Vivre dans la misère.

2. Mener une vie de dures privations.

À une période récente, la « vache folle » était devenue un problème préoccupant pour la santé.

Qui sait ? Peut-être que vous ou moi avons déjà une multitude de petits prions vigoureux qui grouillent dans notre cerveau et qui le grignotent lentement mais sûrement ? Mais vu le rythme auquel ils travaillent, nous ne le saurons que dans quelques années, si la grippe aviaire ou le virus Ebola (entre autres) nous épargnent d'ici là.

Quoi qu'il en soit, bien avant que l'homme ne joue aux apprentis sorciers avec la nourriture des animaux, il y avait déjà la vache enragée. Cette expression date en effet du XVII^{e} siècle sous la forme « manger la vache enragée ». Les gens très pauvres n'étant pas vraiment regardants sur la nourriture, ils pouvaient être amenés à manger des animaux écartés de la consommation normale pour des raisons d'hygiène ou de maladie. Ce serait ensuite la combinaison de mener une vie enragée, propre à ceux qui doivent lutter pour survivre, et manger de la vache malade qui aurait donné naissance à notre expression.

De nos jours, par méconnaissance de l'origine de l'expression et parce que son sens semble évident, beaucoup de gens croient à tort que cette expression signifie quelque chose comme « être très énervé (ou excité) » ou « être de mauvaise humeur », comme si le fait de manger un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

animal lui-même excité (par la rage) transférait les symptômes chez le mangeur.

Aucune de nous ne fait fortune. Il nous faut passer deux ans dans une maternité pour avoir le diplôme, et cela nous coûte mille francs par an. Puis, ce sont les frais d'installation, toute la vache enragée qu'on mange avant de se faire une clientèle, ce qui explique que tant des nôtres tournent mal. Et, même quand on a réussi à créer, Dieu sait au prix de quels efforts !

Émile Zola – Fécondité – L'Harmattan – 2000

482. Parler français comme une vache espagnole

Parler très mal le français.

Il existe plusieurs hypothèses sur l'origine de cette expression qui est attestée dès 1640. La plus classique, mais pas forcément la bonne, vient d'une altération de basque (parler français comme un Basque espagnol), car vasces ou vasque, au XVII^{e} siècle, désignait un Gascon ou un Basque. Et il va de soi qu'un Basque du côté espagnol de la frontière ne parle pas bien le français, sauf s'il a suivi des cours.

Cette version a une variante, puisqu'on évoque aussi « parler français comme un Basque (parle) l'espagnol ». En effet, les Basques, aussi bien côté espagnol que français étant très attachés à leur culture et à leur langue, ceux au-delà des Pyrénées étaient censés parler très mal la langue du pays dont ils faisaient partie.

Une autre hypothèse viendrait d'une altération du mot « basse » qui désignait une servante. On aura donc vite fait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de croire qu'à l'époque, elles étaient plutôt espagnoles que portugaises et que leur maîtrise de notre langue n'était pas parfaite. Mais ce « basse » était tellement peu employé qu'il n'a pas laissé de traces sauf dans des formes régionales comme « bassoteuse » pour « femme de ménage ».

Selon le linguiste Alain Rey, la plus probable des origines viendrait d'une combinaison de choses péjoratives propres à l'époque. La locution « comme une vache » avait en général, et a toujours, une connotation négative. Par ailleurs, à la date d'apparition de l'expression, « espagnol » était également un qualificatif désobligeant ; on disait en effet « payer à l'espagnole » pour quelqu'un qui « payait » en donnant des coups ou on désignait une fanfaronnade d'« espagnolade ». Alors la combinaison de ces deux termes, qu'on trouve aussi dans l'expression « il est sorcier comme une vache espagnole » (c'est un incapable), aurait été un moyen de qualifier très négativement la manière de parler un mauvais français.

Comme il parlait français comme une vache espagnole, je crus avoir mal compris, mais il me confirma sa décision et sa demande de compensation.

Jacques de Hillerin – Souvenirs d'un coupeur de bois : Gabon-Congo, 1946-1960 – L'Harmattan – 2005

---

1 La fosse de Milwaukee est la plus profonde de l'Atlantique, elle descend plus de 8600 mètres (28 215 pieds) sous le niveau de l'eau.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

483. Pleuvoir comme vache qui pisse

Pleuvoir en abondance, à verse.

Que l'homme est parfois petit face aux « merveilles » de la nature ! Il suffit de comparer le jet d'urine d'un humain à celui que produit un bovin pour le comprendre. Si vous êtes déjà allé batifoler à la campagne près de troupeaux de vaches, vous n'avez pas pu échapper à ce spectacle étonnant. Alors, en partant d'une petite pluie qui aurait été comparée à une miction humaine, on comprend très bien qu'une très grosse pluie ait pu donner lieu, de la part d'un observateur de la seconde moitié du XIX^{e} siècle (lorsque apparut cette expression), à une comparaison avec la miction de la vache. Quelques esprits chagrins diront que l'éléphant bat la vache à plate couture dans ce domaine. Certes, mais à cette époque, il était tout de même nettement plus rare de rencontrer des éléphants broutant les prés français. Et en général, on n'ose des comparaisons qu'avec ce qu'on connaît bien.

Les bons amis ne venaient pas. Car il pleuvait comme vache qui pisse et l'on n'aurait pas mis un chien dehors.

Henri Calet – La belle lurette – Gallimard – 1979

484. Une peau de vache/la vache !

1. Une personne méchante, sévère, sans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pitié.

2. Le méchant, sournois !

La vache est un animal réputé placide, mais il lui arrive parfois de « donner un coup de pied en vache », c'est-à-dire de faire soudainement une ruade latérale d'une seule patte. Ce geste, forcément très douloureux pour celui qui reçoit le coup de sabot par surprise, a valu à la vache d'être considérée comme un animal sournois ou méchant.

Selon Gaston Esnault, ce sens de vache[1] apparaît en 1880. De là viennent nos deux expressions. Dans la première, il y a un renforcement par la valeur péjorative que prend parfois le mot « peau », comme dans « vieille peau ». Aujourd'hui, à la place de « la vache ! », on dirait plutôt « le salaud ». Par antiphrase, « la vache ! » peut aussi être une exclamation d'admiration.

La vérité, c'est que toujours plein de gens vous attendent. Des gars, des filles, des pourris, des peaux de vache, mais aussi quelquefois la future amitié, le truc de rêve inespéré, ou bien la fille de rêve qui va vous en sortir, à moins que ce soit le magot, qui vous tombe par hasard sans effort.

Bertrand Blier – Les valseuses – Pocket – 2000

C'est le Môme l'Affreux qui a fait le coup, il est venu s'asseoir à ma table, ah ! la vache ! j'aurais dû me méfier.

Jean Lorrain – La maison Philibert – Éditions du Boucher – 2007

485. Aller à vau-l'eau

Aller à sa perte.

Dès le XII^{e} siècle, « aller à val ou à vau » voulait dire « en descendant le long, en suivant la pente de », le vau n'étant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pas le petit de la vache, pour ceux qui ont des soucis d'orthographe, mais une vallée (on retrouve d'ailleurs ce terme dans l'expression « par monts et par vaux » indiquant un déplacement un peu partout).

Au moins jusqu'au milieu du XVIe siècle, cette locution avait le sens très concret de « suivre le fil de l'eau ». C'est à partir de cette période qu'émerge son sens figuré. On emploie d'ailleurs « à val de route » pour « en déroute » et « être à vau-l'eau » pour parler d'une entreprise qui fonctionne mal. Et entre le mauvais fonctionnement et la faillite, il n'y a qu'un pas qui a vite été franchi.

Victime d'un traumatisme crânien, il plonge dans le coma une semaine. Après cette agression, il laisse tout partir à vau-l'eau, jusqu'à la faillite. Sa conjointe le quitte, il abandonne son fils.

Yan Gauchard – Le Monde – Article du 16 février 2011

486. Autant en emporte le vent

Se dit à propos des promesses que l'on se fait, mais qu'on n'exécute jamais.

Cette expression était déjà employée au XIIIe siècle. C'est depuis le XVIe siècle qu'elle a un sens proche de celui d'aujourd'hui, inspiré par la vanité, la fugacité des choses et les promesses sans suite, par allusion aux œuvres humaines fragiles que le vent balaye en n'en laissant aucune trace, les faisant tomber dans l'oubli (« … et le vent les emporta sans qu'aucune trace n'en fût trouvée » dans l'Ancien Testament). On voit que cette expression ne date pas de Scarlett O'hara et de son Rhett Butler détesté/préféré. Elle pourrait être très utilisée par ceux qui se promettent d'arrêter de fumer, de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

maigrir un peu ou de se mettre à une activité sportive, et ne le font jamais. On peut aussi l'associer aux hommes politiques, habitués des promesses qu'ils ne tiennent jamais, surtout ceux qui deviennent présidents…

Pour comble, il me prit fantaisie
D'abjurer ce sexe charmant,
Qui nous inspire la folie,
Qui nous cause tant de tourment.
Tout à coup je vois Isabelle,
Qui sur moi braque sa prunelle :
Adieu, projets, adieu, serment ;
Autant en emporte le vent.

Lazare Carnot – Opuscules poétiques – 1820

487. Avoir du vent dans les voiles

1. Se sentir décidé, après avoir bu.
2. Être ivre, ne pas marcher droit.

Le second sens proposé est le plus commun, et les liens qu'on peut trouver entre le vent qui pousse le bateau et une marche très incertaine due à l'abus d'alcool peuvent venir du fait qu'un voilier dans le vent avance penché comme peut avancer une personne ivre.

On peut aussi comparer la démarche d'une personne ivre au mouvement du bateau, qu'il ait le vent de face ou le vent en poupe. En effet, dans le premier cas, comme le voilier ne peut avancer directement face au vent, il est obligé de « tirer des bords » ou de louvoyer, comme la personne soûle. Dans le second cas, avec le vent arrière, comme ce dernier est rarement parfaitement stable en direction, le marin doit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

constamment adapter le cap du bateau pour éviter un empannage[2] brutal qui peut être fatal à un équipier ou au mat ; cette correction constante du cap pouvant être comparée à la direction très hésitante du marcheur ivre.

Le linguiste Gaston Esnault affirme que le second sens (qui daterait de 1883) est abusif, alors que le premier, datant de 1835, serait beaucoup plus logique, la personne soudain très décidée – et plus très apte à peser les risques de ce qu'elle entreprend –, étant aussi « gonflée », au sens argotique, que peut l'être une voile un jour de bon vent.

Aussi ne retournent-ils à leurs navires que bord sur bord,
ayant souvent, comme on dit, du vent dans les voiles, mais
pas de ce vent qui accélère la marche d'une embarcation.

Félix Lacointa – Revue de Toulouse et du midi de la France – Tome XXI – 1858

488. Avoir le vent en poupe

Être favorisé par les circonstances, aller droit vers le succès.

Au sens propre, les marins sont contents d'« avoir le vent en poupe ». En effet, quand on sait que la poupe est, peu ou prou*, l'arrière du bateau, alors que la proue est l'avant, on se doute que, pour avancer facilement, le marin préfère largement avoir le vent en poupe, soufflant depuis l'arrière vers l'avant du bateau, que face à lui.

Donc, quand le vent est dans ce sens souhaité, notre homme de mer peut considérer être favorisé. C'est ainsi que, par simple extension et au figuré, notre expression a été utilisée, dès le XIVe siècle, pour désigner ceux qui sont aidés par le sort, qui sont favorisés et qui, par conséquent, ont tendance à réussir ce qu'ils entreprennent.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

À moins de dix jours du premier tour des régionales, la gauche a toujours le vent en poupe dans les sondages. Les sondages, dont la publication s'accélère à l'approche du premier tour des régionales, montrent tous une gauche dominante en termes d'intentions de vote.

Vosges Matin – Article du 6 mars 2010

489. Bon vent !

1. S'emploie pour souhaiter bon voyage à quelqu'un qui prend le départ.

2. S'emploie pour signifier que l'on est content que quelqu'un s'en aille.

Étrangement, cette expression a deux sens quasiment opposés selon le ton qu'on lui donne. Cette locution nous vient de la marine à voiles.

C'est une formule parfaitement compréhensible lorsque les marins une fois embarqués et prêts à lever l'ancre, les proches restés à quai leur souhaitent de trouver le « bon vent » nécessaire à une navigation facile et agréable. Par extension, elle s'est logiquement transformée en une formule d'au revoir.

Et par ironie, lorsqu'elle est prononcée avec un ton plutôt agressif, c'est une antiphrase qui signale à un importun qu'il ferait mieux de s'en aller. Alors quand vous dites « bon vent ! » à un collègue de travail, méfiez-vous du ton que vous employez, au risque de vous brouiller avec lui.

Pierre – En tout cas, je te jure que je ne reverrai jamais Paulette.
René – C'est ça. Et il n'y aura que moi pour tenir parole…

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bon vent ! Au revoir ! Je ne t'en veux pas… Mais non…
(Départ de Pierre. Silence.)

Henri Duvernois – La Maison des confidences – Nabu Press – 2011

490. Contre vents et marées

Malgré tous les obstacles.

Tout bon marin (même un mauvais, d'ailleurs) sait que les vents et les marées peuvent parfois grandement contrarier l'avancée du bateau dans la direction ou vers le but souhaité. Mais tout bon marin (c'est moins le cas du mauvais, cette fois-ci) sait persévérer et, malgré ces éléments contraires, naviguer quand même vers sa destination.

Cette expression, qui date du début du XVII^e^ siècle, symbolise la lutte contre les obstacles qui peuvent entraver la réussite d'un projet. Du XVI^e^ au XIX^e^ siècle, « avoir vent et marée » voulait dire au figuré « avoir toutes choses favorables pour réussir dans ses desseins » (Littré). On retrouve l'image du marin dont l'avancée est facilitée, cette fois, par un vent ou une marée favorable.

Contre vents et marées, Lady Ashton a pu proclamer au mois de décembre 2010 qu'un « nouveau départ » était donné à la politique étrangère et de sécurité. Elle était, en effet, parvenue à franchir toutes les embûches préalables à la mise en place du service diplomatique.

Le Monde – Article du 28 janvier 2011

491. Tirer les vers du nez

Réussir adroitement à faire parler quelqu'un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sur un sujet qu'il ne voulait pas aborder ou à obtenir des informations qu'il ne voulait pas divulguer.

Que viennent faire des asticots dans les narines ? Il y a très longtemps, les larves de mouches, entre autres, servaient à guérir les plaies, car elles ne se nourrissaient que des tissus morts. Eh bien, actuellement, alors que les antibiotiques sont de plus en plus inefficaces, ce traitement revient en grâce et semble soigner efficacement certaines plaies difficiles à guérir autrement.

Mais on peut légitimement se demander quel serait le lien avec les informations qu'on réussit à extirper à quelqu'un. En fait, les hypothèses sur l'origine de cette expression qui est attestée depuis le XV^{e} siècle sont multiples. Certaines personnes évoquent les charlatans de l'époque qui prétendaient guérir les gens en leur retirant par le nez les vers qui étaient forcément la cause de leurs maladies. Venons-en plutôt à une explication qui semble séduisante et qui viendrait d'une déformation du latin verum, « le vrai ». On tirerait donc la vérité du nez. Mais pourquoi du nez ? Et pourquoi « les vers » au pluriel ?

Le linguiste Alain Rey réfute cette hypothèse en ajoutant que la version anglaise to worm a secret out of somebody évoque bien un ver de terre et non la vérité. Mais est-ce suffisant pour la rejeter, car cette expression anglaise pourrait simplement être une traduction approximative de l'expression française ?

Alors, malgré cette réfutation d'un éminent linguiste, et pour tenter de confirmer cette dernière origine, il existe une hypothèse qui évoque la langue romane où li veirs signifiait « le vrai ». Il serait alors probable que li veirs ait été

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

transformé en « les vers ». Quant au nez, il serait là par ellipse de « en le menant par le bout du nez » ou, autrement dit, « en le menant à sa guise, grâce à la ruse et à la persuasion, jusqu'à l'aveu ».

À toute heure du jour, du soir ou de la nuit, on pouvait entrer dans les maisons des néophytes, interroger les hommes, faire jaser les femmes, tirer les vers du nez ou la vérité du cœur des enfants, et cela sans qu'un alcade-espion, comme à Sarayacu, ne s'enquît aussitôt aux maîtres du logis du motif de cette visite et ne l'allât redire à un gobernador pour que celui-ci en fît son rapport au chef supérieur.

Édouard Charton – Le Tour du monde : nouveau journal des voyages – 1865

492. Dire ses quatre vérités (à quelqu'un)

1. Dire (à quelqu'un) ce qu'on pense de lui, franchement et parfois brutalement.

2. Dire (à quelqu'un) des choses désobligeantes ou blessantes, sans ménagement.

Au XVI^{e} siècle, lorsque cette expression apparaît, d'abord sous la forme « dire ses vérités », les vérités sont des « choses vraies ». Ainsi lorsqu'on disait ses vérités à quelqu'un, ce n'était pas des compliments : on lui disait des choses vraies ou justifiées sur lui, principalement négatives, sans hypocrisie, qu'il ait envie ou non de les entendre. Et ce sens n'a pas vraiment changé depuis. Maintenant, pourquoi avoir greffé en plus ce quatre ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Selon les lexicographes, malgré la faible valeur de ce nombre, il faut le voir comme un intensif, mais sans qu'on ait une explication réelle sur le choix de ce nombre au lieu de sept ou mille, entre autres. On peut toutefois noter que ce quatre est utilisé dans de nombreuses autres expressions (couper les cheveux en quatre*, ne pas y aller par quatre chemins*, être tiré à quatre épingles, se mettre en quatre, etc.) et que ce choix est probablement lié à des choses immuables comme les quatre membres de l'homme, les quatre saisons, les quatre points cardinaux, etc.

Et à ceux qui croiraient que ce quatre serait un ajout par emprunt aux quatre nobles vérités du bouddhisme, je rappelle que, même si cette doctrine existe depuis le VI^e^ siècle avant notre ère, elle n'a été introduite en Europe qu'à partir du XIX^e^ siècle, soit bien après la date d'apparition de notre expression. Le lien est donc peu probable.

Un matin, à bout de patience, elle balança ses quatre vérités à Florentin : feignant, parasite, baratineur et boiteux !
Pour toute réaction, Florentin prit les quatre vérités sans les contester et les fourra dans sa poche, sous son mouchoir.
Dominique Lemaire – Le Trèfle à quat'feuilles – L'Âge d'Homme – 1987

493. Une vérité de La Palice/une lapalissade

Une évidente vérité qui prête à rire.

« Le vainqueur a remporté la victoire », « Le jour de sa mort a été le dernier jour de sa vie » : voilà deux beaux exemples de ce que l'on pourrait aisément qualifier de vérité de La Palice ou lapalissade, plus proprement appelée truisme. Ce cher M. de La Palice doit toutefois se retourner dans sa tombe

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chaque fois qu'on évoque son nom de cette manière, moqueuse tellement l'évidence est flagrante.

Jacques de Chabanne, seigneur de La Palice, est né vers 1470. Il était maréchal de France lorsqu'en 1525, alors qu'il participait en Italie au siège de Pavie en compagnie de François Ier, il trouva la mort. Afin qu'il soit enterré dans son pays, son corps fut transporté en France et certains de ses soldats qui avaient une âme de poètes lui dédièrent une chanson dont des vers disaient : « Un quart d'heure avant sa mort, il faisait encore envie. » Mais en l'absence de traces écrites et suite aux déformations liées aux nombreuses transmissions orales, ces vers devinrent : « Un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie. » Voilà comment M. de La Palice passa malencontreusement à la postérité et comment naquit la toute première lapalissade[3], une affirmation d'une évidence telle qu'elle fait au moins sourire.

Le 10 mai, si je suis élu, c'est bien que j'ai la majorité, pardonnez cette vérité de La Palice.

François Mitterrand – Débat télévisé au second tour de l'élection présidentielle – 1981

Quand on dit beaucoup de lapalissades, on n'est qu'un sot, mais quand on dit un mensonge, on est un malhonnête homme.

Charles Péguy – Œuvres en prose – Gallimard – 1987

494. Des vertes et des pas mûres

1. Des choses choquantes, grossières, incongrues.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Des ennuis, des difficultés.

Au XIIIe siècle, si on parlait « du vert et du mûr », c'était bien pour opposer le blé vert au blé mûr. Mais ici, le vert n'est pas dans le fruit.

En effet, c'est au début du XVe siècle qu'on commence à dire « en bailler de belles, des vertes et des mûres » en voulant dire « raconter des histoires licencieuses ». Car « vert » prend ici le sens argotique qu'on lui connaît encore aujourd'hui pour qualifier des propos osés. Quant à « mûr », c'est depuis le XIIe siècle qu'il est équivalent à « adulte » comme on le trouve dans « l'âge mûr ». Or, des propos osés ne doivent être prononcés et entendus que par des adultes, bien entendu.

Ce n'est que plus tard que cette expression initiale a été transformée et qu'aux « vertes » ont été accolées des « pas mûres » pour créer ce qui paraît être une répétition plaisante, mais qui n'en est pas réellement une pour qui connaît le sens réel de notre « vert ». L'expression prend son premier sens lorsqu'elle est précédée de « en entendre » ou « en raconter ». Par extension, des choses choquantes ou incongrues, on est passé aux ennuis ou aux difficultés, et l'expression est alors généralement précédée d'un « en voir » ou « en subir ».

Au service clientèle de SFR, les appels pour dépannage de mobile vont bon train […]. On nous en raconte des vertes et des pas mûres comme « Mon chien a mordu mon mobile » ou « Mon mobile est tombé dans la cuvette des W-C. »
Mobile Magazine – Juin 2001

Et pourtant, tu sais, depuis que je fais ce métier, j'en ai vu des vertes et des pas mûres… Oui, bien sûr. Chloé aussi en a vu des vertes et des pas mûres. Même si elle a à peine dix-neuf ans.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

495. Prendre des vessies pour des lanternes

Se méprendre de façon absurde et naïve.

Sous sa forme actuelle, cette expression est attestée au XIX^{e} siècle. Mais les linguistes Rey et Chantreau donnent les formes plus anciennes : « vendre vessie pour lanterne » dès le XIII^{e} siècle, puis « faire de vessies lanterne ».

Il existe au moins deux hypothèses sur l'origine de cette expression. La première part de ces vessies de porc (comme de bœuf) qui étaient autrefois gonflées et séchées pour servir de récipient, mais qui, pour profiter de la transparence de leur paroi, étaient parfois utilisées en lanternes de secours, une fois une bougie allumée placée dedans. Du coup, il était facile de faire croire au nigaud de passage qu'une telle vessie pendue au plafond était une lanterne, en raison de leur similitude de forme.

La seconde hypothèse juxtapose le mot « lanterne », utilisé autrefois au pluriel dans le sens de « fadaises, absurdités », et « vessie » dans l'expression « vendre vessie », qui voulait dire « vendre du vent », en raison de l'air qui gonfle ladite vessie, enveloppe de très peu de valeur.

Quoi qu'il en soit, Pierre-Marie Quitard, dans son Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique des proverbes, évoque le calembour suivant : « Un jour qu'on parlait dans une société du chirurgien Daran, inventeur des sondes en gomme élastique dites bougies, qu'on introduit dans le canal de l'urètre, une dame demanda au marquis de Bièvre : "Quel

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

est donc ce Daran dont il est si souvent question ? – Madame, répond-il, c'est un homme qui prend des vessies pour des lanternes." »

On rit de celui qui prend des vessies pour des lanternes, car il s'agit d'une grossière méprise. On ne doit pas rire de ceux qui prennent l'argent pour le bonheur. Car rien ne ressemble plus au bonheur authentique que l'argent.

Martin Blais – L'échelle des valeurs humaines – Fides – 1980

496. Un vieux de la vieille

1. Un vieux soldat (sous le Ier Empire).
2. Une personne très âgée ayant acquis une vaste expérience dans un domaine précis.

Un vieux, on sait ce que c'est. Mais s'agit-il bien de la vieille du vieux dans cette expression ? Eh bien, s'il n'y a aucun doute sur « vieux », il est certain que vieille ne désigne pas ici sa moitié. Cette locution, qui date du XIXe siècle, est en effet une version courte de « un vieux de la vieille garde », car c'est bien de soldats d'une garde qu'il est question ici. Mais quelle garde, me dira à juste titre celui qui a suivi jusqu'ici ? Car la France en a connu de nombreuses. Il s'agit en fait de la garde impériale créée par Napoléon Ier en 1804. Composée d'environ 100 000 hommes, c'était une troupe d'élite divisée en une vieille, une moyenne et une jeune garde. Vous souvenez-vous de Waterloo et de son fameux « la garde meurt, mais ne se rend pas » attribué à Cambronne ? Eh bien, il s'agissait de la même garde que celle dont il est question ici.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une fois l'Empereur déchu, les anciens qui racontaient leurs exploits aux plus jeunes étaient appelés les vieux de la vieille (garde). Avec le temps, ces soldats ayant été oubliés, les vieux de la vieille ont fini par désigner des vétérans ayant beaucoup d'expérience dans leur profession ou un domaine particulier.

Celui-ci [Patrick Pelata] est remplacé par Carlos Tavares, un vieux de la vieille de Renault, patron de Nissan aux États-Unis, provisoirement compatible avec Ghosn et sans doute appelé à lui succéder.

France Soir – Article du 31 mai 2011

497. Entrer dans le vif du sujet

1. Aborder le point le plus important.

2. Aller directement à l'essentiel.

Lorsque Ravaillac a planté son poignard dans la poitrine d'Henri IV, c'est plutôt le sujet qui est entré dans le vif du roi. Mais ici, il n'est pas vraiment question de ce sujet-là ni de feu son souverain. Notre sujet à nous, c'est celui d'une discussion. Quant au vif (qui vient du latin vivus signifiant « vivant » ou « animé »), c'est tout simplement, par métaphore de la « chair vive » de l'être humain, le cœur, le fond ou encore la partie essentielle du sujet.

Pour exemple, je ne citerais que l'explication que vous êtes en train de lire : je ne suis entré dans le vif du sujet qu'à compter du deuxième paragraphe. Ce qui précède est une mise en bouche, une introduction, plaisante pour certains, inutile ou stupide pour d'autres. Hélas (ou tant mieux), il est bien connu qu'on ne peut pas plaire à tout le monde. Mais nous sortons du sujet. Si l'expression ne semble pas être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

datée avec précision, elle existe depuis le XV^e^ siècle au moins.

Petit à petit, les pages s'ajoutent aux pages, et ces détails, ces attrayants souvenirs de famille s'épuisent. Encore quelques paragraphes, et ils seront achevés, et nous entrerons dans le vif du sujet, si ce mot n'est pas exagéré quand il s'agit d'un mort.

Paul Léautaud – In memoriam – Mercure de France – 1956

498. En quatrième vitesse

Très vite, le plus vite possible, précipitamment.

Voilà pour une fois une expression dont l'origine est facile à expliquer et qui ne devrait laisser aucun doute. Pour dire également « très vite », on dit aussi « à toute vitesse » (attestée en 1888) qui est simplement une autre forme de « à toute la vitesse qu'il est possible d'atteindre ». Mais la vitesse, c'est aussi un cran de ces dispositifs mécaniques qui, dans une voiture, permettent progressivement d'arriver à la vitesse maximale que peut atteindre le véhicule.

Au milieu du siècle dernier, les voitures, après avoir été généralement équipées de boîtes à trois vitesses, ont commencé à recevoir des boîtes à quatre rapports, symboles de la vitesse très élevée (pour l'époque) à laquelle elles pouvaient rouler. « En quatrième vitesse » était alors une image indiquant bien quelque chose de très rapide, également parfois confondu avec de la précipitation (« vers la tombe », pour certains, d'où l'expression « à tombeau ouvert* », toutefois plus ancienne, puisque employée même pour ceux qui utilisaient un cheval pour se déplacer). Et bien

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que le nombre de rapports des voitures soit maintenant plus généralement de cinq, voire six, l'expression n'est pas en perte de vitesse.

Aux premiers ronflements de Nefus, je fonce sur l'enveloppe en kraft, je regrimpe l'escalier en quatrième vitesse, je me rue dans ma chambre.

Derri Berkani – La kahéna de la courtille – L'Harmattan – 2002

499. Une volée (de bois vert)

1. Une sévère réprimande ou correction.

2. Des critiques violentes.

Si « volée » désigne d'abord, au XII^e^ siècle et assez logiquement, le fait de s'élever en l'air, c'est un siècle plus tard que le mot prend aussi le sens de « mouvement rapide et violen » par allusion à la rapidité de l'envol des oiseaux effarouchés.

Il faudra toutefois attendre le XVII^e^ pour que, toujours avec la signification de « mouvement vif », mais répété cette fois, apparaisse la locution « une volée de coups » qui, raccourcie, est simplement devenue « une volée », les coups étant implicites. À la fin du XVIII^e^ siècle, on y ajoute parfois « de bois vert », toujours au sens propre, la volée de coups pouvant être assénée avec un bâton de bois vert, histoire de faire bien mal, car ce bois est souple et non cassant comme le serait du bois sec. Enfin, au XIX^e^ siècle, une forte réprimande ou des critiques violentes pouvant aussi faire moralement très mal, l'expression a pris le sens figuré qu'on lui connaît aujourd'hui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pourtant, la présence du président dans le Centre a déjà valu au candidat une volée de bois vert de la part de son adversaire, François Bonneau.

Le Figaro – Article du 10 février 2010

500. Trier sur le volet

Choisir, sélectionner avec soin.

Qu'il s'agisse de candidats à l'embauche, de fruits fraîchement cueillis ou de chevaux de course, notre société applique toujours une sélection impitoyable, pourchassant inexorablement la moindre inacceptable imperfection. Tout est trié sur le volet. Certains croient à tort que l'expression vient de ces « volets » sur lesquels les marchands auraient trié leurs produits. Mais ces planches s'appelaient en réalité des contrevents et non des volets. Ces derniers ne sont apparus qu'au XVIIe siècle et étaient à l'origine placés à l'intérieur des logements.

Au Moyen Âge, un volet était un tissu si fin et léger qu'il pouvait « voleter » au vent. Il était utilisé, entre autres, pour fabriquer des tamis servant à trier les graines, tamis qui, par extension, ont eux-mêmes été appelés volets. Le mot a perduré et, au XVe siècle, le volet désignait l'assiette en bois dans laquelle les femmes triaient les pois et les fèves. Un peu plus tard, Rabelais a d'ailleurs écrit : « Élus choisis et triés comme beaux pois sur le volet ». Depuis, les beaux pois ont été mangés et le volet est resté, sans que l'on comprenne maintenant ce qu'il vient faire dans le tri, si on ne connaît pas le fin mot de l'histoire.

Les joueurs de l'équipe de France ne s'entraîneront pas aujourd'hui. La séance ouverte à un public trié sur le volet et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à la presse s’est transformée en un nouveau psychodrame pitoyable.

Le Progrès – Article du 20 juin 2010

---

1 Il y en a d’autres comme « traître, délateur » ou bien « paresseux, bon à rien », ce dernier étant justement lié au comportement placide et mou de l’animal.

2 L’empannage, c’est lorsque la grand-voile passe d’un côté à l’autre du voilier. Si l’empannage n’est pas voulu et maîtrisé, la bôme, cette barre horizontale rattachée au mât et qui maintient la grand-voile, traverse brutalement l’arrière du bateau, pouvant faucher un équipier debout et faire des dégâts au mât.

3 Le mot « lapalissade » vient de la ville de La Palisse, dans l’Allier, où se trouve le château de Jacques de La Palice dans la nef de la chapelle duquel il fut enterré.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bibliographie

Bologne, Jean-Claude, Au septième ciel, Larousse, 2005.

Bologne, Jean-Claude, Qu'importe le flacon…, Larousse, 2005.

Cellard, Jacques – Rey, Alain, Dictionnaire du français non conventionnel, Hachette, 1991.

Colin, J.P. – Mével, J.P. – Leclère, C., Dictionnaire de l'argot français et de ses origines, Larousse, 2005.

Collectif, Dictionnaire de Trévoux, 1771.

Collectif, Dictionnaire historique de la langue française, Le Robert, 1999.

Collectif, Dictionnaire Le Grand Robert (sur cédérom), Le Robert, 2005.

Collectif, Trésor de la langue française informatisé, http://atilf.atilf.fr.

Delvau, Alfred, Dictionnaire de la langue verte, Marpon & Flammarion, 1883.

De Rudder, Orlando, In vino veritas, Larousse, 2005.

Duneton, Claude, La puce à l'oreille, Balland, 2002.

Esnault, Gaston, Dictionnaire historique des argots français, Larousse, 1965.

Furetière, Antoine, Dictionnaire universel, 1690.

Germa, Pierre, Minute papillon !, Hermé, 1987.

Giraud, Pierre, Les locutions françaises, P.U.F., 1962.

Guillemard, Colette, L'affaire est dans le sac, Bartillat, 2003.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Guillemard, Colette, La fin des haricots, Bartillat, 2002.

Henry, Gilles, Petit dictionnaire des expressions nées de l'histoire, Tallandier, 1993.

Klein, Bernard, La cuisse de Jupiter, Librio, 2009.

Klein, Bernard, Les expressions qui ont fait l'histoire, Librio, 2009.

Larchey, Lorédan, Dictionnaire historique d'argot, Dentu, 1881.

Littré, Émile, Dictionnaire de la langue française, Gallimard/ Hachette, 1972.

Loubens, Didier, Les proverbes et locutions de la langue française, Delagrave, 1888.

Louis, Patrice, Du bruit dans Landerneau, Arléa, 1995.

Nisard, Charles, Curiosités de l'étymologie française, Hachette, 1863.

Oudin, Antoine, Curiosités françaises, 1661.

Quitard, Pierre-Marie, Dictionnaire étymologique, historique, et anecdotique des proverbes, Bertrand, 1842.

Rat, Maurice, Dictionnaire des expressions et locutions traditionnelles, Larousse, 2000.

Rey, Alain et Chantreau, Sophie, Dictionnaire des expressions et locutions, Le Robert, 2001.

Rozan, Charles, Petites ignorances de la conversation, Lacroix-Comon, 1857.

Scheler, Auguste, Dictionnaire d'étymologie française, Firmin Didot, 1862.

Treps, Marie, Allons-y, Alonzo !, Le Seuil, 1994.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Weill, Sylvie et Rameau, Louise, Trésor des expressions françaises, Belin, 2003.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Index

A

ABLUTION
Faire ses ablutions, 9

ABOYER
Les chiens aboient et la caravane passe, 124

ACCOUCHER
La montagne accouche d’une souris, 350

ACCUSER
Accuser réception, 10

ACQUIT
Par acquit de conscience, 11

ADAM
Ne connaître ni d’Ève ni d’Adam, 219

AFFAIRE
L’affaire est dans le sac, 494

AFFIRMER
Affirmer mordicus, 352

AIGUILLE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Chercher une aiguille dans une botte/meule de foin, 12
De fil en aiguille, 233
Vouloir faire passer un chameau par le chas d'une aiguille, 101

AIR

Il y a de l'orage dans l'air, 391
Ne pas manquer d'air, 251

ALEA JACTA EST

Alea jacta est, 13

ALLER

Aller à la selle, 501
Aller à vau-l'eau, 553
Ne pas y aller de main morte, 324

ALLÔ

Allô, 14

AMASSER

Pierre qui roule n'amasse pas mousse, 429

AMBULANCE

Tirer sur l'ambulance, 16

ÂME

Vendre/donner son âme au diable, 17

AMENDE

Faire amende honorable, 18

AMOUREUX

Tomber enceinte/malade/ amoureux…, 537

AMUSER

Amuser/épater la galerie, 245

AN

Bon an, mal an, 19

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ÂNE
Passer/sauter du coq à l'âne, 149

ANGE
Être aux anges, 20
Un ange passe !, 21

ANGUILLE
Il y a anguille sous roche, 22

APPAREIL
Dans le plus simple appareil, 23

APPELER
Appeler un chat un chat, 111

APPUYER
Appuyer sur le champignon, 103

ARABE
Le téléphone arabe, 527

ARBITRE
Le libre arbitre, 25

ARBRE
L'arbre qui cache la forêt, 26

ARGENT
Blanchir de l'argent, 60
Jeter l'argent par les fenêtres, 222
L'argent n'a pas d'odeur, 27
Né avec une cuillère d'argent dans la bouche, 168
Vouloir le beurre et l'argent du beurre, 57

ARIANE
Un fil d'Ariane, 234

ARME
Passer l'arme à gauche, 28
Une arme blanche, 59

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ARRACHE-PIED
D’arrache-pied, 30

ARRÊT
Signer son arrêt de mort, 31

ARTICLE
À l’article de la mort, 32

AS
Être un as, 33

ASSIETTE
Ne pas être dans son assiette, 33

ASSIS
Scier la branche sur laquelle on est assis, 78

ATTIRER
S’attirer les foudres (de quelqu’un), 241

ATTRAPER
On n’attrape pas les mouches avec du vinaigre, 357

AUBERGE
Ne pas être sorti de l’auberge, 35

AUGURE
De bon/mauvais augure, 36

AVERTI
Un homme averti en vaut deux, 269

AVOCAT
L’avocat du diable, 36

AVRIL
Un poisson d’avril, 455

AZIMUT
Dans tous les azimuts, 38

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Tous azimuts, 38

B

BABA
Être/rester baba, 39

BAGAGE
Plier bagage, 40

BAIL
Ça fait un bail !, 41

BÂILLER
Bayer/bâiller aux corneilles, 153

BAIN
Jeter le bébé avec l'eau du bain, 48

BALLE
La balle est dans votre camp !, 42

BANANE
Une république de bananes, 42

BANNIÈRE
La croix et la bannière, 164

BARRÉ
Être mal barré, 43

BAS, BASSE
Faire main basse sur (quelque chose), 323
Une messe basse, 343

BASKET
Lâcher les baskets/la grappe, 44

BÂT
C'est là que le bât blesse, 46

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

BATAILLE
En bataille, 46

BATTRE
Battre en brèche, 84
Battre son plein, 446

BAYER
Bayer/bâiller aux corneilles, 153

BEAU, BELLE
À belles dents, 179
Ça me fait une belle jambe, 277
Dans de beaux draps, 196
L'échapper belle, 201

BÉBÉ
Jeter le bébé avec l'eau du bain, 48

BEC
Clouer le bec, 136
Se défendre bec et ongles, 49

BÉGUIN
Avoir le béguin, 50

BÉNÉDICTIN
Un travail de bénédictin/de moine, 52

BENJAMIN
Le benjamin (de la famille, de l'équipe…), 53

BERLUE
Avoir la berlue, 54

BÊTE
Une bête de somme, 508

BEURRE
Compter pour du beurre, 55

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mettre du beurre dans les épinards, 56
Vouloir le beurre et l'argent du beurre, 57

BIBLIQUEMENT
Connaître bibliquement, 58

BLANC, BLANCHE
Cousu de fil blanc, 232
De but en blanc, 85
Donner carte blanche, 96
Montrer patte blanche, 409
Une arme blanche, 59
Une nuit blanche, 374

BLANCHIR
Blanchir de l'argent, 60

BLESSER
C'est là que le bât blesse, 46

BLEU
Un cordon-bleu, 152

BŒUF
Un vent à décorner les bœufs, 62

BOIRE
La mer à boire, 338

BOIS
Faire flèche de tout bois, 237
La langue de bois, 288
Un chèque en bois, 118
Une volée (de bois vert), 569

BOÎTE
La boîte de Pandore, 399
Mettre en boîte, 64

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

BON, BONNE
À la bonne franquette, 243
Avoir bon pied bon œil, 424
Bon vent !, 557
De bon/mauvais poil, 450
De bonne/mauvaise foi, 238

BONHEUR
Au petit bonheur (la chance), 65

BOSSE
Avoir la bosse de…, 66

BOTTE
Chercher une aiguille dans une botte/meule de foin, 12

BOUC
Un bouc émissaire, 67

BOUCHE
Faire la fine bouche, 69
Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, 286
Motus et bouche cousue, 356

BOUCHÉE
Mettre les bouchées doubles, 70

BOUCHON
Pousser le bouchon un peu loin, 71

BOUILLIE
De la bouillie pour les chats, 72

BOULE
Mystère et boule de gomme, 360

BOULET
Tirer à boulets rouges, 73

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

BOUSCULER
Ça se bouscule au portillon, 459

BOUT
Au bout du rouleau, 489
Des économies de bouts de chandelle, 203
Le bout du tunnel, 544
Par le petit bout de la lorgnette, 307

BOUTE-EN-TRAIN
Un boute-en-train, 74

BOUTEILLE
La dive bouteille, 75

BRANCARD
Ruer dans les brancards, 76

BRANCHE
Salut, vieille branche !, 77
Scier la branche sur laquelle on est assis, 78

BRANLE-BAS
Un branle-bas de combat, 79

BRAS
À bras raccourcis, 81
Avoir le bras long, 82
Coûter un bras, 83
Être dans les bras de Morphée, 353

BRÈCHE
Battre en brèche, 84

BRÛLER
Griller/brûler un feu, 227
Le torchon brûle, 538

BUISSONNIÈRE
Faire l'école buissonnière, 202

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

BUT
De but en blanc, 85

C

CACHÉ
La partie cachée/immergée de l'iceberg, 273

CACHER
L'arbre qui cache la forêt, 26

CADAVRE
Avoir un cadavre/squelette dans le placard, 86

CADET
C'est le cadet de mes soucis, 87

CAFÉ
C'est fort de café, 88

CALENDES
Aux calendes grecques, 89

CAMP
La balle est dans votre camp !, 42

CAQUET
Rabattre/rabaisser le caquet, 90

CARACOLER
Caracoler en tête, 91

CARAVANE
Les chiens aboient et la caravane passe, 124

CARPE
Muet comme une carpe, 92

CARPE DIEM
Carpe diem, 93

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CARREAU
Sur le carreau, 94

CARROSSE
Rouler carrosse, 95

CARTE
Donner carte blanche, 96

CASSER
Casser du sucre sur le dos (de quelqu'un), 515
On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, 389
(Se) casser la margoulette, 331
Se casser la nénette, 363

CATIMINI
En catimini, 97

CAUTION
Être sujet à caution, 98

CAVIARDER
Caviarder, 99

CHAGRIN
Se réduire comme une peau de chagrin, 100

CHAMEAU
Vouloir faire passer un chameau par le chas d'une aiguille, 101

CHAMPIGNON
Appuyer sur le champignon, 103
Conduire le champignon au plancher, 103

CHANCE
Au petit bonheur (la chance), 65

CHANDELLE
Des économies de bouts de chandelle, 203
Devoir une fière chandelle, 104

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le jeu n’en vaut pas la chandelle, 105
Tenir la chandelle, 106

CHAPEAU

Sur les chapeaux de roues, 107

CHAPITRE

Avoir voix au chapitre, 108

CHARRUE

Mettre la charrue devant les bœufs, 109

CHARYBDE

Tomber de Charybde en Scylla, 110

CHAS

Vouloir faire passer un chameau par le chas d’une aiguille, 101

CHASSE

Une chasse aux sorcières, 509

CHASSER

Chassez le naturel, il revient au galop, 361

CHAT

Appeler un chat un chat, 111
Avoir d’autres chats à fouetter, 112
Avoir un chat dans la gorge, 113
Chat échaudé craint l’eau froide, 201
De la bouillie pour les chats, 72
Donner sa langue au chat, 285
Il n’y a pas un chat, 114

CHAUD

Refiler la patate chaude, 407
Un chaud lapin, 115

CHEMIN

Ne pas y aller par quatre chemins, 116

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Tous les chemins mènent à Rome, 117

CHÈQUE
Un chèque en bois, 118

CHEVAL
Être à cheval sur…, 119
Monter sur ses grands chevaux, 120
Un cheval de Troie, 121

CHEVEU
Couper les cheveux en quatre, 122

CHÈVRE
Ménager la chèvre et le chou, 123

CHIEN
Les chiens aboient et la caravane passe, 124
Un chien regarde bien un évêque, 126
Un temps de chien, 127

CHIGNON
Se crêper le chignon, 128

CHINOIS
C'est de l'hébreu/du chinois, 264

CHOU
Ménager la chèvre et le chou, 123

CHRONIQUE
Défrayer la chronique, 130

CIEL
Au septième ciel, 131

CLAIR
Mettre/tirer au clair, 132

CLAQUE
Prendre ses cliques et ses claques, 134

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CLÉ
Mettre la clé sous la porte, 133

CLIQUE
Prendre ses cliques et ses claques, 134

CLOS
À huis clos, 272

CLOU
River son clou (à quelqu'un), 135

CLOUER
Clouer le bec, 136

CŒUR
Avoir le cœur sur la main, 137
En avoir gros sur le cœur/ l'estomac/la patate, 258

COIFFÉ
Être coiffé au/sur le poteau, 138

COIN
Aux quatre coins de…, 139

COLLET
Collet monté, 140

COLLIMATEUR
Dans le collimateur, 141

COMBAT
Un branle-bas de combat, 79

COMBATTANT
Le parcours du combattant, 405

COMPAS
Avoir le compas dans l'œil, 142

COMPLEXE
Le complexe d'Œdipe, 143

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

COMPTE
Régler son compte (à quelqu'un), 145

COMPTER
Compter pour du beurre, 55

CON
Con comme la lune, 311

CONCERT
De concert, 146

CONDUIRE
Conduire le champignon au plancher, 103

CONFESSION
On lui donnerait le Bon Dieu sans confession, 148

CONNAÎTRE
Connaître bibliquement, 58
Ne connaître ni d'Ève ni d'Adam, 219

CONSCIENCE
Par acquit de conscience, 11

CONSERVE
De conserve, 146

CONTRE
Envers et contre tous/tout, 209

CONVOLER
Convoler en justes noces, 368

COQ
Passer/sauter du coq à l'âne, 149

COR
À cor et à cri, 150

CORDE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C’est dans mes cordes, 150
La corde au cou, 151
Tirer les vers du nez, 559
Tomber des hallebardes/des cordes, 263

CORDON

Un cordon-bleu, 152

CORNE

Prendre le taureau par les cornes, 525

CORNEILLE

Bayer/bâiller aux corneilles, 153

CORPS

À son corps défendant, 154

COTON

Filer un mauvais coton, 155

COU

La corde au cou, 151
Prendre ses jambes à son cou, 278

COUDE

L’huile de coude, 271

COUDÉE

Avoir les coudées franches, 156

COUILLE

Avoir des couilles, 156

COULER

Se la couler douce, 194

COULEUR

Des goûts et des couleurs, on ne dispute/discute pas, 253

COUP

En deux coups de cuillère à pot, 167

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un coup de fil, 157
Un coup de main, 327
Un coup de semonce, 504

COUPER

Couper les cheveux en quatre, 122
Couper le sifflet, 506
Couper l'herbe sous le pied, 265

COUR

Faire la cour (à quelqu'un), 158
La cour des grands, 159

COURANT

Être au courant, 160
Être monnaie courante, 349

COURIR

Courir plusieurs lièvres à la fois, 301
Mieux vaut tenir que courir, 530

COUSIN

Cousin germain/issu de germain, 248

COUSU

Cousu de fil blanc, 232
Motus et bouche cousue, 356

COÛTER

Coûter la peau des fesses, 412
Coûter la peau du cul, 412
Coûter les yeux de la tête, 412
Coûter un bras, 83

CRAINDRE

Chat échaudé craint l'eau froide, 201

CRÉMAILLÈRE

Pendre la crémaillère, 161

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CRÊPER
Se crêper le chignon, 128

CRÉSUS
Riche comme Crésus, 163

CREUX
Au creux de la vague, 164

CRI
À cor et à cri, 150

CRIER
Sans crier gare, 246

CROCODILE
Des larmes de crocodile, 292

CROIRE
Croire dur comme fer, 223

CROIX
La croix et la bannière, 164

CROQUE-MORT
Un croque-mort, 166

CROQUER
Un croque-mort, 166

CUILLÈRE
En deux coups de cuillère à pot, 167
Né avec une cuillère d'argent dans la bouche, 168

CUL
Avoir le feu au cul/au derrière, 225

CULOTTE
Porter la culotte, 170

CURE
N'en avoir cure, 171

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

D

DAM
Au grand dam (de quelqu'un), 172

DAMER
Damer le pion, 437

DAMOCLÈS
Une épée de Damoclès, 173

DARE-DARE
Dare-dare, 174

DÉ
Les dés sont jetés, 13
Les dés sont pipés, 175

DÉCORNER
Un vent à décorner les bœufs, 62

DÉCROCHER
Décrocher/promettre/ demander la lune, 312

DÉFENDRE
À son corps défendant, 154

DÉFRAYER
Défrayer la chronique, 130

DÉLUGE
Après moi le déluge !, 176

DEMANDER
Décrocher/promettre/ demander la lune, 312

DÉMON
Le démon de midi, 178

DENT

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

À belles dents, 179
Avoir une dent contre quelqu'un, 180
Mentir comme un arracheur de dents, 181
Œil pour œil, dent pour dent, 379
Quand les poules auront des dents, 466

DERRIÈRE

Avoir le feu au cul/au derrière, 225

DEUIL

Faire son deuil de, 182

DEUX

Nager entre deux eaux, 199
Un homme averti en vaut deux, 269
Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, 530

DEVOIR

Devoir une fière chandelle, 104

DIABLE

Au diable vauvert, 182
L'avocat du diable, 36
Tirer le diable par la queue, 184
Vendre/donner son âme au diable, 17

DIEU

On lui donnerait le Bon Dieu sans confession, 148

DINDON

Le dindon de la farce, 187

DÎNER

Qui dort dîne, 193

DIRE

Dire ses quatre vérités (à quelqu'un), 560
Mon petit doigt m'a dit, 190

DISCORDE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pomme de discorde, 457

DISCRÉTION

À discrétion/à la discrétion (de quelqu'un), 189

DISCUTER

Des goûts et des couleurs, on ne dispute/discute pas, 253

DISJONCTER

Disjoncter, 448

DISPUTER

Des goûts et des couleurs, on ne dispute/discute pas, 253

DIVE

La dive bouteille, 75

DOIGT

Mon petit doigt m'a dit, 190
Se mettre le doigt dans l'œil, 381

DONNER

Donner carte blanche, 96
Donner sa langue au chat, 285
Donner un tuyau, 545
Je vous le donne en mille, 346
On lui donnerait le Bon Dieu sans confession, 148
Vendre/Donner son âme au diable, 17

DORER

Dorer la pilule, 191

DORMIR

Qui dort dîne, 193

DOS

Casser du sucre sur le dos (de quelqu'un), 515
Se laisser manger/tondre la laine sur le dos, 284

DOUBLE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mettre les bouchées doubles, 70

DOUX
Se la couler douce, 194

DRACONIEN
Des mesures/lois draconiennes, 194

DRAP
Dans de beaux draps, 195

DRILLE
De joyeux drilles, 196

DUR
Croire dur comme fer, 223

E

EAU
À l'eau de rose, 197
Avoir/mettre l'eau à la bouche, 68
Chat échaudé craint l'eau froide, 201
Comme un poisson dans l'eau, 453
Il y a de l'eau dans le gaz, 247
Jeter le bébé avec l'eau du bain, 48
Mettre de l'eau dans son vin, 198
Nager entre deux eaux, 199
Se noyer dans un verre d'eau, 373
Tomber à l'eau/dans le lac, 535
Une tempête dans un verre d'eau, 528

ÉCHAPPER
L'échapper belle, 200

ÉCHAUDÉ
Chat échaudé craint l'eau froide, 201

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ÉCLAIRER
Éclairer la lanterne (de quelqu'un), 289

ÉCOLE
Faire l'école buissonnière, 202

ÉCONOMIE
Des économies de bouts de chandelle, 203

ÉCORCHÉ
Écorché vif, 204

ÉLOGE
Ne pas tarir d'éloges, 205

EMBRASSER
Qui trop embrasse mal étreint, 206

ÉMINENCE
Une éminence grise, 207

ÉMISSAIRE
Un bouc émissaire, 67
emporte-pièce
À l'emporte-pièce, 208

EMPORTER
À l'emporte-pièce, 208
Autant en emporte le vent, 554

ENCEINTE
Tomber enceinte/malade/ amoureux…, 537

ENDORMIR
S'endormir/se reposer sur ses lauriers, 296

ENGUEULER
Engueuler comme du poisson pourri, 454

ENRAGÉ
Manger de la vache enragée, 548

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ENTENDEUR
À bon entendeur, salut !, 496

ENTENDRE
S’entendre comme larrons en foire, 294

ENTRER
Entrer dans le vif du sujet, 567

ENVERS
Envers et contre tous/tout, 209

ENVOYER
Envoyer paître, 398

ÉPATER
Amuser/épater la galerie, 245

ÉPÉE
Une épée de Damoclès, 173

ÉPINARD
Mettre du beurre dans les épinards, 56

ÉPINE
Ôter/retirer une épine du pied, 210

ÉPINGLE
Tirer/retirer son épingle du jeu, 211
Jeter l’éponge, 213
Passer l’éponge, 213

ESCAMPETTE
Prendre la poudre d’escampette, 214

ESCIENT
À bon escient, 215

ESPAGNOL
Parler français comme une vache espagnole, 549

ESPÈCE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Des espèces sonnantes et trébuchantes, 216
Payer en espèces, 217

ESTOMAC
En avoir gros sur le cœur/ l'estomac/la patate, 258

ÉTÉ
Été des indiens, 275
Été indien, 275

ÉTREINDRE
Qui trop embrasse mal étreint, 206

ÉTRIER
Avoir/mettre le pied à l'étrier, 218

ÉVANGILE
Une parole d'évangile, 406

ÈVE
Ne connaître ni d'Ève ni d'Adam, 219

ÉVÊQUE
Un chien regarde bien un évêque, 126

F

FACE
Jouer à pile ou face, 432
Ne pas avoir les yeux en face des trous, 542

FAMILLE
Laver son linge sale en famille, 303

FARCE
Le dindon de la farce, 186

FAUX
S'inscrire en faux, 221

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

FEMME
Un remède de bonne femme, 483

FENÊTRE
Jeter l'argent par les fenêtres, 222

FER
Croire dur comme fer, 223
Le fer de lance, 224

FESSE
Coûter la peau des fesses, 412

FEU
Avoir le feu au cul/au derrière, 225
Avoir le feu sacré, 226
En mettre sa main au feu, 322
Être tout feu tout flamme, 226
Griller/brûler un feu, 227
Il n'y a pas le feu au lac !, 228

FI
Faire fi de…, 229

FIER
Devoir une fière chandelle, 104

FIGUE
Mi-figue, mi-raisin, 230

FIL
Cousu de fil blanc, 232
De fil en aiguille, 233
Un coup de fil, 157
Un fil d'Ariane, 234

FILER
Filer un mauvais coton, 155

FIN

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La fin justifie les moyens, 235

FIN, FINE
Faire la fine bouche, 69
Le fin du fin, 236

FLAMME
Être tout feu tout flamme, 226

FLÈCHE
Faire flèche de tout bois, 237

FLEUR
À fleur de peau, 411

FOI
De bonne/mauvaise foi, 238

FOIRE
S'entendre comme larrons en foire, 294

FOIS
Courir plusieurs lièvres à la fois, 301
Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, 286

FOR
En son for intérieur, 239

FORÊT
L'arbre qui cache la forêt, 26

FORME
En bonne et due forme, 240

FORT
C'est fort de café, 88
Fort comme un Turc, 546

FOUDRE
S'attirer les foudres (de quelqu'un), 241

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

FOUET
De plein fouet, 242

FOUETTER
Avoir d'autres chats à fouetter, 112

FOURMI
Avoir des fourmis (dans les membres), 242

FRANC
Avoir les coudées franches, 156

FRANÇAIS
Parler français comme une vache espagnole, 549

FRANQUETTE
À la bonne franquette, 243

FREIN
Ronger son frein, 244

FRIT
Des yeux de merlan frit, 340

FROID, FROIDE
Chat échaudé craint l'eau froide, 201

G

GALERIE
Amuser/épater la galerie, 245

GALOP
Chassez le naturel, il revient au galop, 361

GARE
Sans crier gare, 246

GAUCHE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Passer l’arme à gauche, 28

GAZ
Il y a de l’eau dans le gaz, 247

GERMAIN
Cousin germain/issu de germain, 248

GOGO
À gogo, 250

GOMME
Mystère et boule de gomme, 360

GOND
Sortir de ses gonds, 250

GONFLÉ
Être gonflé, 251

GORGE
Avoir un chat dans la gorge, 113

GOÛT
Des goûts et des couleurs, on ne dispute/discute pas, 253

GOUVERNE
Pour ta gouverne, 254

GRAIN
Séparer le bon grain de l’ivraie, 254
Veiller au grain, 255

GRAISSER
Graisser la patte, 408

GRAND-DUC
La tournée des grands-ducs, 540

GRAND, GRANDE
Au grand dam (de quelqu’un), 172

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En grande pompe, 458
La cour des grands, 159
Monter sur ses grands chevaux, 120

GRAPPE
Lâcher les baskets/la grappe, 44

GRAPPIN
Mettre le grappin sur (quelque chose/quelqu'un), 256

GRAS, GRASSE
Les vaches grasses, 547

GREC
Aux calendes grecques, 89

GRIL
Sur le gril, 258

GRILLER
Griller/brûler un feu, 227

GRIS, GRISE
Une éminence grise, 207

GROS, GROSSE
En avoir gros sur le cœur/ l'estomac/la patate, 258

GRUE
Faire le pied de grue, 260

GUERRE
Le nerf de la guerre, 364

GUISE
En faire à sa guise, 261

H

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

HABIT
L’habit ne fait pas le moine, 262

HALLEBARDE
Tomber des hallebardes/des cordes, 263

HANNETON
Pas piqué des vers/hannetons, 441

HAUT, HAUTE
Le haut du pavé, 411

HÉBREU
C’est de l’hébreu/du chinois, 264

HERBE
Couper l’herbe sous le pied, 265

HIRONDELLE
Une hirondelle ne fait pas le printemps, 266

HOLÀ
Mettre le holà, 268

HOMME
Un homme averti en vaut deux, 269

HONNI
Honni soit qui mal y pense, 270

HONORABLE
Faire amende honorable, 18

HUILE
L’huile de coude, 271

HUIS
À huis clos, 272

HUITIÈME
La huitième merveille du monde, 341

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

I

ICEBERG
La partie cachée/immergée de l'iceberg, 273

IMMERGÉ
La partie cachée/immergée de l'iceberg, 273

INCESSAMMENT
Incessamment sous peu, 273

INDEX
Mettre à l'index, 274

INDIEN
Été des indiens, 275
Été indien, 275

INSCRIRE
S'inscrire en faux, 221

INTENTION
Un procès d'intention, 469

INTÉRIEUR
En son for intérieur, 239

INTESTINE
Des querelles intestines, 475

IVOIRE
Une tour d'ivoire, 539

IVRAIE
Séparer le bon grain de l'ivraie, 254

J

JAMBE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Avoir la queue entre les jambes, 477
Ça me fait une belle jambe, 277
Prendre ses jambes à son cou, 278

JAUNE

Rire jaune, 279

JETER

Jeter de la poudre aux yeux, 465
Jeter la (première) pierre (à quelqu'un), 428
Jeter l'argent par les fenêtres, 222
Jeter le bébé avec l'eau du bain, 48
Jeter l'éponge, 213
Les dés sont jetés, 13

JEU

Le jeu n'en vaut pas la chandelle, 105
Tirer/retirer son épingle du jeu, 211

JOUER

Jouer à pile ou face, 432

JOYEUX

De joyeux drilles, 196

JUGE

On ne peut à la fois être juge et partie, 280

JUGEOTE

Ne pas avoir (pour) deux sous de jugeote, 282

JUSTIFIER

La fin justifie les moyens, 235

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

K

KIF-KIF
C’est kif-kif, 283

L

LAC
Il n’y a pas le feu au lac !, 228
Tomber à l’eau/dans le lac, 535

LÂCHER
Lâcher les baskets/la grappe, 44

LAID
Laid/moche comme un pou, 463

LAINE
Se laisser manger/tondre la laine sur le dos, 284

LAISSER
Laisser en plan, 443
Se laisser manger/tondre la laine sur le dos, 284

LANCE
Le fer de lance, 224

LANGUE
Donner sa langue au chat, 285
Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, 286
La langue de bois, 288

LANTERNE
Éclairer la lanterne (de quelqu’un), 289
Prendre des vessies pour des lanternes, 564

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LA PALICE
Une vérité de La Palice, 562

LAPALISSADE
Une lapalissade, 562

LAPIN
Poser un lapin, 291
Un chaud lapin, 115

LARME
Des larmes de crocodile, 292

LARRON
S'entendre comme larrons en foire, 294

LATIN
Perdre son latin, 295

LAURIER
S'endormir/se reposer sur ses lauriers, 296

LAVER
Laver son linge sale en famille, 303
S'en laver les mains, 325

LÉCHER
Ours mal léché, 393

LÈCHE-VITRINE
Faire du lèche-vitrine, 297

LÉSINER
Ne pas lésiner sur les moyens, 298

LETTRE
À la lettre, 300
Au pied de la lettre, 300

LEU LEU
À la queue leu leu, 476

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LEVÉ
Au pied levé, 423

LIBRE
Le libre arbitre, 25

LIÈVRE
Courir plusieurs lièvres à la fois, 301

LIMOGER
Se faire limoger, 302

LINGE
Laver son linge sale en famille, 303

LINOTTE
Une tête de linotte, 305

LION
La part du lion, 306

LOI
Des mesures/lois draconiennes, 194
La loi du talion, 379

LOIN
A beau mentir qui vient de loin, 337
Pousser le bouchon un peu loin, 71

LONG
Avoir le bras long, 82

LORGNETTE
Par le petit bout de la lorgnette, 307

LOUP
Un vieux loup de mer, 309

LUMIÈRE
Être une lumière, 310

LUNE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Con comme la lune, 311
Décrocher/promettre/ demander la lune, 312
Une lune de miel, 313

LURETTE
Il y a/depuis belle lurette, 314

LUSTRE
Depuis des lustres, 315

LYNX
Avoir des yeux de lynx, 316

M

MÂCHER
Ne pas mâcher ses mots, 318

MADELEINE
Pleurer comme une Madeleine, 319

MAIGRE
Les vaches maigres, 547

MAILLE
Avoir maille à partir (avec quelqu'un), 320

MAIN
Avoir le cœur sur la main, 137
En mains propres, 321
En mettre sa main au feu, 322
Faire main basse sur (quelque chose), 323
Ne pas y aller de main morte, 324
S'en laver les mains, 325
Un coup de main, 327

MAL
Honni soit qui mal y pense, 270

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

MALADE
Tomber enceinte/malade/ amoureux…, 537

MALHEUR
Faire un malheur, 328

MANCHE (LA)
Une autre paire de manches, 329

MANGER
Manger à tous les râteliers, 482
Manger de la vache enragée, 548
Manger sur le pouce, 464
Se laisser manger/tondre la laine sur le dos, 284

MANQUER
Ne pas manquer d'air, 251

MARCHAND
Le marchand de sable est passé, 492

MARCHÉ
Faire du marché noir, 371

MARÉE
Contre vents et marées, 558

MARGOULETTE
(Se) casser la margoulette, 331

MARIN
Avoir le pied marin, 425

MATHUSALEM
Vieux comme Mathusalem, 332

MAUVAIS
De bon/mauvais poil, 450
De bonne/mauvaise foi, 238
Filer un mauvais coton, 155

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

MÈCHE
De mèche (avec quelqu'un), 333
Vendre la mèche, 334

MÉDUSÉ
Être médusé, 335

MÉNAGER
Ménager la chèvre et le chou, 123

MENER
Tous les chemins mènent à Rome, 117

MENTIR
A beau mentir qui vient de loin, 337

MER
La mer à boire, 338
Un vieux loup de mer, 309

MERDE
Merde !, 339

MERLAN
Des yeux de merlan frit, 340

MERVEILLE
La huitième merveille du monde, 341
Promettre monts et merveilles, 349

MESSE
Une messe basse, 343

MESURE
Des mesures/lois draconiennes, 194
Outre mesure, 343

METTRE
Avoir/mettre l'eau à la bouche, 68
Avoir/mettre le pied à l'étrier, 218
En mettre sa main au feu, 322

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Être/mettre à côté de la plaque, 445
Mettre à l'index, 274
Mettre à pied, 427
Mettre de l'eau dans son vin, 198
Mettre du beurre dans les épinards, 56
Mettre en boîte, 64
Mettre/être au pied du mur, 359
Mettre la charrue devant les bœufs, 109
Mettre la clé sous la porte, 133
Mettre le grappin sur (quelque chose/quelqu'un), 256
Mettre le holà, 268
Mettre les pieds dans le plat, 426
Mettre les bouchées doubles, 70
Mettre/tirer au clair, 132
Se mettre le doigt dans l'œil, 381

MEUBLE

Sauver les meubles, 345

MI

Mi-figue, mi-raisin, 230

MIDI

Le démon de midi, 178

MIEL

Lune de miel, 313

MIEUX

Mieux vaut tenir que courir, 530
Tant mieux, 523
Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, 530

MILLE

Je vous le donne en mille, 346

MINE

Ne pas payer de mine, 347

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

MOCHE
Laid/moche comme un pou, 463

MOELLE
La substantifique moelle, 348

MOI
Après moi le déluge !, 176

MOINE
L'habit ne fait pas le moine, 262
Un travail de bénédictin/de moine, 52

MONDE
La huitième merveille du monde, 341

MONNAIE
Être monnaie courante, 349

MONT
Promettre monts et merveilles, 349

MONTAGNE
La montagne accouche d'une souris, 350

MONTÉ
Collet monté, 140

MONTER
Monter sur ses grands chevaux, 120

MONTRER
Montrer patte blanche, 409

MORDICUS
Affirmer mordicus, 352

MORDRE
Mordre la poussière, 468

MORPHÉE
Être dans les bras de Morphée, 353

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

MORT, MORTE
À l'article de la mort, 32
Ne pas y aller de main morte, 324

MOT
En toucher un mot (à quelqu'un), 354
Ne pas mâcher ses mots, 318
Prendre au mot, 355

MOTUS
Motus et bouche cousue, 356

MOUCHE
On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, 357

MOUILLÉ
Un pétard mouillé, 419

MOULIN
Un moulin à paroles, 358

MOUSSE
Pierre qui roule n'amasse pas mousse, 429

MOYEN
La fin justifie les moyens, 235
Ne pas lésiner sur les moyens, 298

MUET
Muet comme une carpe, 92

MUR
Mettre/être au pied du mur, 359

MÛR
Des vertes et des pas mûres, 563

MYSTÈRE
Mystère et boule de gomme, 360

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

N

NAGER
Nager entre deux eaux, 199

NATUREL
Chassez le naturel, il revient au galop, 361

NÉ
Né avec une cuillère d'argent dans la bouche, 168

NÉNETTE
Se casser la nénette, 363

NERF
Le nerf de la guerre, 364

NEZ
À vue de nez, 366
Tirer les vers du nez, 559

NOCE
Convoler en justes noces, 368

NŒUD
Tête de nœud, 369

NOIR
Faire du marché noir, 371
Travailler au noir, 371

NOM
Avoir un nom à coucher dehors, 372

NOYER
Se noyer dans un verre d'eau, 373

NUIT
Une nuit blanche, 374

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

NUL
Nul n’est prophète en son pays, 470

NUMÉRO
Un (sacré) numéro !, 377

O

OCCUPER
S’occuper de ses oignons, 385

ODEUR
Être en odeur de sainteté, 378
L’argent n’a pas d’odeur, 27

ŒDIPE
Le complexe d’Œdipe, 143

ŒIL, YEUX
Avoir bon pied bon œil, 424
Avoir des yeux de lynx, 316
Avoir le compas dans l’œil, 142
Coûter les yeux de la tête, 412
Des yeux de merlan frit, 340
Jeter de la poudre aux yeux, 465
Ne pas avoir les yeux en face des trous, 542
Œil pour œil, dent pour dent, 379
Se mettre le doigt dans l’œil, 381
Tenir à quelque chose comme à la prunelle de ses yeux, 471

ŒUF
On ne fait pas d’omelette sans casser des œufs, 389

ŒUVRE
À pied d’œuvre, 382

OIGNON

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En rang d’oignons, 383
S’occuper de ses oignons, 385

OISEAU
Un oiseau rare, 386

OK
OK, 387

OMELETTE
On ne fait pas d’omelette sans casser des œufs, 389

ONGLE
Payer rubis sur l’ongle, 491
Se défendre bec et ongles, 49

OR
Rouler sur l’or, 390
Valoir son pesant d’or, 417

ORAGE
Il y a de l’orage dans l’air, 391

OREILLE
La puce à l’oreille, 472

ÔTER
Ôter/retirer une épine du pied, 210

OURS
Ours mal léché, 393

OUTRE
Outre mesure, 343

OUVERT
À tombeau ouvert, 535

P

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PAF
Être paf, 394

PAILLE
Sur la paille, 395

PAIN
Avoir du pain sur la planche, 396

PAIR
Hors pair, 397

PAIRE
Une autre paire de manches, 329

PAÎTRE
Envoyer paître, 398

PANDORE
La boîte de Pandore, 399

PANIER
Un panier percé, 401

PANNE
En panne, 402

PANNEAU
Tomber dans le panneau, 404

PARCOURS
Le parcours du combattant, 405

PARLER
Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, 286
Parler français comme une vache espagnole, 549

PAROLE
Une parole d'évangile, 406
Un moulin à paroles, 358

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PART
La part du lion, 306

PARTIE
La partie cachée/immergée de l'iceberg, 273
On ne peut à la fois être juge et partie, 280

PARTIR
Avoir maille à partir (avec quelqu'un), 320

PASSER
Le marchand de sable est passé, 492
Les chiens aboient et la caravane passe, 124
Passer à tabac, 518
Passer l'arme à gauche, 28
Passer l'éponge, 213
Passer/sauter du coq à l'âne, 149
Passer un savon, 499
Vouloir faire passer un chameau par le chas d'une aiguille, 101

PATATE
En avoir gros sur le cœur/ l'estomac/la patate, 258
Refiler la patate chaude, 407

PATTE
Graisser la patte, 408
Montrer patte blanche, 409

PAVÉ
Le haut du pavé, 410

PAYER
Ne pas payer de mine, 347
Payer en espèces, 217
Payer rubis sur l'ongle, 491

PAYS
Nul n'est prophète en son pays, 470

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PEAU
À fleur de peau, 411
Coûter la peau des fesses, 412
Coûter la peau du cul, 412
Se réduire comme une peau de chagrin, 100
Une peau de vache, 553

PELÉ
Trois pelés et un tondu, 414

PENDRE
Pendre la crémaillère, 161

PENSER
Honni soit qui mal y pense, 270

PEPS
Avoir du peps, 415

PERCÉ
Un panier percé, 401

PERDRE
Perdre son latin, 295

PÉROU
Ce n'est pas le Pérou !, 416

PESANT
Valoir son pesant d'or, 417

PET
Avoir un pet de travers, 418

PÉTARD
Un pétard mouillé, 419

PÉTER
Péter les plombs, 447

PETIT

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Au petit bonheur (la chance), 65
Être dans ses petits souliers, 512
Mon petit doigt m'a dit, 190
Par le petit bout de la lorgnette, 307

PÉTRIN

Dans le pétrin, 420

PEU

Incessamment sous peu, 273
Peu ou prou, 421

PIANISTE

Ne tirez pas sur le pianiste !, 422

PIÈCE

À l'emporte-pièce, 208

PIED

À pied d'œuvre, 382
Au pied de la lettre, 300
Au pied levé, 423
Avoir bon pied bon œil, 424
Avoir le pied marin, 425
Avoir/mettre le pied à l'étrier, 218
Couper l'herbe sous le pied, 265
Faire le pied de grue, 260
Mettre à pied, 427
Mettre/être au pied du mur, 359
Mettre les pieds dans le plat, 426
Ôter/retirer une épine du pied, 210
Prendre son pied, 428

PIERRE

Jeter la (première) pierre (à quelqu'un), 428
Pierre qui roule n'amasse pas mousse, 429

PIF

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Au pif, 366

PIFOMÈTRE
Au pifomètre, 366

PIGNON
Avoir pignon sur rue, 430

PILE
Jouer à pile ou face, 432
Pile-poil, 433
Tomber pile, 433

PILULE
Dorer la pilule, 191

PINCER
Un pince-sans-rire, 435

PINCE-SANS-RIRE
Un pince-sans-rire, 435

PINCETTE
N'être pas à prendre avec des pincettes, 436

PION
Damer le pion, 437

PIPE
Par tête de pipe, 533
Tailler une pipe, 439

PIPÉ
Les dés sont pipés, 175

PIQUÉ
Pas piqué des vers/hannetons, 441

PIQUE-NIQUE
Un pique-nique, 442

PIS

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Tant pis, 523

PISSE
Pleuvoir comme vache qui pisse, 551

PLACARD
Avoir un cadavre/squelette dans le placard, 86

PLAN
Laisser en plan, 443

PLANCHE
Avoir du pain sur la planche, 396
Une planche de salut, 497

PLANCHER
Conduire le champignon au plancher, 103
Le plancher des vaches, 444

PLAQUE
Être/mettre à côté de la plaque, 445

PLAT
Mettre les pieds dans le plat, 426

PLEIN
Battre son plein, 446
De plein fouet, 242

PLEURER
Pleurer comme une Madeleine, 319

PLEUVOIR
Pleuvoir comme vache qui pisse, 551

PLIER
Plier bagage, 40

PLOMB
Péter les plombs, 447
Un soleil de plomb, 449

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

POIL
Au poil, 433
Pile-poil, 333

POINT
Faire le point, 451

POINTER
Se pointer (quelque part), 452

POISSON
Comme un poisson dans l'eau, 453
Engueuler comme du poisson pourri, 454
Un poisson d'avril, 455

POMME
Pomme de discorde, 457

POMPE
En grande pompe, 458

PORTE
Mettre la clé sous la porte, 133

PORTER
Porter la culotte, 170

PORTILLON
Ça se bouscule au portillon, 460

PORTRAIT
Tirer le portrait, 460

POSER
Poser un lapin, 291

POT
En deux coups de cuillère à pot, 167
Le pot aux roses, 461
Tourner autour du pot, 462

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

POTEAU
Être coiffé au/sur le poteau, 138

POU
Laid/moche comme un pou, 463

POUCE
Manger sur le pouce, 464

POUDRE
Jeter de la poudre aux yeux, 465
Prendre la poudre d'escampette, 214

POULE
Quand les poules auront des dents, 466

POUPE
Avoir le vent en poupe, 556

POURRI
Engueuler comme du poisson pourri, 454

POUSSER
Pousser le bouchon un peu loin, 71

POUSSIÈRE
Mordre la poussière, 468

PRENDRE
N'être pas à prendre avec des pincettes, 436
Prendre au mot, 355
Prendre des vessies pour des lanternes, 564
Prendre la poudre d'escampette, 214
Prendre le taureau par les cornes, 525
Prendre ses cliques et ses claques, 134
Prendre ses jambes à son cou, 278
Prendre son pied, 427

PRINTEMPS
Une hirondelle ne fait pas le printemps, 266

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PROCÈS
Un procès d'intention, 469

PROMETTRE
Décrocher/promettre/ demander la lune, 312
Promettre monts et merveilles, 349

PROPHÈTE
Nul n'est prophète en son pays, 469

PROPRE
En mains propres, 321

PROU
Peu ou prou, 421

PRUNELLE
Tenir à quelque chose comme à la prunelle de ses yeux, 471

PUCE
La puce à l'oreille, 472

Q

QUARANTAINE
En quarantaine, 473

QUARANTE
S'en moquer comme de l'an quarante, 474

QUATRE
Aux quatre coins de…, 139
Couper les cheveux en quatre, 122
Dire ses quatre vérités (à quelqu'un), 560

QUATRIÈME
En quatrième vitesse, 568

QUERELLE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Des querelles intestines, 475

QUEUE
À la queue leu leu, 476
Avoir la queue entre les jambes, 477
Sans queue ni tête, 478
Tirer le diable par la queue, 184

QUI-VIVE
Être sur le qui-vive, 479

R

RABAISSER
Rabattre/rabaisser le caquet, 90

RABATTRE
Rabattre/rabaisser le caquet, 90

RACCOURCI
À bras raccourcis, 81

RADE
En rade, 480

RAISIN
Mi-figue, mi-raisin, 230

RANG
En rang d'oignons, 383

RARE
Un oiseau rare, 386

RAS, RASE
Faire table rase, 520

RÂTELIER
Manger à tous les râteliers, 482

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

RAVI
Au septième ciel, 131

RÉDUIRE
Se réduire comme une peau de chagrin, 100

REFILER
Refiler la patate chaude, 407

REGARDER
Un chien regarde bien un évêque, 126

RÉGLER
Régler son compte (à quelqu'un), 145

REMÈDE
Un remède de bonne femme, 483

RENDRE
Rendre son tablier, 521

REPOSER
S'endormir/se reposer sur ses lauriers, 296

RÉPUBLIQUE
Une république de bananes, 42

RESTER
Être/rester baba, 39

RETIRER
Ôter/retirer une épine du pied, 210
Tirer/retirer son épingle du jeu, 211

REVENIR
Chassez le naturel, il revient au galop, 361

RÉVÉRENCE
Tirer sa révérence, 486

RICHE
Riche comme Crésus, 162

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

RIRE
Rire jaune, 279
Un pince-sans-rire, 435

RIVER
River son clou (à quelqu'un), 135

ROCHE
Il y a anguille sous roche, 22

RÔLE
À tour de rôle, 487

ROME
Tous les chemins mènent à Rome, 117

ROND-DE-CUIR
Un rond-de-cuir, 488

RONGER
Ronger son frein, 244

ROSE
À l'eau de rose, 197
Le pot aux roses, 461

ROUE
Sur les chapeaux de roues, 107

ROUGE
Tirer à boulets rouges, 73

ROULEAU
Au bout du rouleau, 489

ROULER
Pierre qui roule n'amasse pas mousse, 429
Rouler carrosse, 95
Rouler sur l'or, 390

RUBIS

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Payer rubis sur l’ongle, 491

RUE
Avoir pignon sur rue, 430

RUER
Ruer dans les brancards, 76

S

SABLE
Le marchand de sable est passé, 492

SAC
Avoir plus d’un tour dans son sac, 493
L’affaire est dans le sac, 494
Vider son sac, 495

SACRÉ
Avoir le feu sacré, 226
Un (sacré) numéro !, 377

SAINTE NITOUCHE
Sainte nitouche, 367

SAINTETÉ
Être en odeur de sainteté, 378

SAINT-GLINGLIN
À la saint-glinglin, 249

SALE
Laver son linge sale en famille, 303

SALUT
À bon entendeur, salut !, 496
Salut, vieille branche !, 77
Une planche de salut, 497

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

SAUTER
Passer/sauter du coq à l'âne, 149

SAUVER
Sauver les meubles, 345

SAVOIR
C'est là que le bât blesse, 46

SAVON
Passer un savon, 499

SCIER
Scier la branche sur laquelle on est assis, 78

SCYLLA
Tomber de Charybde en Scylla, 110

SÉANCE
Séance tenante, 500

SELLE
Aller à la selle, 501

SEMBLANT
Faire semblant de/ne faire semblant de rien, 502

SEMONCE
Un coup de semonce, 504

SÉPARER
Séparer le bon grain de l'ivraie, 254

SEPT
Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, 286

SEPTIÈME
Au septième ciel, 131

SEX-APPEAL
Avoir du sex-appeal, 505

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

SIFFLET
Couper le sifflet, 506

SIGNER
Signer son arrêt de mort, 31

SIMPLE
Dans le plus simple appareil, 23

SINÉCURE
Ce n’est pas une sinécure, 506

SOLEIL
Un soleil de plomb, 449

SOMME
Une bête de somme, 508

SON
Battre son plein, 446

SONNANT
Des espèces sonnantes et trébuchantes, 216

SORCIER
Une chasse aux sorcières, 509

SORTIR
Ne pas être sorti de l’auberge, 35
Sortir de ses gonds, 250

SOU
Ne pas avoir (pour) deux sous de jugeote, 282

SOUCI
C’est le cadet de mes soucis, 87

SOUHAIT
À vos souhaits !, 510

SOULIER

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Être dans ses petits souliers, 512

SOUPE
Cracher dans la soupe, 513

SOURIS
La montagne accouche d'une souris, 350

SOUS-FIFRE
Un sous-fifre, 514

SQUELETTE
Avoir un cadavre/squelette dans le placard, 86

SUBSTANTIFIQUE
La substantifique moelle, 348

SUCRE
Casser du sucre sur le dos (de quelqu'un), 515

SUJET
Entrer dans le vif du sujet, 567
Être sujet à caution, 98

T

TABAC
Faire un tabac, 517
Passer à tabac, 518

TABLE
Faire table rase, 520

TABLIER
Rendre son tablier, 521

TAILLER
Tailler une pipe, 439

TALION

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La loi du talion, 379

TAMBOUR
Sans tambour ni trompette, 522

TANT
Tant mieux, 523
Tant pis, 523

TARIR
Ne pas tarir d'éloges, 205

TAS
Sur le tas, 524

TAUREAU
Prendre le taureau par les cornes, 525

TÉLÉPHONE
Le téléphone arabe, 527

TEMPÊTE
Une tempête dans un verre d'eau, 528

TEMPS
Un temps de chien, 127

TENANT
Séance tenante, 500

TENIR
Mieux vaut tenir que courir, 530
Qu'à cela ne tienne !, 529
Tenir à quelque chose comme à la prunelle de ses yeux, 471
Tenir la chandelle, 106
Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, 530

TERRE-À-TERRE
Être terre-à-terre, 532

TÊTE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Caracoler en tête, 91
Coûter les yeux de la tête, 412
Par tête de pipe, 533
Sans queue ni tête, 478
Tête de nœud, 369
Une tête de linotte, 305

TIRER

Mettre/tirer au clair, 132
Ne tirez pas sur le pianiste !, 422
Tirer à boulets rouges, 73
Tirer le diable par la queue, 184
Tirer le portrait, 460
Tirer les vers du nez, 559
Tirer/retirer son épingle du jeu, 211
Tirer sa révérence, 486
Tirer sur l'ambulance, 16

TITAN

Un travail de titan, 533

TOMBEAU

À tombeau ouvert, 535

TOMBER

Tomber à l'eau/dans le lac, 535
Tomber dans le panneau, 404
Tomber de Charybde en Scylla, 110
Tomber des hallebardes/des cordes, 263
Tomber enceinte/malade/ amoureux…, 537
Tomber pile, 433

TONDRE

Se laisser manger/tondre la laine sur le dos, 284

TONDU

Trois pelés et un tondu, 414

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

TORCHON
Le torchon brûle, 538

TOUCHER
En toucher un mot (à quelqu'un), 354

TOUR (LA)
Une tour d'ivoire, 539

TOUR (LE)
À tour de rôle, 487
Avoir plus d'un tour dans son sac, 493

TOURNÉE
La tournée des grands-ducs, 540

TOURNER
Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, 286
Tourner autour du pot, 462

TOUT, TOUS
Envers et contre tous/tout, 209

TRAIN
Être en train de…, 541

TRAVAIL, TRAVAILLER
Travailler au noir, 371
Un travail de bénédictin/de moine, 52
Un travail de titan, 533

TRAVERS
Avoir un pet de travers, 418

TRÉBUCHANT
Des espèces sonnantes et trébuchantes, 216

TRIER
Trier sur le volet, 570

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

TROIE
Un cheval de Troie, 121

TROMPETTE
Sans tambour ni trompette, 522

TROU
Ne pas avoir les yeux en face des trous, 542

TUE-TÊTE
À tue-tête, 543

TUNNEL
Le bout du tunnel, 544

TURC
Fort comme un Turc, 546

TUYAU
Donner un tuyau, 545

V

VACHE
La vache !, 552
Le plancher des vaches, 444
Les vaches grasses, 547
Les vaches maigres, 547
Manger de la vache enragée, 548
Parler français comme une vache espagnole, 549
Pleuvoir comme vache qui pisse, 551
Une peau de vache, 552

VAGUE
Au creux de la vague, 164

VALOIR
Le jeu n’en vaut pas la chandelle, 105

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mieux vaut tenir que courir, 530
Un homme averti en vaut deux, 269
Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, 530
Valoir son pesant d'or, 417

VAU-L'EAU

Aller à vau-l'eau, 553

VAUVERT

Au diable vauvert, 182

VEILLER

Veiller au grain, 255

VENDRE

Vendre/donner son âme au diable, 17
Vendre la mèche, 334

VENIR

A beau mentir qui vient de loin, 337

VENT

Autant en emporte le vent, 554
Avoir du vent dans les voiles, 555
Avoir le vent en poupe, 556
Bon vent !, 557
Contre vents et marées, 558
Un vent à décorner les bœufs, 62

VER

Pas piqué des vers/hannetons, 441
Tirer les vers du nez, 559

VÉRITÉ

Dire ses quatre vérités (à quelqu'un), 560
Une vérité de La Palice, 562

VERRE

Se noyer dans un verre d'eau, 373

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une tempête dans un verre d'eau, 528

VERT

Des vertes et des pas mûres, 563
Une volée (de bois vert), 569

VESSIE

Prendre des vessies pour des lanternes, 564

VIDER

Vider son sac, 495

VIEUX, VIEILLE

Salut, vieille branche !, 77
Un vieux de la vieille, 566
Un vieux loup de mer, 309
Vieux comme Mathusalem, 332

VIF

Écorché vif, 204
Entrer dans le vif du sujet, 567

VIN

Mettre de l'eau dans son vin, 198

VINAIGRE

On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, 357

VITESSE

En quatrième vitesse, 568

VITRINE

Faire du lèche-vitrine, 297

VOILE

Avoir du vent dans les voiles, 555

VOIX

Avoir voix au chapitre, 108

VOLÉE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une volée (de bois vert), 569

VOLET
Trier sur le volet, 570

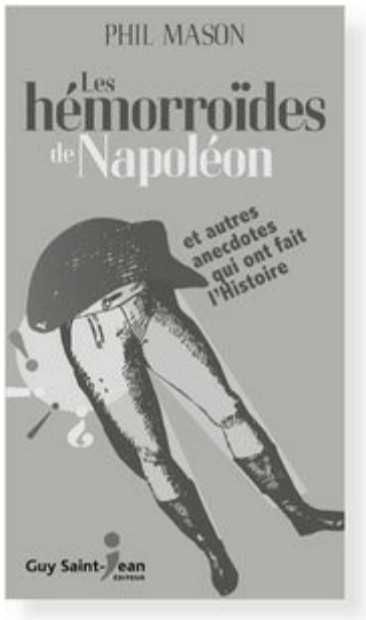
VOULOIR
Vouloir le beurre et l’argent du beurre, 57

VUE
À vue de nez, 366

Y

YEUX
Avoir des yeux de lynx, 316
Coûter les yeux de la tête, 412
Des yeux de merlan frit, 340
Jeter de la poudre aux yeux, 465
Ne pas avoir les yeux en face des trous, 542
Tenir à quelque chose comme à la prunelle de ses yeux, 472

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

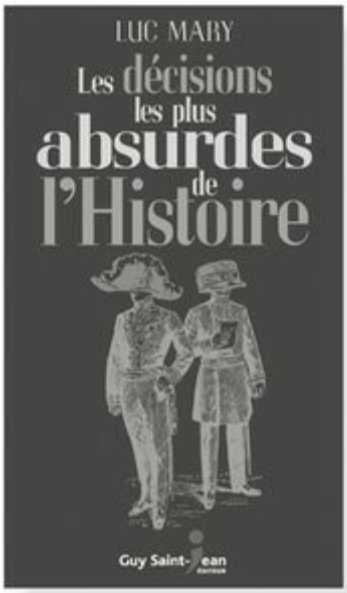


Les hémorroïdes de Napoléon

De grands événements historiques sont bien souvent la conséquence de petits hasards. Instruisez-vous tout en vous amusant grâce à ce recueil d'anecdotes drôles, bizarres, voire abracadabrantes. L'auteur raconte comment certains événements en apparence anodins ont eu des conséquences énormes sur le cours de l'Histoire. Certains ont transformé des vies, d'autres ont fait l'Histoire.

En vente partout où l'on vend des livres et sur
www.saint-jeaneditеur.com

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

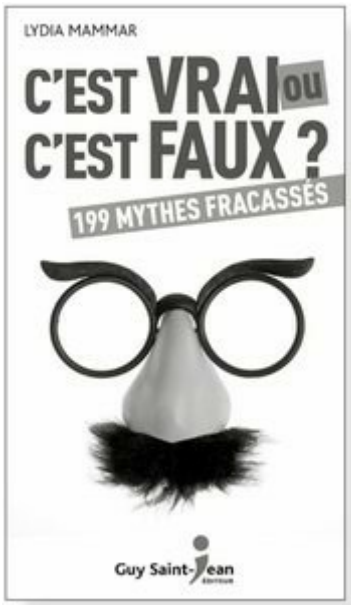


Les décisions les plus absurdes de l'histoire

Les livres d'histoire relatent les succès, les triomphes et les coups d'éclat. Pourtant, les événements ne se résument pas qu'à des victoires ! À y regarder de plus près, les personnalités qui participent à la création de grandes nations prennent bien souvent des décisions aberrantes. Ce livre raconte des siècles d'erreurs stratégiques et de camouflets diplomatiques soigneusement dissimulés derrière des événements fameux : la construction du mur de Berlin, les conquêtes chinoises avortées, le désastreux massacre de la Saint-Barthélemy, la campagne de Waterloo, le traité de Versailles… Rien n'y échappe !

En vente partout où l'on vend des livres et sur
www.saint-jeanediteur.com

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert



C’est vrai ou c’est faux ?

Vous êtes convaincu qu’on ne bronze pas derrière une vitre, que manger des carottes améliore la vision, que l’eau bout toujours à 100°C et que les chats retombent toujours sur leurs pattes ? Détrompez-vous. Toutes ces idées sont fausses ! Vous serez surpris par les multiples révélations et démentis de l’auteure qui dépoussière allègrement les idées reçues et révèle enfin la vérité sur une grande variété de sujets : religion, histoire, alimentation, croyances populaires. Vous sortirez de ce livre plus éclairé et renseigné, et vous cesserez de croire systématiquement aux versions officielles !

En vente partout où l’on vend des livres et sur
www.saint-jeanediteur.com

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C’est grave, docteur ?

Les patients du docteur Michel Guilbert, dans l’intimité de son bureau, s’adonnent quelquefois à de savoureux mélanges linguistiques. Du simple lapsus, souvent révélateur, à l’utilisation de termes médicaux approximatifs qui provoquent le rire, tout y passe. En réunissant plus de 200 perles, toutes certifiées 100 % vraies, l’auteur nous donne l’occasion de constater la grande créativité linguistique dont nous sommes capables. Un livre antidéprime à consommer sans modération !

En vente partout où l’on vend des livres et sur
www.saint-jeanediteur.com

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette publication numérique a été préparée par Marquis Interscript à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un hommage formidable à notre inventivité linguistique !

Ce matin, au saut du lit, les **cheveux en bataille** et dans **le plus simple appareil**, j'ai cru **avoir la berlue** tant il faisait **un temps de chien**. J'ai eu envie de **plier bagage** et de déménager loin, très loin. **Une république de bananes** aurait fait l'affaire ! Impossible de **me la couler douce**, de **jeter l'éponge** ou de **faire l'école buissonnière** ; je devais me rendre au travail, histoire de continuer à mettre **du beurre dans les épinards**. ***Alea jacta est***.

Dans ***500 expressions populaires sous la loupe***, Georges Planelles invite les amoureux de la langue française à découvrir les origines passionnantes (et souvent cocasses !) de ces petits trésors qui colorent nos conversations. Il appuie son enquête de réflexions humoristiques et de citations de circonstance, comme il le fait dans le fameux site Expressio, dont il est le créateur. Avec ce livre en main, impossible de bayer aux corneilles, c'est garanti !

Rayon librairie : langue française
www.saint-jeanediteur.com

COUVERTURE : OLIVIER LASSER

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert